

VALERY ALEFF

ADAGES ET FIORITURES

COMMENT SE PROTÉGER CONTRE LES MISSILES ET LES DRONES ?

Cette question, vous vous la posez assez souvent, eu égard à la situation où nous nous trouvons tous. À la guerre comme à la guerre, il n'y a rien à faire. Et pourtant il faut faire quelque chose, sinon tous ces drones tomberont sur toutes les têtes sans exception. Mais vous êtes occupé: le sexe illicite engage tous vos membres, toutes vos pensées. Une de vos pensées se dirige vers un orifice fourni – ou offert, si vous préférez – par le corps dont vous recherchez le contact avec avidité, pour ne pas dire avec rapacité. Vous vous concentrez sur cet orifice et ne pensez pas à votre tête qui est exposée non seulement à l'action destructrice, pour ne pas dire démoniaque, d'une bombe, mais aussi au bruit des drones qui ne présage rien de bon, comme les têtes de certains de nos concitoyens savent très bien ; de manière posthume.

Vous savez que cette menace est dans l'air, dans tous les sens du terme, et vous savez aussi que cette menace sera mise à exécution dès que l'ordre sera donné – par un des généraux de l'OTAN. Ou par un lieutenant quelconque. Ne croyez surtout pas que votre tête mérite l'attention d'un colonel, sans parler de généraux. Peu importe – vous êtes en danger, et c'est ce qui compte. Mais vous comptez le nombre de vos douces amantes, et vos pensées se concentrent sur tout ce que ces amantes vous offrent lors des élans généreux de leur libido. Vous n'êtes pas en mesure de suivre la suite des ordres que l'on donne à l'OTAN. Et même si cette organisation ne mettait pas en évidence quatre lettres qui sautent aux yeux – une lettre suffit : OOOOOOO – et restait dans l'ombre pour ne pas attirer l'attention de ceux qui s'occupent de notre protection, vous n'en sauriez rien. Je fais allusion à la stratégie de nos adversaires qui sont armés jusqu'aux dents. D'accord, vous n'en savez rien. Mais pourquoi ne pas prendre des précautions ? Si l'on vous demande comment vous vous représentez la chose, vous faite une grimace qui s'appelle « peur », et vous produisez un son que l'on pourrait exprimer par la lettre « z ». Il y a donc d'un côté la lettre « O », d'un autre la lettre « z » qu'on pourrait aussi honorer d'une majuscule. ZZZZZZZZZZZZZ. Rien qu'à voir cette succession de lettres, vous levez votre index et faites des cercles dans l'air frais du matin – accompagnés par le son ZZZZZZ. Mais une fois la crise terminée, vous vous précipitez vers votre lit où vous attend un corps illicite. Le corps est licite, soyons sérieux, et nous laisserions ce corps tranquille, d'autant qu'il ne nous attire pas outre mesure, s'il ne se précipitait pas vers le fond des fonds – vers la perversion abominable et sans nom. D'accord, donnez-lui un nom, si vous voulez : vous êtes féru de langues, de chiffres et de lettres, de littérature, en général. Mais ne faites rien ; s'il vous plaît, ne faites rien. Ne soumettez ni votre corps ni votre âme à un péril qui vous guette au fond des puits les plus profonds.

Il y a donc un drone, plusieurs drones que l'ennemi fait voler dans une direction qui vous menace sans ménagement, si je puis dire. De quel ménagement peut-on parler pendant une guerre de ce genre ? Ceux qui connaissent la musique – plus ou moins, plus ou moins – savent que ce domaine contient plusieurs genres. Il y a des sonates, des symphonies, des polonaises, des mazurkas. Que choisir pour vous décrire l'abomination de la situation ? Les mazurkas sont trop élégantes et traduisent rarement les horreurs d'une guerre. Une polonaise ? Oui, à condition qu'on la danse sur votre corps nu, dépourvu de toute protection vestimentaire. Vous êtes, donc, par terre, dans le costume d'Adam ou d'Eve – comme il vous plaira. Une polonaise retentit, et vous vous rendez compte que votre fin n'est pas loin. Elle est même tout près. Et voilà qu'elle arrive : un groupe de danseurs – un bal à la cour, ni plus ni moins – et une multitude de pieds vous piétinent pour que vous sachiez qui est qui ; ou *who is who*, si vous connaissez la langue anglaise. Comment vous sentez-vous ? Comment vous portez-vous ? Si vous arrivez à répondre à cette question, ça va, plus ou moins. Dorénavant, dans votre vie il n'y aura que des plus ou des moins – ensemble. Jamais le plus absolu, en tout cas.

Mais revenons aux drones qui reviendront de toute façon. Que pourrait-on opposer à leur force ? Comment contrecarrer leurs astuces ? Il faut toujours se souvenir du dicton suivant : « il faut abattre une chose au moyen de son semblable ». Et c'est quoi, le semblable des drones ? Nous ne savons pas voler, quoique nos forces et notre équipement (les poings et les pieds) nous permettent de lutter contre les adversaires terrestres, tels que nos frères et nos sœurs. Les drones ne sont ni nos frères ni nos neveux. Et même si nous savions voler comme eux, nous serions dissemblables. Et nous n'oublions jamais que le but de notre existence sur terre ne consiste pas à tuer nos semblables ou même nos dissemblables. Nous devons prospérer et aimer tout ce que nous voyons : la moindre feuille, et même les insectes. Et si une guêpe nous pique ? Il est vrai que la plupart du temps nous brûlons les nids des guêpes avant que leurs habitantes ne nous attaquent. Mais cela ne nuit pas à notre attitude humaine qui nous défend de tuer qui que ce soit. Résumons-nous. Pour nous protéger des drones il faut savoir voler, sinon nous ne pourrions jamais les anéantir d'une manière efficace. Grâce à un engin plus ou moins sophistiqué, nous arriverons à voler quelques mètres, comme l'a fait autrefois Léonard de Vinci. Ce n'est pas suffisant : les drones sont capables de voler des centaines de kilomètres pour attaquer une cible éloignée et importante. Alors, nous n'avons pas le choix : il faut nous adresser aux oiseaux ; et pas à n'importe quels oiseaux. Des moineaux ne nous seront d'aucun secours, même si nous les dressons à cette fin. Et les aigles ? Il y a aussi cet oiseau mythique que l'on voit dans les films consacrés au chef-d'œuvre

de Jules Verne *Les enfants du capitaine Grant*. L'oiseau s'appelle un condor, si mes souvenirs sont bons ; à moins que ne le confonde avec les Concorde qui n'existent plus. Il n'est donc pas la peine de nous en souvenir, sauf si nous voulons nous replonger dans le luxe des vols qu'ils nous offraient. À l'intérieur de notre mémoire, pas dans la réalité de tous les jours, hélas. Oublions cet oiseau gigantesque et presque mythique. Concentrons-nous sur les aigles qui, à condition d'être entraînés dans nos laboratoires, dans nos volières, seront capables de tout.

Ils possèdent déjà tout, les beaux aigles qui volent autour de nos montagnes et ailleurs ; au-dessus de nos champs et nos prairies. Parfois ils volent aussi au-dessus de nos aéroports. Mais ils n'atterrissent pas. Pourquoi ? Parce qu'ils sont gênés par nos avions qui atterrissent et s'envolent sans arrêt. Eh bien, nous devons construire quelques aéroports pour les aigles, rien que pour eux. Ils seront entraînés dans les laboratoires que nous érigerons à côté des pistes d'envol, et les drones n'auront plus qu'à se cacher. Et s'ils ne se cachent pas, ils seront abattus par nos aigles. Certains constructeurs pensent qu'il faudra coudre une petite bombe atomique sous les ailes de nos aigles. Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Mais le problème n'est pas là, si ce n'est que nous continuons à parler des oiseaux. Qui sont ces oiseaux, cette fois ? Les drones. Je ne sais pas s'ils ressemblent aux oiseaux ou non, mais leur taille trahit cette affinité dont je m'efforce de vous parler. De ce point de vue, ils ont beaucoup en commun avec les oiseaux, de sorte que, de temps en temps, nous nous posons la question : « Est-ce un drone ou un oiseau ? » Cela revient à dire : devons-nous l'abattre ou le laisser voler tant qu'il veut, dans la direction qui lui chante ? Nous ne pouvons tout de même pas abattre tous les oiseaux qui croisent notre chemin, même si nous appartenons à la race des chasseurs ? Nous tirons et abattons un oiseau. Nous versons quelques larmes et nous offrons cet oiseau à notre chat, ce qui nous console un peu. Piètre consolation ! D'autre part, les drones ne sont pratiquement pas repérables. (Ni réparables, d'ailleurs.) L'effet miroir ne leur est pas inconnu. Ils reflètent tout ce qui leur tombe sous l'aile. Si vous mettez votre main devant un drone, vous verrez votre main en face de vous. Supposons que vous braquiez votre revolver pour tirer, pour anéantir votre main. Et puis vous vous rendez compte que votre élan patriotique vous emporte trop loin. Après tout, votre main n'est pas votre ennemie, même s'il y a du sang ukrainien dans votre famille, dans vos veines. Vous n'allez pas vous couper la tête à cause de quelques gouttes de sang !

Et puis il y a d'autres moyens de les abattre. Et cette fois je ne parle pas uniquement des Ukrainiens que nous combattons vaillamment. On pourrait, si on le voulait vraiment, faire d'une pierre deux coups : nous combattons aussi des représentants des LGBT; tous les

transfuges et transgenres qui empoisonnent la pureté de notre existence. Nous ne sommes pas contre le sexe ; pour une fois, nous n'héritons rien de l'Union Soviétique. Comme nous le savons tous, à en croire la déclaration d'une journaliste célébrisime, il n'y avait pas de sexe dans notre pays natal. Et vous savez de quel pays je parle parce que nous n'avons pas d'autre pays natal. Et si, à l'occasion, nous parlons d'autres pays, la plupart du temps nous faisons allusion à nos ennemis qui nous entourent, comme nous le savons tous. Pas amicalement, comme certains le croient – en vain, permettez-moi de vous le rappeler. Ils nous entourent hostilement, si vous me passez l'expression. Que faire pour nous libérer de ce joug insupportable ? Une fois de plus, mon discours touchera – dans tous les sens du terme – le domaine de la libido. Ce domaine, la libido a un pouvoir indiscutable et incroyable. Vous montrez une photo osée à un individu plus ou moins normal, et il devient littéralement fou ; sur le champ. Et sur ce champ, dans de tels moments, on peut le manipuler sans ménagement et dans tous les sens. On lui dit : « Couche-toi ! » et il se couche d'autant plus volontairement, que dans cette position il a beaucoup plus de chances d'offrir à sa libido tous les moyens de se satisfaire. Et notre pierre ? nos deux coups ? En voilà un : notre ennemi est par terre. Il tripote sans gêne tout ce qui correspond, physiquement et lugubrement, à l'image que nous venons de lui montrer. Pourquoi ne pas montrer cette image à tous les ennemis de notre Empire ? Qu'ils soient tous par terre, ces salopards. Mais nous nous attardons sans doute trop sur le premier coup dont les résultats bénéfiques sont évidents. Le deuxième coup a un lien indissoluble avec notre pureté foncière. Vidons les sex-shops et éparpillons leur contenu au-dessus des troupes ennemies. Vidons les sex-shops, détruisons-les. Notre pureté demeurera intacte, tandis que nos ennemis se tortilleront par terre – en proie à leur libido irrésistible. Vous avez besoin de vos mains pour être à la hauteur de votre libido. En tout cas, une main est indispensable pour ce rituel. Et comment mener une guerre à bon port, si vous n'avez qu'une main à votre disposition ?

Pour quoi faire, pour quoi vivre ? à quoi bon ? Qu'est-ce qui est bon dans cette histoire ? Il vaut la peine de vivre pour ce qui nous fait sacrifier notre vie. Elle n'est pas exacte, ma traduction de l'idée qui se balade dans mon pays natal. On dit d'habitude : il faut vivre pour une telle cause. Et si l'on vous demande de quelle cause vous parlez, vous répondez : « C'est une question philosophique qui débouche sur une réflexion sans bornes. » Voici une des bornes qui indique le début de cette méditation ; et la borne finale est très loin – aussi loin qu'un astre. (Quelle différence avec nos désastres !) Passons aux choses sérieuses parce que ce n'est pas la peine de mourir pour une chose farfelue, voir ridicule et nulle. Chacun de nous a dû se dire, un jour : « Je suis né pour accomplir un devoir. Quel devoir ? Je

n'en sais rien. » La réponse est évidente, mais il y a des individus qui passent des jours et des jours (sans compter les nuits) sans avoir la moindre idée de ce pour quoi ils peuvent sacrifier leur vie – sans regretter ce sacrifice et cette vie. Il n'empêche que, de temps à autre, ils s'arrêtent au milieu d'une rue, regardent le trottoir et se demandent pour quelle raison ils regardent ce trottoir au lieu d'entreprendre un voyage sur la lune, par exemple. La solution de cette énigme est beaucoup plus accessible à nos cerveaux que l'on ne le croit habituellement. Vous regardez toujours le trottoir et un de vos souliers pénètre soudainement dans votre champ de vision. Alors, vous débutez ainsi votre réflexion : « Serais-je capable de sacrifier ma vie pour ce soulier ? » Et tout de suite, sans vous donner la peine de réfléchir, vous répondez : « Non, non, ce serait absurde. Si je continue à vivre, je pourrai m'acheter une dizaine de souliers. Une centaine de souliers et plusieurs voitures à l'intérieur desquelles je mettrai un ou deux de ces souliers en valeur pour rouler ~~à droite et à gauche~~ ici ou là. Je ne nie pas l'évidence : je n'irai pas jusqu'à la lune. Mais il y a tant de paysages à parcourir sur la surface de notre planète natale. » Une fois de plus, vous vous concentrez sur le trottoir, et vous vous rendez compte que ce bout asphalté fait partie d'un vaste ensemble qui vous échappe pour le moment. Cet ensemble s'appelle « ma patrie » où il y a des palais et des stades, des églises et des prêtres qui vous bénissent, si vous le méritez. Et il vaut la peine de donner sa vie pour cet ensemble, pour cette symphonie de couleurs, de souliers, de patins à roulette, de cerveaux inimitables et productifs où les théorèmes et une multitude de Fermat continuent à venir au monde pour voir la lumière du jour et la noirceur de la nuit.

Vous rendez-vous compte dans quel pays vous vivez ? Vous avez eu une chance inouïe, il y a des années de cela. Vous êtes né en Russie. Vous vous promenez dans ce pays immense qui, d'après notre président que j'ai cité à maintes reprises – on ne peut faire autrement – n'a pas de frontières. Vous allez à droite et à gauche ; vous regardez autour de vous. Que voyez-vous ? Des maisons de rendez-vous ? Détrompez-vous. Je ne suis pas dupe des théories optimistes : je ne crois pas que votre regard soit chargé de spiritualité au point de ne pas remarquer les corps nus et tout ce qui vient avec ces corps. Et qu'est-ce qui vient avec ces corps ? demandez-vous. Des orifices de toutes sortes ; et aussi des monticules – ça dépend. Vous dépendez de votre orientation, de vos perversités ignobles. Mais je reviens à ma question. Qu'y a-t-il autour de vous ? Vous regardez à droite, vous lancez un regard du côté gauche. Et ne me parlez surtout pas de Swan et tutti quanti. De la duchesse de Guermantes, entre autres.

Vous êtes en Russie, au milieu de votre patrie inimitable, indiscutable, et vous ne voyez que des églises, des cathédrales. Et vous vous plaignez de l'état de votre maison. Elle n'existe

pas, votre maison. En Russie il n'y a que des églises, et elles sont en bon état parce que leur santé est au-dessus de tout ; au-dessus de vos préoccupations mercantiles. Vous parlez de vos toilettes inexistantes. Nous devons sortir de chez nous pour soulager nos corps – c'est ainsi que vous vous exprimez. Sortez ! Sortez de chez vous pour vider vos corps et vos esprits qui sont remplis de matière ; et de manière identique. D'ailleurs, vous pourriez vider, nettoyer vos esprits chez vous, à la maison. Pour cela vous n'avez aucun besoin de sortir. Si vous sortez, vous tomberez sur un orifice de plus, encore un. Ou un monticule, comme je l'ai signalé plus haut. Quelle horreur ! Quel bonheur, comme vous le dites et le pensez.

Quel bonheur ! Nous vivons en Russie parce que sans elle nous ne sommes rien. Et nous ne *serons* rien, contrairement à ce que pensaient les créateurs de *L'Internationale*. Que feriez-vous sans Anna Karénine ? Vous auriez Anne, sans Karénine, sans Vronski – sans Tolstoï, tant qu'on y est. Et c'est qui, Anne sans Tolstoï et son génie ? Une prostituée ou une reine quelconque. Elle ne périt pas sous les roues d'un train : il n'y a pas de trains dans sa vie. Quelques avions peut-être, pour mettre les choses au mieux. Une calèche au lieu d'un train qui fait pouf-pouf avant de vous écraser, vous et votre vie ; et vos amants, par la même occasion. Et un train dont les freins grincent – trop tard, hélas – est plus divertissant que les bavardages de salon sur lesquels vous tombez dans n'importe quel roman du XIXe siècle. Bla-bla-bla, au lieu de cratch-cratch-cratch – quelle ennui ! Un châtiment sans crime, à quoi cela rime ? Oui, le héros reconnaît son erreur, son acte antihumain, et s'améliore à vue d'œil, quelque part, en Sibérie. Barbant, tout ça ! Donnez-moi une hache et deux, trois têtes à couper, et vous aurez un spectacle digne de ce nom.

Quel bonheur ! Nous sommes des êtres humains et c'est ce qui compte : c'est l'essentiel. J'espère que vous ne vous posez pas de questions à ce sujet. Cette évidence saute littéralement aux yeux, quand vous déplacez votre regard – et votre esprit le suit fidèlement – vers les animaux domestiques. (Ce n'est pas la peine d'aller plus loin : restez à la maison.) Voudriez-vous être un chat ou un chien ? Voulez-vous avoir une écuelle remplie de croquettes ? à portée de votre museau ? Et si l'écuelle n'est pas remplie ? Que faites-vous ? Vous ouvrez le frigo pour y trouver une tranche de votre jambon préféré ? Pas tout à fait, je regrette de le dire. Vous n'ouvrez rien du tout. Vous miaulez ou aboyez dans l'espoir d'attirer l'attention de votre maître sur votre misère. Ça y est ! Pour une fois il vous a entendu. Et s'il ne vous entend pas du tout ? Ses oreilles sont bouchées, et il n'a pas de gouttes pour les déboucher. Il est bouchonné, comme un mauvais vin qu'il faut jeter dans l'évier pour ne passer une soirée cauchemardesque. Hélas, vous ne pouvez pas faire de même avec votre maître qui le mérite, pourtant ; croyez-moi. Vous n'arriverez pas à le jeter par la fenêtre non

plus, même si vous ne demandez pas mieux. (Le corps de votre maître qui s'écrase sur la surface de la cour de votre maison – c'est cela, votre demande.) Non, vous croyez sans doute que, tôt ou tard, il vous donnera à manger, au lieu de terminer la bouteille de vodka, entamée il y a un quart d'heure. Par parenthèse : si vous le laissez terminer cette bouteille et ouvrir une autre bouteille, vous serez obligé d'attendre toute la nuit et une partie de la matinée pour avoir quelques croquettes ou un os ; à condition qu'il se contente de deux ou trois bouteilles de vodka. Et s'il continue de plus belle ? Vous serez dans des beaux draps, mon ami. La situation est suffisamment claire ; en tout cas, j'ai tout fait pour l'éclaircir. Bref, le sort des animaux n'est pas enviable. C'est pour cela que nous sommes des êtres humains, engendrés et élevés à l'intérieur de la Russie.

De quoi parlez-vous d'habitude, lorsque vos conversations avec les étrangers – il y en a de moins en moins, Dieu soit loué – roulent sur la Russie ? Qu'elles roulent toujours sur la Russie ! Que vos voitures, au lieu d'aller en Finlande ou ailleurs, roulent tout autour de votre patrie que vous méprisez, mécréants que vous êtes. Ou que vous sous-estimez, pour mettre les choses au mieux. Pourquoi faut-il les mettre toujours au mieux ? Je me le demande. Et je me réponds que nous avons tort : il faut mettre les choses au pire parce qu'elles sont au pire. Par conséquent, ce n'est pas la peine de les y mettre. Pourtant nous faisons tout pour les mettre au pire ; encore plus, encore plus. Une victoire à la Pyrrhus. Encore une. Nous sommes isolés. Sur qui pourrions-nous compter en cas de besoin ? Dans le monde actuel, il vaut mieux ne pas avoir de besoin ; ni de cas, d'ailleurs. Personnes ne vous aidera, même pas vos alliés les plus anciens, les plus fidèles (soi-disant). Prenons les Serbes. Pourquoi les prendre ? Ne vaut-il pas mieux les laisser où ils sont ? ou s'en débarrasser d'une chiquenaude bien placée ? C'est à cause de ces alliés, de ces frères que nous avons participé à la Première Guerre mondiale. Pour les libérer, pour les venger. Résultat ? Nous nous sommes soumis aux idées communistes, à tous les goulags possibles et imaginables. À présent, au lieu de nous remercier, les Serbes vendent des armes aux Ukrainiens – pour nous abattre, nous tuer et nous soumettre ; au lieu de nous offrir ces armes. D'accord, nous ne sommes plus frères et sœurs. Mais nous sommes au moins cousins. N'offre-t-on pas des armes à ses cousins ? Les Ukrainiens ont payé huit cent millions de dollars pour ces armes. Nous n'aurions rien payé, de toute façon. Et de toute façon, vous ne nous avez rien donné. La question ne se pose donc pas. Que ferez-vous de l'argent de Judas ? Vous vous achèterez un million de Mercedes ? Faites-en ce que vous voulez et pendez-vous. Dans le monde actuel il n'y a pas d'amis.

Nous sommes entourés de barbares qui disent à longueur de journée : « Pire, russe, pire, russe. » D'une manière ou d'une autre ; dans des combinaisons variées. Mais s'ils osent

parler de la Russie, pire, pis ou quelque chose de semblable n'est pas loin, croyez-moi. Ce sont des barbares qui peuvent et osent exister sans le voisinage de Rome. Je ne suis pas sûr que nous soyons l'Empire Romain, d'autant qu'il n'existe plus car il a succombé aux attaques des barbares. Et nos barbares, ceux qui nous entourent, sont barbares dans tous les sens du terme ; ou presque. (Rome est tout de même un peu loin.) Ils ne lisent pas ; ils se contentent d'idées reçues galvaudées par la télévision et la presse à sensation. Supposons que vous parliez à des étrangers, malgré toutes les interdictions et les incompréhensions. Vous leur parlez, et ils vous disent : « Pourquoi bombardez-vous les villes ukrainiennes ? les civils, les enfants ? » Que pourriez-vous leur répondre ? Comment effacer cette accusation injuste et horifiante ? Vous leur dites : « Vous savez, un jour on m'a proposé de faire une promenade aérienne dans un de nos bombardiers. Vous savez ce que j'y ai vu ? Une bombe, vous me direz. Et bien non – j'y ai vu une icône. Cela vous dit quelque chose ? Cela vous renseigne sur le contenu de nos esprits, de nos dispositions, de nos inclinations mentales ? Nous ne pensons pas aux bombes – c'est ce que cette disposition mentale veut dire. Les bombes tombent d'elles-mêmes. Elles tombent, elles tombent, elles tombent ; et nous n'y pouvons rien. C'est cela la justice divine. Et comment pourrait-on s'opposer à cette justice ? Vous nous demandez de mettre des bâtons dans les roues de la guerre. D'accord, voici une centaine des bâtons ; nous les fabriquons pour vous, à la chaîne. Eh bien, mettez-les dans la roue de la guerre. Allez-y ! Que se passe-t-il ? Pourquoi vous n'y allez pas ? Vous nous dites que vous ne savez pas où se situe la roue de la guerre. Au milieu des combats, pourrait-on dire. D'accord. Mais où est le milieu des combats ? Vous tergiversez et cela prouve, une fois de plus, que vous voulez cette guerre car vous ne pouvez vous en passer. Vous comprenez le slogan : « Allons-y ! » Mais « passons » vous êtes inconnu. N'oubliez pas que la Polonaise retentit et une armée d'officiers russes – ceux qui sacrifient leurs vies pour l'Empereur ou l'Impératrice – tapent sur votre ventre et d'autres parties de votre quasi-cadavre. Piétinez-les !

Nous choisissons la vie ! Mais je me demande si nous pouvons choisir dans ces matières ; si nous avons le choix entre la vie et la mort. Il ne s'agit pas des matières, au pluriel : la mort n'est pas matérielle. Il est vrai qu'au début – ou plutôt à la fin – nous avons affaire à un cadavre qui est matériel – nul doute là-dessus. Vous pouvez le toucher, si vous voulez ; il va de soi que vous ne le voulez pas. Pourquoi ? Parce que vous avez peur de la mort – au point de craindre une sorte de contamination. Vous touchez une chose morte et le virus de l'au-delà envahit votre corps, votre futur cadavre. Pour le moment vous êtes toujours là. Mieux encore (pis encore), vous serez là même en tant que cadavre ; même après votre enterrement. Si l'on veut, on peut déterrer un cercueil, un cadavre pour le violer, comme le

font les pervers de toutes sortes. Ce qu'ils n'arrivent pas à obtenir d'une façon normale, vitale, ils l'obtiennent au moment où personne ne peut leur résister ; sauf si la police arrive tout de suite. Elle arrive sur le lieu du crime, elle braque un revolver, et le cadavre est sauvé de justesse ; de l'ignominie, s'il vous plaît.

Ce n'est pas de cette matière que nous parlons ; et nous ne parlons pas du tout des viols, quelle que soit leur nature. La question que nous nous posons s'appelle une question de vie ou de mort. Eh bien, nous choisissons la première solution – la vie, le premier terme de l'alternative, si vous voulez. De notre point de vue, il n'y a pas d'alternative : nous ne pensons pas du tout à la mort. Et si nous en parlons, de temps en temps, c'est pour souligner l'importance, l'exclusivité de la vie. Une fois mort, vous ne pourrez même pas remuer vos doigts – pour aider quelqu'un, par exemple. À quoi sert la mort ? On se le demande. Nous, nous ne le demandons pas : nous connaissons la réponse, la seule réalité qui nous chante. Elle chante un hymne à la vie. Et cet hymne est beau, aussi beau qu'une symphonie de Mahler. Un mouvement lent, de préférence.

On nous dit ceci : « Étant donné que vous aimez la vie au point d'éliminer tous les autres modes d'existence, vous devriez en principe la respecter. Pourquoi tuez-vous les autres ? les Ukrainiens, en l'occurrence ? » Nous ne les tuons pas ; nous les oblitérons pour que la vie soit encore plus belle. Certes, les femmes ukrainiennes sont connues pour leur beauté. Il y a beaucoup de mâles russes qui feraient n'importe quoi pour les approprier. C'est pour cela qu'ils tuent leurs maris et leurs amants. Et si elles n'ont ni maris ni amants ? Alors, on tue leurs partenaires potentiels, virtuels, qui sont parfois plus dangereux que les adversaires réels. On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête de ces créatures ! Nous tuons leurs rêves, leurs fantaisies pour régner sans partage. Il faut régner, comme disait Racine.

Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Nous n'avons aucune intention de faire du mal à qui que ce soit. Pour quoi faire ? Pourquoi le ferions-nous ? Si vous prenez un avion à Moscou pour aller à Vladivostok, vous passez neuf heures dans cet avion. Que vous faut-il de plus ? On nous accuse de visées impérialistes. Neuf heures, n'est-ce pas un empire ? On est fatigué au bout de ce vol, et si on continue à voler, on s'écroulera sous le poids de la fatigue. Je suis prêt à passer encore deux ou trois heures dans cet avion – pour changer de décor, pour voir une pièce jouée par des acteurs Nô. Pas pour atterrir à un autre bout du même empire. Pour quoi faire ? Pour manger des pirojki ? Sur le territoire russe vous ne verrez jamais de représentation de Nô, à moins que vous n'invitiez des professionnels japonais. On peut savourer leur art à Moscou ou à Paris. Pourquoi aller à Vladivostok ? Nous ne voulons prendre rien à personne. La Russie n'a jamais attaqué d'autres pays. C'est nous

que l'on attaque, et nous sommes obligés de gagner les guerres. Et nous les gagnons parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Les victoires font partie de notre nature ; elles coulent dans notre sang. Voulez-vous que nous nous allongions dans nos baignoires pour laisser notre sang les remplir à ras bord ? C'est le seul moyen de nous priver de notre essence russe, de notre existence imbue du sang orthodoxe, du sang de Pouchkine, Tchaïkovski et Tolstoï. Ne vous faites pas trop d'illusions : nous ne vous laisserons pas nous tuer, pour la bonne raison que ce meurtre ferait souffrir votre conscience. Et il ôterait de votre vie Rachmaninov et Tchekhov.

Pensez aussi à quelque chose qui vous échappe continuellement. Il est vrai que vous ne faites aucun effort pour comprendre l'état des choses, la profondeur de ces choses et de ce qui se passe depuis toujours. Les Russes sont des martyrs, et pour eux la vie ne signifie rien en dehors de la vie du Christ, de sa fin ou plutôt de son début, de ses souffrances sur la Croix. Vous écrivez des livres où vous nous enseignez comment imiter le Christ, votre façon de le faire. Nous avons notre façon, à nous ; et cette façon est mille-et-une fois plus authentique que votre façon, votre vie de luxe. Vous la préférez à la Croix car vous mangez les huîtres qui sont pour vous le sommet de la création. Et vous buvez du champagne, cela va sans dire. Mais vous pourriez peut-être vous dire qu'il y a d'autres façons d'envisager la vie et son but. Il y a la Croix que vous n'avez pas l'air de remarquer. Vous la remarquez dans les tableaux que vous voyez dans les musées et les galeries, mais ce n'est pas la vraie Croix, la vraie de vraie. C'est une croix factice qui ne mérite même pas une majuscule. Pas une seule majuscule, notez-le bien. Et notez cette réflexion dans votre carnet que vous mettez sous l'oreiller, avant de vous coucher, avant de déguster vos beaux rêves. Dans vos émissions, dans vos journaux, vous nous conseillez de nous débarrasser de notre croix, de la Croix, ne vous en déplaît. Et bien – non ! Pour rien au monde nous ne nous débarrasserons de cette Croix qui est unique au monde. Il n'y a rien d'autre au monde, si vous voulez le savoir. Vous savez une multitude de choses, mais vous ne savez pas cette chose-ci qui n'est pas une chose, à vrai dire. C'est un Corps, le Corps du Christ. Vous voulez nous priver de sa Croix. Vous faites une tentative – louable, d'après votre point de vue – de retirer les clous qui nous attachent fraternellement à cette Croix. Peine perdue, mes amis, mes soi-disant amis. Vous retirez un clou, nous en remettons deux, trois, quatre. Peine perdue, peine perdue. Rentrez chez vous et débouchez une bouteille de champagne. Bonne soirée et bonne nuit.

CHT : Avant de commencer notre discussion interminable, nous devons déterminer, à mon avis – et ce déterminisme n’a rien à voir avec le déterminisme des philosophes – si nous existons ou non.

CHN : Les êtres qui n’existent pas peuvent avoir des discussions très nourries et fructueuses. Par exemple, au sujet de leur propre inexistence.

CHT : Je sais, je sais. Et le savoir que je démontre et prouve, en quelque sorte, en disant « je sais », est précieux pour notre discussion à venir. Et aussi pour n’importe quelle autre discussion, si tant est qu’en dehors de notre discussion fructueuse et nourrissante, il y ait d’autres discussions interminables de par le monde.

CHN : Le monde est si grand – il est vraiment interminable – que tout peut y arriver, n’importe quand et n’importe comment. Et cela arrive de temps à autre.

CHT : Espérons que cela ne nous arrivera pas. D’une façon générale, il vaut mieux que le nombre des choses qui nous arrive ne soit pas trop grand car parmi les choses qui remplissent le monde il y a tant d’horreurs qu’il vaut mieux ne pas en parler.

CHN : D’accord, on passe tout ça sous silence. Mais ce passage sous silence ne nous assure ni de notre immortalité ni de notre indemnité.

CHT : Rien ne peut nous assurer de rien : c’est la règle absolue de la vie à laquelle nous appartenons. D’ailleurs, je me pose souvent la question suivante : appartenons-nous à quelque chose ou à quelqu’un – à plus forte raison ?

CHN : La raison forte, c’est quoi ?

CHT : Cette raison se trouve à l’opposé de la raison faible ; à l’autre bout du monde, pour ainsi dire.

CHN : Et les faibles d’esprit ? Se trouvent-ils aussi à l’autre bout du monde ? Ils se mêlent à nous constamment, me semble-t-il. Bien plus, ils sont nous, si je ne me trompe.

CHT : Vous vous trompez, mon ami. Nous sommes forts dans tous les sens du terme, sinon nous n’aurions pas droit à l’existence, comme disait Darwin.

CHN : Aurions-nous droit à l’existence ? Je me le demande assez souvent.

CHT : Nous sommes beaux et forts. Que nous faut-il de plus ?

CHN : Mais il y a aussi quelqu’un qui est peut-être au-dessus de nous, sinon nous ne serions ni beaux ni forts.

CHT : D’accord, nous serions laids et faibles. L’essentiel est de vivre. En tous cas, c’est ainsi que pensent ceux qui vont mourir. Ils s’agrippent à la vie de toutes leurs forces.

CHN : Les forces leur manquent et ils meurent. Mais avons-nous l'idée de la mort ? Savons-nous à mille pour cent que nous mourrons tôt ou tard ? Les autres meurent, c'est certain. C'est pour cela qu'on les appelle « les autres ».

CHT : Et nous, nous nous appelons « nous ». Cela constitue une énorme différence, comme disent certains philosophes.

CHN : Et pourtant cela ne veut pas dire que nous sommes semblables, du tout au tout.

CHT : Non, il n'y a rien de semblable dans le monde. Deux choses sont toujours différentes au-delà du fait qu'elles sont deux.

CHN : Il en va de même de trois choses, si ce n'est qu'elles sont trois. En tout cas, nous avons tous les droits d'entamer une discussion, puisque nos opinions seront variées.

CHT : Ce seront des variations sur le même thème.

CHN : Quel thème ?

CHT : La vie. Ou la mort. Cela dépend.

CHN : Je vote pour la vie. On aura assez de temps pour mourir et en subir les conséquences.

CHT : Quelles conséquences ? le vide ? Heidegger en parlait dans cette vie, et à propos de cette vie.

CHN : Je connais l'histoire. La bouteille est soit à moitié vide, soit à moitié pleine.

CHT : Mais non. Cette fois la bouteille est vide, complètement vide. Il est vrai qu'il y a aussi l'angoisse et tutti quanti.

CHN : Tutti quanti ?

CHT : Il y a des gens qui appellent ce phénomène « la mécanique quantique de l'âme ».

CHN : Je ne comprends plus rien.

CHT : Il n'y a rien à comprendre. C'est aussi simple que « bonjour » ou « bonsoir ». Il y a un poème que l'on comprend d'habitude de travers. « Aime une ombre comme ombre et des cendres éteintes éteins le souvenir. » Ou traite une ombre comme ombre. Il y a beaucoup d'ombres dans l'existence que nous menons, et parfois ces ombres grandissent et deviennent menaçantes au maximum.

CHN : Comment pourrait-on comprendre l'amplitude d'une ombre ? Comment savoir si elle est au maximum ou au minimum de sa puissance ?

CHT : Il faut d'abord déterminer si les ombres sont puissantes ou non. Je l'ai appris à mes dépens. Quand un de mes collègues est mort, j'ai failli mourir à mon tour.

CHN : Pourquoi ?

CHT : Parce que je n'ai éteint ni ses cendres ni leur souvenir. Au fait, il faut tout éteindre deux ou même trois fois, sinon quelque chose demeure. Et cette demeure n'est ni chaste ni pure. Elle est sale et viole votre conscience, votre connaissance de l'harmonie du monde.

CHN : Cette harmonie, existe-t-elle ? Ou est-ce simplement l'ombre de l'harmonie universelle ?

CHT : Il faut comprendre une fois pour toutes que l'harmonie est hors de question. On doit la traiter comme ombre.

CHN : Et des cendres éteintes éteindre le souvenir ?

CHT : On doit éteindre la mémoire surchargée de crimes. Malheureusement, dans notre histoire, les châtiments et leurs synonymes manquent désastreusement.

CHN : Les semblables des châtiments ?

CHT : Les remords, entre autres – tout ce qui nous empêche d'avancer sur le chemin qui mène à la catastrophe totale.

CHN : La totale. Pourtant je me demande si ce qu'on appelle « total » arrive de temps à autre. Je me dis que si cela arrive, ne serait-ce qu'une fois, ce sera total. Il n'y aura plus rien, autrement dit.

CHT : Il y a toujours un autrement dit ; et un autre autrement dit, sinon le monde ne serait plus là. Est-il là ?

CHN : Il est là et aussi par ici. Parfois j'ai envie de prendre cet « ici » et delui tordre le cou.

CHT : Pourquoi ne vous le faites-vous pas ?

CHN : J'ai peur. J'ai peur du vide qui s'ouvre au-delà de ce cou. Au-delà de ce coup, si vous préférez. Au-delà de ce coup du destin.

CHT : Aime le vide comme vide. Fais de ton mieux pour éteindre son souvenir.

CHN : Il faut que le souvenir du vide soit vide, sinon ce ne serait pas un vrai souvenir, un souvenir véridique du vide.

CHT : N'importe quel vide, hélas, nous rappelle le vide, l'horreur du vide. Vous mettez un pied quelque part, et vous croyez que ce quelque part existe ; comme votre pied, d'ailleurs. Et puis vous constatez que ni votre pied ni ce quelque part n'existent nulle part. Vous continuez à mettre dans le vide le reste de vos membres, de votre corps, de vos pensées. Que voyez-vous à la place de toutes ces merveilles ? Rien. N'est-ce pas une récompense bien méritée ?

CHN : Autrement dit, vos pensées et vos pieds ne sont plus que les cendres. Comment pourrait-on marcher au moyen de cendres ? En revanche, on peut agir au moyen de cendres. On peut les éteindre pour qu'on n'en parle plus.

CHT : L'issue de cette situation sans issue consiste en ceci : non seulement on éteint les cendres, mais on en parle, de cette extinction et son résultat. On écrit un beau poème pour que les générations futures le répètent sans lassitude, jusqu'à ce qu'elles en meurent. « Les cendres, les cendres éteintes », répètent-elles. Et puis elles éteignent, un par un, les membres de ces générations, de ces congrégations. Mais nous n'en sommes pas débarrassés pour autant : les souvenirs demeurent, et si on ne les étouffe dans l'œuf, tout recommencera de plus belle.

CHN : Ne parlons pas de la beauté dans ce contexte horrible, infernal.

CHT : L'enfer est beau : tant de peintres de génie l'ont prouvé. Notre mort est immortalisée aussi. Je me demande, d'ailleurs, s'il y a des objets qui ne sont pas immortels. Grâce aux peintres et aux poètes, ils sont tous devenus inévitables. Sauf la vie, peut-être.

CHN : Pourquoi ?

CHT : Parce que la vie est insaisissable. On croit la saisir, elle s'envole. On s'envole avec elle, on chute, comme le personnage principal de Breughel. Et puis la vie tombe aussi ; dans les pommes ou ailleurs.

CHN : Comme on dit : dès que vous vous mettez à tomber, peu importe où vous atterrissez. L'atterrissage équivaut à la mort.

CHT : Un atterrissage comment ? Un atterrissage forcé ?

CHN : Il n'y a pas de comment dans la vie. Il y a des communes, des choses communes que l'on a souvent en commun. Mais comment tout cela se passe nous dépasse.

CHN : Tant mieux : il vaut mieux ne pas savoir comment on périclité inexorablement.

CHT : Vous le dites vous-même : inexorablement. On voit des cendres un peu partout et on se met à faire « fou, fou » – pour les éteindre. C'est pour cela que, pendant toute une période, on n'entend sur terre que ces fou, fou, fou, fou. Au lieu de bouches on voit des anneaux, et l'air passe à travers ces anneaux en faisant : fou, fou, fou, fou, fou. Du coup on apprend la folie du monde. On ne tient pas les ombres pour des ombres. Partout il y a ce qu'on appelle le théâtre des ombres. Les gens marchent tout droit ou à tort et à travers, en traînant des ombres derrière eux, au lieu de les éteindre.

CHN : Mais si on éteint cette ombre-là, on s'éteint soi-même.

CHT : Ou on éteint le soleil, ce qui est préférable dans la majorité des cas. N'oublions pas que le soleil peut être nocif et donner naissance à un cancer de la peau.

CHN : Et le cancer de la peau se développe outrageusement, de sorte que, tôt ou tard, la nature entière souffre de ce cancer. Les humains appellent ce phénomène « l'automne ».

CHT : Il y a beaucoup de gens qui préfèrent l'automne à l'été. Surtout les Russes. Un écrivain russe disait : « L'été, je t'aimerais si tu ne contenais pas dans ton sein les mouches, les moustiques et les guêpes. »

CHN : Est-ce qu'il n'y a pas de guêpes à l'automne ?

CHT : Pouchkine adorait l'automne pour son caractère mélancolique, vulnérable. Pour lui, c'était une femme sur le déclin,. Une beauté qui flétrit et cède à la tentation de l'extinction. Avant de s'éteindre, les cendres resplendissent de manière spectaculaire.

CHN : C'est pourquoi on ne les éteint pas toujours, j'imagine.

CHT : Oui, en le faisant ou plutôt en ne le faisant pas, on espère pouvoir prolonger sa vie.

CHN : Au-delà de toute expression ?

CHT : Mais oui. Tôt ou tard le moment arrive où l'on comprend que l'on ne peut plus s'exprimer.

CHN : Que fait-on alors ?

CHT : Je ne sais pas exactement. On s'échine à prolonger ce qui ne se laisse pas prolonger. Vous savez, on dit parfois : « Ce vin se laisse boire. » Par conséquent, au lieu de le verser dans l'évier le plus proche, on continue à le boire, on éprouve un dégoût indescriptible, on renonce à tout plaisir gourmet, et ainsi de suite. Oui, dans une certaine mesure, la vie se laisse prolonger, mais je n'en suis pas encore à ce point mort, comme je l'appelle.

CHN : À quel point en êtes-vous, si je peux me permettre cette question ? au point extrême de la fatigue ?

CHT : Disons, au point de la fatigue. Elle n'est pas encore extrême.

CHN : Êtes-vous omniscient dans le domaine de votre fatigue ?

CHT : Non. Mais je sais pertinemment que je suis un peu fatigué de vos questions. J'espère que vous n'êtes pas fatigué de mes réponses. D'ailleurs, je me demande si l'on peut être fatigué des réponses : il y en a si peu.

CHN : Par rapport aux questions ?

CHT : Par rapport au cloaque environnant.

CHN : Vous n'avez pas l'air d'apprécier le monde. Pourquoi ne vivez-vous pas ailleurs ?

CHT : Où ? dans l'anti-monde, comme disait un autre poète russe ? Ou sur le revers de la médaille ?

CHN : Plutôt sur le revers de la médaille. Je n'aime pas le mot « anti ».

CHT : Même le mot « antifasciste » ?

CHN : Ne parlons pas de politique, je vous en supplie. C'est lassant, énervant, et ça ne sert à rien.

CHT : Oui, il y a toujours les mêmes idiots au gouvernail. Même s'ils sont différents, somme toute. Oui, c'est assommant, somme toute.

CHN : En guise de remplacement, je propose un petit somme.

CHN : De quoi peut-on parler aujourd'hui ?

CHT : D'aujourd'hui, de ce jour-ci. Il faut vaquer à ses affaires.

CHN : Quelles sont nos affaires ?

CHT : Une mouche qui flotte dans l'air.

CHN : Elle flotte ou papillote ou bourdonne ?

CHT : Tout cela n'a aucune importance. Mais les affaires sans importance sont importantes parce qu'elles sont. Ce sont des affaires, après tout.

CHN : Après quoi ? Tout cela n'a pas de sens.

CHT : Mais cela a de l'importance, paraît-il. Je ne sais pas pourquoi. On ne peut pas tout savoir.

CHN : Que savez-vous au juste ?

CHT : La justice. Je sais ce que c'est. Il y a un bâton à portée de la main, de votre main. Et il y a un criminel dans votre champ de vision. Vous prenez le bâton et vous battez le criminel à mort – pour venger les morts qu'il a occasionnés au cours de son existence.

CHN : Est-ce juste de se venger ?

CHT : D'accord, ce n'est pas au nom de la vengeance que l'on fait tout cela. C'est au nom de la justice.

CHN : J'ai l'impression que vous avez déjà prononcé ce mot. Et vous avez ajouté que ce nom avait beaucoup de noms. Qu'est-ce que cela veut dire, au nom de la justice ? à quel nom pensez-vous en le disant ? à quel nom de la justice ?

CHT : Des noms de noms et de noms, comme disait Proust.

CHN : On dirait des imprécations. Mais parlons d'autre chose.

CHT : Il faut toujours parler d'autre chose. Pour pouvoir le faire, pourtant, il faut d'abord parler de quelque chose. Parlons de ceci : la simple volonté sans aucun motif est une fiction.

CHN : La simple volonté est trop simple pour avoir un motif.

CHT : Vous voulez dire que nous pouvons vouloir regarder par la fenêtre. Quel motif pourrait-il nous guider ? Nous voulons admirer le printemps dans toute sa splendeur, mais nous pouvons également ne rien vouloir. Un simple mouvement de la tête et nous voyons la pluie ou le crachin. Est-ce intéressant ? Cela en vaut-il la peine ? C'est comme les crachats

que nous recevons de temps à autre de nos collègues ou de simples passants qui ne nous connaissent pas et pensent par conséquent que nous sommes des abrutis.

CHN : Oui, un simple mouvement de tête. Un tournis, Et le vertige de n'importe quoi prend son chemin. Nous prêtons attention aux gouttes de la pluie, à un oiseau fourvoyé, au spectacle du monde qui n'offre aucun intérêt ni à nos yeux ni à nos oreilles ni même à notre sixième sens.

CHT : L'intérêt est peut-être notre mort. Nous ne savons pas d'où elle peut venir, et parfois nous pensons même qu'elle risque de nous abattre par l'intermédiaire d'une goutte de la pluie. La goutte nous prend pour cible et l'acte s'accomplit lentement, mais sûrement : la cible est atteinte.

CHN : Je sais que la mort peut venir de nulle part. Mais une goutte de pluie me semble trop insignifiante pour ce genre de travail.

CHT : Et si elle vous tombe dans l'œil ? Si, par ce biais, elle atteint les tréfonds de votre âme ?

CHN : Est-ce vraiment mortel ?

CHT : Il est vrai que l'âme ne doit pas rester trop sèche. Un peu d'eau de temps en temps lui fait du bien. Elle devient humide, et on dit à propos d'un être qui porte en soi une telle âme, d'une telle humidité : « On peut communiquer avec lui sans aucune crainte. »

CHN : Vous voulez dire que les insultes que l'on encaisse tout le temps peuvent se baigner dans l'humidité de notre âme, au lieu de nous piquer de toute part ?

CHT : C'est exact. On adresse d'abord une allocution aux insultes. On leur dit à quel point les baignades sont bénéfiques à l'état du corps, de n'importe quel corps. On leur parle de l'immortalité du corps. Quant à l'âme, elle survit grâce à l'humidité de la baignade des insultes.

CHN : À l'humilité des insultes, somme toute.

CHT : Mais n'oublions pas notre simple volonté.

CHN : Notre simple volonté veut parler des gouttes, de leur humilité foncière.

CHT : Nous voulons détruire les gouttes qui sont capables de nous tuer, oui ou non ?

CHN : Des gouttes radioactives ? Mais les bombes atomiques ne sont pas humides, si je ne me trompe.

CHT : Vous vous trompez. Les pluies radioactives s'abattent sur le monde entier — en cas de guerre atomique.

CHN : On appelle ce phénomène abattis, si je ne me trompe.

CHT : Les abattis sont des victimes de ces frappes. Je me demande si on les met dans des abattoirs ou des cimenteries.

CHN : N'est-ce pas la même chose ?

CHT : Il faut déterminer si les victimes de la haine et de la cruauté humaines sont des abattis. Je crois que oui. On les abat de différentes façons, toutes ces victimes. Nous avons déjà parlé des bâtons qui assènent des coups sur les crânes. Il est vrai que l'on peut aussi frapper les jambes, ce que l'on fait assez fréquemment. En ce cas, les victimes quittent le champ de bataille clopin-clopant. Puis les juges arrivent, mais ils ne voient rien : les victimes sont parties, les criminels aussi. Les derniers ont beaucoup de choses à faire. Quelles sont ces choses ? Crânes, jambes, *private parts* ; les parties privées que nous utilisons dans des circonstances qui sont fermées aux yeux des autres.

CHN : Pas toujours. Il y a des partouzes qu'il ne faut pas oublier, vu leur caractère plutôt agréable.

CHT : D'accord, n'oublions surtout pas les partouzes. Si l'on faisait quelque chose de semblable à présent, dans le monde qui se présente à nous aujourd'hui ?

CHN : Et notre discussion ? notre dialogue platonicien, comme vous dites ?

CHT : Il est vrai que nous sommes censés discuter des choses sérieuses. Mais il ne nous faut pas oublier Alcibiade qui était tout à fait capable d'arriver en plein milieu d'une discussion pour parler des parties privées où il ne cachait ni ses appétits ni ses exploits sexuels. À propos, une partouze ou une description de ce qu'on appelle une « partouze » nous permettrait de revenir aux motifs qui guident, dirigent et justifient notre volonté. Et vice versa : notre volonté guide et justifie nos motifs. Pendant une partouze, nous pouvons nous diriger vers une partie privée qui nous attire irrésistiblement. Il y a un instinct qui nous pousse, un autre qui nous arrête – au nom de la décence et de la convenance.

CHN : Mais lorsque tout le monde est déshabillé pour s'adonner à ce que tout le monde attend, alors la décence cède le pas à l'appétit.

CHT : Vous allez trop vite en besogne. La police peut arriver à n'importe quel moment, surtout dans la Russie d'aujourd'hui. La police arrive et vous dit : « Faites usage de vos instruments sur un champ de bataille, plutôt que dans un lit quelconque. » N'oublions pas que la guerre entre la Russie et l'Ukraine n'est pas encore terminée. Encore une chose interminable. Que voulez-vous ? Le mot et les choses. Le mot est « interminable ».

CHN : Un autre mot est « minable », j'imagine.

CHT : Il y a donc des instruments et des champs de bataille. Il ne faut surtout pas s'imaginer que les champs de bataille se limitent aux batailles, aux vraies guerres dont parlent les

journaux, les journalistes et les journaux télévisés. Et une femme qui ne vous cède pas toute de suite ? ou un homme ? Il est vrai qu'en lui faisant la cour vous éprouvez un immense plaisir. Mais le paradis au bout est nécessaire, sinon la frustration s'installe et ne disparaît pas tout de suite.

CHN : Quand disparaît-elle, cette frustration ?

CHT : Peut-être jamais. On peut se sentir frustré à longueur de vie, à cause de l'immortalité inatteignable. Même pendant une partouze, vous pouvez ressentir la même sensation. Vous passez d'un partenaire à un autre, d'un membre d'un partenaire à un autre membre du même partenaire. Mais la frustration dont nous nous entretenons vous empêche de jouir de tous ces membres à fond.

CHN : Pourquoi ?

CHT : À cause de votre impuissance naissante. Vous vous dites : « Serais-je impuissant ? » et du coup vous ressentez cette impuissance. Ce phénomène s'appelle « l'autosuggestion » ou « l'auto-persuasion ».

CHN : Heureux sont ceux qui savent se servir de cet instrument.

CHT : Hélas, cela ne marche pas dans tous les sens. Pas en sens contraire, en tout cas. Vous avez une volonté de fer et un motif. Vous voulez devenir le maître du monde.

CHN : Et vous le devenez, d'après ce que l'on dit. Vous marchez vers un piédestal, vous vous y installez, vous vous croisez les bras, et vous voilà le maître du monde. Il suffit de le vouloir et de marcher un peu.

CHT : Et si vos jambes cèdent sous votre poids, si vous vous écroulez au lieu de haranguer les foules ? Si nous acceptons la définition selon laquelle l'homme est la mesure de toute chose, nous pouvons affirmer que celui qui gît au pied d'un piédestal à cause de la faiblesse de ses jambes est à sa place— au pied du piédestal, pas à son sommet.

CHN : Mais un chien risque d'avoir une opinion différente. Il voit un morceau de viande au pied d'un soi-disant piédestal et se met à le manger. Et si quelqu'un lui dit : « Attention ! Tu es en train de manger le lieder de la nation », le chien répond : « Je mange un morceau de viande qui me plaît. »

CHT : Hitler et Poutine pensaient qu'ils étaient les mesures de toutes choses. On aurait pu mettre fin à cette erreur risible, si l'on avait eu assez de chiens à sa disposition.

CHN : Et les chats ? Ne dévorent-ils pas les tyrans ?

CHT : Ils n'ont que faire de la pourriture. Des colosses aux pieds d'argile ; j'y pense de plus en plus. Il y en a beaucoup. Il y a aussi des bâtons en grand nombre. Pourquoi ne pas taper sur les pieds de ces colosses ?

CHN : Supposons qu'on le fasse. Ils pourront sautiller sur un pied, et cette démarche, ou marche, ou course boiteuse leur permettra d'atteindre le bouton rouge, l'arme atomique. Alors, nous serons perdus.

CHT : Et il faut que l'on perdure. C'est ce que vous voulez dire ?

CHN : Oui. On peut perdurer dans un monde rempli des tyrans qui sautillent. Il faut tout de même, de temps à autre, leur taper sur les pieds pour qu'ils s'écroulent.

CHT : Même s'ils n'ont que quatre pattes, ils pourront ramper jusqu'au bouton rouge le plus proche.

CHN : Alors, il faudra leur taper sur les quatre pattes, régulièrement, deux fois par jour.

CHT : Et s'ils se font soigner ? Il paraît qu'ils ont des médecins à volonté.

CHN : Alors, il faudra leur taper sur la volonté.

CHT : Ou bien on leur fait lire Schopenhauer pour qu'ils comprennent que leur volonté n'a rien à voir avec la vraie volonté qui gouverne le monde – et, je pourrais ajouter, qui le fait tourner en bourrique.

CHN : Nous tournons, nous tournons, parfois en bourrique, parfois non. Nous avons le tournis.

CHT : Ne résumez pas la vie de cette façon. Il y a mille et une façons de mourir, ce n'est qu'une façon, rien de plus. On peut s'égarer dans la forêt de faux symboles, de mots dénués de sens. J'ai connu une femme qui a fini par jeter des pierres qui atteignaient et cassaient ses propres vitres. On peut dire qu'elle jetait les mêmes pierres en direction de sa propre figure pour dénaturer ses pensées. Ses pierres imprimaient des cicatrices sur son visage. Les passants et les amis lui posaient des questions. Elle leur parlait des guerres auxquelles elle prenait part. Ses guerres la mutilaient, elle ripostait en cassant les vitres de sa maison.

CHN : Alors, son ennemi, c'était sa maison.

CHT : Et aussi des humains qui lui volaient ses bijoux, son argent – sa vie, en définitive. Aujourd'hui, elle est dans une maison de fous. Elle sourit et dit qu'elle aime les pommes de terre.

CHN : C'est une fin plutôt propice.

CHT : Propice à quoi ?

CHN : À ce qu'on appelle une belle mort. Une pomme de terre dans la bouche, un sourire dans les yeux.

CHN : Une pomme de terre dans la bouche vous empêchera de louer la création. Et ce n'est pas bien.

CHT : Savons-nous exactement ce qui est bien ou non ? Au moment de la mort il est peut-être plus approprié de maudire le Diable.

CHN : Le Diable est déjà maudit, la création est bénie depuis toujours. Que faire ?

CHT : Attendre son dernier soupir.

CHN : On l'attend, on l'attend, mais il ne vient pas. On commence à soupirer pour presser le mouvement, mais le mouvement ne se presse pas. Le mouvement nous oublie dans tous les sens du terme.

CHT : La mort. Ne pourrait-on pas l'appeler « l'oubli du mouvement » ?

CHN : Et aussi « l'oubli du talent », si vous en avez un. Vous mourez et quelqu'un vous dit : « Ne partez pas si tôt. Vous avez oublié votre talent. Il faut que vous le récupériez. »

CHT : Et puis vous repartez dans l'autre sens.

CHN : Vous vous imaginez ce qui se passerait si vous aviez plusieurs talents ?

CHT : Non, ce n'est pas ça l'immortalité. Ce n'est pas ça du tout.

CHN : Certains prétendent que l'immortalité est notre descendance. Nos enfants sont notre immortalité. On vous dit : « Vous avez oublié vos talents sur terre », et vous répondez : « Mon fils et ma fille ont tous les talents. Et leurs talents sont de meilleure qualité car il ne faut pas oublier le progrès technique. »

CHT : Et si l'on veut vivre toujours ?

CHN : Alors il ne faut pas avoir d'enfants. Et il faut détruire toutes les innovations, toutes les communications. Un savant téléphone à un autre savant. C'est ainsi que la science et la technologie progressent.

CHT : Plus de téléphone, plus d'Internet. C'est cela la vie éternelle. Si je ne me trompe, cela se passe ainsi à la fin de la pièce de Pirandello consacrée à la folie d'Henri IV. « Oui, nous demeurerons ici tous les trois ou tous les quatre. Toujours, toujours, à tout jamais. Dans l'obscurité. »

CHN : Pourquoi ne pas éclairer l'éternité ?

CHT : Hors de prix, vu les prix d'aujourd'hui.

CHN : Mais après la mort de Poutine les prix baisseront. Peut-être.

CHT : Il a beaucoup d'associés, de partisans. Ils se mettront en groupe, lèveront les bras, et juste avant sa mort, Poutine mettra en balance le prix de l'électricité, du fioul. Et il dira : « Tenez bon, tenez bons jusqu'à ce que je ressuscite. »

CHN : Et les jeunes ?

CHT : On s'attend à un revirement. Il ne vient toujours pas, parce que les programmes que le gouvernement dresse sur leur route obligent les jeunes à suivre le cours choisi par le

dictateur. Des flèches leur indiquent la bonne direction. Un tyran se met derrière un jeune et observe sa façon de trotter. S'il trotte dans la direction des flèches, en épousant tous leurs contours, le tyran baisse son bâton pour l'utiliser à bon escient et pas au moment où tout va bien.

CHN : Mais si on n'utilise pas le bâton ou le knout tout le temps, votre élève risque de marcher de travers. À tout moment il risque de dévier de sa course déterminée par votre loi, et faire quelques pas de guingois. Et puis encore un pas, encore.

CHT : Alors, le tyran lève son bâton et chante la chanson suivante :

Lève-toi, bâton du juste.

Lève-toi car tu ne punis que les injustes,

À ceux qui marchent de guingois,

À ceux dont la nature est de travers,

Tu acènes ton juste coup,

Et tu vise juste, juste, juste,

Et le coupable s'écroule.

Du coup le coupable te lèche les pieds.

CHN : C'est une chanson plutôt détestable.

CHT : Tout à fait détestable.

CHN : Comment lui barrer le chemin ? Comment y parvenir ?

CHT : Les tyrans chantent à tue-tête. Ils s'enrouent à force de chanter. Les bâtons leur tombent des mains. Certains ramassent ces bâtons. À un moment donné on voit une forêt de bâtons au-dessus d'une place ou d'une ville. On ne sait plus à qui ces bâtons appartiennent et quels corps ils tabassent. C'est le méli-mélo d'une révolution. Puis une flèche apparaît et un compositeur écrit *Le chant des forêts*. En tout cas, Chostakovitch l'a fait. Cette forêt se tabasse elle-même, en quelque sorte.

CHN : Ces forêts, sont-elles toujours nécessaires ? je veux dire les bâtons ?

CHT : Les tyrans font passer pour la parole de Dieu leurs propres inventions. Ils inventent une roue et un passant leur pose la question : « à quoi sert cet engin ? » Et l'inventeur répond : « C'est Dieu qui l'a inventé pour que l'on puisse aller vers Lui beaucoup plus vite. »

CHN : Et si l'inventeur se trompe de chemin et va au Diable, au lieu d'aller vers Dieu ?

CHT : Le bâton, toujours le bâton. Dans *Le Roi Lear*, le roi dit à son fou : « Knout, knout, knout. » Et va à vau-l'eau.

CHN : Y a-t-il quelque chose ou quelqu'un qui ne va pas à vau-l'eau ? pas toujours, en tout cas ?

CHT : L'eau peut-être. Je crois que l'eau vit selon les préceptes des sages chinois. Elle contourne les obstacles, reflète la beauté du ciel et d'autres paysages sacrés. Elle s'arrête quand il le faut.

CHN : Et les bâtons qu'elle transporte parfois ?

CHT : Le bâton suit son cours, arrive à une chute et tombe. Un metteur en scène l'a fait ~~eee~~ un jour. Il a mis en scène la pièce de Beckett *Tous ceux qui tombent*. Il y avait une chute sur scène, et les bâtons tombaient, l'un après l'autre. On invitait les invalides à qui on donnait des billets gratuitement. Ils prenaient les bâtons et s'éloignaient clopin-clopant. Mais ils ne tombaient plus. Dans une salle voisine, on jouait une pièce qui s'appelait *Tous ceux qui ne tombent plus*.

CHN : Et les Russes ? tombent-ils toujours ?

CHT : De plus en plus bas.

CHN : Il y a des enfants qui sont trop petits pour tomber de plus en plus bas. Ils grandissent de plus en plus. Grandissent-ils pour pouvoir tomber majestueusement ?

CHT : Dans les écoles, on ne dit pas aux enfants que le seul but de leur existence est la tombe ou plus exactement leur chute dans l'avenir, au moment où leur taille leur permettra de chuter avec fracas et dégâts. On leur parle des idéaux et de la patrie, de son histoire victorieuse — pleine de chutes, entre parenthèses. Mais que voulez-vous dire par l'adverbe « majestueusement » ?

CHN : Retomber sur ses pattes, après de nombreuses chutes. Les pattes doivent être belles. Il ne faut pas qu'elles donnent des signes de faiblesse.

CHT : Quels sont ces signes, d'après vous ?

CHN : Vous regardez des pattes qui tombent et vous vous dites : « Ces pattes-là ne tomberont plus jamais : elles sont trop faibles pour ce genre d'exploit. »

CHT : De quels exploits sont-elles encore capables ?

CHN : D'une ascension, peut-être.

CHT : Ne savez-vous pas que n'importe quelle ascension est mille fois plus complexe qu'une chute ?

CHN : Vous parlez des ascensions spirituelles, comme celle de la Vierge ?

CHT : Je parle de n'importe quelle ascension. Primo, vous devez lutter à mort avec la gravité qui vous attire vers la terre, comme pour vous rappeler que vous y appartenez, en fin de compte. Vous êtes un fils de la terre et une fille de la terre.

CHN : Cela ne veut pas dire qu'il m'est interdit de voyager. Les mères disent souvent à leurs enfants, « Mes enfants ! Il faut que vous voyiez le monde où vous êtes installés pour le

meilleur ou pour le pire. Explorez les quatre coins du monde dont nous parlent les dictons et les proverbes. Dans chaque coin il y a des surprises qui vous attendent. Ramassez ces surprises et mettez-les sur votre cheminée. C'est ainsi que l'on constitue une trésorerie des surprises de la terre. »

CHT : Mais je vous parle du ciel. Ou d'une autre planète, tout au moins.

CHN : Autrefois, vous me disiez que toutes les planètes, toutes les étoiles étaient nos mères.

CHT : Dans une certaine mesure. L'univers est rempli des seins que l'on connaît surtout grâce aux peintres de la Renaissance. Nous buvons du petit lait – même en dormant.

CHN : En faisant des beaux rêves ?

CHT : En dormant, tout simplement. D'ailleurs, le plus beau rêve que l'on puisse faire est la liberté qui, la plupart du temps, n'est qu'un rêve. On pense qu'on est libre car on étend la main droite et on prend une pomme. Mais pouvez-vous jouir de cette pomme ? Pouvez-vous la manger ? Vos dents ne le permettent pas, hélas. Vous mordez dans la pomme en question, et quelques dents tombent de votre bouche. Et vous n'avez pas de bouche de rechange.

CHN : Personne ne vous prive du dentier qu'un dentiste local est capable de mettre dans votre bouche.

CHT : Et si vous n'avez pas de bouche ? Si vous n'avez qu'une paire de jambes qui vous permettent de quitter ce monde à la vitesse de la lumière ?

CHN : Si vous voyagez à la vitesse de la lumière, vous savez ce qu'est la lumière. N'est-ce pas suffisant pour la spiritualité du monde ?

CHT : Vous dormez d'un sommeil de plomb, d'un sommeil éternel, autrement dit. Vous vous réveillez, vous allumez une bougie, vous jetez un coup d'œil sur l'écran de votre ordinateur et vous refermez les yeux. C'est pour cela que je parle d'un sommeil éternel, la seule éternité qui nous soit accessible.

CHN : Un cauchemar éternel ?

CHT : Si vous voulez. De toute façon, quel que soit le mot que vous employez, c'est un cauchemar d'un bout à l'autre. Et on ne parvient pas à voir les bouts de ce cauchemar. C'est ce qu'on appelle « l'infini ».

CHN : Ou un marécage. Il y a beaucoup d'Européens qui appelle la Russie « un marécage ».

CHT : Il n'est pas infini, ce marécage, Dieu soit loué.

CHN : Il existe, pourtant. Pour donner naissance à Tolstoï et à Pouchkine ?

CHT : Il y a d'autres naissances, d'autres morts.

CHN : Pas n'importe quelle naissance, n'importe quelle mort. Je pense notamment à Rimbaud, à Verlaine. Leurs relations homosexuelles ne doivent pas plaire aux Russes de Poutine.

CHT : Oui, ce sont les relations traditionnelles qu'ils vénèrent de tous leur cœur. Mais les relations dont vous parlez ne sont-elles traditionnelles, étant donné l'attachement de Socrate à Alcibiade, par exemple ?

CHN : À cause de cet attachement, Platon est interdit en Russie, ainsi que Proust et autres transgresseurs.

CHT : Je connais une femme qui est habituée à la vie au point de ne pas vouloir mourir. Dans sa jeunesse elle a tenté de se suicider deux fois pour honorer un homme sans valeur qui ne voulait pas l'épouser. Après tout, il avait une femme et deux enfants. Peut-être trois. Je ne compte jamais les enfants des autres.

CHN : Pourquoi voulait-elle vivre ?

CHT : Pour vivre, tout simplement. Ou pour vivoter. Ou pour vivo. Elle prétendait pouvoir courir jusqu'au bout de son jardin qui était assez grand. Vous courez jusqu'au bout de votre jardin, vous vous asseyez sur l'herbe, et vous vous dites « La vie est belle. »

CHN : Ou « la vie est l'herbe, le soleil, les étoiles. »

CHT : Et aussi les cancers. Il est significatif que les Russes, en parlant d'un cancéreux, disent à présent : « Il a une oncologie. » Comme s'il avait à sa disposition un service hospitalier, un groupe de médecins. En Russe, le cancer se dit « *rak* ». On boit souvent de la bière accompagnée de *raks*, une sorte de crustacé. Pourquoi ne tiennent-ils plus à ce mot ? Pourquoi le remplacer stupidement ? Vous mourez d'un cancer, et vous vous imaginez que vous êtes assis à une table où l'on trouve des crustacés, plusieurs bières belges. Connaîtriez-vous une mort encore plus belle ? La femme dont je viens de parler meurt dans un asile psychiatrique. Certes, elle peut courir autour de sa chambre : on ne le laisse pas sortir de peur qu'elle ne s'enfuie. À quoi sert-il de courir à l'intérieur d'un asile psychiatrique ? La folie courante, assise, mourante. C'est toujours la même folie.

CHN : Et Rimbaud ? Vous l'avez oublié, me semble-t-il.

CHT : Est-il devenu fou à la fin de sa vie ? Je pleurais en écoutant ses dernières lettres. « Ô plaisirs, ô châteaux, mon âme est sans repos. » Vous souvenez-vous de ces vers ?

CHN : Bien sûr. J'ai même réfléchi à ce sujet. On imagine une table où se trouvent des bières belges, des crustacés. Cette table est au centre d'un château de la Loire.

CHT : Imaginons plutôt quelques bouteilles d'un vieux Krug. Malgré tous ces plaisirs que nous ne dénigrons certainement pas, l'âme du poète est sans repos. Pourquoi ? Les Russes

sont habitués aux trous qui remplacent les toilettes. Et aussi aux trous qui remplacent les autoroutes. Et Rimbaud avec ses saisons et ses enfers ? Ô plaisirs, ô achélèmes, mon âme est sans problèmes.

CHN : Mon âme a un problème.

CHT : Essayez de le résoudre en dehors de cette discussion.

CHN : Il paraît qu'il y a un clone ou un drone de Rimbaud quelque part. Je me perds au milieu de ces mots bizarres. Peut-on cloner, droner quelqu'un ?

CHT : Une absurdité totale. De toute façon, on sait tout ce que l'on doit savoir sur Rimbaud, Baudelaire. Le reste ne dépend que de l'imagination, des ajouts fructueux. Rimbaud ou plutôt son âme cherche un refuge car même les âmes se fatiguent parfois, malgré leur immortalité. Comment peut-on être fatigué, si l'on est immortel ? On vous pose la question rituelle « Voulez-vous être immortel ? » Et tout de suite, sans tergiverser, vous pensez à la fatigue. Le reste n'est que l'invention d'un Swift, d'un Borges. Qu'on soit vieux ou jeune, qu'on oublie sa propre odyssée – quelle importance ? Le temps est fatigant, d'autant qu'il ne s'arrête jamais, selon les immortels. Un jour passe, un autre jour le rattrape. C'est un rattrapage infini du temps perdu, du temps gagné. Que peut-on gagner avec le temps, grâce au temps ? un million de dollars ? un gratte-ciel qui ne connaît pas Dieu ? Tout cela sert à quoi ? Vous bâtissez un gratte-ciel qui traverse un nombre impressionnant de nuages et d'oiseaux. Il traverse un nuage, une planète. Que reste-t-il de cette traversée interminable ? Un peu de poussière ?

CHN : Mais nous gardons quelque chose des nuages et des planètes que nous traversons. J'imagine qu'il y a beaucoup de nuages dans notre for intérieur.

CHT : Au cours de son voyage, Dante traversa beaucoup d'astres et de désastres. Il resta Dante pourtant. On disait qu'il avait traversé l'enfer, à en juger par la couleur de son visage.

CHN : Son visage traverse l'enfer. Le reste de son corps demeure intact. C'est ainsi que je me représente la *Divine comédie*.

CHT : Nous irons tous en enfer. Il n'y a aucun doute là-dessus. Dans ce cas, il vaut mieux, tout de même, préserver son visage et sacrifier une jambe, par exemple.

CHN : Le visage est plus important pour séduire son prochain.

CHT : Et la jambe en question ?

CHN : On peut rester assis.

CHT : Pas éternellement. Si on courtise une femme, il faut se lever en sa présence, ne serait-ce que de temps à autre. La goujaterie n'est pas recommandable, de toute manière.

CHN : Il est vrai que nous parlons de l'enfer. Au paradis tous les hommes et toutes les femmes sont conquis d'avance.

CHT : Et le plaisir associé à la cour, à ce rite d'une approche élégante ?

CHN : C'est ce dont parlait Rimbaud, à mon avis. Il était las de faire la cour à Verlaine dans les châteaux et ailleurs. Dans les HLM.

CHT : Une phrase me vient à l'esprit : « Une minorité est irrésistible lorsqu'elle bloque de tout son poids. » Est-ce vrai ? Le poids d'une minorité est-il si énorme que cela ? Rimbaud bloquait Verlaine de tout son poids, et ce dernier tira sur lui.

CHN : Rimbaud était-il si petit, si menu par rapport à Verlaine ? Pas son bateau ivre, tout de même.

CHT : Oui, les parcs glacés et les violons de Verlaine étaient minuscules. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Imaginons un groupe de gens. L'un d'entre eux se met à pleurnicher. Du coup, on se met à croire que tout le monde pleurniche. Ou quelqu'un se met à crier : « Vive la Russie ! » et l'Ukraine est envahie. Et pourtant très peu de gens veulent le faire.

CHN : Mais cette minorité-ci ne bloque rien : les Russes sont toujours en Ukraine.

CHT : Je pense plutôt au cerveau humain. Le petit pois qui constitue le cerveau de Poutine bloque un tas de choses. Il bloque même notre discussion. Pourquoi diable parler de ce minus ? Il y a une multitude de « plus » dans l'histoire humaine et même dans l'histoire de la Russie qui est finie pour longtemps.

CHN : La princesse d'Andersen nous fournit un très bon exemple. Elle sentait le petit pois, elle ne pouvait pas s'endormir, avoir des beaux rêves.

CHN : Poutine est un petit pois. Mais nous, sommes-nous des princes ? Pourquoi dormons-nous en présence de ce petit pois ? Nous devons l'écraser, nous devons crier à tue-tête, nous devons le tuer, ce salopard.

CHT : J'ai connu une femme qui criait, dès que j'ouvrais la bouche : « Salaud ignoble, salaud ignoble ! » Je suis toujours là. Il ne suffit pas de crier. Il faut agir.

CHN : Comment ?

CHT : Avec un couteau de cuisine, il faut écrire « IGNOBLE SALAUD » sur la poitrine de Poutine. Mais n'oublions pas de faire quelques fautes d'orthographe. Et puis nous commençons à les corriger, malgré les cris stridents de notre victime. Il crie : « Tant pis. Laissez les fautes où elles sont. De toute façon, j'ai toujours fait des fautes de ce genre dans ma vie. »

CHN : « Et d'autres genres aussi », crions-nous sans pour autant arrêter notre supplice orthographique. Et puis, pour arrêter la guerre en Ukraine, nous nous mettons à imprimer, à graver les parties de *Guerre et paix* consacrées à la paix. Mais notre victime continue à louer les avantages de la guerre. Alors, on grave sur ses parties privées les parties consacrées à la guerre. La bataille de Borodino, par exemple. La mort de Bagration. Ensuite nous lui faisons sentir la blessure de Bolkonski.

CHT : Il ne faut surtout pas qu'il sente la présence de Natacha.

CHN : Nous pourrions nous servir de la remarque immortelle d'une de ses propagandistes. Son interlocuteur lui parle de l'amour. Un ingrédient essentiel de la vie, de son point de vue. « Il faut d'abord vaincre les Ukrainiens, lui répond-elle. Une fois la guerre finie, on s'occupera de l'amour. » Que dire des nécrophiles qui rôdent sur les champs de bataille à la recherche de cadavres succulents ?

CHT : Tout homme qui fait de la politique aspire au pouvoir. Mais le pouvoir, les moyens qu'il offre, dépassent de loin la possibilité de manger les cadavres sur un champ de bataille. Les Russes en laissent des centaines. Un homme au pouvoir est bien supérieur à un vautour ; du moins dans sa propre estimation. Les cadavres vous aident à grimper sur l'échelle sociale car, en fabriquant les cadavres par milliers, vous continuez à parler de votre mère-partie pour laquelle tous les sacrifices sont bons, bénéfiques. La mère-patrie gît sur les champs de bataille. Vous, vous allez dans un bon restaurant et mangez un agneau mystique.

CHN : La vertu se trouve-t-elle dans la chair de cet agneau ? La vérité vient en mangeant ?

CHT : On pense que la vertu ou la vérité est plantée au sommet d'une montagne. Rien n'est planté aux sommets des montagnes, à part quelques drapeaux qui nous disent : « Je suis le héros que vous recherchez car j'ai atteint ce sommet à pied. » La vérité, on la cherche parmi les cadavres qui jonchent un champ de bataille.

CHN : Faut-il manger ces cadavres ? et l'agneau ?

CHT : Le gras vient en mangeant. Le poids, les maladies et la mort.

CHN : Il est intéressant de noter qu'en Chine on vous sert souvent du porc dont le gras occupe la moitié du morceau.

CHT : La Chine est un pays agraire et les animaux ne font pas partie essentielle de sa richesse alimentaire. Les Chinois mangent les animaux jusqu'au bout, avec tous les bouts possibles et imaginables. Ils mangent même leurs parties privées.

CHN : Et pourtant ces parties sont privées, par définition.

CHT : On dit qu'en Chine d'aujourd'hui il n'y a pratiquement pas de vie privée. Vous êtes épié partout par les yeux électroniques.

CHN : Et vos propres parties privées ? Sont-elles épiées également ?

CHT : Si vous êtes beau, sinon non.

CHN : Par conséquent, il vaut mieux ne pas aller en Chine, si vous êtes beau.

CHT : On peut toujours se faire mutiler. Pas nécessairement pendant la guerre.

CHN : Pensez-vous que les Russes répondent « oui » à la mobilisation qui les amène au front où ils se battent contre les Ukrainiens pour pouvoir ensuite aller en Chine ?

CHT : Pour quoi faire ? Pour manger du porc et son gras ? Avant on allait en Chine pour parler à Tchouang-tseu.

CHN : Que disait-il au juste ? Tout le monde sait qu'il parlait des papillons. Il ne savait pas s'il était un papillon ou Tchouang-Tseu.

CHT : Disons qu'il était Tchouang-Papillon. À ce sujet je me souviens d'une boutade qui n'en n'est pas une, à franchement parler. On dit que si un papillon agite ses ailes en Californie, plusieurs bombes explosent en Russie. Les Russes prétendent que les Américains mènent des opérations militaires en Ukraine. Une fois de plus, c'est leur faute ; ou la faute de leurs papillons. Il y a des milliards de papillons en Amérique, et tous ces papillons ne font rien d'autre qu'agiter leurs ailes, ce qui est compréhensible. En Russie, par contre, il n'y a presque pas de papillons, étant donné le nombre d'admirateurs de Nabokov qui consacrent leur temps à la chasse aux papillons. Ils les ont tous chassés, autrement dit. Et voilà que les Américains ont un avantage net sur les Russes, grâce à leurs papillons. Les Américains dotent leurs papillons des pouvoirs maléfiques qu'ils portent dans leurs ailes, comme d'habitude. Non seulement agitent-ils leurs ailes – ils répandent des poisons stockés dans ces ailes. D'après les Russes, s'entend. Les Russes voient des ennemis partout. D'après eux, ils sont littéralement encerclés par les ennemis de toutes sortes.

CHN : S'ils voient un cercle dans le ciel, ils ne pensent ni aux arcs-en-ciel ni même aux cercles-en-ciel. Ils se disent toute de suite : « Les ennemis nous empoisonnent le ciel. » Si quelques gouttes d'eau leur tombent sur la tête, ils ne pensent jamais à la pluie. Ils se disent : « Encore un poison. Et cette fois, il est mortel. » Et une fois de plus, ils parlent des Américains, des anglo-saxons, des Français qui ont oublié la défaite de Napoléon. Ils s'apprêtent même à brûler Moscou pour rappeler aux Français la retraite de Napoléon. Les bouleaux se disent « *beriozki* » en Russe. Eh bien, les Russes arrachent les bouleaux de leur sol natal et les brandissent dans les airs pour rappeler aux Français la Bérézina.

CHT : Fukuyama qui a écrit *La fin de l'histoire* nous conseille de nous armer. Pourquoi ? « Après la fin de l'histoire il n'y aura pas de guerres », prétendait-il, lui ou ses admirateurs. À présent il nous conseille de nous armer. Pourquoi ? Parce qu'il y a trop de papillons de par le

monde, d'après lui. Et vous ne pouvez pas leur interdire de s'agiter. Admirateur effréné de Nabokov, il croyait sincèrement que ce dernier avait capturé tous les papillons, emporté par son zèle pour la science et les énumérations. Et puis le philosophe constate qu'il reste encore des porteurs de poisons, de bombes, de bombes nucléaires. Un simple papillon pourrait-il porter et lancer une bombe atomique ? « Oui, répond-il. Les humains ont passé la torche aux papillons. Il s'agira dorénavant d'une guerre de papillons à laquelle les humains se mêlent au hasard. Quand il pleut, par exemple. Et même s'ils se réfugient sous des toits, les gouttes percent les toits et explosent à l'intérieur des maisons. D'ailleurs, Tchouang-Tseu hésitait : au moment du réveil, il ne savait pas exactement s'il était un homme qui avait vu un papillon dans son rêve, le rêveur lui-même ? C'est ainsi que l'histoire se déroule. Les pacifistes pensent que tous les humains sont ces papillons qui n'agitent jamais leurs ailes – pour éviter les bombes atomiques. Ils se promènent paisiblement dans les rues, dans les champs, et Fukuyama fait « oui » de la tête. La fin de l'histoire est sous ses yeux et personne n'a envie de brûler son bouquin. Mais supposons que les humains soient des papillons déguisés. Il y a des meetings, des réunions. Ils agitent leurs bras, le venin tombe de leurs bouches. Et une guerre commence ou ne se termine pas, plutôt.

CHN : Debussy a écrit une pièce qui s'intitule *Le jardin sous la pluie*. Faudrait-il la renommer *Le jardin sous les bombes* ?

CHT : L'expression « la force est avec nous » surgit de temps à autre dans ma tête. Les Russes disent : « La force, tant que votre mère vous porte. » La fin de l'histoire peut se définir ainsi : la rentrée dans le ventre de la mère.

CHN : S'il y avait un vote à l'assemblée...

CHT : Quelle assemblée ?

CHN : N'importe laquelle. S'il y avait un vote à l'intérieur d'un groupe de gens, de deux personnes, pourquoi pas ? Si l'on votait pour ou contre la fin de l'histoire ? Quel serait le résultat, d'après vous ?

CHT : Personnellement, je voterais pour la fin tout court.

CHN : Mais notre fin est très longue, me semble-t-il.

CHT : C'est pour cela que l'on se demande de temps à autre : est-ce vraiment la fin ?

CHN : Qu'est-ce alors ?

CHT : La fin des fins ou une fin des fins. Il n'y a eu que des fins dans l'histoire. Les débuts n'étaient qu'une fin.

CHN : Et *al fine* n'était qu'*al inizio*, j'imagine.

CHT : Pourquoi disséquer ce cadavre ? Faut-il savoir de quoi cet objet est mort ?

CHN : On voterait pour ou contre sa mort ?

CHT : Si l'on nous dit : « Vous êtes obligé de disséquer les cadavres. C'est une obligation morale et physique », je serais contre la mort en général. Je ne veux rien disséquer du tout.

CHN : Même pas un poème de Rimbaud ?

CHT : Les châteaux sont bien suffisants, à condition qu'il n'y ait personne.

CHN : Même pas Verlaine ?

CHT : Surtout pas.

CHN : Et la langueur monotone ? N'est-ce pas la vie ?

CHT : On vit la vie. À quoi bon vivre aussi ses descriptions ?

CHN : Pour savoir ce qu'elle est, comment elle est.

CHT : On le sait par cœur. Et aucun Alzheimer n'en effacera le souvenir.

CHN : Et un autre Alzheimer ? Ne pourrait-il pas mettre fin au premier Alzheimer, à l'Alzheimer précédent qui n'est peut-être pas le premier ?

CHT : C'est d'autant plus probable que notre vie n'est certainement pas la première. Mais revenons à l'avatar, au lieu d'explorer nos propres avatars. Cet automate à qui vous pouvez poser toutes sortes de questions se trouve quelque part, dans un musée consacré à la mémoire de Rimbaud. Un cadeau qu'il a reçu de sa municipalité. À quoi sert tout cela ? D'accord, vous voulez savoir pourquoi l'âme du poète est sans repos. Vous appuyez sur un bouton et l'avatar vous répond : « Mon âme est sans repos parce que Verlaine m'a tourné le dos. J'aime son dos, je l'avoue humblement, mais je préfère les moments où il me tourne la poitrine. » Vous ne trouvez pas sa réponse divertissante, et vous continuez à lui poser des questions à propos de l'âme telle quelle. Existe-t-elle ? Et le poète de vous répondre : « Pensez-vous que je vous parlerais du repos de mon âme ou plutôt de son absence, si je n'avais pas d'âme du tout ? Elle tourne en tous sens, mon âme, et ce mouvement insensé n'a pas de sens. »

CHN : Alors vous posez une autre question : « Votre âme, se meut-elle en fonction des mouvements de Verlaine ? Par exemple, Verlaine vous tourne le dos. Votre âme, elle aussi, vous tourne-t-elle le dos à un moment pareil ? Ou au contraire vous embrasse-t-elle pour vous consoler de votre perte, de la perte de la poitrine de votre ami si cher ? Imaginez la situation. Vous côtoyez votre âme, vous lui faites la cour pour prouver à votre ami perfide que vous n'avez pas vraiment besoin de lui, qu'il est remplaçable. Par qui ? Par votre propre âme, si étonnant que cela paraisse. Mieux encore, vous faites l'amour à votre âme. C'est ce qu'on appelle « l'amour universel », à mon sens. Il n'y a rien de plus omniprésent que notre âme. Elle contient tous les continents et tous les amours, tous les dos et toutes les poitrines. Elle

tourne comme une girouette pour vous montrer toutes les facettes du monde. C'est pour cela que le poète dit : « Mon âme est sans repos. » D'ailleurs, son bateau ivre est un avatar de son âme. Il fonce à travers le monde, ses nuances, sa confiance. Il nous raconte tout, ce bateau.

CHT : Ainsi que la nef des fous. Les fous nous racontent tout, eux aussi. Il est préférable de connaître l'autre côté, avant de connaître celui que nous voyons. Il vaut mieux connaître le dos de Verlaine, avant de rencontrer et toucher sa poitrine. Comme je dis d'habitude : « Il vaut mieux être contre que pour. » Si vous êtes pour quelque chose, une quelconque tendance, qu'il s'agisse de la religion ou de la peinture, vous foncez aveuglement vers l'objet de votre adoration. Et vous vous perdez nécessairement. Vous perdez le contrôle, la maîtrise, l'autre côté, la négation, la dialectique.

CHN : Il faut tourner le dos, en d'autres termes. De temps en temps, en tout cas. Vous tournez le dos à une femme qui vous aime pour lui faire comprendre qu'il y a d'autres femmes, d'autres plaisirs et d'autres châteaux. Votre manœuvre réussit à tel point qu'elle vous permet d'éprouver une sensation inédite. La femme en question se met à chatouiller le dos que vous exposez à ses soins. Et vous pouvez me croire : ce genre de chatouillement est bien plus agréable que tout ce que l'on peut faire avec la poitrine.

CHT : Et si on tourne le dos à Dieu ? Si l'on s'amourache d'une idole ? Ces exercices de style peuvent aller trop loin. C'est pourquoi, à mon avis, il vaut mieux tourner, comme le font les derviches. C'est pour cela qu'ils tournent, d'ailleurs. Dès qu'ils entendent un ange crier : « Tu me tournes le dos », ils tournent, ils tournent. De cette façon, ils échappent aux punitions, aux enfers.

CHN : Nous nous occupons des tourneurs, des poètes amoureux. Mais il y a l'humanité et ses désordres. Je pense aussi à la Russie qui, en un sens, ne fait plus partie de l'humanité. On pourrait sans doute la sauver si l'on trouvait un général approprié. Du genre de Napoléon. Il a gagné la bataille de Borodino et les Russes devraient avoir honte de la façon dont ils ont procédé pour gagner – de leur point de vue – cette guerre napoléonienne.

CHT : Pour amener les soldats russes à la victoire ou tout simplement à un champ de bataille, il nous faut un squelette de Napoléon qui contienne ses cordes vocales et un tas d'autres éléments dont on a besoin pour s'adresser aux soldats et aussi aux officiers. Même un avatar n'y peut rien, s'il n'est pas soutenu par toute une machinerie lui permettant de se conduire comme un général d'armée.

CHN : Le squelette de Napoléon. Il est sans doute aux Invalides.

CHT : Autant recourir à l'aide de Jules César. Toutes ces soi-disant solutions reviennent au même : à l'impossibilité de guérir les Russes qui se sont embourbés dans leur propres

complexes. Je ne sais pas s'ils désirent vraiment – tous les Russes –ressusciter leur Empire. Pour quoi faire ? Pour qu'un Lénine le détruise une fois de plus ?

CHN : Ce n'est pas Lénine qui l'a détruit.

CHT : Peu importe. L'esprit messianique qui règne en Russie d'une manière ou d'une autre est à l'origine du communisme palpable qui a dépassé les limites des pages où Marx a exposé sa doctrine.

CHN : Si l'on parlait du dépassement en général ? On a déjà parlé des généraux. Pourquoi ne pas parler d'autres généralités ?

CHT : Une généralité qui nous concerne tous, que nous soyons russes ou arabes, est la mort.

CHN : Parlons donc de la mort. Je n'ai rien contre les bavardages qui roulent sur les événements néfastes. Les mots sont plus légers que les cancers, beaucoup plus légers. Les cancers vous écrasent, tandis que les mots peuvent vous permettre de vous envoler vers d'autres galaxies, voir d'autres étoiles situées encore plus loin que les diverses galaxies.

CHT : Pour une raison inconnue, mon esprit revient aux soldats et aux mots qu'un général pourrait prononcer en leur présence, devant leurs rangs. Qu'on choisisse Jules César ou Napoléon, il faut tenir compte d'une construction sociale qui relève d'influences multiples.

CHN : Supposons que Napoléon soit projeté en Russie d'aujourd'hui. Quel accueil l'attendrait-il au Kremlin ?

CHT : Au Kremlin ? Je n'en sais rien. Peut-être Poutine et ses sbires voudraient s'approprier la victoire à tout prix, et le prix est très élevé, comme nous le savons tous. Napoléon se souciait beaucoup plus de ses soldats. Et les Russes cultivés se vengeraient certainement de leur défaite à Borodino. Ils savent que Napoléon les a humiliés à plusieurs reprises. Et aucun discours de sa part ne pourrait rectifier la situation.

CHN : Et ses idéaux ?

CHT : Quels idéaux ? Ne soyons pas idiots. Pour les Russes d'aujourd'hui, il n'y a pas d'idéaux. Il y a des idiots qui refusent de gagner des milliards à cause d'une idée ou deux. Et puis les Russes ne comprennent plus le français, à la différence des Russes de l'époque napoléonienne. Pour parler aux masses et même aux intellectuels, Napoléon devrait apprendre le russe. Cela pourrait demander trois, quatre ans. Et même s'il apprend quelque chose dans ce domaine, on se moquera de son accent, comme on se moquait de l'accent de Gorbatchev, de ses accents toniques. Vous mettez un accent tonique ailleurs, et la foule qui était prête à se battre pour vous et pour l'empire que vous voulez bâtir, se disperse, et il ne reste que quelques gamins qui s'arment des pierres et détruisent votre visage.

CHN : Et la vue de Napoléon ? ses cheveux, son chapeau ? N'est-ce pas suffisant pour conduire n'importe quel peuple vers la victoire ?

CHT : Supposons que Napoléon gagne. Poutine n'en serait pas satisfait car toutes les victoires n'appartiennent qu'à lui, même les victoires qui se déroulent dans le passé, dans l'esprit des citoyens russes. Donc, il empoisonne Napoléon et dit que les traces de cet empoisonnement désignent les Ukrainiens. Poutine veut anéantir l'Ukraine et c'est ainsi qu'il le fait. Il dit : « Les Ukrainiens ont assassiné Alexandre II et Nicolas II. Les Ukrainiens ont assassiné tous les numéros deux. Et tous les numéros un, cela va sans dire. Nous devons donc tuer tous les Ukrainiens, tous les numéros. Notre devoir consiste à détruire toutes les villes, tous les numéros, toutes les tables de multiplication. »

CHN : Dépité et morne, Napoléon se dirige vers l'île de Sainte-Hélène. C'est le scénario ?

CHT : Pas tout à fait. Les Russes se mettent à empoisonner les poutinistes. Et puis ils jettent un regard à droite et à gauche, voient quelques anti-poutinistes et ils les anéantissent également. Ils les jettent du haut d'escaliers qu'ils construisent pour pouvoir jeter les gens dans le vide. Les gens s'accumulent dans le vide pour contredire Heidegger, pour lui faire comprendre que le vide n'est pas vide : il est plein de cadavres.

CHN : Et les cadavres sont pleins de vide, j'imagine.

CHT : Non. Les cadavres sont pleins de pourritures de toutes sortes.

CHN : Et les vivants ? Tout cela revient au même, à mon avis. Il faut sentir les vivants avant de les approcher, de les toucher. Sans parler du rituel de l'amour.

CHT : Et si un être humain dégage un parfum iconique ? Chanel numéro cinq, par exemple ? Faut-il l'embrasser pour autant ? Faut-il lui parler de l'amour à longueur de journée ?

CHN : Pour tuer le temps. Pourquoi pas ?

CHT : On tue le temps et il revient au galop. Et la mort le suit, comme un chien fidèle et sans faille. La mort le talonne.

CHN : Qui court plus vite, à votre avis ? Le temps ou la mort ?

CHT : Le temps court très vite. On dit même qu'il vole, qu'il s'envole. Mais la mort a une dizaine de vaisseaux interplanétaires à sa disposition. Si vous ne mourez pas suffisamment vite sur terre, elle vous envoie sur Mars ou vous poignarde dans sur la Lune, dans un de ses cratères.

CHN : La mort peut s'avérer utile. Je ne pense pas aux résurrections de toutes sortes, aux révélations, au réveil de la croyance religieuse. Je pense aux cadavres et au froid sibérien. On peut chauffer sa maison ou plutôt sa mesure – en Russie il n'y a que des mesures et des huttes – au moyen de cadavres que l'on met dans le four. Ou dans un poêle. Puis vous ouvrez une

boîte d'allumettes – je ne suis pas sûr qu'en Russie on ait des briquets – et le feu s'élève, danse et chante dans la cheminée. Dans une cheminée russe, s'entend. Quelque chose de primitif et de préhistorique, autrement dit. Quand vous parlez de la Russie, vous parlez toujours autrement.

CHT : Ce que vous dites est en partie vrai. Mais en partie, c'est sans doute différent, par rapport à ce qui se passe en Russie. Autrement dit, autrement dit. Quand nous parlons de la mort, tout paraît se dissoudre. On voit un bâtiment et on se dit : « Ils doivent être très heureux, les habitants de ce bâtiment. Dommage que je n'en fasse pas partie. » Du bâtiment et de ses habitants. Et puis, sous nos yeux, le bâtiment se dissout, et cette dissolution concerne aussi ses habitants. Vous voyez quelques gouttes à la place, et vous vous dites : « Mieux vaut être un être humain qu'une goutte, même si cette goutte vient d'une source magique, divine, située à proximité d'un temple important. » Je ne suis pas sûr que ce soit vrai.

CHN : N'importe quel imbécile peut vous boire, vous mettre dans sa tasse de thé et vous avaler, comme si de rien n'était. Et ce n'est pas bien, à mon avis.

CHT : Est-il mieux d'être bu par l'univers qui détruit tout ce qui lui appartient ?

CHN : Appartenons-nous vraiment à l'univers ?

CHT : En tout cas, l'inverse n'est pas correct : l'univers ne nous appartient pas.

CHN : Je me demande si quelque chose, à part la mort, nous appartient corps et âme. C'est-à-dire, vraiment.

CHT : La mort ne nous appartient pas non plus. D'ailleurs, il ne faut pas penser que la mort est totalement nuisible. Pendant nos rencontres avec diverses personnes, nous nous disons très souvent : « Heureusement que celui-là sera mort un jour. Et j'espère que ce jour ne se fera pas trop attendre. » Nous pouvons le dire à propos de nous-mêmes, ce qui n'arrive pas seulement au cours d'une maladie incurable ou simplement grave. Cela peut arriver au cours d'une crise d'identité ou au moment d'un ennui intense, ce qui était une maladie assez répandue en Russie au XIX^e siècle, surtout au début, surtout parmi les aristocrates.

CHN : Mais tôt ou tard on se dit que l'ennui est tout de même mieux que la mort.

CHT : Oui, si ce n'est pas trop tard.

CHN : Trop tard pour quoi ? Pour mourir ou pour s'ennuyer ?

CHT : Il n'est jamais trop tard pour s'ennuyer. Le moi disparaît et le monde demeure. Aujourd'hui on peut dire que le monde ne demeure pas.

CHN : Verlaine pense que quelque chose demeure. Je ne me rappelle pas quoi ou qui.

CHT : Alors, cela ne demeure pas. En tout cas, je ne m'en souviens pas non plus. Ou je ne veux pas m'en souvenir. On s'ennuie en compagnie de ces propres souvenirs.

CHN : C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit des souvenirs de quelqu'un d'autre. J'ai connu une femme qui me racontait par le menu la vie de ses tantes.

CHT : J'aimerais entendre ma propre vie dans son exécution, dans son interprétation. Supposons que quelqu'un vous voie pour la première fois. Que voit-elle, cette femme ? J'aimerais que ce soit une femme – pour me conférer un caractère androgyne. Elle me voit, capte quelques traits, secondaires pour la plupart, et construit un édifice qui s'appelle « moi ». Elle ne voit pas mes grands projets qui ne se réaliseront de toute façon pas. Elle voit les tantes que je n'ai pas et que je souhaiterais avoir coûte-que-coûte. Votre mère vous terrorise parfois. Pourquoi ? Parce que vous êtes un trésor pour elle. Votre tante a une vue oblique, une opinion oblique de votre personne. Eh bien, cette femme dont je parle, dont je rêve, est comme cela aussi. Elle construit mon image oblique. Cette figure connaît les angles, les transversales. Je me survole moi-même, pour ainsi dire. Et ce survol me permet de vivre éternellement. Vous survolez la mort de cette façon. Votre aile remue les continents, effleure les objets sans s'y accrocher. Surtout pas d'accrochage.

CHN : Si vous vous accrochez à un amour, vous risquez de le perdre : je connais cette chanson. Votre partenaire en profite pour vous lâcher. Il est sûr que même s'il revient deux ans plus tard, vous serez toujours là à l'attendre.

CHT : Vous effleurez les autres en évitant toutes sortes de complications. Si vous désirez avoir des enfants, allez-y. Pourquoi pas ? Un effleurement le permet. Mais vous évitez la servitude. Et laissons de côté les contes de Hegel qui, grâce à un procédé dialectique, transforment le serviteur en propriétaire de soi-même. Vous effleurez vos propres pensées qui ne s'enfoncent plus dans les labyrinthes de thèses et d'antithèses. Vous effleurez une feuille posée sur votre bureau. Tombe-t-elle, cette feuille ? Si elle tombe, vous le jetez par la fenêtre. N'écrivez surtout rien sur cette feuille. C'est le destin qui décide en ce cas pour vous, en cas d'effleurement. Mais si vous vous mettez au travail sérieusement, si vous persistez et signez, vous signez votre arrêt de mort. Ou un mauvais arrêt d'un moment, à la différence de Faust et de son moment. La feuille tombe et vous n'arrivez pas à la ramasser à cause de votre sciatique. Voici un destin pour vous, votre propre destin.

CHN : Et si vous effleurez une femme, vous lui offrez une caresse exquise. J'ai connu une femme qui ne supportait pas les baisers profonds. Elle les détestait, purement et simplement. Si vous l'embrassiez profondément, elle quittait la salle.

CHT : La salle ? Cela se passait donc dans un endroit public ? Elle était donc timide. Elle ne voulait pas que le public épie votre amour.

CHN : Mais non. Cela pouvait se passer n'importe où – dans une salle de bains, par exemple. Je ne suis pas sûr qu'elle ait été gênée par la présence des robinets.

CHT : Il y a des gens qui n'arrivent pas à se déshabiller en présence de leurs animaux domestiques. Pourquoi pas des robinets ? Si le monde est vivant – et il n'y a pas beaucoup de preuves contraires à cette doctrine – les robinets sont aussi vivants que nous. Nous sentons l'écoulement de l'eau ; ils le sentent encore plus profondément. Et l'écoulement de l'eau est une mesure de temps. Nous ne pouvons entrer deux fois ni dans la même rivière ni dans le temps. L'eau qui coule d'un robinet est une rivière. Et elle a tous les droits de s'appeler ainsi.

CHN : Pouvons-nous entrer deux fois dans le même bain ?

CHT : À condition que l'eau ne bouge pas. On peut lui dire simplement, « Ne bouge pas, suspend ton écoulement », et l'eau ne bougera pas, à l'exemple du temps ou du soleil. Mais je ne suis pas sûr que le temps et le soleil s'arrêtent, malgré l'exemple biblique.

CHN : Nous ne sommes ni soleil ni le temps

CHT : Nous parlons sans discontinuer de la mort. Mais il y a presque toujours une période qui précède la mort. Appelez-là l'enfance ou l'adolescence. Peu importe. En tout cas, si vous êtes un adolescent ou même un bébé, on croit que vous allez grandir. Et votre immaturité présage – pas toujours, hélas – une maturité. Le processus qui se déroule entre ces deux états peut être décrit différemment. Voici une des variations fournie par une mère de famille que je connais un peu. Elle m'a dit un jour : « Mon fils est mature à présent. » Je lui pose une question au sujet de l'émergence de cette maturité, et elle me répond ainsi : « Je l'ai toujours amené dans des musées variés pour qu'il apprenne la sagesse du monde. Au début il ne regardait que les choses divertissantes, des jouets, en quelque sorte. Et puis il s'est mis à regarder les vieillards peints par Rembrandt. Je n'arrivais pas à l'arracher à ces portraits. » « Pourquoi vouliez-vous l'en arracher ? » lui ai-je demandé. « Parce que j'avais peur qu'il ne devienne vieux lui-même, à force de suivre leur exemple. »

CHN : On peut être sage sans être vieux. Et sans Rembrandt, pour tout dire.

CHT : Vous dites ce que vous voulez, mais l'exemple est frappant à plus d'un titre. N'êtes-vous pas suffisamment instruit, si vous regardez les tableaux de La Tour pendant des heures et des heures ? Malgré l'absence de vieillards ? C'est le clair-obscur qui vous instruit. Chez Rembrandt aussi. Et chez Caravage.

CHN : Vous voulez dire que la vie est une alternance du clair et de l'obscur ?

CHT : Je crois qu'elle est tout simplement obscure. Il est vrai qu'au début de la vie, on pense que tout est clair. Ensuite on commence à se rendre compte que tout est plutôt obscur. Mais il y a quelques clartés dans cette obscurité.

CHN : Quel genre de clarté ?

CHT : Les quatuors de Haydn, comme je dis d'habitude.

CHN : Peut-on vous demander d'élargir votre habitude, d'étendre sa portée ?

CHT : Jusqu'à où ?

CHN : Jusqu'à la mort, comme nous le disons tout le temps.

CHT : On peut l'étendre au-delà de la mort et même au-delà de tous les au-delàs. Jusqu'à là, si vous voulez.

CHN : Cela me rappelle une opérette d'Offenbach.

CHT : À présent, tout me rappelle les opérettes d'Offenbach, ce qui me rassure plutôt.

CHN : Y aurait-il quelque chose de rassurant dans une opérette d'Offenbach ? n'importe où, si vous voulez ?

CHT : On peut trouver quelque chose de rassurant dans un bonhomme de neige et dans son entourage.

CHN : Alors, on peut trouver quelque chose de rassurant dans n'importe quelle pelletée de neige. Et aussi dans n'importe quel bonhomme. Et bonne-femme, étant donné l'égalité des sexes et des grammaires.

CHT : Et la fraternité ? Qu'en diriez-vous ? Serions-nous tous des frères et sœurs ?

CHN : Sur le papier. Et même sur le papyrus.

CHT : Vous sortez de chez vous, et vous trouvez quelque chose de rassurant. Vous vous dites que la vie n'est pas privée de sens. Le contraire se produit de temps à autre : le sens que vous trouvez après des années de recherches est privé de vie. Une formule qui vit dans votre imagination et aussi sur le papyrus ne vit pas, quels que soient les efforts sacrifiés à son existence. À côté, il y a un homme qui vit et vibre, mais sa vie est tellement morte que l'été devient l'automne et se transforme ensuite en hiver. Les feuilles deviennent glaciales et vous mettez vos patins pour glisser sur quelque chose : les étangs sont toujours pleins d'eau et de vie.

CHN : Pleins d'eau de vie ?

CHT : Si vous voulez. Je crois que la vraie vie ne meurt jamais, et quand on dit que la vie n'existe pas sans mort, on se trompe lourdement. Il faut peut-être devenir glacial. Comment le savoir ?

CHN : Savoir si vous êtes glacial ou non ?

CHT : Invitez des gens chez vous. Qu'ils mettent des patins. S'ils arrivent à glisser chez vous, si vous pouvez contempler un tournoi du patinage artistique sur votre poitrine et même sur vos jambes, sur votre nuque, vous êtes immortel. Vos pensées deviennent leurs pirouettes. Votre corps est un livre où le monde inscrit son histoire. Et l'histoire du monde ne se termine jamais, malgré toutes les fins du monde possibles et imaginables.

CHN : Et si une bombe atomique tombe sur vous ?

CHT : Vous la faites glisser sur vos parties privées et elle devient privée : vous l'apprivoisez, autrement dit.

CHN : Une fois de plus, vous dites les choses autrement.

CHT : Oui, une fois de plus on atteint cet état de choses ; il suffit de prononcer le mot « autrement ». On dit à présent : « Un négociant autrement », « un producteur autrement ». Bientôt nous serons entourés de gens immortels et de patinoires.

CHN : J'ai toujours eu peur des patins. Je tombais assez souvent, et les plaies recouvraient mon corps en hiver, aussi bien qu'en été.

CHT : Dans l'éternité on ne tombe pas. On glisse, on glisse, on glisse. On quitte les galaxies, on s'approprie les galaxies.

CHN : À quoi bon ? Une galaxie suffit amplement. Tant de malheurs, tant de malentendus.

CHT : Dans cette éternité glissante, les malentendus n'ont pas cours. Vous vous méprenez sur certaines paroles, vous comprenez de travers ce que quelqu'un annonce. Mais vous continuez à glisser et cette glissade vous éloigne des erreurs. Vous glissez par-dessus, vous les effacez en cours de route. Si vous regardez en arrière, vous ne voyez qu'une page blanche sur laquelle vous n'êtes pas censé écrire quoi que ce soit. Voici le rêve idéal. Et il n'y a pas d'autres rêves.

CHN : Tout s'éloigne en glissant, tout s'efface en glissant. Vous mettez une douleur sur la glace et exécutez une figure connue sous le nom « d'effacement des illusions ». Le tour est joué. Je pense, à vrai dire, que c'est le contraire qui nous contraint de vivre et de souffrir. Nous ne pouvons rien effacer. Et dès que nous bougeons, nous gravons quelque chose, quelques figures dans la glace, dans le monde glacial qui nous entoure. Que ce soit une nouvelle galaxie ou l'ancienne – c'est toujours la même chose. Une sorte de Sibérie éternelle. Certes, il y a des machines qui suppriment les aspérités sur les patinoires, mais nous ne sommes pas des patinoires, quoi qu'on dise. Et nous ne laisserons pas les machines passer sur nos corps, même si nos malheurs demeurent avec nous, faute de la présence efficace de ces machines.

CHT : En vérité, nous consacrons notre vie, notre éducation sentimentale à l'effacement progressif, efficace, de tout ce qui nous empêche de vivre une vie heureuse. Les machines passent sur notre corps, sur notre âme. Nous devenons des machines, à la longue. Nous devenons cybernétiques, numériques. Ce mécanisme nous permet de survivre, de suivre le cours de notre vie à l'époque où tout est informatisé, globalisé. Autrefois, il y avait des mécanismes humains, canins, félins. Il y avait des mécanismes pour les chatons.

CHN : Cette surface où l'on glisse sans laisser des traces – ce qui est hors de question, si vous portez des patins, de vrais patins – me paraît analogue à ce que Pascal appelait « le repos dans l'ignorance ». Je ne me souviens pas exactement de quoi il se plaignait, de quoi il accusait le genre humain.

CHT : Sans doute parlait-il une fois de plus de l'immortalité de l'âme. L'âme nous dirige, paraît-il. À mon avis, toutefois, l'âme ne fait que subir – tout comme les patinoires où les humains tracent leurs figures, leurs humeurs. L'âme subit tout cela sans crier gare, sans appeler au secours.

CHN : Que pourrait-elle appeler au secours ? le corps ? Mais les corps des athlètes sont infirmes au point de ne pouvoir aider ni l'âme ni eux-mêmes.

CHT : D'après Pascal, seul Dieu peut nous porter secours. On parie sur Dieu, on gagne le pari, et le secours arrive au bon moment. C'est pour cela que nous sommes toujours en vie. La vie n'est qu'une série de secours.

CHN : Et la mort est une absence de secours.

CHT : Sauf si l'on est au paradis où l'on vous tend la main, lorsque vous escaladez les montagnes. Les lecteurs de Dante croient que les montagnes n'existent que dans le purgatoire. Et les skis alpins ? Les habitants du paradis n'en ne sont pas privés, que je sache.

CHN : Est-on mort au paradis ? On est peut-être mort de sa belle mort. C'est-à-dire que l'on profite des forêts et des lacs.

CHT : Mais attention au fruit défendu. Il est toujours là. N'est-ce pas étrange ? En principe, au paradis rien ne doit être défendu. Tout est permis et vous profitez pleinement de votre mort. Elle doit tout de même servir à quelque chose, votre mort. Heidegger mettait l'accent sur l'utilité, comme nous le savons. Il mettait aussi l'accent sur le néant.

CHN : Je ne suis pas sûr que l'on puisse faire confiance à Heidegger – dans ces matières.

CHT : Oui, il parlait des instruments. Pour lui, tout était instrument. C'était un instrumentaliste. Mais pas industrialiste, pas machiniste, pas un instrumentiste. Le paradis est un endroit où les machines ne sont pas des machines. Ce sont des fruits, plutôt. Pas des fruits défendus, contrairement à ce que pensent certains de nous.

CHN : Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure.

CHT : Ceux qui ne se contredisent jamais sont aussi stupides que la lune. J'épargne les oreilles sensibles. Pas de gros mots au paradis.

CHN : Les gros mots sont-ils semblables au fruit défendu ?

CHT : J'imagine que le paradis est un endroit où l'on se comporte d'une manière idéale. Je me souviens d'une femme qui, en s'asseyant dans un grand restaurant, disait ostensiblement, sous le nez du maître d'hôtel: « Je ne mange pas de viande » avant de consulter la carte. Et moi, je continue à manger de la viande. Que suis-je censé éprouver, dans le même restaurant, assis à la même table ? Quelle horreur ! Les gens dont les manières ne sont ni bonnes ni irréprochables ne doivent pas être admis dans l'enceinte du paradis.

CHN : Et les personnes laides, celles dont la laideur est indiscutable ?

CHT : En effet, on peut discuter de la laideur. Souvent, j'échange des propos amers avec ceux qui ne comprennent pas la beauté de la vieillesse, avec ceux pour qui la jeunesse est un atout indiscutable.

CHN : Au paradis tout le monde doit être beau. On embellit sans doute les habitants du paradis.

CHT : D'après vous, on les embellit avant de les laisser pénétrer dans le parc du paradis ?

CHN : Oui, sinon les caméras installées à l'entrée du parc leur barreront la route.

CHT : Je ne crois pas qu'il y ait des caméras de surveillance au paradis. Ces caméras rappellent trop les régimes dictatoriaux.

CHN : D'ailleurs, les ignorants appelaient ces régimes « des paradis sur terre ».

CHT : Des paradis sur terre et sur mer. Les ignorants, on les mettait en prison, en fin de compte. De leur compte.

CHN : La vie est difficile : nous le savons tous. La mort est difficile, elle aussi. Tantôt vous croyez que vous êtes au paradis, et puis le feu approche, vous brûle, et vous vous rendez compte que vous êtes en enfer.

CHT : Mais vous continuez à croire que vous êtes au paradis. C'est la mort la plus affreuse, somme toute.

CHN : La vie aussi. Cela concerne la vie aussi. Il y a des gens qui continuent à croire que la Russie est un paradis, même s'ils vivent dans les égouts, dans des maisons qui ont les apparences d'égouts.

CHT : Si c'est leur goût, comme on dit. Ils sont habitués au dégoût que les autres éprouvent, mais ils ne ressentent qu'une sorte de satisfaction. Je n'arrive pas à exprimer leur position, leurs sentiments. Ils sont fiers de leur misère.

CHN : Nous avons Poutine – un président russe, et un jour on dira « d'autrefois » – et un groupe des propagandistes qui disent n'importe quoi.

CHT : Pas tout à fait. Ils disent ce dont, selon leur président, le pays où ils vivent et prospèrent, la Russie, a besoin. Par exemple, leur pays a besoin d'un espace sanitaire.

CHN : L'espace où il y aura beaucoup de médicaments et de chirurgiens ?

CHT : Pas du tout. Ils bombardent les alentours de leurs frontières. Du côté de l'Ukraine, pour le moment.

CHN : Comment pourrions-nous créer cet espace pour nous-mêmes ?

CHT : Avec de bons médicaments. Et surtout avec de bonnes pensées qui ne nous promettent rien de bon.

CHN : Vaut-il mieux de ne rien prédire du tout ?

CHT : Je crois. Comment éviter les prédictions ? Tout ce que nous disons concerne l'avenir, même si nous parlons du passé. Une aristocrate que je connais parle de ses oncles et tantes. Du passé, par conséquent. Pourquoi ? Parce qu'elle ne vaut rien. Pour valoir quelque chose, elle doit parler de son arbre généalogique sur lequel elle est assise tant bien que mal. Elle parle en fait de l'avenir, de votre attitude envers elle. Pour que vous ne l'envoyez pas au diable tout de suite, vous devez savoir qu'elle n'est pas tout à fait nulle. Et pourtant elle est nulle, nullissime ; malgré ses tantes et les histoires qu'elle raconte.

CHN : Alors, il vaut mieux ne pas raconter d'histoires ; dans tous les sens du terme.

CHT : Les héros de Beckett racontent des histoires pour passer le temps. Je me demande, d'ailleurs, si les histoires tuent le temps ou créent des passants qui circulent le long du temps.

CHN : Vous me racontez une histoire qui concerne l'aristocrate stupide et ridicule. Cela fait passer le temps et tue l'aristocrate.

CHT : Elle est à présent dans une maison de fous. Je me demande si on l'y tue ou non. Un jour, elle me téléphone pour dire qu'elle se trouve dans une clinique d'où elle ne sortira jamais.

CHN : Ne sortira jamais. C'est beaucoup dire. Elle s'égare grossièrement.

CHT : Elle en sortira les pieds devant, comme disent les Russes et peut-être d'autres êtres humains.

CHN : Je me demande pourquoi, afin de rejoindre leur tombe, les gens doivent nécessairement sortir d'un hôpital, ou d'un autre endroit plus ou moins approprié, les pieds devant. Pour se préparer à leur marche vers le cimetière ?

CHT : Cela ne les prépare pas en tout cas aux marches funèbres que l'on joue parfois tout le long de la procession.

CHN : Tout le long ? Cette démarche doit coûter très cher.

CHT : Le seul cadeau que la famille donne au cadavre. Non, non, je me trompe naturellement. Il y a encore les couronnes mortuaires. Pas les vraies couronnes, hélas. Et puis les stèles, que sais-je.

CHN : Comment avez-vous pu dire à cette aristocrate folle qu'elle était dans une maison de fous ? n'est-ce pas cruel ?

CHT : J'aurais dû ajouter qu'on ne lui soignait pas les genoux. Et les cerveaux, on les soigne dans des asiles psychiatriques. Dans des maisons de fous, pour parler franc. Je ne pouvais tout de même pas lui dire qu'elle était dans une maison de convalescence.

CHN : Guérit-on de sa propre folie, si l'on est entouré d'autres fous ?

CHT : C'est une question de goût, en définitive. Si vous trouvez que les autres sont tout à fait normaux, que la folie est une chose normale, partagée par la plupart de vos compatriotes, vous demeurez fous, sans vous préoccuper des conséquences. Quelles sont les conséquences : la folie générale ? le dérapage continu ? Ce qui arrive tous les jours ; à une autre échelle, peut-être. Tout cela, nous l'apprenons à l'intérieur d'une clinique de ce genre où tout est concentré, tout est voyant et sincère. Dans le monde quotidien d'une grande ville nous cachons certains de nos traits pour qu'ils ne tranchent pas sur les autres comportements. Dans une maison de fous on dérape tout le temps, et puis on se dit que le dérapage est la chose la plus naturelle du monde. Ou on ne se le dit pas. On agit, tout simplement. On dérape à qui mieux-mieux.

CHN : Qu'a-t-elle dit en vous téléphonant ?

CHT : Tout d'abord, je n'ai pas compris que c'était elle. La liaison n'était pas parfaite, était loin d'être parfaite. Alors, elle m'a dit : « On ne reconnaît pas ses vieux amis, après un petit intervalle ? » Je crois sincèrement que les autorités de cette institution créent des barrières entre les fous et leurs confrères qui ne le sont pas encore. Je n'approuve pas la formule « nous sommes tous fous » ou « tôt ou tard, chacun de nous deviendra fou ». Non, je vois la différence entre mon cerveau et celui de la femme dont nous parlons. Et cette différence ne sera jamais effacée. En tout cas, j'espère pouvoir mourir avant un tel effacement. Néanmoins, il y a une barrière artificielle entre les fous qui vous téléphonent et votre réception de leurs coups de fil. Et cette barrière sonore, voire psychologique, est érigée par les autorités des lieux : il n'y a aucun doute là-dessus. On vous fait comprendre que vous êtes d'une autre espèce. Et on vous met en garde. On suggère le comportement suivant. Vous entendez que quelque chose cloche, et vous savez pertinemment que ce quelque chose se trouve au bout du fil. Votre ami est au bout du fil, mais vous ne le reconnaissez pas tout de suite. Vous pensez à

la ligne, à la méchanceté des autorités. Tôt ou tard, vous vous rendez compte que c'est un état de choses que le monde reflète. Le monde est neutre, pour ainsi dire ; c'est ce que vous pensez, en tout cas. Il laisse passer la folie, aussi bien qu'un discours de César.

CHN : Le monde n'est pas neutre. Le monde réagit à la folie, aux Césars, aux Napoléons. Le monde vibre autrement, lorsqu'un fou s'approche de son micro. Il se met à réagir. Et sa réaction n'est pas neutre. Il n'approuve pas la folie pour ne pas se dérégler définitivement. Vous savez, c'est ainsi que procédaient les Occidentaux au moment de la chute de l'Union Soviétique. Ils ne voulaient pas que le pays s'écroule d'un seul coup et permettent à plusieurs de ses parties s'emparer de l'arme nucléaire. Vous vous imaginez les problèmes que nous aurions rencontrés, face à ces parties à demi-folles et totalement nucléaires ?

CHT : Combien de Marie-Antoinette et de César nous auraient lancé des bombes sur la tête !

CHN : Il y a une ligne rouge, comme on dit aujourd'hui, que vous entendez, lorsque votre téléphone est branché sur une ligne folle qui mène directement à une maison de fous.

CHT : Cette ligne rouge m'a empêché de reconnaître la voix de l'aristocrate tout de suite, sans encombre. Ensuite, je l'ai reconnue pourtant. Je suis entré dans le jeu de sa folie.

CHN : Et sa folie est-elle entrée dans votre jeu ?

CHT : De toute façon, nous avons parlé pendant trois ou quatre minutes.

CHN : Et pendant une minute vous lui parliez des maisons de fous.

CHT : J'ai eu cette occasion, avant qu'elle ne raccroche. J'ai toujours eu l'impression qu'elle manipulait de vieux appareils. Pour interrompre notre conversation, il ne lui suffisait pas de pousser sur un bouton. Il fallait vraiment qu'elle raccroche avec fracas. Cela pouvait durer quelques minutes.

CHN : Pourrait-on comparer la folie à un fracas ?

CHT : À ceci près qu'on ne raccroche pas la folie en quelques minutes.

CHN : On ne la décroche pas en quelques minutes non plus.

CHT : Si. Prenons le cas de Nietzsche. Il est vrai que les traces de sa folie apparaissaient par-ci, par-là, même avant cette exécution programmée du cheval. Mais j'imagine qu'un humain peut devenir fou sans crier gare ; sans crier, tout simplement. Il est vrai qu'il y a des fous qui se mettent à crier avant de passer de l'autre côté du miroir de la vie. La vie est là, simple et tranquille, et puis boum – rien n'est pareil, tout est fou.

CHN : Et vous ne voyez plus le même visage dans le miroir. Vous voyez soit une grimace, soit une sérénité surnaturelle. Il faut basculer de l'autre côté pour être aussi serein ~~que ça~~. Sur terre, de ce côté-ci, on a toujours des tracas, des fracas.

CHT : Une folle n'arrive pas à raccrocher. Ou elle descend un escalier, en tombant toutes les deux secondes.

CHN : A-t-elle suffisamment de temps pour se redresser, pour se mettre debout, pour recommencer la descente ?

CHT : Parfois elle descend à quatre pattes. Mais toujours avec fracas. Elle descend à quatre pattes, elle monte à quatre pattes. Souvent elle se promène les pattes en l'air.

CHN : Est-ce possible ?

CHT : Dans son monde tout est possible. Sa banque lui a volé ses bijoux. Est-ce possible ? Son père lui a dit un jour : « Voilà les bijoux qui vous permettront de vivre sans souci jusqu'à cent ans. Tous les mois, vous vendrez un bijou. » Après la mort de son père, elle s'est mise à couper ses bijoux en deux, en quatre, en huit – pour pouvoir en vendre plus, pour se permettre de vivre comme un pacha. Elle a perdu beaucoup de ces morceaux. Chaque jour elle marchait dessus. Elle se disait : « Encore un morceau, encore un. Est-ce que je le ramasse ou non ? » Et puis elle oubliait ces morceaux et puis également sa vie.

CHN : Et vous ? Avez-vous fait quelque chose pour qu'elle se souvienne de sa vie ?

CHT : Je lui disais : « Parlez-moi de votre tante Madeleine, s'il vous plaît. » Elle me répondait, « Ma tante Madeleine est morte il y a une dizaine d'années. »

CHN : Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé de vous parler d'autres tantes, de celles qui vivaient toujours ?

CHT : Elles étaient toutes mortes. Certaines ont fini leurs jours dans un hôpital psychiatrique, les autres en plein air.

CHN : Où elles broutaient de l'herbe ? Elles étaient folles ?

CHT : Pas toutes, pas toutes. Pas nécessairement. Elle avait une tante qui jouait du violon. Elle cherchait un pianiste pour jouer la *Sonate* de Franck.

CHN : Où avait-elle appris cette profession ? Je n'ose pas dire 'cet art' car il s'agissait certainement d'un bâclage en série.

CHT : Un long bâclage. Elle est morte à un âge vénérable, je ne me rappelle pas lequel.

CHN : J'ai entendu parler d'un violon que l'on avait trouvé dans une tombe.

CHT : Sans doute étais-ce son violon. Elle l'appelait « mon bébé ».

CHN : Combien d'enfants de ce genre avait-elle ?

CHT : Je crois qu'elle collectionnait plutôt des timbres. Les gens disaient – et les plaisanteries des gens sont toujours de mauvais goût – qu'elle était timbrée à cause de ses timbres qui l'empêchaient de dormir. Elle avait peur qu'on les lui vole un jour ou l'autre. Sa nièce, notre aristocrate, parlait de la même façon de sa maison. « On me mettra à la porte, un

jour ou l'autre. On me la volera. On s'installera dans mon salon, dans ma bibliothèque. On lira mes livres. On les citera, on soulignera des passages dans mes livres. On écrira des commentaires désobligeants. »

CHN : Quel genre de commentaires ?

CHT : « Médiocre, risible. Comment peut-on lire des crottes pareilles ? » À un moment donné, elle s'est mise à écrire des commentaires sur ces commentaires imaginaires. « Ce n'est pas vrai. » « Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Vous n'avez pas lu ce bouquin. » « Vous êtes aussi illettré que Xi, le président de la Chine. Je suis allé en Chine il y a quelques années. Pas pour la première fois, contrairement à ce que vous pourriez croire. Je suis allé en Chine mille-et-une fois. Dans d'autres pays aussi. Je suis une globe-trotteuse. Vous voyez – je connais la langue anglaise, à la perfection. Je vais à Bombay tous les ans. C'est la ville la plus chère au monde, sinon j'y aurais déjà acheté un appartement, deux appartements. Je n'ai pas d'argent, comme vous savez ou comme vous ne savez pas. Eh bien, à présent, vous le savez. N'oubliez pas m'envoyer une petite somme pour mon chien. Ne m'envoyez pas la *Summa teologica* de Thomas d'Aquin : je l'ai dans ma bibliothèque. J'ai tout dans ma bibliothèque, en plusieurs langues. »

CHN : Nous avons le monde entier en plusieurs langues. Nous parlons tous des langues différentes, et je me demande quelle est la bonne ou la mauvaise.

CHT : Vous pensez qu'il suffit de savoir ce qui est mauvais pour comprendre ce qui est bon. Pas du tout. Parfois, en réfléchissant à propos de ce qui est mauvais, dans tous les sens du terme, on se dit que ce n'est pas si mauvais que ça. On tient un objet et on se demande s'il faut le laisser tomber ou non ; s'il faut le casser en mille morceaux ou en une centaine de morceaux. On casse tout ou on ne casse rien. Ou on casse une partie de tout ; ou une partie de rien. C'est cela la vie réelle ou irréelle, ce qui revient au même.

CHN : Je me demande s'il y a des choses ou des êtres qui ne reviennent pas au même. Nous, par exemple. Nous nous parlons, et parfois nous répétons les mêmes phrases, les mêmes expressions – pour les démolir au cours de notre discussion. Si vous démolissez mon argument, celui-ci ne revient pas au même, par rapport à votre argument.

CHT : Mais il revient au même dans l'infrastructure générale, quoi qu'on dise.

CHN : Où est l'infrastructure générale ? La table dont parlait Heidegger, est-elle l'infrastructure générale ?

CHT : Cela dépend de ce que vous mettez sur cette table, sur ce bureau. Si vous y mettez des livres de Platon, d'Aristote et de Spinoza, cela représentera la structure générale de notre vie mentale.

CHN : Et notre vie physique ? Faut-il inviter des gymnastes pour représenter notre corps, par exemple ?

CHT : Notre corps est là. Vous vous tenez devant le miroir et vous vous mettez danser. Et votre corps fera des simagrées devant vos yeux étonnés.

CHN : Une danse peut expliquer la vie de Zarathoustra ou même de Nietzsche, jusqu'à un certain point. Ma vie, par contre, n'a rien à voir ni avec l'un ni avec l'autre. Ma vie ressemble à ma vie et s'explique par ma vie.

CHT : Encore faut-il que vous viviez. Mais est-ce que vous vivez vraiment ou vraisemblablement ?

CHN : Y a-t-il une différence entre le vrai et le vraisemblable ?

CHT : Tout est vraisemblable. Même le vrai est vraisemblable. Il y a deux jours, à la télévision russe, j'ai entendu une phrase qui m'a marqué, peut-être pour toujours. Une des propagandistes attitrées a dit à son auditoire : « Aujourd'hui, les faits ne comptent pas. C'est l'interprétation qu'on leur donne qui les remplace. Il n'y a plus de vérité objective. Il y a ce que l'on pourrait appeler une 'post-vérité' ou une 'vérité post'. Vous recevez par la poste un journal où l'on vous décrit un bombardement. Le bombardement en question a eu lieu, mais son interprétation varie d'un journal à l'autre, d'un programme de télévision à un autre. De quoi dépend l'interprétation ? De ce dont votre maître a besoin. De votre patrie, de ses désirs. De votre partie, cela va sans dire. On bombarde la ville de Kharkiv. Les Ukrainiens disent qu'il agit d'une attaque terroriste. Les Russes disent qu'ils sont en train de créer une ceinture de sécurité, et que, pour le moment la ville de Kharkiv se trouve à l'intérieur de cette ceinture qui gêne les Russes et leur gouvernement. Pourquoi ? Parce que n'importe quel Ukrainien, subalterne ou non, peut tirer un missile en direction du Kremlin – depuis Kharkiv qui n'est pas suffisamment loin. Vous allez dans un parc de Kharkiv, vous posez un missile sur un banc public et tirez un missile en direction du bureau de Poutine. Pour éviter cette catastrophe, les Russes bombardent la ville de Kharkiv et ils la bombarderont jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Il est vrai que vous pouvez tirer un missile à partir de rien, mais vous n'y serez plus, puisque vous ferez partie de ce rien. »

CHN : Mais les frontières, vous oubliez les frontières. Elles reculent, elles reculent, d'après ce que vous dites.

CHT : Et alors ?

CHN : La Russie devient de plus en plus grande. En fait, la zone de sécurité ou la ceinture de sécurité permet aux autres d'atteindre le territoire russe plus facilement, pour la bonne raison qu'il y a plus de terre, de terrain à leur disposition.

CHT : À ce train-là, d'après vous, à court ou moyen terme, si vous me permettez l'expression, la Russie deviendra aussi grande que le globe terrestre. Vous installez un missile sur le territoire russe, vous tirez le missile qui tombe sur le territoire russe, le gouvernement russe proteste, fait installer un autre missile, et ainsi de suite.

CHN : Ensuite on installe des missiles sur la lune pour bombarder la terre et aussi tous ceux qui votent pour la terre dans le cosmos.

CHT : Tous ceux qui ne condamnent pas la terre à l'ONU.

CHN : Il n'y a déjà aucun sens dans le contexte où nous vivons, selon les spécialistes.

CHT : Je suis en principe un spécialiste, mais je n'ai aucune envie de discuter ni de l'ONU ni d'autres organisations terrestres. Et vu leur ridicule et leur inutilité, je refuse également de discuter des autres organismes qui parsèment le cosmos.

CHN : De quoi peut-on discuter, dans ce cas ?

CHT : De l'immortalité de l'âme, entre autres. Malgré l'absence regrettée de Pascal, cette question est toujours sur le tapis. Et ce tapis est grand, que vous le vouliez ou non.

CHN : L'âme immortelle, à quoi servirait-elle ?

CHT : À nous faire vivre dignement dans l'au-delà.

CHN : Il vaut mieux qu'elle nous fasse vivre dignement sur terre où l'on nous juge tout le temps. Dans l'au-delà, personne ne nous jugera. Dieu est trop occupé, étant donné le nombre des affaires terrestres qu'Il doit régler de toute urgence.

CHT : Que savons-nous de Dieu ? Il ne s'occupe peut-être que de l'au-delà. C'est pour cela que tout y va bien.

CHN : L'au-delà est plus près de Lui. Supposons que la vue de Dieu ne soit pas parfaite. Après tant d'année. Rien d'étonnant que tout se détériore avec le temps, même dans la sphère divine. Mais ce que vous avez sur votre bureau est accessible. En cas de nécessité, vous pouvez même recourir à votre loupe.

CHT : Le loup des steppes, La loupe de Dieu. Ce sont des beaux titres. Il ne nous reste qu'à d'écrire les livres et le tour sera joué.

CHN : Quel tour ? Quel tour faudrait-il jouer pour que tout aille bien ?

CHT : « Si nous perdons, ce qui est impossible, nous anéantirons le monde entier. Ce qui est tout à fait possible. » Voilà ce que disent les Russes. Ce n'est pas ainsi que parlait Zarathushtra.

CHN : Quelqu'un met un missile quelque part, pas nécessairement sur un banc, dans un parc. Et un responsable russe lui dit : « Que fais-tu avec ton missile ? » Et le Russe continue à parler : il fait les questions et les réponses.

CHT : C'est ainsi que parlent les russes. « Je vois que votre missile s'oriente vers le Kremlin. Vous direz que le Kremlin se trouve de l'autre côté. N'oubliez pas que tous les côtés qui existent y compris le côté de Swann et de Guermantes sont russes à présent. »

CHN : De ce point de vue – si l'on se met du point de vue des Russes – même le missile en question est russe. De plus, elle se trouve sur le territoire russe.

CHT : Cela veut dire que la menace russe est en train de se mettre à exécution. Toute seule, pratiquement. Anéantir le monde entier.

CHN : Anéantir la Russie ?

CHT : Si tout est la Russie, il n'y a plus rien à anéantir ; ni à combattre. Pourtant, d'après les anciens, la guerre est la mère de la vie. Mais nous parlions de Pascal. L'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être. C'est un état de la mort, et sa nature s'explique par l'omniprésence de la Russie.

CHN : On dit que la Russie – Poutine, notamment – veut attaquer la Pologne, les pays baltes. D'après ces spécialistes, l'Ukraine n'est que le premier pas, le premier stade de la conquête du monde.

CHT : Le premier stade de la conquête de la mort qui est éternelle, ne l'oublions pas.

CHN : Alors, ce n'est pas la peine de la conquérir.

CHT : L'éternité, en revanche, il faut la conquérir.

CHN : On se perd dans toutes ces conjectures.

CHT : Ne nous perdons plus.

CHN : D'après vous, Pascal parle aussi de « cette dernière fin de la vie ».

CHT : Il y a cette dernière fin de la vie. Il y en a d'autres, tout naturellement. Tout est naturel dans cette vie : la fin, le début, les développements multiples. Ou un seul développement à la fin duquel il y a cette fin.

CHN : Quelle fin ? Je vis toujours et je ne sens pas d'autres fins ou débuts ; comme si cette fin-ci était la fin tout court.

CHT : La fin tout court, la fin tout long. Cela dure et nous ne pouvons pas y échapper ; même si nous nous suicidons.

CHN : Et si je me dis, en me suicidant : « C'est la fin, la vraie fin » ? Les paroles comptent, tout de même. Les paroles et les mots. D'après les Grecs, en tout cas.

CHT : Elles comptent, ils comptent. Et alors ? Qu'en faites-vous ? Vous les prononcez et vous pensez sans doute que le cours de votre vie changera. Mais rien ne bouge, personne ne

bouge, sauf si vous appelez les gens à une révolution, à une révolte. Ils marchent vers la Colisée, vers la Douma, vers quelque chose d'autre, et puis tout s'essouffle car la vie a le souffle court.

CHN : Parfois je me demande si elle a un souffle ou non. Même le souffle le plus court qui soit, il faut tout de même l'avoir.

CHT : Ayons-le, allais-je dire. Le souffle du printemps. Cet air de Massenet me poursuit toujours, à travers des années, à travers d'autres souffles. D'ailleurs, je me demande si j'ai d'autres souffles à ma disposition. Le souffle du printemps suffit largement. Il annonce un été qui ne vient jamais. Dans cet air, le souffle est censé réveiller le héros. Il se réveille et gronde le souffle car il préfère dormir. D'après moi, c'est le meilleur état que l'on puisse souhaiter. On dort, mais pas tout à fait : on est prêt à un réveil très agréable, celui qui s'opère grâce au printemps, au fait que le printemps doit respirer, inhaler, exhaler, réveiller quelqu'un ; moi, par exemple. Vous vous réveillez et votre voix de ténor exprime votre mécontentement.

CHN : Parce que vous préférez dormir. Mais soudain vous vous rendez compte que le meilleur état, notre meilleur état vacille entre le sommeil et la veille, le souffle et l'absence du souffle. Et puis on chante, on chante, très doucement.

CHT : Pour ne pas réveiller les autres. On croit qu'il y a des êtres qui aiment dormir sinon éternellement, du moins longtemps, ce qui permet de se réveiller pour écouter le printemps, le réveil partiel.

CHN : Et ce réveil, d'après notre calcul, ne doit jamais déboucher sur l'été.

CHT : Sur le carnaval du bruit, du soleil, des mouches de toutes sortes. Comme dit Pascal : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. » L'été est censé nous divertir avec ses bourdons, ses papillons, nos exploits nautiques. Mais il vaut mieux rester au seuil de la noyade, de tous les excès. Une bouffée d'air, le pressentiment d'un bonheur sans pareil qui ne viendra jamais. Il vaut mieux ne pas avoir la preuve de son impossibilité, de sa non-venue. Il vaut mieux vivre dans une attente qui signifie : « Tout est possible et le paradis est au bout du chemin. »

CHN : Le chemin n'a pas de bout. Le souffle n'a pas de bout non plus. Voici le bonheur dans son état pur.

CHT : Il se peut que nous nous trompions. On reste couché, on se nourrit du souffle que le printemps offre généreusement, sans faille. Ce n'est pas un vrai divertissement. On l'attend peut-être. Et puis on se dit qu'il n'y a rien de plus misérable, et on se contente du printemps, ou plutôt de son souffle.

CHN : Feuerbach disait : « La mort ne limite pas la vie. »

CHT : Je crois qu'il faisait allusion à notre souffle. Même après l'arrêt du cœur on continue à respirer. Ou plus exactement on inhale une ou deux fois l'air environnant. Je n'ai jamais compris les conclusions médicales qui se rapportent à la mort. Je sais qu'un arrêt cardiaque peut produire un phénomène qui s'appelle « la lumière au bout du tunnel ». Il n'y a aucune lumière, Dieu soit loué : je n'aime pas ces espoirs risibles. Notre vue baisse à vue d'œil et nous ne voyons plus les parois latérales de la vie. Rien qu'une sortie au centre, un trou. Et comme le reste se compose du noir presque absolu, on croit voir une sorte de lumière. La vie est un tunnel – nous sommes tous d'accord là-dessus.

CHN : Ce ne sont pas les champs Élysées, en tout cas. Même si votre demeure se trouve sur l'avenue des Champs-Élysées. Surtout à l'heure des embouteillages.

CHT : La vie ne se limite pas aux embouteillages ? C'est ce qu'il voulait dire ? Les embouteillages représentent la mort, ce que l'on pense assez souvent lorsqu'on est pris dans un embouteillage. On se dit que la vie est une promenade en voiture. Et puis on voit une voiture devant soi. Quelques secondes plus tard on constate qu'il y d'autres voitures devant cette voiture. On sort une bouteille de Volvic, un sandwich, on commence à vivre dans sa voiture. L'embouteillage est la mort, mais il ne limite pas la vie car vous mangez un sandwich et vous buvez une bouteille de Volvic. « Tout être a dans ce qui le limite une révélation de sa vraie nature. » Et il paraît que tout être rencontre dans ce qui le limite une sorte de révélation. Oui, une révélation de sa propre nature.

CHN : Ainsi les embouteillages sont notre propre nature. Et aussi les sandwiches, les bouteilles de coca.

CHT : Pas les paysages. Même pas le souffle du printemps. Nous sommes essoufflés. C'est cela notre vraie nature. Le seul remède est l'état que j'ai décrit tout à l'heure. Pour ne pas s'essouffler, il faut écouter le souffle du printemps. Il faut s'en nourrir. Sans arrêt nous parlons de la mort avec toutes sortes de tressaillements. Nous oublions que l'immortalité est un simple embouteillage.

CHN : Et les sandwiches, les bouteilles de Volvic. Ce n'est pas rien. Il vaut mieux boire de la Volvic que d'être enfermé dans un tombeau, sans sentiments, sans rien.

CHN : Ce sont des grands mots. Mais nous vivons avec des petits mots, des petites directions, des petites destinations.

CHT : À ce propos, je me souviens d'une histoire assez drôle. Je ne sais même pas s'il s'agit d'une histoire. Un geste, tout simplement. Mais quel geste ! pourrait-on dire.

CHN : Dites-le et racontez-moi ce geste.

CHT : Une fois de plus, je parlerai de l'aristocrate dont le ridicule affiché n'a pas besoin de louanges. Elle entre dans un musée où il y a une exposition. Il y a aussi une femme qui lui dit : « Le début de l'exposition, c'est par là. » Et le bras droit de la femme indique la direction où l'exposition prend son envol. L'aristocrate se dirige dans la direction opposée, en disant : « On ne m'indique pas où je dois diriger mes pas. » Ou quelque chose comme ça. En tout cas, elle inverse le sens de l'exposition et aussi celui du monde où nous vivons. À rebours, comme disait Huysmans. Il serait logique d'ajouter : « Il faut sans doute vivre à rebours », mais je ne le ferai pas.

CHN : Votre aristocrate vivait dans le sens inverse, me semble-t-il. Elle se dirigeait inexorablement vers l'enfance, vers la folie initiale. Nous sommes tous un peu fous au début de notre vie, fous, déconnectés.

CHT : Déconnectés de quoi ? Des bonnes directions ? Du sens de l'existence ?

CHN : Dans ma jeunesse, j'ai écrit un poème. « Ma promenade, a-t-elle un sens ? Elle a le sens d'une promenade. » Le sens d'une promenade, de la promenade, des promenades ? On peut affirmer que chaque promenade est individuelle, personnalisée au maximum. Il n'y a par conséquent pas de sens de la promenade, en tant que telle. Dans le sens général.

CHT : Cela a le sens d'une promenade matinale, quand on se promène pour rencontrer quelques joggers qui sont toujours amusants. On broie du noir, on sort et on voit plusieurs joggers. Et on sourit, et ce sourire ne quitte plus notre visage.

CHN : Il en va de même pour les souffles, dans un certain sens. Il y a le souffle du printemps, celui qui vous souffle dans le visage pour signaler l'approche des beaux jours ensoleillés. Il y a le souffle de l'été qui vous rappelle la nuisance des bourdons, des moustiques et du reste du royaume des insectes. Il y a le souffle de l'automne qui vous dit que les feuilles tomberont et qu'il faudra les ramasser.

CHT : Il y a le souffle de l'hiver qui annonce la mort des feuilles, de la couleur verte. Pas tout à fait, mais quelques morts verts suffisent pour vous rendre triste, pour gâcher votre humeur. Et cette mauvaise humeur peut durer un mois ou deux. Il y a aussi l'absence du souffle. Vous vous demandez si vous vivez encore. Et puis vous constatez que l'on peut vivre sans souffle. Mais cela ne dure pas longtemps, et cet état de choses ne dure pas, de toute façon.

CHN : Il y a tout de même une vie qui est pleine de souffles différents. Et même si ces souffles disparaissent une fois pour toute, la possession de ces souffles demeure dans l'histoire de votre corps, de votre psyché, de sorte que l'on ne peut les ignorer totalement. En parlant de vous, on dira toujours : « C'était un être d'un grand souffle. Il le perdait de temps à autre. Ces pertes n'étaient pas définitives, vous savez. »

CHT : La mort se nie, étant donné tous les signes qui nous attachent à la vie. Nous la nions, elle se nie, car elle a un désir irrésistible de vivre ; en tant que mort. En quelque sorte, elle vit en tant que vie.

CHN : Parce que tout ce qui vit passe pour la vie.

CHT : En tout cas, nous attachons ces éléments à la vie parce que cet attachement, cette attache nous plaît.

CHN : Et d'une façon générale nous faisons ce qu'il nous plaît de faire. À quelques exceptions près. La mort n'effacera jamais tous les souffles, tous les printemps, tous les automnes.

CHT : En tout cas, elle n'effacera jamais les automnes décrits par Pouchkine.

CHN : Et cela nous suffira dans notre éternité. N'est-ce pas ?

CHT : Laissons tomber l'éternité : elle nous complique la vie.

CHN : Nous n'en avons pas besoin. Il suffit de dire ou chanter : « Pourquoi nous réveiller... » Et on continue à dormir. Mais il s'agit d'un sommeil éveillé. Nous dormons, certes. Pourtant, en même temps, nous sentons l'approche du printemps.

CHT : Pas son accomplissement.

CHN : Nous n'en avons pas besoin. Tout est déjà accompli. Après tant de siècles. Par contre, nous avons besoin d'approches, de souffles qui nous caressent les joues. Puis nous disons : « Pourquoi me réveiller, ô souffle de l'été ? » On entend un bourdon et même quelques moustiques. Ils ne nous piquent pas, comme s'ils n'étaient pas en vie.

CHT : Et pourtant ils sont vivantes. C'est une vie sans vie. Une belle formule, me semble-t-il.

CHN : La mort sans mort n'est pas mal non plus.

CHT : Et les mots sans mots. Autant continuer, autant persister et signer.

CHN : Et chaque signature est une signature de vie.

CHT : Oui. Pour signer quelque chose il faut pouvoir tenir un stylo, sentir le papier ou un autre support de notre signature. Il faut pouvoir tracer notre nom immortel.

CHN : Et l'automne ? Quelques feuilles tombent sur vous. Vous ne voyez pas l'arbre d'où elles tombent, mais cette tombe et cette tombée vous suffisent.

CHT : Il en va de même pour quelques flocons de neige. Vous n'avez pas envie de skier. Vous ne skiez pas pour éviter les chutes inéluctables, les bras cassés et ainsi de suite.

CHN : Il en va de même pour le patinage. Même si votre patinage n'est pas artistique, vous risquez de vous casser tous les membres. Certains appellent cela « artistique ». Qu'elle était belle, la cassure et la perte de son bras, par exemple. À mon avis, c'est pervers. Et la perversité n'est pas belle, à mon avis.

CHT : Elle est belle pour les pervers. Faut-il en tenir compte ?

CHN : Tenir compte des pervers ? Il y en a tant. Il y a de petites perversités, de grandes. C'est comme s'il s'agissait des promenades. C'est la même structure, infrastructure.

CHT : On peut même dire que la mort a le sens de la perversité, d'une grande perversité.

CHN : Voulez-vous dire : « La vie est belle. Pourquoi la pervertir ? »

CHT : Comme on disait chez nous, la vie est cauchemardesque parce qu'on en meurt. C'est une maladie mortelle, ce qui est un poncif philosophique. D'habitude, vous ne savez pas grand-chose de vos maladies mortelles. Vous savez que vous êtes enrhumé parce que vous n'arrivez pas à respirer à pleins poumons. Pour remplir vos poumons dans cet état, pendant cette maladie, il faut respirer beaucoup plus et péniblement. D'une façon générale, nous ne remarquons pas notre respiration : elle fonctionne d'elle-même, selon les lois de la nature.

CHN : Tout se fait selon les lois de la nature.

CHT : Les imbéciles raisonnent aussi selon ces lois, eux aussi. Tout d'un coup, vous constatez que pour inhaler, vous devez faire un effort supplémentaire.

CHN : Pas pour raisonner. Vous continuez à dire n'importe quoi.

CHT : Oui, c'est ça. Cet état de choses ne vous dérange aucunement, pourtant. Par contre, si votre respiration subit les retombées de votre rhume, vous maudissez la création et même vous levez le petit doigt contre Dieu ; si vous êtes croyant. Sinon vous levez les poings et vous criez à tue-tête.

CHN : En tout cas, la vie est perverse, ne serait-ce qu'à cause des rhumes dont je souffre, moi aussi.

CHT : Et vous éternuez sans cesse : il ne faut surtout pas oublier ce fait que vous oubliez dès que vos éternuements cessent.

CHN : À chaque fois on se demande quand ils cesseront.

CHT : Parfois, on va jusqu'à se dire qu'ils ne cesseront jamais.

CHN : On se dit qu'on a inventé un *perpetuum mobile*, et on se précipite vers les bureaux où l'on vous paie pour vos inventions. On les homologue. D'ailleurs, je ne sais pas comment ~~ça~~ s'appelle cette homologation. Si s'en est une.

CHT : Laissons tomber, d'autant que les conversations qui roulent sur les rhumes sont presque aussi déplaisantes que les rhumes eux-mêmes.

CHN : De quoi peut-on parler, sinon des maladies ? Si l'on écoute les gens – dans le métro, par exemple – on entend toujours les mêmes mots qui se rapportent tous, sans exception, aux maladies de tous genres.

CHT : Et on invente d'autres genres du même genre pour pouvoir continuer la conversation. Les gens aiment bavarder, et la plupart du temps, ils bavardent pour ne rien dire tout en pensant qu'ils disent tout, absolument tout. Même ce qui n'existe pas.

CHN : Vous savez tout et même plus, comme disait un personnage de Gogol.

CHT : Comment pourrait-on tout savoir ? Supposons que je cite Feuerbach, ce qui peut m'arriver. Je commence ainsi : « Quand je dis de toi que tu es un être vivant, capable de sentir, d'aimer... » On me demande de continuer, et quand je ne réagis pas à cette demande, on me dit, en ricanant : « Alors, tu ne sais pas tout. » À dire vrai, je connais cette paragraphe par cœur, mais il y a de quoi s'étonner, en citant ce paragraphe ; et Feuerbach en général. Capable de sentir. D'accord, tu es un être vivant ; cela va même sans dire, étant donné que tu ne gis pas encore dans les tréfonds de la terre ou tout près de sa surface. Mais cela ne veut pas dire que tu es capable de sentir. Si je mets tes doigts dans l'eau, tu sentiras sans doute cette eau, sauf si tu es paralysé. Par parenthèses, je n'aime pas toucher les paralytiques, et par conséquent, je ne le fais jamais. Si vous touchez un paralytique, il est sûr de vous poser la question : « Sentez-vous quelque chose ? » Vous n'aimez pas mentir. Vous répondez donc, « Oui, je sens une main. » Vous n'êtes pas obligé de décrire cette main, de dire que cette main appartient à un paralytique qui ne sent pas votre main. Il la voit, pour mettre les choses au mieux, mais il y a une différence énorme entre voir et sentir *palpablement*.

CHN : Vous voulez dire qu'il faut éviter tout ce qui peut aboutir à une paralysie, même une paralysie partielle ; surtout si elle concerne les jambes ou les mains. Après tout, elles sentent tant de choses, à condition de ne pas être paralysées.

CHT : De ce point de vue, il vaut mieux de ne pas penser : pendant ce processus on s'immobilise assez souvent, comme pour provoquer une crise paralytique. Quand on dort, on se tourne et on se retourne dans le lit. Parfois, on rôde sur les terrasses, sous l'influence de la lune.

CHN : En d'autres termes, il faut éviter l'exposition à la lune.

CHT : Les termes sont les mêmes, d'ailleurs. Mais les amoureux, que nous diront-ils ? Je sais que la lune a beaucoup de fonctions, de vocations en dehors de l'amour. Roméo et Juliette se concentraient, pourtant, sur la lune, comme si leur amour était sa préoccupation majeure. Il y a beaucoup d'autres éléments sur lesquels Shakespeare insiste dans sa pièce. Un mur, par exemple.

CHN : Nous retournons aux *Pink Floyd* ?

CHT : Il y avait aussi le mur de Berlin. Le devoir de notre mémoire historique consiste à sauvegarder ce mur, malgré sa disparition de nos cartes.

CHN : D'après vous, il restera à tout jamais sur nos cartes mentales, sur la carte de notre conscience, de notre mauvaise conscience ?

CHT : Revenons à Feuerbach, à la phrase que nous sommes censés connaître par cœur. Nous sommes des êtres vivants ; jusqu'au nouvel ordre. Nouvelle ordre arrive et nous ne sommes plus vivants. Mais pour le moment, on dit de nous que nous sommes vivants. Ils se trompent peut-être, ceux qui le disent, mais pour le moment cela n'a pas d'importance. On peut passer sous silence beaucoup de choses – pour que l'argument tienne la route. Nous sommes capables de sentir, de vouloir et de connaître.

CHN : Il m'arrive de m'interdire de vouloir. Pourquoi ? Parce que je connais la faiblesse de ma volonté. Certes, à l'intérieur d'elle-même, elle est très forte. Si on lui pose cette question cruciale : « Es-tu forte, oui ou non ? » elle répond invariablement : « Oui, je suis très forte. Je veux que le monde se plie à mes trente-six volontés. Je veux que la plus belle femme du monde tombe amoureuse de moi. Mais personne ne tombe amoureux de moi, à part quelques hommes laids, répugnants. Alors, il vaut mieux ne pas vouloir quoi que ce soit – pour ne pas être déçu par la suite. Pour ne pas se dire : 'Je ne vauds rien.' »

CHT : Résumons-nous. Nous tenons une pierre et nous la sentons. Et nous savons que nous pouvons la lancer en direction d'un policier qui risque de nous empêcher d'exécuter les ordres de notre volonté.

CHN : Et si nous ne la sentons pas, pour une raison ou pour une autre ? Nous ne sommes pas paralytiques, mais nos nerfs, nos tendons et nos veines sont tellement faiblards que nous ne sentons ni les pierres ni même les allumettes.

CHT : Il est plus difficile de sentir une allumette qu'une pierre, d'autant que les allumettes nous glissent souvent entre les doigts ; ce qui prouve que nous ne les sentons pas vraiment, pas à fond.

CHN : Nous voulons être à l'origine d'une conflagration mondiale, mais les allumettes nous glissent entre les doigts. Et les briquets n'ont pas l'air digne d'une tâche de cette envergure.

CHT : Ce que vise la réflexion de Feuerbach est contenue à l'intérieur de la phrase suivante : « Une sensation et une pierre sont bien plus grandes et importantes que l'immortalité qui n'est même pas capable de tenir une pierre. »

CHN : Pourquoi ?

CHT : Parce qu'elle est amorphe. Pour durer il faut être amorphe. On lance une pierre, on rate la cible. On est blessé à mort ; en tout cas, notre orgueil est sous le choc, et les chocs ne sont pas bons pour la santé. L'immortalité ne lance rien, même pas une toute petite imprécation. Par conséquent, elle est à l'abri des déceptions, des chocs.

CHN : Tant pis pour les pierres, les ratages et les cibles. Je veux être immortel, un point c'est tout.

CHT : Cela vous servirait à quoi ?

CHN : La durée compte énormément. Pas uniquement dans les œuvres de Bergson.

CHT : Même nos discussions apprécient la durée à sa juste valeur, si ce n'est que nos discussions peuvent durer éternellement.

CHN : Voulez-vous insinuer que l'on doit déprécier l'éternité au même titre que l'immortalité ?

CHT : Si nous sommes limités dans le temps, nous concentrons nos pensées en un point, au lieu d'offrir à ceux qui nous écoutent des bavardages sans but, sans guide.

CHN : Moi, je trouve cela agréable. Lermontov parlait des astres qui n'ont ni gouvernails ni voiles. J'aimerais être un astre.

CHT : Pour se promener dans le cosmos ? pour circuler ? Comme si un policier disait à tous ces astres : « Circulez, circulez, circulez. »

CHN : Oui, je trouve ça important et même nécessaire. Il y a un accident. Un corps est étendu sur le bitume, et les gens se mettent à s'accumuler autour de ce corps pour savoir à quel point, dans quelle mesure il est blessé.

CHT : Pour savoir s'il n'est pas mort.

CHN : S'attrouper pour savoir si quelqu'un est blessé à mort ou pas. Ensuite les témoins se mettent à genoux pour examiner de plus près les blessures, les tâches du sang. Certains goûtent le sang pour déterminer s'il s'agit d'un sang mort ou vivant. Et si on leur dit : « Que faites-vous ? C'est dégoûtant. Ce n'est pas hygiénique. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce cadavre pour savoir que c'est un cadavre », ils répondent : « Les savants utilisent des microscopes. Il y a des morts-vivants et il paraît que Gogol a été enterré vivant. »

CHT : Gogol n'est pas devenu un mort-vivant, que je sache.

CHN : En tout cas, ils font de leur mieux pour prouver qu'un coup d'œil ne suffit pas. Nous devons être sûrs et certains que la mort s'est installée définitivement dans le corps étendu sous nos yeux.

CHT : Et les astres ? Que font-ils dans cette histoire, cette analyse ?

CHN : Ils sont libres. On parle sans discontinuer de la liberté. Pourquoi vous attacher à un corps, qu'il soit un cadavre ou non ? Allez-y, promenez-vous, baladez-vous, écrivez des ballades de Chopin.

CHT : Mais les astres ne se baladent pas, quoique Lermontov puisse dire à ce sujet. Leur gouvernail est la gravitation. Ils gravitent autour de leurs soleils.

CHN : Ils y consentent librement. Grâce à leur liberté, ils se baladent. Grâce à la loi gravitationnelle, ils ne se baladent pas n'importe comment. (Einstein, a-t-il aboli les lois de la gravitation universelle ?) Par exemple, ils ne tombent pas dans des trous noirs. Ils ne tombent pas du tout. Ils vacillent de temps à autre, mais cela leur fait plaisir. Ils s'en délectent. Ils vacillent comme un homme qui a bu trois verres du vin prescrit par son médecin. Il n'est pas ivre, loin de là. Il est émoustillé.

CHT : Nous parlons souvent des fins ; de toutes sortes, pourrait-on ajouter. Il y a des fins définitives après lesquelles rien n'est possible. Mais cela arrive rarement car on peut toujours dire : « C'est la suite que j'attends depuis des années. »

CHN : Et puis, même si l'on prend une vingtaine de somnifères ou une quarantaine de somnifères, il y aura toujours quelqu'un dont la promptitude inhabituelle vous sauvera à la dernière minute. Ce quelqu'un arrive, voit un corps étendu sur un canapé et appelle une ambulance. Et le médecin lui dit après coup, après le sauvetage in extremis : « Vous êtes arrivé au bon moment. Au dernier moment, pour être précis. »

CHT : Je viens d'entendre quelques répliques qui se rapportent également à la fin et à la suite, à ces notions. Un acteur célèbre continue à vivre, malgré le nombre impressionnant des malheurs qui s'abattent sur lui. Il meurt à la fin, tout de même, et ses admirateurs demandent à la presse de quoi il est mort. Un journaliste dit : « Il a succombé au mal du début de ce siècle : le Covid. » Un autre journaliste le corrige : « Je me permets de vous contredire. Il est sorti du Covid, mais son cœur a lâché au bout de quelque temps. Son cœur était las du Covid et de la vie. »

CHN : On entre dans le Covid, on en sort. On n'en sort pas indemne.

CHT : Peut-on entrer dans une crise cardiaque ? ou on y tombe ? Et une trombe ? On y tombe aussi ? ou c'est elle qui tombe ? Et la tombe, les tombeaux. Comment se relient-ils à l'histoire d'entrées, de sorties, de chutes ? Je pense à la chute de Tamerlan, si étrange que cela vous semble, j'imagine.

CHN : C'est d'autant plus étrange que je ne sais rien ni de ses chutes ni de ses sauts. Je sais qu'il a conquis la moitié du globe, et que l'autre moitié restait sous son contrôle plus ou moins distant, mais j'ignore complètement ses chutes. Je sais que lorsqu'on parle de chutes, il ne s'agit ni de piscines ni de montagnes. S'agit-il d'une chute psychologique ?

CHT : Je pense à la tombe de Tamerlan que l'on a ouverte juste avant la deuxième guerre mondiale.

CHN : Comment ont-ils su que c'était Tamerlan en personne ?

CHT : On a déchiffré quelques inscriptions. Ce n'est pas ça qui m'intéresse au premier chef. On a vu, entre autres, qu'une des jambes du squelette était plus courte que l'autre. On s'est dit donc qu'il s'agissait de Tamerlan.

CHN : Ce phénomène n'est pas si rare que cela. Goebbels avait le même problème. Il dansait rarement à cause de ce handicap. Et lorsqu'il dansait, il s'appuyait sur l'épaule de sa partenaire. Et il faisait semblant de lui baiser la main tout le temps, ce qui l'obligeait à s'incliner. C'est pour cela que personne ne se rendait compte à quel point il était invalide.

CHT : Il était invalide dans tous les sens du terme. Mais passons, ou plutôt repassons à Tamerlan. Il y avait un prophète qui insistait sur le fait que l'ouverture de la tombe de Tamerlan amènerait une guerre, inévitablement. Or la guerre éclata quelques jours plus tard.

CHN : Voulez-vous parler de l'art de ce prophète ?

CHT : Je veux souligner la pérennité des fins. Tamerlan meurt et c'est une fin en soi. Ensuite on ouvre sa tombe en mettant fin à sa réclusion involontaire, et la guerre éclate peu de temps après. La guerre s'arrête et c'est encore une fin que nous vivons tant bien que mal. Un philosophe écrit un livre sur la fin de l'histoire, mais on recommence à s'armer, on envoie des armes un peu partout ; et la fin de l'histoire n'est plus à l'ordre du jour.

CHN : Elle est plutôt à l'ordre de la nuit.

CHT : Exactement. Par conséquent, le bout de la nuit n'existe pas.

CHN : Le début non plus. Un jour, je me suis dit : « La nuit des temps m'effleure, et cela ira de mal en pis. Dorénavant je ne connaîtrai plus la force de la lumière. »

CHT : Comment dit-on dans un film célèbre ? La force est avec nous ? On en a déjà parlé.

CHN : Mais on n'a pas fini la discussion, à ce qu'il paraît.

CHT : Son contenu est en dehors du temps. C'est ainsi que nous établissons les limites du temps. Ou plutôt, c'est ainsi que nous le manions.

CHN : On arrête le temps pour souffler un peu, pour une pause-café.

CHT : Ou pour une pause-thé qui prend plus de temps, forcément. D'ailleurs, il vaut mieux ne pas arrêter le temps à ces moments-là – pour profiter au maximum de la dégustation.

CHN : On déguste, on déguste, on déguste. Le thé, le vin et ainsi de suite. Le temps ne serait-il qu'une dégustation, tout simplement ?

CHT : Qu'y a-t-il à déguster dans le monde ? à part le thé et le vin ? Vous vous promenez le long des rues ou autour d'une prairie. Vous dégustez l'architecture ou l'herbe. Est-ce la seule justification de la vie, de son processus qui nous tape sur le système assez souvent ?

CHN : Vaudrait-il mieux être mort et enterré ? comme Tamerlan ? Vous vous reposez tranquillement dans votre tombe, et puis les communistes ou quelqu'un d'autre arrivent, décident de vous découvrir, de vous priver de votre couverture, de votre couvercle, de votre cercueil, pour la bonne raison, la seule raison, entre parenthèse, que vous êtes un empereur et ne correspondez donc pas au texte de l'*Internationale* et aux articles de Lénine.

CHT : Je me souviens d'un autre enterrement, d'une autre tombe célèbre, céléberrissime. La tombe de Pierre le Grand que les dépravés connaissent surtout à cause de son organe sexuel ; de ses dimensions. Quand vous rencontrez un représentant de ce groupe de gens insupportables, il se met toute de suite à vous montrer ses dimensions, comme un pêcheur qui montre les dimensions des poissons qu'il pêche habituellement, au cours de ses fréquentes escapades.

CHN : Je me souviens de plusieurs individus de ce genre. On a toujours l'impression qu'ils vous violeront, tôt ou tard, pas nécessairement à la fin de leurs démonstrations.

CHT : Alors, on prive Pierre le Grand de son repos éternel. On ouvre le cercueil et on voit le tsar presque intact. Et comme il y a quelques dépravés parmi les spécialistes qui violent la tombe des grands hommes – et en le disant, je ne mets pas en valeur ses exploits sexuels – on pense tout de suite à l'organe sur lequel je me suis appesanti il y a quelques secondes. Tout le monde prend peur, comme si Pierre le Grand pouvait attaquer quelqu'un dans son état mortuaire. Certains spécialistes s'enfuient à la vue de la silhouette du tsar. Pendant quelques minutes on garde le silence. Et on attend le retour des spécialistes plus ou moins dépravés car on a besoin de leur signature. Ils reviennent, signent un papier et se mettent à transporter le corps du tsar vers une autre tombe, située sans doute dans l'enceinte du Kremlin. Tout d'un coup, le tsar s'effrite. Ou sa momie s'effrite. Ou sa mort s'effrite – peu importe. Ce qui compte, c'est sa nouvelle fin, à laquelle il ne s'attendait certainement pas.

CHN : À quoi s'attendait-il, d'après vous ? à la vénération de la postérité, des temps futurs ?

CHT : Mais oui. Après tout, il a mérité ne serait-ce qu'un minimum du respect, étant donné ses victoires et la création de Saint-Pétersbourg.

CHN : Ces victoires et cette création ont coûté la vie à milliers des personnes, et aujourd'hui on pense que le prix était trop élevé.

CHT : Les Russes ne le pensent pas. Ils avalent tous les mensonges de Poutine et les pertes incroyables que l'armée russe subit au cours de cette guerre innommable.

CHN : Avalent-ils vraiment ces pertes ? Plus vous avez de cadavres dans votre gorge, plus vous travaillez en les avalant. De temps en temps, ce travail s'avère trop difficile, voire

impossible, étant donné le contexte. Après tout, ce n'est pas délicieux, ce repas. Vous ne le dégustez pas, vous ne jouissez pas de cet acte ignoble.

CHT : À chaque instant tu vides, tu vides jusqu'au fond le calice de l'immortalité, dit Feuerbach, et je me mets à la place de celui qui boit et tient le calice. Il le vide, lève la tête et regarde les alentours. Puis il regarde le ciel, en espérant repérer quelques nuages, quelques porteurs de pluie. Et s'il n'y a pas de porteurs ni au ciel ni à l'horizon, il pleure, il pleure, comme si ses larmes pouvaient se substituer au liquide de l'immortalité.

CHN : Et la pluie ? Est-ce le liquide que nous recherchons pour perdurer, pour franchir tous les étapes, toutes les lignes rouges, blanches, vertes ?

CHT : Les pluies ont plus d'atomes crochus avec le ciel que notre urine, par exemple.

CHN : Mais l'urine a un avantage. Nous parlons de l'homme, et certains penseurs disent que tout le reste n'a aucune valeur, étant donné que le reste n'a pas de cerveau et par conséquent ne connaît pas la mort.

CHT : L'urine connaît le ciel que la pluie lui enseigne avant qu'elle n'atterrisse dans une quelconque bouche. Elle connaît aussi cette bouche, les intestins et même l'organe dont nous avons parlé, lorsque nous nous penchions sur l'organe masculin de Pierre le Grand. Et comme nous le savons, grâce à Pierre le Grand, ne serait-ce qu'en partie, cet organe est plus important que tout le reste, à l'exception du cerveau. Donc, la pluie passe par cet organe et devient l'urine. Pourquoi nous parlons de tout ça ?

CHN : Il faut remplir le calice de l'immortalité – coûte que coûte, par n'importe quel moyen.

CHT : Je ne suis pas d'accord avec cette thèse. Par n'importe quel moyen. Si vous ouvrez un robinet dans votre salle de bains, vous ne regardez pas l'eau qui coule avec un regard messianique.

CHN : L'immortalité existe grâce à un travail messianique. Mais ne pensez surtout pas que vous accomplissez une tâche messianique lorsque vous faites fonctionner une chasse d'eau.

CHT : L'eau qui porte le nom d'Héraclite pourrait convenir, mais faudrait sortir de la ville et se mettre à la recherche d'un fleuve non pollué.

CHN : Pourquoi faire ? N'importe quel fleuve conviendra. Qu'il soit sale ou non, vous n'y rentrerez pas deux fois. Au contraire, l'eau sale répond à vos exigences beaucoup mieux, étant donné que vous ne pouvez pas entrer deux fois dans la même saleté, la même boue.

CHT : Il est vrai que vous pouvez remplir le calice en question par de la boue. Ainsi vous pourrez démontrer que l'immortalité consiste à transférer la boue d'un point A à n'importe quel autre point, qu'il n'y a que la boue dans l'espace de la création.

CHN : Y a-t-il des espaces où la création n'a pas droit de veto, où elle ne met pas des bâtons dans les roues ?

CHT : Vous longez une rue pleine de boue, et puis la boue s'arrête quelque part. Vous vous dites qu'il s'agit de la vraie création qui s'étend devant vous à perte de vue. Et si vous ne perdez pas la vue, vous vous mettez à exploiter cet espace immaculé. Vous y creusez des puits, vous en profitez pour vous approvisionner d'eau – et voilà, le tour est joué, comme je dis d'habitude.

CHN : On remplit enfin le calice. J'imagine la peur que l'on éprouve lorsque le calice nous montre sa fin, son bout, son vide. Ce n'est pas de l'angoisse. C'est une crainte et un tremblement que nous connaissons à ces moments-là.

CHT : Et ce n'est pas la peine de réciter Kierkegaard par cœur.

CHN : Et supposons qu'à ce moment-là, d'une manière miraculeuse, vous recevez un verre rempli d'eau pure et simple. Vous essayez d'en faire profiter le calice, mais votre tremblement vous en empêche. Vos doigts tremblent et cette eau précieuse tombe sur votre nappe.

CHT : Dans les contes russes il y a ce qu'on appelle « une nappe active ». En anglais, on l'appelle « *self-sufficient*. »

CHN : En français on pourrait l'appeler « autarcique ».

CHT : Les humains ne sont pas très contents, et on les comprend. Il y a des nappes qui se suffisent à elles-mêmes. Essayons d'en trouver parmi les humains. Les humains d'une espèce qui n'a besoin de personne. Les humains ont toujours des sponsors quelque part. Il y a une main d'où leur tombent les pièces d'or qui remplissent leurs poches.

CHN : Mais pas le calice de l'immortalité, si j'ai bien compris.

CHT : Bien au contraire : ces humains risquent la prison et, tôt ou tard, ils sont arrêtés. Parfois on les voit au milieu d'une salle d'audience dans leur uniforme. Alors, les journaux et les chaînes de télévision se mettent à condamner leurs protecteurs, en disant : « Celui-ci risque vingt ans de prison. Celui-là sera empoisonné par Poutine ou un de ses sbires. »

CHN : Poutine, lui aussi, remplit des calices. Sauf qu'au lieu de l'immortalité, il y verse la mortalité.

CHT : Il n'a pas besoin de calices pour ce genre d'opération. N'oublions pas qu'en Russie il y a des pénuries partout. Les pièces de rechange sont en tête de liste. Votre voiture boîte, littéralement. Vous avez besoin d'un boulon pour que votre voiture puisse avancer sans encombre. Où trouver ce boulon ? Vous vous adressez à vos murs parmi lesquels vous tombez sur quelques boulons qui vous semblent appropriés pour votre tâche. Vous les retirez

et les privez d'un support indispensable. Votre mur s'écroule. Au dernier moment vous lui prêtez votre épaule, mais votre épaule s'écroule, elle aussi. Que faire ?

CHN : Tout le monde se trouve par terre. Au bout de quelques heures, le parterre s'écroule, lui aussi.

CHT : Et tout le théâtre, étant donné que nous sommes à présent dans un théâtre.

CHN : Notre fantaisie nous transporte d'un décor à un autre. Sans peine, comme dit l'Assimile.

CHT : Comme disent des prophètes et des mauvaises langues. Vous vous sentez à l'aise, mais eux, ils ne sont pas satisfaits. Ils vous transportent ailleurs, dans un endroit mal famé, dans un trou quelconque, dans une flaque remplie de boue.

CHN : Vous faites de votre mieux pour vous lever, pour vous débarrasser de cette flaque, mais elle vous colle à peau ; elle vous suit partout. Vous préférez les chiens. C'est une flaque qu'on vous octroie à la place d'un chien fidèle.

CHT : Ou une femme détestable, ou un homme haineux. Les gens sont encore pires que les flaques. Une flaque est plus ou moins compréhensible. Vous pouvez sauter par-dessus une flaque, et elle ne vous éclabousse même pas. Essayez de sauter par-dessus un homme ou une femme. Vous aurez un coup dans le derrière ou dans les parties sensibles, fragiles de votre être. De votre *Sein*, comme disait Heidegger.

CHN : Et cela vous arrive tout le *Zeit*, comme disait le même Heidegger.

CHT : Et si vous essayez d'enjamber un être humain, il vous attrape par une jambe, vous tire vers le bas, vers son niveau d'existence, et vous vous rendez compte que votre cerveau ne fonctionne plus de la même manière. Il est rempli de basses pensées.

CHN : Parfois vous entendez une basse russe. Et vous entendez une voix caverneuse qui vous dit : « Reposez-vous un peu. Ce sont vos vacances. Profitez-en. Vous n'en aurez pas d'autres de sitôt. »

CHT : Une promenade avec une tache. On pense tout de suite à Boris Godounov qui a fait tuer le tsarévitch Dimitri. La tache brune qu'il voyait partout représentait le meurtre, la faute de Godounov qui, en principe, aurait dû l'empêcher de gouverner pendant si longtemps. Sept ans, huit ans, peut-être plus.

CHN : Et les autres ? Voyaient-ils cette tache ?

CHT : Non, ils parlaient plutôt du tsarévitch lui-même. Dommage qu'il ait disparu si tôt, si jeune. Et Godounov s'écroulait dès qu'il entendait les premières lettres du nom du tsarévitch. On lui disait « D » et il s'écroulait, il ne tardait pas à s'écrouler. En fait, on voulait lui dire

dourak, ce qui signifie « imbécile » en russe. On connaît ce mot – tant bien que mal – grâce à la comtesse de Ségur, née Rostopchine.

CHN : J'aimerais revenir à la flaque.

CHT : Mais nous y sommes tout le temps. La flaque de sang dont nous parlons ne nous ramène pas seulement à un piéton quelconque. Elle nous ramène à l'histoire russe, à l'histoire mondiale. Nous voyons des gens se promener avec des taches différentes. Par exemple, une tache d'huile. Cela nous parle d'un meurtre commis par un intermédiaire – un camion, par exemple. Ainsi les autorités soviétiques ont assassiné un grand acteur juif Mikhoels.

CHN : Il y a peut-être des taches qui nous rappellent des peintures. Par exemple le paysage que l'on voit autour du visage de la Joconde.

CHT : Je me rappelle ma première rencontre avec la Joconde. C'était en 1974. Ma première visite à Paris. À cette époque-là on pouvait approcher le tableau sans problème, on pouvait rester devant lui pendant des heures. J'y suis resté environ une demi-heure. Peu à peu une tache s'est mise à se détacher du portrait. C'était la bouche de la Joconde. Je ne voyais que sa bouche. Et puis le paysage s'y est ajouté. La bouche de la Joconde organisait le paysage à sa manière. Il y a des paysages qui pleurent, surtout s'il y a un saule pleureur au milieu de ce paysage. Le paysage de la Joconde souriait doucement, comme inspiré par sa bouche.

CHN : Les paysages, ont-ils besoin de nos sourires ou de nos pleurs pour exister, pour régir la vue ?

CHT : Peut-être. Il y a des philosophes – je ne partage pas leur point de vue – qui pensent que sans l'homme rien n'existe, même pas une boîte d'allumettes. L'homme illumine la création, d'après ces philosophes de pacotille.

CHN : L'homme peut détruire la création et, à mon avis, il s'apprête à le faire.

CHT : Vous voulez dire que les Russes de Poutine ne s'arrêteraient pas à la destruction de l'Ukraine ? Peut-on employer cet adage juif, dans ce cas particulier ? Une maison détruite, le monde détruit.

CHN : Un balcon détruit, le monde détruit.

CHT : D'après ces philosophes-là, les hommes et les femmes humanisent la nature qui, sans leur concours, sera dépeuplée à tout jamais.

CHN : Pour le meilleur ou pour le pire.

CHT : Je crois que la nature se débrouillerait bien sans nous, si nous lui foutions la paix.

CHN : Mais c'est la nature qui ne nous fout pas la paix, si vous me permettez de vous emprunter cette expression vulgaire. Les ouragans, les tempêtes de neige.

CHT : Poutine montre une carte du monde à quelqu'un. Au lieu d'une carte quelconque, le visiteur voit une page blanche. Il regarde Poutine et lui pose la question suivante : « Qu'est-ce ? le monde ? la Russie ? » et Poutine de répondre : « Oui, c'est la Russie sous la neige. Il neige souvent en Russie. »

CHN : Vous pouvez porter un peu de neige sur vous.

CHT : Ce qu'on fait couramment en Russie. On porte une quantité suffisante de neige et une paire de skis. Comme ça, les Russes ordinaires rivalisent avec les oligarques qui vont à Courchevel et dans d'autres endroits snobs. Pour parler du snobisme, rappelons un musicologue russe qui, à la question « Quels compositeurs préférez-vous ? » répondait ; « Berlioz, Bruckner et Offenbach. » Il n'y a rien de plus snob que cette combinaison.

CHN : Il ne faut pas non plus oublier les livrets d'Offenbach que l'on doit à la plume illustre de Ludovic Halevy. Le roi qui avance, Agagamemnon.

CHT : Dommage que l'on ne puisse pas faire la même chose avec le nom de Poutine. Mais j'aimerais qu'il meure de la même façon, de façon Agagamemnonienne. Un coup de hache sur la boîte crânienne. Ou je confonds avec Trotski ?

CHN : Récemment j'ai lu sur un drapeau : « La Révolution permanente. » Je pensais que cette révolution était à jamais révolue.

CHT : On pourrait se le dire. Mais automatiquement on se met à répéter ce mot : « révolu ». Révolu, révolu, révolu. Puis on se dit que l'on en a ras-le-bol. Au lieu de répéter le même mot à satiété, il vaut mieux ajouter quelque chose à « révolu », puisque souvent c'est la longueur et la durée qui comptent. La bouche, la langue et les lèvres se fatiguent assez vite. Alors, on dit : « Révolution ». Et on continue à le dire jusqu'à ce que quelques individus y prêtent attention.

CHN : Et la durée incommensurable de cet exercice donne lieu à cette ce qualificatif : « permanente ». Par conséquent, même si vous êtes fatigué pour de bon ou vous changez simplement d'avis et cessez votre litanie centrée sur le mot « révolution », vos collègues répliquent que la révolution est permanente. Vous êtes censé vous égosiller jusqu'à ce que vous tombiez raide mort.

CHT : Même les morts continuent leur chanson. Leur hymne plutôt. Grâce à leur damné bouquin et autres tralalas. Trotski continuait à chanter « La Révolution permanente » même après la mort. Et quand on essayait de lui fermer la bouche définitivement, il disait : « Ce slogan doit demeurer intact. N'oubliez pas la lettre capitale qui préside au terme « Révolution ».

CHN : Pour ne pas porter atteinte à cette révolution particulière, on a décidé de ne pas retirer la hache de sa nuque.

CHT : Je crois que ce n'était pas une hache ordinaire. Il y avait quelque chose d'alpin dans cette hache.

CHN : Une fois de plus, cela me rappelle les sports d'hiver. Il y a des Russes qui portent des skis, les autres ne se débarrassent jamais de leurs haches.

CHT : Parmi les derniers il y a des admirateurs de Dostoïevski. D'ailleurs, Stavroguine s'est pendu. Pourquoi ne pas honorer sa mort par une corde ? Vous portez une corde et, au moment donné, vous vous pendez – quand cela vous chante.

CHN : Et si cela vous chante tout le temps ? Si vous récitez le fameux poème dédié aux pendus que rien ne peut absoudre ?

CHT : Tsvetaïeva s'est pendu, mais on ne l'a pas privé de service religieux pour autant.

CHN : Des funérailles religieuses. C'était aussi le cas d'Ophélie.

CHT : On abrégé le service dans son cas, si mes souvenirs sont bons.

CHN : Mais on a tout de même permis de sauter dans sa tombe. Son frère exécuta ce saut et aussi Hamlet, un peu plus tard.

CHT : Cela ne faisait pas parti du service. Si vous permettez à tout le monde de sauter dans les tombes fraîchement creusées, vous aurez beaucoup de cadavres sur le dos.

CHN : Pourquoi ? pour quelle raison ?

CHT : Un séjour dans une tombe, quelle que soit la brièveté de ce séjour, risque de paraître trop attrayant, étant donné le calme de la mort.

CHN : Et si vous atterrissez en enfer ? Ce n'est pas au calme que vous serez confronté.

CHT : Tout est calme en dehors de ce monde, au-delà de ses frontières. Ici-bas ou ici-haut, si vous voulez, même un murmure est criard – au point que vous devenez sourd à tout ce qui dépasse l'entendement humain.

CHN : À tout ce qui est divin, autrement dit.

CHT : En parlant autrement, tôt ou tard vous atteindrez le domaine divin. Mais personne – à quelques exceptions près – n'a assez de patience pour parler autrement à longueur de journée.

CHN : Nous faisons abstraction des fous, j'imagine. En disant cela, nous ne tenons pas compte de votre aristocrate qui se trouve à présent entre les quatre murs d'une maison de fous.

CHT : Il y a beaucoup plus de murs dans cette maison. Et en plus de ces nombreux murs, il y a le mur qui sépare les fous des gens ordinaires qui continuent à se promener dans les rues de notre ville. Et partout ailleurs, d'ailleurs.

CHN : Partout ailleurs ? dans des maisons de fous également ?

CHT : J'aurais dû dire « paisiblement ». Plus ou moins. Vous risquez d'être attaqué en pleine rue, et les adolescents succombent souvent aux blessures qui proviennent des couteaux de toutes sortes, de toutes dimensions. En France aujourd'hui.

CHN : Vous dites « paisiblement ». Dans les asiles dont nous parlons, que font les inspecteurs, les gardiens, les médecins ?

CHT : Vous voulez savoir s'ils battent des fous ou non ?

CHN : Entre autres.

CHT : Oui, on les bat. Mais on utilise pour cette procédure des instruments spéciaux, conçus dans le but de guérir les fous de leur folie.

CHN : Où trouve-t-on ce genre d'instruments ?

CHT : Dans des magasins normaux.

CHN : Normaux ou ordinaires ?

CHT : Normaux. Les maisons ordinaires ne sont pas toujours normales.

CHN : S'approvisionne-t-on souvent dans les magasins anormaux ?

CHT : Oui. Sinon comment expliqueriez-vous le nombre de fous qui nous entourent et se promènent au milieu de nous librement ? comme s'ils n'étaient pas fous du tout ?

CHN : La folie s'exprime souvent par le sentiment qu'on appelle « l'amour ». À tort, peut-être.

CHT : Lorsqu'une conversation se met à rouler sur l'amour, tout devient invraisemblable. On pense, par exemple, que l'amour guérit de tous les maux, de tous les cancers. Vous demandez à un médecin : « Avez-vous finalement trouvé un remède contre le cancer ? » Et l'on vous répond : « Oui, depuis longtemps, pour ne pas dire depuis toujours. Vous savez, Adam et sa femme étaient amoureux l'un de l'autre ».

CHN : Mais ils ont souffert d'une maladie bien plus grave que n'importe quel cancer : la maladie de la chute.

CHT : Et Dieu annonça notre malédiction. « Vous souffrirez du cancer au cours de votre vie sur terre. Vous serez obligés de semer des semences, de récolter des semences, de labourer des malheurs. »

CHN : Tout cela revient à dire : « Les cancers sont rien à côté de la vie quotidienne. »

CHT : La vie quotidienne, c'est ce que nous récoltons tous les jours.

CHN : Et il y a des bons et des mauvais millésimes, comme disent les viticulteurs.

CHT : Un bon millésime est celui au cours duquel vous arrivez à vous réveiller sans vous dire : « J'ai mal à l'épaule droite, j'ai mal au ventre, j'ai mal à la poitrine. » Vous courez vers les toilettes, et c'est ainsi que la journée commence.

CHN : Vous quittez les toilettes et constatez que vous avez mal aux pieds et que vous n'arrivez même pas à mettre vos chaussettes.

CHT : Sans parler de vos chaussures. Par conséquent, vous vous promenez sans chaussettes, sans chaussures. Vous allez dans votre jardin pieds nus. Vous attrapez une angine, un rhume. Vous éternuez à n'en plus finir.

CHN : Vous finissez un jour, mais d'autres malheurs s'abattent sur vous pour prouver que le *perpetuum mobile* existe, malgré toutes vos affirmations.

CHT : Et puis votre vue baisse – à vue d'œil. Autrefois, vous arriviez à vous promener dans votre jardin et même le long des rues adjacentes. Pied nus, pied nus. On vous prenait pour Gandhi. On vous le disait, d'ailleurs. On vous posait des questions allant dans ce sens. « Que devons-nous faire, cher Gandhi ? » Et vous répondiez : « Vous devez vous aimer les uns les autres. Vous devez vous asseoir sur des rails, au lieu de vous battre avec vos voisins. »

CHN : On vous prend pour Gandhi ou pour un nudiste, si vous n'arrivez pas à enfiler votre chemise, si votre cravate reste toujours à la maison. On vous pose la question ; « Y aurait-il une plage aux environs de notre quartier ? »

CHT : Vous êtes perclus de rhumatismes, cela va sans dire. Un médecin énumère vos maladies et vous répondez toujours de la même façon : « Cela va sans dire, cela va sans dire. » Et on ne dit plus rien. C'est dans le silence que vous rendez votre dernier soupir.

CHN : Vous le rendez à qui ? à Dieu ?

CHT : Je n'en suis pas sûr. Certes, votre âme retourne vers le Créateur. Mais votre dernier soupir est trop insignifiant pour attirer l'attention des sphères supérieures. Il se dissout dans l'air. Les autres le sentent parfois. Ils se disent : « Tiens, encore un mort. Espérons que son âme trouvera finalement la paix. »

CHN : Et les autres disent simplement : « Paix à son âme » et cette exclamation a l'air d'un ordre. Nous savons tous qu'on ne peut compter sur la compréhension et le professionnalisme des âmes. Souvent elles errent dans les airs sans pouvoir trouver un havre de paix. Elles tombent sur des havres de guerre pendant leurs voyages. Elles y restent pendant des siècles. Seules les exclamations du genre « paix à son âme » peuvent les guider dans ces moments difficiles.

CHT : Il y a des gens, des gens méchants, qui disent « paix à son âme », tout en pensant « guerre à son âme ». Tout cela est ridicule au point de rendre risible nos réflexions sur les

états d'âme. Et l'amour est un de ces états. Dans sa dernière lettre que l'on a vendue récemment trois millions de dollars, Einstein parle de l'amour qui, pour lui, constitue l'élément essentiel, ce qui est plus ou moins normal. On parle même de l'amour entre les étoiles, comme nous le savons tous. Mais l'amour n'est pas de la colle, contrairement à ce que pense la multitude des gens. C'est plutôt un *rascol*, comme dirait un russe – quelque chose qui nous sépare, nous coupe les uns des autres.

CHN : Cela dépend du degré qu'atteint l'intensité de ce sentiment, j'imagine. La plupart des discussions de ce genre démarre au moment où l'on analyse la force de cette soi-disant colle. Cela ne colle pas, dit-on. La colle n'est pas assez forte – je risque de me détacher, de tomber et de mourir. C'est ce que les amoureux se disent de temps à autre. Et puis ils ne disent plus rien.

CHT : Ces dialogues interminables. « Tu ne m'aime pas assez. » « Si, je t'aime assez. » « Assez ! Tu dis n'importe quoi. » On entend une série de gifles et puis une voiture roule quelque part, s'éloigne de quelqu'un. Puis ses freins grincement et la voiture rebrousse chemin. On entend de nouveau des baisers, et on sent une centaine d'attouchements. Ils sont si tangibles qu'on sent tout cela sur sa propre peau. De nouveau, la voiture (la même voiture) se met en marche.

CHN : Et de nouveau les freins grincement. L'amour rebrousse chemin et on entend un bouchon sauter. On boit deux bouteilles de champagne, on s'embrasse mille-et-une fois. Ainsi s'écoule la vie humaine placée sous le signe de l'amour.

CHT : L'amour haineux, je dirai. Ce n'est pas pour rien qu'on dit : « L'amour et la haine sont interchangeables. » Mais on ne dira jamais cela à propos de l'indifférence.

CHN : Par contre, on entend assez souvent les dialogues du genre : « Je t'aime. » « Et toi, tu m'indiffères », ce qui veut dire que l'amour et l'indifférence marchent parfois ensemble. Main dans la main, pour ainsi dire.

CHT : J'irai un peu plus loin. Dans cette conjecture, l'indifférence ne tient pas la route. Si une femme pense que vous l'aimez, malgré tous les efforts que vous faites pour afficher votre indifférence – et il est vrai que vous ne l'aimez pas du tout – son insistance vous agace prodigieusement. Je ne connais pas d'autres exemples d'un agacement aussi démesuré. Vous êtes agacé au point de vouloir enlever votre chemise ou votre chandail et montrer votre poitrine à cette femme ; votre poitrine dénudée. Vous lui montrez votre poitrine et vous dites : « Regardez s'il vous plaît mon cœur ! Vous voyez qu'il ne bat pas pour vous. »

CHN : À un tel moment, il vaut mieux avoir une autre femme à vos côtés ; une femme dont vous êtes amoureux.

CHT : Ou dont vous pourriez être amoureux.

CHN : Et vous dites à l'autre femme, à celle qui vous inspire l'indifférence la plus profonde : « Regardez mon cœur ! Il bat pour elle. » Il serait mieux de pouvoir sortir le cœur de votre poitrine et de le montrer aux deux femmes. Malheureusement, il n'est pas permis de s'adonner à ce spectacle.

CHT : Cela pourrait être dangereux. Supposons que votre cœur ne batte ni pour une femme ni pour un homme. Ni pour le monde qui vous entoure. Il faudrait franchir une multitude de frontières pour vous trouver dans un monde qui vous convient, que vous seriez capable d'aimer un jour. C'est un exercice aléatoire.

CHN : Vous suivez votre monologue intérieur, et au bout de ce monologue, vous vous dites : « Je ne vous aime pas. »

CHT : Il y a des coups et des contrecoups. Il y a des ripostes et des retournements des situations. On dirait que rien ne se passe de manière directe et isolée. Vous pensez que votre arme est infaillible, mais tôt ou tard elle se retournera, se dirigera contre vous. Une armée veut se protéger contre les drones qui constituent l'arme moderne par excellence. Pas de pilotes, pas de parachutes qui ne s'ouvrent pas toujours.

CHN : Parfois on a l'impression qu'ils se referment, au lieu de s'ouvrir. Et vous tombez deux fois plus vite, ce qui contredit Galilée, si je ne me trompe.

CHT : Ce qui nous contredit aussi. Ce qui contredit et contrecarre tout le monde : personne n'aime tomber deux fois plus vite que prévu.

CHN : Prévu par qui ? par quoi ? Par les anges, comme d'habitude ?

CHT : Prévu par vos mauvaises habitudes. Vous pensez que vous pouvez quitter un avion en plein vol parce que vous avez un parachute. Mais n'oubliez pas que vous avez aussi un corps qui, en quittant un avion, se prive d'une protection supplémentaire. Vous n'êtes pas protégé par l'air, contrairement à ce que vous pouvez croire.

CHN : L'air ne nous protège de rien. Quelqu'un lance nonchalamment un projectile. Votre front s'y expose, sans le vouloir, inutile de le préciser. Personne ne s'expose volontairement aux projectiles.

CHT : Parlons des drones qu'une armée abat, grâce au brouillard que lance un appareil spécial.

CHN : Cela correspond plus ou moins à l'expression : tu as de la merde dans les yeux !

CHT : De la fumée – ne soyons pas vulgaires ! On échange quelques points d’exclamation, et on continue la discussion, comme si de rien n’était. On lance de la fumée et on pense que l’adversaire ne voit rien. En l’occurrence, il s’agit de drones qui n’arrivent pas à repérer leur cible. Au lieu de cette cible, ils voient de la fumée.

CHN : Et cela correspond plus au moins à l’expression : les fumées de l’alcool. Oui, on imagine l’air qui boit de la vodka et devient une sorte de fumée, au lieu de rester de l’air pur, respirable et adorable.

CHT : Votre imagination est trop fertile. Et trop fumeuse, si vous me permettez cette expression.

CHN : Que je vous la permette ou non, vous me contredirez de toute façon.

CHT : Le problème n’est pas là. Cette fois, il ne s’agit pas d’une discussion animée. Une question de vie et de mort, ni plus ni moins. Il y a de la fumée, on ne voit que de la fumée. Des deux côtés – c’est là le hic. Les drones ne vous bombardent pas. Mais vous, vous ne bombardez rien non plus.

CHN : Parce que vous voyez la même fumée qui vous empêche de voir les châteaux et les usines d’armement.

CHT : Ce qui prouve qu’il y a beaucoup de réciprocité de par le monde. Ou d’amour, si vous préférez. Je crois que vous préférez l’amour.

CHN : Je ne suis pas sûr que les drones aiment les missiles de l’ennemi. Ils n’aiment pas non plus les fonctionnaires qui lancent ces missiles en appuyant sur des boutons.

CHT : Pensez-vous que les boutons aiment ceux qui les touchent sans ménagement ? en cédant à des élans meurtriers ?

CHN : Il y a d’autres élans qui nous font toucher une multitude de boutons. Vous appuyez sur un bouton pour voir le corps nu de votre bien-aimée, et vous tombez sous le poids de l’extase.

CHT : Ou vous partez en fumée, si tout ce qui vous entoure est de la fumée. Par contre, si vous représentez quelque chose, si vous avez un poids susceptible de passer à travers les plafonds et les toits, vous êtes immortel. On vous soumet au test de l’immortalité. On lance une quantité incalculable de fumée dans votre direction, et pendant quelques secondes ou minutes, on ne voit rien du tout. Et puis vos contours se mettent à se préciser, et on constate que vous existez toujours, malgré quelques inconvénients, quelques épreuves que vous avez traversées.

CHN : Il vaut mieux de ne pas recourir aux drones au cours de cette épreuve, de cette prise de conscience. Vous existez bel et bien, et personne ne conteste votre existence. Et à un sceptique vous pouvez toujours répondre : « Lancez de la fumée en ma direction, et vous

verrez que je suis immortel. » Au lieu d'une fumée que vous êtes en mesure d'avaler en un rien de temps, vous recevez un drone – en pleine figure. Résultat – votre figure est abîmée, vous n'osez plus sortir.

CHT : Et si vous ne sortez pas, tout le monde se hâte de conclure que vous n'existez plus. Vous essayez de sortir, mais au moment crucial, vous vous rendez compte que le drone a détruit une série de tendons qui, par conséquent, ne vous obéissent plus.

CHN : Vous dites aux anges : « Fournissez-moi, s'il vous plaît, quelques tendons. » « Lesquels ? » demandent les anges. « Le tendon droit, le tendon gauche, le tendon numéro cinq, le tendon numéro sept. »

CHT : On ne vous fournit qu'un quart de tendons. Si on vous en avait fourni un tiers, vous auriez pu partir clopin-clopant. Vous ne partez pas. Vous restez où vous êtes, et cela veut dire que vous n'êtes plus immortel. Vous n'êtes plus perceptible, selon la formule de Berkeley.

CHN : Vous pouvez pourtant ouvrir une fenêtre et montrez vos doigts à la foule amassée sous vos fenêtres.

CHT : La vue de la foule n'est pas parfaite. Il faut d'abord pourvoir cette foule d'une multitude de lunettes de qualité.

CHN : Je vois la scène d'ici. Les membres de la foule se mettent à essayer les lunettes tout en marmonnant : « Non, cette paire ne me convient pas. » Ils tournent, se retournent en tous sens, en posant toujours la même question : « Cette paire me va-t-elle, d'après vous ? » Et quand ils voient une réussite sur le visage de leur concurrent, ils s'écrient : « Non, non, non, quelle horreur ! » L'essayage traîne en longueur, et vos doigts deviennent de plus en plus glacials. Bientôt ils se détachent de votre main et tombent sur le trottoir.

CHN : Et les membres de la foule ramassent les doigts, en se disant : « Ses doigts appartenaient à quelqu'un qui existait pour de bon. »

CHT : Il y a des philanthropes parmi ces membres. Ils décident de trouver le propriétaire de ces doigts qu'ils conservent précieusement dans leurs attachés-cases. Ils comprennent que les doigts en question sont tombés du ciel ou plutôt d'un étage supérieur de l'immeuble qu'ils voient à quelques mètres de leurs pieds.

CHN : Ils se mettent à grimper sur cet immeuble.

CHT : Ils dénichent quelques échelles et grimpent, grimpent, grimpent jusqu'à ce qu'ils trouvent le corps à qui appartiennent les doigts qu'ils portent toujours dans leurs attachés-cases.

CHN : Mais le corps ne respire plus : il a perdu connaissance au moment de perte des doigts qui s'est avérée très douloureuse.

CHT : On apporte un verre d'eau et on commence à asperger le visage de la victime dans l'espoir de la ressusciter.

CHN : On utilise même un téléphone pendu à un des murs. On appelle successivement le premier ange gardien, le deuxième ange gardien, le troisième, l'archange Gabriel et Jésus Christ.

CHT : Nous choisissons notre monde et le monde nous choisit. Celui-ci n'est pas encore notre monde, mais nous sommes fiers du fait que nous soyons choisis.

CHN : Que ce soit un monde qui opère ce processus ou quelqu'un d'autre. D'ailleurs, nous pouvons appeler cet autre « un monde » car, d'après nous, nous méritons un cadeau immense, incommensurable. La seule mesure qui convienne à notre raisonnement est « le monde ». Une femme nous choisit, et même si elle ne nous plaît pas vraiment, nous pensons avec orgueil : « Elle est un monde et ce monde, cette femme, nous préfère à tous les autres hommes de la terre. »

CHT : Ce qui veut dire que nous choisissons le monde qui nous a déjà choisis. Et ce, pour deux raisons. D'abord, il vaut mieux vivre dans un monde que n'importe où. Ce dernier, ce n'importe où, ne nous garantit rien ou presque, ce qui revient au même. En revanche, le monde mérite – de la part des penseurs, entre autres – une attention toute particulière. Hobbes a écrit à propos du monde et de son gouvernement, et Heidegger ne l'a pas passé sous silence, lui non plus.

CHN : Nous décidons donc de vivre dans une entité qui mérite tant d'attention de la part des grands de ce monde. Et si la mort nous dit que nous sommes presque obligés de le quitter – notre monde – nous lui disons : « Non, nous n'en avons pas envie. »

CHT : Mais la mort nous répond que nous resterons dans le monde choisi, quelle que soit la suite des événements. La suite des événements se précise. Cadavre, marche funèbre, cendres ou sable, larmes, couronnes de fleurs.

CHN : Et tout cela appartient au monde : fleurs, couronnes.

CHT : A-t-on choisi ce monde-ci ? La question qui se pose inéluctablement.

CHN : Nous choisissons sans doute les couronnes. En premier lieu.

CHT : Et même en deuxième lieu, si vous me permettez cette boutade. Mais les mots commencent à se moquer de nous, comme ils le font assez souvent. Synonymes, doubles sens.

CHN : Triples sens, si vous me permettez cette déviation légère.

CHT : Nous choisissons la couronne d'un empereur et recevons un triple sens à sa place.

CHN : Doubles sens, quadruples sens. Les causes et leurs effets se succèdent à l'infini. La cause est une couronne, un double sens nous transporte vers un cimetière et nous dépose dans un trou.

CHT : Mais il y a un mouvement à notre disposition. Et ce mouvement nous permet d'échapper à la fatalité de cette succession quasi inévitable.

CHN : Vous voulez que nous quittions le cercueil en ouvrant le couvercle, en sautant par-dessus tous ceux qui nous empêchent de sauter ? Ils ne pensent qu'à l'héritage.

CHT : On appelle ce phénomène « le mouvement libérateur ». Il nous indique la direction où nous devons chercher toutes sortes d'échappatoires. La liberté, autrement dit.

CHN : La liberté qui rompt la chaîne de la fraternité des causes, des effets désastreux, des cimetières qui jonchent notre route vers le paradis ou l'enfer.

CHT : Je me demande si on est libre de choisir entre ces deux entités. Les portes de l'enfer s'ouvrent, mais nous disons : « Vous vous trompez : j'ai choisi le paradis ! Le Don Juan de Bernard Shaw continue à choisir le paradis sur toutes les scènes du monde, et je suis d'accord avec lui. Et c'est en cela qu'on voit l'apparition et la consolidation de ma liberté. »

CHN : Et la liberté des animaux qui est souvent liée aux/ à celle des humains ? Un chien accompagne un cercueil où, d'après la famille du cadavre, gît et se repose le cadavre lui-même. Tout d'un coup, pour un oui ou pour un non, le chien se met à manifester son déplaisir. Les parents de son maître, à leur tour, manifestent leur déplaisir. L'intensité du déplaisir monte et à un moment donné, la situation devient intolérable. Personne ne la tolère, et une de ces personnes, un des accompagnateurs du cercueil décide de l'ouvrir. Et tous les témoins de la scène voient une autre personne que celui qu'on allait enterrer.

CHT : Une fois de plus, nous nous trouvons en présence du problème qu'on appelle communément « liberté ». D'habitude on ajoute à ce mot l'adjectif « humaine », mais à présent nous avons affaire à une liberté canine. Le chien n'était pas obligé de perturber la cérémonie en faisant comprendre aux parents du défunt que leur parent n'était pas dans le cercueil.

CHN : D'autant que leur rêves d'héritage se voyaient brisés – d'un seul coup.

CHT : Revenons à la liberté humaine. En Russie, on élève les enfants en fonction l'État que les autorités construisent dans leur cerveau, si tant est que l'on puisse appeler cet objet « un cerveau ». Même les enfants dont les capacités sont diminuées, les enfants infirmes, sont guidés vers le même but : la militarisation du pays.

CHN : On leur montre des canons, des missiles et ainsi de suite : la suite de ces missiles, de ces canons.

CHT : Et la présentatrice du programme qu'on montre à la télé dit : « Une fois adultes, ils sauront utiliser les armes de façon appropriée et utile. Mais n'oublions pas que leur entendement ainsi que leur horizon sont limités. Limités à quoi ? À ce qu'ils voient autour d'eux, c'est-à-dire leurs camarades. Les ennemis sont plus loin, ce qui tombe sous le sens. »

CHN : Oui, on se trouve d'habitude au sein de sa propre armée, pas au milieu des troupes de l'ennemi. Il y a des exceptions, naturellement : les espions sont toujours au milieu des représentants du camp hostile.

CHT : Alors, les adultes limités tirent sur ceux qui les entourent : sur les amis, les compagnons de combat. Pourquoi ? Parce qu'ils ne jouissent pas de cette liberté qui nous permet de choisir nos cibles. Deux choses les privent de cette liberté : leur entendement déficient et l'éducation anti-sentimentale qu'ils ont subie tout le long de leur enfance et leur jeunesse.

CHN : On ne leur disait pourtant pas qu'ils pouvaient impunément tirer sur les leurs.

CHT : C'est tout comme. John Dewey soulignait la différence entre l'éducation traditionnelle et celle fondée sur l'expérience personnelle. Cette dernière favorise l'approche personnelle du monde, des problèmes auxquels nous faisons face dans la vie quotidienne.

CHN : Le cas qui nous intéresse concerne probablement les traditions, les lois de l'État où l'action se déroule.

CHT : Dans la Russie d'aujourd'hui, vous vous exercez à la Kalachnikov avant d'ouvrir les livres de Tolstoï.

CHN : Et vous n'hésitez même pas : vous ne choisissez pas entre une Kalachnikov et Anna Karénine. On met une Kalachnikov à votre disposition et on vous dit : « Vous ne pouvez pas disposer de cette arme à votre guise. Vous devez tirer sur l'ennemi. » Ensuite on vous montre l'ennemi en question et vous tirez, à volonté ou sans volonté.

CHT : Il n'y a pas de touches personnelles dans cette affaire : tout est étatisé.

CHN : Et vous chantez : « Debout, pays gigantesque. Debout et prépare-toi. Prépare-toi aux tirs interminables, justes et bénis de tous les côtés. »

CHT : Nietzsche dit qu'en présence de la morale et d'une autorité politique – si je ne me trompe – on ne réfléchit pas ; on obéit. Et la morale russe veut que l'on soit patriote. Les autorités suivent les ordres de cette morale et tout devient un ordre, un ordre interminable. Mais cela me fait penser aux coïncidences qui font allusion à une sorte d'organisation dont nous sommes tributaires.

CHN : Le Tout-Puissant, comme d'habitude ?

CHT : Pas nécessairement. Il y a tant de tout-puissants de par le monde – les milliardaires, par exemple – que tout s'apparente à du papier à musique. On marche, on obéit à une organisation dont on ignore les lois, on exécute une symphonie, sans savoir à quoi elle rime.

CHN : Elle ne rime à rien, comme d'habitude.

CHT : Il y a sans doute une rime clandestine, un poème qui nous parle de nous-mêmes. Et comme nous ne connaissons ni le poème ni nous-mêmes, tout baigne dans un brouillard dont nous avons déjà parlé, me semble-t-il.

CHN : On parlait de fumée.

CHT : On parlait aussi du feu, mais tous ces bavardages ne nous mènent à rien.

CHN : Dans quel sens ? à rien ? Rien est quelque chose, si l'on se place du point de vue d'un objet défini par un mot. Si l'on pense qu'un mot est un objet. On le croyait dans la Grèce antique, si mes souvenirs sont bons.

CHT : Ils sont sans doute bons. Si les souvenirs sont mauvais, tout est mauvais. Rien ne vaut plus rien.

CHN : C'est facile à dire, mais c'est difficile à faire.

CHT : Faire quoi ? pourquoi ? Parce qu'il est difficile d'agir dans un monde où règnent des nullités ? En parler de cette façon est nul. Ou nullissime. D'ailleurs, ce nullissime est mieux que n'importe quel nul.

CHN : Pourquoi ?

CHT : J'aime ce mot. J'aime tous les simes. C'est un amour qui n'a pas de sens, je l'avoue.

CHN : Les aveux de ce genre ne valent rien non plus. Je me demande si un jour on tombera sur quelque chose qui ne revient pas au même.

CHT : Ou quelqu'un.

CHN : Un Russe contestataire. N'importe quel opposant de Poutine.

CHT : Un despoutine ? Ces despoutines sont des despotes – à leur manière.

CHN : Mais ils ont *leur* manière d'être despote.

CHT : Pour être personnel, pour avoir une personnalité, quelles que soient son intensité et sa valeur, il faut parfois mettre son point de vue en italiques.

CHN : Si on écrit un livre et si on a envie de recourir à une langue étrangère, on met les mots étrangers en italiques.

CHT : Une tradition qui nous personnalise au milieu d'une médiocrité foncière et quasi omniprésente.

CHN : *I don't think so.*

CHT : On nous parle de la nécessité de l'examen critique. D'accord, je dis « d'accord » et je me mets à critiquer mon attitude vis-à-vis du monde. Avec quoi serai-je d'accord ? Je ne suis même pas d'accord avec mes propres paroles. En tout cas, cette attitude de tolérance qui s'exprime par ma bouche ne me convient pas du tout. J'ai mal un peu partout et tout ce que je touche blesse mon sens esthétique. Par exemple, cette table n'est pas assez douce au toucher, et elle a l'air de me repousser dès que j'essaie de l'approcher dans le domaine du toucher, de la vie réelle, dans le domaine du contact entre moi et les objets.

CHN : Il vaut mieux d'adopter une attitude d'intouchabilité. Nous ne touchons rien lors de nos passages à travers une pièce ou une prairie. Nous avançons, nous nous frayons un chemin à travers l'air ambiant, et tout va bien. Les intouchables sont partout, et il ne faut surtout pas les toucher.

CHT : Depuis quelque temps, j'ai mal aux jambes. Lorsque je descends un escalier, je dois m'appuyer tantôt sur une rampe, tantôt contre un mur. Récemment le mur où je mets d'habitude ma main était fraîchement peint et j'ai laissé ma trace sur cette partie du mur. C'était désagréable. Sans le vouloir, j'ai gâché le travail de la femme qui avait mis du temps à passer son pinceau sur le mur en pensant à la beauté de la maison où j'habite depuis une dizaine d'années, voire plus.

CHN : C'est comme ça que certains peintres travaillaient en Amérique il y a quelques décennies. Ils continuent à le faire, d'après mes calculs.

CHT : Les calculs sont trompeurs, les mains aussi. On laisse des traces, des empruntes, mais à la mort, on disparaît complètement, de sorte que même nos parents ne nous reconnaissent pas tout en regardant nos photos. Ils se demandent qui est cet être qui les regarde. D'ailleurs, ils se demandent aussi si cet être les regarde ou non. Une photo nous regarde-t-elle ? C'est la question qu'ils se posent.

CHN : Et ils répondent « non ». Cette photo est là pour qu'on reconnaisse une tranche de vie, mais cette tranche n'existe plus. Et même si on la regarde, rien ne transparaît dans l'air opaque de la pièce où se trouvent la photo et les spectateurs.

CHT : À part la peur, à part la peur. Nous nous posons beaucoup de questions. Nous nous demandons si nous ne sommes pas par hasard une photo que quelqu'un regarde.

CHN : Si nous ne sommes pas en définitive qu'un papillon qui vole au milieu d'une nuit qui n'a pas fin.

CHT : Et si je suis un papillon, j'ai peur que quelqu'un m'attrape pour me coller sur un carton, pour me mettre dans sa collection ou, pire encore, dans un musée.

CHN : Imaginez la situation : vous êtes exposé dans un musée. Il y a des gens qui pensent à vous la veille de leur visite au musée. Ils se disent : « Demain nous le verrons, nous l'étudierons à notre guise. Et il ne bougera pas. Il n'arrivera plus jamais à bouger : l'épingle le tient bien. »

CHT : J'ai mal aux jambes, mais j'arrive toujours à me déplacer. Si j'étais épinglé sur un mur, je ne pourrais plus me déplacer du tout ; même pas le long de ce mur.

CHN : Pourquoi se déplacer sur un mur ? dans quel but le ferait-on ?

CHT : Les êtres pensants sont passionnés. Ils explorent tout ce qui se situe à portée de leurs mains, de leurs jambes, de leurs regards dont la curiosité ne s'éteint jamais.

CHN : Il faut l'éteindre pourtant, sinon on risque de se fourvoyer, de tomber dans un précipice.

CHT : C'est vrai qu'il y a des précipices, et dès que l'on se met à explorer quelque chose, on touche le fond de quelque chose. Pas nécessairement le fond du phénomène que l'on étudie.

CHN : Parfois on touche le fond des fonds, et on se prélassé dans ce fond, à la surface de ce fond.

CHT : Quoiqu'on fasse, on est toujours à la surface de quelque chose. Ce n'est pas pragmatique, ce genre de remarque. Il vaut mieux être précis et pragmatique, sinon on meurt d'inanition. En tout cas, les anglophiles le pensent, à mon avis.

CHN : Sinon on parle en l'air. D'après eux. D'après moi.

CHT : Disons quelque chose de concret et d'utile. Voici une citation de saint Augustin : « Les gens se trompent en appelant maîtres des gens qui ne le sont pas. » Se trompe-t-on en appelant saint Augustin maître ?

CHN : J'imagine que non, sinon il ne serait pas un saint.

CHT : Les saints se trompaient assez souvent. C'est leur attitude qui nous fascine, pas leurs philosophies.

CHN : On se trompe quand on ne donne rien à un pauvre qui mendie dans la rue. Même si vous êtes Kant, vous pouvez vous tromper si vous ne faites rien pour combattre la pauvreté de toutes vos forces.

CHT : J'imagine qu'avant de quitter la maison pour effectuer une de ses promenades mythiques, Kant mettait quelques pièces d'or dans ses poches pour satisfaire l'avidité des mendiants qu'il rencontrait sur sa route.

CHN : J'irai même plus loin. L'itinéraire de sa marche s'appelait « la route des mendiants » ; j'imagine.

CHT : N'allons pas trop loin : Kant devait réfléchir non seulement à la maison, devant son bureau, mais aussi pendant ses promenades. Les mendiants, leurs insistances malencontreuses l'auraient sans doute fait perdre le fil de son analyse approfondie et combien véridique.

CHN : On trouverait dans ses livres les notes suivantes : « Un mendiant, trois pièces d'or. »
« Encore un mendiant, deux pièces. Il ne reste plus rien dans ma bourse. »

CHT : Comment savoir si quelqu'un qu'on appelle « maître » ne l'est pas ? Quand vous avez affaire à Poutine, vous savez pertinemment qu'il n'est pas un maître.

CHN : C'est un esclave d'idées fausses, ridicules et pernicieuses.

CHT : C'est aussi un esclave de ses ambitions qui ne sont pas moins ridicules que ses pensées.

CHN : C'est la même chose – ses pensées et ses ambitions. À vrai dire, il n'a que des ambitions. Il ne pense plus.

CHT : Quelqu'un a dit : « Poutine n'est pas Pascal. » C'est une évidence.

CHN : Y aurait-il des Pascal aujourd'hui ? Pour être Pascal, il faut naître au moment où il est né, au siècle qui a vu l'éclosion de ses pensées.

CHT : Il faut avoir sa mère. Et son père aussi. Si sa mère avait eu un autre homme dans sa chambre, Pascal ne serait pas né.

CHN : Ou il aurait été mort-né. Ou borné.

CHT : « Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son état. » Parmi tant d'autres, Machiavel parlait de Poutine qu'il ne connaissait pas.

CHN : Ce n'est pas la peine de connaître Poutine pour en parler, pour savoir ce qu'il est. Même dans trois siècles, les gens parleront de Mister X qui sera un nouveau Poutine. Ou un nouveau Raspoutine.

CHT : Il n'y a rien de nouveau dans l'histoire, dira-t-on dans quatre siècles.

CHN : Il serait beaucoup plus facile de vivre dans le monde et aussi dans l'histoire, si les vrais maîtres portaient sur eux l'inscription dont nous sommes en train de parler : « Maître. »

CHT : Mais il y aurait des faux prophètes – appelons-les ainsi, pour ne pas nous casser la tête inutilement – qui contesteraient cette inscription, sa validité intrinsèque. Il faudrait, alors, y ajouter le mot « vrai » ou « le seul et l'unique » et cetera, et cetera.

CHN : Le problème de la liberté me chiffonne toujours, même si ce n'est pas le seul problème auquel nous soyons confrontés. D'ailleurs, si ce problème existe, la liberté est un faux problème. Si ce choix existe et nous tracasse, il n'y a pas de liberté. Nous ne sommes pas libres d'ignorer ce problème.

CHT : Oui. La liberté est à nos pieds, mais nous ne la voyons pas puisque nous ne connaissons pas la différence entre la liberté et l'esclavage, entre le libre arbitre et l'arbitre emprisonné par un tas de circonstances. La gravité nous met les bâtons dans les roues, et la gravité de ce problème est plus grave encore, puisqu'il s'agit de la force à laquelle nous sommes soumis – autant que les astres et les pommes.

CHN : Il suffit donc de ramasser la liberté qui traîne à nos pieds. Mais si on nous le fait remarquer, nous répondons : « Ah bon ? Je ne vois pas mes pieds. Où sont-ils ? »

CHT : En ce cas particulier, nous sommes prêts à nier l'existence de nos pieds. Pourquoi ? Parce que nous sommes paresseux au point de ne pas vouloir nous baisser et ramasser une feuille de papier où figure le mot « liberté ». Il nous saute littéralement aux yeux.

CHN : Pour ne pas admettre que nous sommes esclaves de nature, nous disons que nous n'avons pas d'yeux. Et si on nous demande comment nous nous débrouillons pour avancer, pour voir la route que nous empruntons en toute confiance, nous disons : « Une sorte d'intuition, vous savez. »

CHT : Alors, vous pourrez sans doute m'expliquer un phénomène plutôt bizarre. Vous allez n'importe où, vous faites des courses pour acheter du jambon. C'est important, certes : personne ne veut mourir de faim ; même pas ceux qui refusent la nourriture pour prouver une thèse ou un autre. Vous achetez donc du jambon ou du saumon, mais la liberté est plus importante que le saumon, n'importe quel saumon.

CHN : Elle est plus importante que la truite saumonée. Elle est plus importante que le caviar, me semble-t-il.

CHT : Il n'y a rien de plus important de par le monde. Elle gît à nos pieds. Et pourtant nous ne la ramassons pas, cette liberté. De temps en temps, nous disons « merde » à propos d'une bagatelle. Il ne s'agit même pas d'une bagatelle de Beethoven, tant s'en faut. Et quelqu'un est capable de dire, en entendant ce mot qui sort de notre bouche : « Cet homme est libre de ses mouvements. » Des mouvements de sa langue, de toute façon.

CHN : Elle est drôle et pitoyable, cette condition humaine. Votre langue se balade à travers votre palais et effleure même votre gosier de temps à autre. Mais vous, vous n'êtes pas libre.

CHT : Oui, un groupuscule de philosophes nous dit que nous ne sommes pas libres, contrairement à ce que nous croyons en toute sincérité.

CHN : Une minorité intellectuelle nous écrase lorsqu'elle utilise tout son poids pour nous écraser. Nous leur disons : « Laissez-nous tranquilles. Que voulez-vous de nous ? Nous sommes heureux et nous n'avons cure de votre liberté, de la liberté de votre espèce. Notre

bonheur est peut-être primitif, simpliste, mais c'est un bonheur quand-même, quoi que vous disiez à ce sujet depuis votre piédestal artificiel. »

CHT : Les philosophes continuent à utiliser leur poids, et nous nous sentons humiliés, pour ne pas dire anéantis. Et encore, et encore. Si nous ressentons cette humiliation, tout n'est pas perdu. Un espoir lui quelque part.

CHN : On se demande où.

CHT : Si vous vous le demandez, tout n'est pas encore perdu.

CHN : Et pourtant, je crois que tout est perdu.

CHT : Si vous le pensez, tout n'est pas encore perdu.

CHN : Aujourd'hui, on pense bien plus à l'immortalité du corps qu'à celle de l'âme. On se dit sans doute que dans un corps sain et sauf l'âme demeure saine et sauve. Par conséquent, ce n'est pas la peine de prendre un soin particulier de l'âme.

CHT : Dans un corps sain et sauf. Oui, le corps dure plus longtemps de nos jours, grâce au progrès dont nous sommes tous fiers. Mais on n'arrive pas encore à geler les corps, à les mettre au frigo, à l'abri des années, des rides et de la putréfaction, en général.

CHN : Il paraît qu'après la mort, il nous reste un peu de sang dans le cœur. On pourrait, à mon avis, utiliser ce sang pour asperger tous les organes internes et externes. Comme l'essence que l'on met dans les voitures pour qu'elles roulent sans accroc jusqu'à leur destination.

CHT : Et la destination n'est pas le péril, contrairement à ce que les pessimistes s'imaginent presque automatiquement.

CHN : Il y a les lamas tibétains qu'il ne faut surtout pas oublier dans ce domaine.

CHT : Vous voulez dire que dans le domaine de la longévité ou, disons plutôt, dans celle de l'immortalité, les lamas jouent un rôle très important. Ils s'endorment dans leur cercueils ou sarcophages, que sais-je, et plusieurs décennies plus tard, on les retrouve presque vivants, quasi immortels.

CHN : C'est exact. On dit qu'ils bougent les doigts, comme s'ils voulaient jouer du piano.

CHT : Je crois qu'ils veulent plutôt bénir quelqu'un.

CHN : Est-ce que les lamas bénissent quelqu'un ? les humains ? D'après ce que j'ai cru comprendre, ils ne bénissent que les animaux.

CHT : À quoi bon bénir les animaux ? Ils ne font de mal à personne.

CHN : Il y a une dizaine d'années, un chien vous a mordu.

CHT : Ils vous mordent et parfois ils vont jusqu'à vous manger. Mais s'agit-il d'un péché ? Ils cèdent à l'instinct que Dieu planta dans leur corps au moment de la Création.

CHN : En tout cas, les doigts des lamas bougent. Il y a un lama qui arrive à mouvoir les autres membres. En pure perte, d'ailleurs, car ils ne réussissent pas à manier les objets à leur guise.

CHT : À aucune guise, si j'ai bien compris. Vous bougez les doigts. Ensuite les doigts se mettent, se posent sur votre tête, comme pour vouloir bouger vos pensées qui se doivent de nous donner de bons conseils, de nous guider dans de bonnes directions.

CHN : Les doigts bougent sur notre tête et celle-ci bouge aussi, mais les pensées sont enracinées dans l'immortalité immobile qui ne sert strictement à rien.

CHT : Les cellules sont vivantes, d'après les élèves du lama. Elles bougent aussi pour propulser le corps vers de nouveaux exploits, comme disaient les communistes soviétiques.

CHN : De quels exploits parle-t-on dans ce contexte ? Une tonne de métal fabriqué dans une usine qui a succombé à la vieillesse et à la mort avant tous les lamas.

CHT : Une tonne de vie, plutôt. Je ne sais pas de quelle manière cette tonne s'exprime, mais il doit exister une tonne de vie, deux tonnes de vie. Quelque part.

CHN : Ou un ton de vie, le « la » de la vie.

CHT : On les appelle « les fossoyeurs de la mort ». Certains lamas. Je parle de ceux qui approchent la mort – à tâtons, pour commencer. Tout le monde a peur de la mort, même les lamas. Quand vous devenez lama, on vous dit en présence de vos confrères : « Tu es un lama dorénavant, mais cela ne signifie pas que tu puisses braver la mort impunément. Elle est plus forte qu'un lama ordinaire, par conséquent tu dois d'abord devenir un lama extraordinaire.

CHN : Est-ce que cela suffit ? Un lama extraordinaire est-il plus fort que la mort ? n'importe quel lama extraordinaire ? Ou y a-t-il des lamas extraordinaires numérotés ? Le numéro quatre pourrait-il affronter la mort impunément ?

CHT : Pas tout à fait. Ou pas du tout, pour être franc. Comme je l'ai dit tout à l'heure, n'importe quel lama numéroté doit approcher la mort sur la pointe des pieds. Et aussi à tâtons. On ne sait jamais ce qui peut arriver dans le voisinage de la mort. Un toit risque de vous tomber sur la tête et sur lapoitrine. Et sur les jambes, si bien que vous ne serez plus capable de vous avancer en direction de la mort.

CHN : Bon, vous avancez clopin-clopant, tandis que la mort vous regarde droit dans les yeux, j'imagine.

CHT : Pas tout à fait, mais cela n'a pas d'importance : que la mort vous regarde droit dans les yeux ou non, vous avez peur. Et vous tremblez de tout le corps, de tout votre corps. La mort

tremble aussi : c'est son état naturel. Mais il faut comprendre et retenir cette vérité : la mort ne tremble pas de peur.

CHN : De quoi tremble-t-elle ?

CHT : Elle a une envie irrésistible de vous avaler tout cru. Elle arrive à peine à se retenir, à ne pas bondir vers votre corps chétif.

CHN : D'accord. Supposons que vous êtes tout près de la mort. Que faites-vous durant cette proximité qui ne dure pas, selon mes calculs ? Tôt ou tard, la mort cédera à son élan et vous dévorera, quel que soit votre grade, votre marche sociale dans la vie de tous les jours.

CHT : La mort avale aussi bien les généraux que les maréchaux, même s'ils se trouvent en dehors des champs de bataille.

CHN : Pour devenir un fossoyeur de la mort, il faut avoir une pelle. Ou faut-il un bulldozer pour effectuer une telle besogne ?

CHT : Un bulldozer ? pour la mort ? Non, non, pas du tout. La mort est une affaire individuelle, et par conséquent une pelle suffit amplement, à condition que vous sachiez la manier.

CHN : On la manie différemment en présence de la mort ?

CHT : Ma réponse est prévisible : nous sommes toujours en présence de la mort. Mais cette fois, il s'agit d'une présence physique, pas d'une présence métaphorique et symbolique.

CHN : Faut-il s'entraîner dans un jardin d'enfants, dans une cour quelconque, avant de s'attaquer à la mort ?

CHT : Dans l'enceinte d'un cimetière. Vous vous réfugiez dans un cimetière, et vers minuit, vous vous mettez au travail. Vous creusez une tombe, mais pas celle qu'on destine d'ordinaire à un corps humain, aux cadavres que nous connaissons tous ~~par cœur~~. Cette fois il s'agit de la mort. Il s'agit d'une tombe d'une autre espèce.

CHN : Je ne l'oublie pas un seul instant. *Memento mori*, comme on dit. Mais en quoi la tombe de la mort diffère-t-elle d'une tombe normale ?

CHT : La mort est mille fois plus gigantesque que n'importe quel humain. Même Alexandre le Grand était des dizaines de fois plus petit que la mort.

CHN : La liberté, à quoi sert-elle, si elle ne nous permet pas de choisir l'immortalité — du corps, s'entend ?

CHT : La liberté nous autorise à choisir notre façon de vivre, notre attitude envers les hommes et les femmes. Nous sommes nés, mais nous contestons nos organes sexuels. Nous disons à notre mère : « Je ne suis pas un homme, contrairement à ce que vous pensez, chers parents. Vous pensez que mon pénis joue un rôle prépondérant dans ce que l'on appelle « le

style de vie ». Pas du tout. C'est un morceau de tissu qui ne vaut rien, étant donné que je veux le faire remplacer par un vagin ou quelque chose de semblable. En tout cas, mon désir le plus précieux et cher consiste à devenir une femme, une fois pour toutes. Je jure de ne pas changer d'avis au cours des années qui me restent à vivre dans ce monde bipolaire.

CHN : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. À un moment donné, cet ex-homme, cette femme, si l'on prend en considération le temps qui s'écoule sous nos yeux, risque d'en avoir ras-le-bol.

CHT : De quoi ? J'avoue de ne pas pouvoir vous suivre.

CHN : Il ou elle peut se mettre à détester tous ceux qui mesurent sa valeur d'après les dimensions de ses seins ; ça n'arrive jamais aux hommes. Il y a des femmes et aussi des hommes qui prêtent attention à la longueur de vos jambes, que vous soyez homme ou femme, mais les seins ne concernent que les femmes. Je veux dire par là que seules les femmes jouissent de ce privilège ou souffrent de cette malédiction.

CHT : C'est exact. Je connais une femme qui répète à longueur de journée : « Soyez maudits, mes seins. Soyez maudits ! »

CHN : Quant aux jambes, la nuance suivante s'impose, me semble-t-il. Un homme peut se plaindre de la longueur et de la forme de ses jambes. Mais, à ma connaissance, il ne va jamais jusqu'à les maudire. En tout cas, il ne le fait pas en public.

CHT : Votre sexe influence votre vie dans d'autres domaines qu'il ne faut pas dénigrer ou même sous-estimer. Dans le domaine du cerveau, par exemple. Les femmes pensent et agissent autrement. On dit rarement au sujet d'un homme (quelle que soit son orientation dans ces matières) : « Il se comporte comme Venus ou comme Aphrodite. » Il se comporte comme Patrocle. On peut le dire à la rigueur, pourquoi pas ? Mais pas comme Aphrodite, pas comme Aphrodite.

CHN : Pourtant on peut dire au sujet du même homme qu'il se comporte comme Marlène Dietrich. À cette occasion, beaucoup d'entre nous se souviendront de *L'Ange bleu*. D'autant qu'en russe on désigne les homosexuels à l'aide de cette couleur. On dit : « C'est un bleu » ou « c'est un bleu marine », ce qui est encore plus raffiné.

CHT : Donc la liberté vous donne cette possibilité que l'on ne doit pas négliger, sous aucun prétexte. D'habitude on parle de liberté dans le domaine de la politique. Au sujet des Russes d'aujourd'hui, par exemple. Récemment, à la télévision, j'ai vu une Russe qui parlait de la lettre qu'elle avait envoyée à Poutine. Quatre copines ont mis leur signature en bas de cette lettre. Elle parlait d'esclavage : « J'espère que des millions de nos compatriotes se joindront à

nous. Ce serait une foule non négligeable, d'autant qu'aucun gouvernement ne peut passer sous silence une telle manifestation de la colère populaire. »

CHN : J'imagine la situation : une centaine de femmes avancent vers le Kremlin, et une centaine de policiers les arrêtent, une à une. Les dictateurs ont toujours besoin d'exemples, de punitions exemplaires. Les policiers violent ces femmes sur la place Rouge et aussi dans les rues avoisinantes. Ils ont tout leur temps. Les autorités russes leur conseillent même de prendre leur temps. Par conséquent, chaque policier viole trois ou quatre femmes dont les corps jonchent dorénavant la capitale. Il n'y a pas assez de balayeurs pour les enlever : tout le monde est au front.

CHT : Nous n'avons donc pas terminé l'analyse de la liberté que nous nous étions proposés de faire, emportés par notre élan investigateur. Les policiers violent les femmes qu'ils attrapent sur la place Rouge et ailleurs. Ils en violent trois ou quatre. Même si vous ne violez qu'une seule femme, cela requiert non seulement un tantinet de courage, mais aussi une quantité non négligeable d'une liberté acquise au cours d'un entraînement libertaire. Appelons cela de cette façon peu orthodoxe.

CHN : Peu importe l'appellation. Ce qui compte à présent, c'est le viol, et on se demande si la quantité de liberté est vraiment immense dans les circonstances. Après tout, les femmes font fi de la loi qui leur proscriit de manifester leur mécontentement sur la place Rouge et même partout ailleurs. Elles le font, pourtant, et par conséquent les policiers sont presque obligés de les violer.

CHT : Ils peuvent les arrêter sans les violer – n'importe qui vous énoncera cette vérité.

CHN : D'accord. Dans ces circonstances – avouez-le – il est plus facile de passer aux actes, à cet acte dont nous parlons, que dans une conjoncture habituelle. Une femme rôde dans une ville. Vous la voyez et vous ne la trouvez pas mal. Contrairement à ce que pensent certains de nous, vous ne passez pas à l'acte tout de suite. Vous lui parlez, d'abord. Vous commencez ce qu'on appelle « la séduction ».

CHT : C'est aussi un acte, à ce qu'il me semble.

CHN : D'accord, d'accord. Mais ce n'est pas un acte criminel.

CHT : Si, c'est un acte criminel, d'après un certain nombre de femmes. On leur adresse une parole amicale, et elles se mettent à crier : « Cet homme est sur le point de me violer. Arrêtez-le avant qu'il ne passe à l'acte. »

CHN : On vous arrête, on vous amène quelque part, dans une salle d'audience ou dans une pièce remplie de policiers. On vous dit : « Vous êtes un violeur. Vous êtes aussi un voleur car vous volez la tranquillité et la sérénité de cette femme. Méchamment, vous volez sa paix

d'esprit. Et vous étiez aussi sur le point de violer son corps qui ne vous a rien fait. » Alors, vous pouvez dire à vos juges et aux autres : « Je ne demande pas mieux. Que son corps fasse quelque chose à mon corps. Qu'il porte préjudice à la paix de mon corps ! »

CHT : Nous nous enfonçons trop dans la matière. Pas dans cette matière. Dans la matière tout court. Et la matière est beaucoup plus pesante que l'esprit qui vole partout ; parfois à la vitesse de la lumière.

CHN : « Mais je n'ai rien fait », riposte un criminel présumé. « Je lui ai dit simplement : 'Vous êtes tellement belle. Ce serait dommage de ne pas mettre en valeur votre corps magnifique et sans faille.' » « Vous n'auriez-pas dû lui parler de cette manière », rétorquent les juges.

CHT : Je prévois aisément sa réponse. « Aurais-je dû lui dire que son corps est plein de failles ? que son corps est difforme, autrement dit ?

CHN : Autrement dit, autrement fait. En tout cas, on vous met sous les verrous, dans une cellule où vous passez trois ou quatre ans. Cela dépend.

CHT : Cela dépend de quoi ?

CHN : De la façon dont on juge la liberté à l'endroit où vous vous trouvez.

CHT : Dans cet endroit – s'il est situé en France – on doit admettre que dans une situation précaire on peut prendre ses libertés – beaucoup plus amplement que dans une situation stable. Prenons mai 68.

CHN : On le prend souvent, ce mai 68. Cela vient souvent à propos.

CHT : Ce fut un élan libertaire par excellence. Il ne faut pas oublier, pourtant, que les trois fondements de l'autorité – tradition, nature et sacré – n'étaient déjà plus incontestables.

CHN : En Russie d'aujourd'hui, les traditions renaissent car les homosexuels, les lesbiennes et même tous ceux qui veulent changer de sexe pour une raison ou pour une autre ne sont pas tolérés au sein de la société. En dehors de ce sein, ils continuent à se voir par intermittence, mais leurs soirées nues, comme on les appelle, se trouvent constamment sous le bombardement des articles qui paraissent dans la presse.

CHT : On est censé de faire l'amour selon les traditions millénaires. Mais on oublie qu'en Grèce, entre autres, on aimait les garçons et même Socrate, surtout Socrate, s'adonnait à ce plaisir avec volupté, comme s'il s'agissait d'un problème philosophique.

CHN : Donc, en Russie on ne met pas en doute la valeur des règles d'or établis par la tradition. On peut par conséquent douter de l'avènement de leur mai 68. Ce sera peut-être un juin 60. Et encore, et encore.

CHT : Nous oublions les animaux. Nous parlons trop des êtres humains, de leurs travers et de leur... Comment pourrait-on appeler ça ? de leurs endroits ?

CHN : Ce n'est pas la peine de l'appeler, quelle que soit cette appellation. Parlons plutôt des animaux, de leur karma.

CHT : Les êtres humains – c'est la dernière fois que j'en parle – veulent non seulement opérer plusieurs changement à l'intérieur de leur propre domaine ; c'est-à-dire, à sein de l'humanité, du genre humain. Certains veulent basculer vers le règne animal.

CHN : Pour quelle raison ? D'après la Bible et d'autres sources de notre science et connaissance, les êtres humains sont les sommets de la création.

CHT : Parce qu'ils savent à peu près tout au sujet de la mort. Je pourrais me passer de cette connaissance.

CHN : Passons, passons. Certains d'entre nous veulent se débarrasser de la parole stricto sensu. Certes, les animaux communiquent entre eux. Même les êtres humains arrivent à les comprendre grâce à un court entraînement.

CHT : Si un chien s'approche d'eux et se met à aboyer à proximité de leurs oreilles, ils réussissent à comprendre quelque chose. Mais pas tout, loin de là.

CHN : Un chat peut les griffer. La plupart du temps, ils comprennent la signification du sang. D'une manière étroite et erronée, cela va sans dire. S'ils voient du sang sur leur corps, ils accusent immédiatement leurs voisins de vouloir les tuer, les estropier. Leur faire du mal, de toute façon. Ils disent : « Il est allé à la cuisine. Il a pris le couteau le plus long et bien affûté. Il arrive et donne plusieurs coups de ce couteau, en visant mon corps ou plutôt mon cœur. Pour me faire mourir sur le coup. Il n'obtient pas ce résultat, malgré son application sans pareille malgré les efforts surhumains qu'il fournit. Ce qu'il obtient, par contre, se manifeste dans le domaine du sang humain qui, dans mon cas particulier, coule à flot. »

CHT : Votre cas n'est pas si particulier que cela.

CHN : Je sais, je sais. Vous pensez sans aucun doute à la guerre que les Russes mènent contre les Ukrainiens.

CHT : Vous voyez, la destruction des traditions n'y est pour rien. Les Russes ont beau sauvegarder la différence entre les femmes et les hommes, ils transgressent la loi de la nature. La loi du sang qui ne doit pas couler pendant une guerre, qu'elle soit fratricide ou non.

CHN : Il y a des hémorragies lors desquelles le sang coule à flot, mais cet écoulement appartient à la nature des choses. Et on ne détruit pas la nature, ni la nature ni ce qui est sacré. On ne les dénature pas. Sinon un autre Mai 68 éclate quelque part, et les pierres se mettent à voler.

CHT : Qu'elles volent à leur guise. Supposons qu'une pierre vole dans la direction de votre front. Au début, au début de son vol – si tant est que vous soyez au courant de ce début – vous pensez au mal que cela risque de vous faire. Cette pierre risque de vous enfoncer le crâne.

CHN : Vous pouvez vous promener avec un tel crâne. Il se peut que, de temps à autre, un passant vous dise : « Tiens, vous avez le crâne enfoncé. Comment y êtes-vous parvenu ? Qu'avez-vous fait pour enfoncer votre crâne à ce point ? »

CHT : Alors, vous parlez de Mai 68, des manifestants qui jetaient des pierres sur tout ce qui passait sous leurs yeux, pas trop loin de leurs bras. Leurs bras se mettaient en branle, et ils branlaient, ils branlaient, ils branlaient jusqu'à ce que toutes les pierres disparaissent dans un rayon de six kilomètres de Paris.

CHN : On appelait ce phénomène « la pluie diluvienne des pierres ».

CHT : Au moment de la Création, la pluie tombait pour assurer la croissance des plantes, des fleurs et des arbres. Aujourd'hui, ce sont les pierres qui tombent sur les têtes. Tantôt elles tombent sur les policiers, tantôt sur les promeneurs solitaires.

CHN : À condition que ces promeneurs se joignent à une manifestation quelconque.

CHT : D'habitude, les pierres frappent les fronts des policiers. D'ailleurs, tout à l'heure je me suis mis à discourir au sujet d'un homme qui voit une pierre voler en direction de son front. Au début, il fait son possible pour esquiver le coup. Et puis il se rend compte que le coup est inévitable. Quoi qu'il arrive il y aura un coup fatal qui atteindra son front ou une autre partie de son anatomie. Et de toute façon, ce sera un coup fatal dont on ne se remet pas, quoi qu'on fasse.

CHN : Que peut-on faire, dans une situation pareille ? Aller à l'hôpital ? On vous guérira une fois, deux fois. Et puis on vous dira : « Vous recevez tant de coups que, quoi que l'on fasse, on ne pourra jamais vous guérir. Nous n'avons pas assez de médicaments pour vous soigner. Nous n'avons ni médicaments ni médecins. On est à court de tout, actuellement. Et malheureusement cet état de choses durera ce que cela durera. »

CHT : Et vous en concluez que cela durera toujours, cela va de soi. À quelle autre conclusion pourriez-vous arriver ? Pourriez-vous en conclure que cela durera une semaine ?

CHN : Si je suis de bonne humeur. Quand je suis de bonne humeur, j'ai l'impression que la vie est belle, que les bonnes choses durent éternellement, et que les mauvaises choses disparaissent, comme de mauvaises herbes.

CHT : Mais les mauvaises herbes ne disparaissent pas de leur propre gré. Il faut s'en occuper, sinon elles envahissent tout l'espace, même si cet espace n'est pas disponible.

CHN : Cela risque de nous plonger dans un autre genre de discussion. Qu'est-ce qu'un espace disponible ou un espace indisponible ?

CHT : Au début de cette discussion, nous parlions des animaux. Dans les bonnes familles, un chat est traité comme un roi ou comme une reine. Supposons qu'un chat s'installe quelque part – sur votre imprimante, par exemple. Vous avez besoin d'imprimer quelques feuilles, mais vous ne les imprimez pas, parce que votre chat risque d'être perturbé par le bruit et la vibration de cet engin/l'imprimante.

CHN : Si vous faites partie d'une famille de ce type, vous laissez votre chat en paix, jusqu'à ce qu'il quitte votre imprimante pour aller dormir ailleurs. Et s'il ne le fait pas, vous n'imprimez rien pendant des semaines et des semaines.

CHT : Votre chat est parti, mais il est capable de revenir à n'importe quel moment. Et s'il sent que quelqu'un a touché à son imprimante en son absence, il sera déçu et même fâché ; fâché à mort.

CHN : Ou triste, tout simplement.

CHT : Je crois que nous avons terminé la dernière partie de notre discussion par le mot « tristesse ».

CHN : Pas tout à fait, mais c'est tout comme. En tout cas, nous étions tristes – c'est indiscutable.

CHT : À quel propos ? à propos du monde ? Le monde est triste et j'ai bu trop de verres. Trop de verres de quoi ? je me demande.

CHN : Nous parlions d'un chat qui se prélassait quelque part. Ce chat était dégoûté à mort par les traces qu'il avait trouvées sur l'objet de son amour.

CHT : Je suis triste pour une autre raison. Hier, j'ai entendu parler d'un cimetière que l'on comptait remplir à la fin du XXIIème siècle. Mais à cause de la guerre en Ukraine, on le remplira bien plus tôt. On en parle déjà. On élargit ce cimetière. Comment Dante a-t-il défini cet état de choses ? Je ne pensais pas que la vie avait défait tant d'êtres humains.

CHN : Moi, je le pensais. Je le pense toujours. Il n'empêche que cette guerre est épouvantable, imprévisible, inattendue.

CHT : Tout est attendu, rien n'est imprévisible.

CHN : Et notre chat ? Comment se porte-t-il ce soir ? La famille qui l'héberge, occupe-t-elle toujours le même appartement ? L'imprimante est-elle à sa place habituelle ? Le chat ne se sent-il pas dépaysé ?

CHT : Croyez-vous que le chef de la famille soit toujours en vie ? Et la mobilisation générale ou partielle ? Cela ne le concerne pas ? Ou est-il déjà estropié ? Ou a-t-il perdu la mémoire au point de ne plus se souvenir de quelle guerre on parle autour de lui ?

CHN : Les Russes pensent qu'ils se battent contre l'OTAN. Ils l'ont toujours cru. Au début, ils ont avancé jusqu'à Kiev, mais la résistance des Ukrainiens les a surpris. Alors, ils se sont mis à penser qu'ils se battaient contre l'OTAN. En tout cas, contre la lettre O.

CHT : À présent ils sont convaincus qu'ils brandissent leurs armes au milieu des lettres OTANUSKI. Certains militaires se réjouissent : ils aiment les sports d'hiver et se préparent déjà aux slaloms.

CHN : Non, la famille est toujours là ; intacte, si je puis dire. Certes, leurs discussions deviennent de plus en plus animées car ils ne savent pas s'ils doivent participer à l'élan patriotique plus ou moins généralisé ou rester enfermés dans leur coquille.

CHT : Et dans leur coquille, il n'y a pas de canons ni de missiles ni de drones. Rien ne leur tombe sur la tête à l'intérieur de cette coquille. Il est vrai que, de temps en temps, la pluie tombe dans cette coquille. Il pleut dans cette coquille, de temps à autre.

CHN : On devient dingue pendant les opérations militaires. Une goutte de pluie se transforme en balle, en bombe, parfois même en bombe atomique.

CHT : Et la télévision nous informe qu'une fois de plus, les Russes brandissent la menace atomique.

CHN : Il y a des observateurs qui ripostent : « Non, non, non, non. Vous confondez la météo avec une menace qui pèse sur toute l'humanité : l'anéantissement total du genre humain. »

CHT : Mais la pluie peut être très menaçante. Rappelez-vous le déluge !

CHN : Suggérez-vous l'apparition d'un chantier bien plus importants que tous les autres chantiers mis ensemble ?

CHT : Vous faites allusion à l'Arche de Noé ?

CHN : Pensez-vous que cette arche – même si on arrivait à la reconstruire – pourrait fonctionner sans son patron, sans Noé lui-même ?

CHT : Étant donné le progrès technologique, nous dit-on, tout cela ne représente aucun danger. Nous serons sauvés grâce à nos ordinateurs, grâce à l'intelligence artificielle. Mais je me pose une question : l'arche fabriquée par un objet qui possède l'intelligence artificielle croira en Dieu artificiellement. Tout le monde est d'accord pour reconnaître l'importance de la croyance dans cette affaire : la création de l'arche capable de nous transporter au-delà du déluge. Mais cette foi doit être organique, pas chimique ou électronique. La croyance

chimique peut créer une bombe ordinaire ; un cerveau électronique peut faire des simagrées dans un musée quelconque. La vraie foi, on ne l'expose pas.

CHN : Pourtant on peut l'admirer ; parfois on s'agenouille même devant une telle foi.

CHT : Savez-vous ce que disait Spinoza à propos des intelligences artificielles ? « Presque tous font passer pour parole de Dieu leurs propres inventions. » Balayons toutes ces simagrées d'un coup de balai.

CHN : Où trouvera-t-on un tel balai ?

CHT : Il faudra le construire – avant de s'attaquer à la construction de l'arche.

CHN : C'est une affaire dangereuse. Si nous le faisons avec toute l'application dont nous sommes capables, le balai en question balayera notre arche avant que sa construction ne soit terminée.

CHT : En fait, c'est ainsi qu'il faudra construire cette arche. D'ailleurs, une fois de plus, il faudra recourir à la lettre capitale qui assurera la réussite des travaux. Arche.

CHN : Pourquoi ne pas mettre des lettres capitales un peu partout ?

CHT : N'exagérons pas. Une seule sur lettre, comme aurait dit Nietzsche serait en mesure de construire notre Arche. Mais revenons à la construction à proprement parler. D'abord, on travaille sur le balai, on le figole jusqu'il devienne grand, imposant et approprié.

CHN : Vous avez dit qu'une arche appropriée risquait de balayer l'arche elle-même.

CHT : C'est en cela précisément que consiste mon idée. Vous construisez un balai, et il balaie l'arche. Vous en construisez un autre ; il balaie l'arche de la même façon ; ou presque. Il ne faut pas oublier que le deuxième balai est bien plus puissant que le premier. Par conséquent, son balayage est meilleur, si vous voulez. Plus adroit, plus spectaculaire.

CHN : Qu'il soit spectaculaire ou non, l'arche n'est toujours pas là. Cela me rappelle une fable russe ou française. Il y a sur le plateau un crabe, une cigogne et un poisson quelconque. Il y a aussi un équipage à quatre chevaux. Où est le problème, se demande-t-on ?

CHT : J'imagine que les chevaux ne sont pas là. Ils n'ont pas répondu présents à l'appel du cocher.

CHN : Il n'y a pas de cocher non plus. Il n'y a rien et personne, à part le poisson, la cigogne et le crabe. Tous trois s'efforcent de faire bouger l'équipage. Mais cela ne marche pas. Vous ne me demandez pas pourquoi ?

CHT : Je sais pourquoi l'équipage ne bouge pas. Les participants de ce rite sont trop individualistes, par conséquent chacun tire de son côté.

CHN : Rien d'étonnant qu'en pareil cas tous les côtés soient mauvais. Tous les participants aussi.

CHT : C'est une mauvaise habitude que Hegel a installé dans la société humaine ; cela ne concerne ni les chats ni les chiens. On appelle cela « notre dialectique ». Pourquoi « notre » ? Parce que les animaux demeurent à l'extérieur de cette opposition infernale. Pour devenir ce que vous êtes, vous vous sentez obligé de ballotter d'un côté à l'autre, un autre côté qui se trouve en face de ce côté, à l'opposé de ce côté ; à quelque chose qui est diamétralement opposé à ce côté. Oui, vous vous accrochez à ce côté-ci, à l'endroit où vous passez votre vie à l'abri des malheurs et de tentations.

CHN : Je connais la chanson. Vous basculez de l'autre côté, tout en conservant ce que vous venez de perdre.

CHT : Pourquoi faire, on se demande ? Pour vous enrichir, pour devenir encore plus volumineux et objectif. Le monde se compose de moins et de plus. Vous vous asseyez sur cette balançoire philosophique, dialectique – appelez-la comme vous voulez. Vous dites à vos bienfaiteurs : « Laissez-moi tranquille. Je suis bien là où je suis, malgré ma connaissance intime et sincère de mes limites. Oui, je ne connais pas l'autre côté du miroir. Mais je n'en ai pas besoin, croyez-moi. Ce que je vois et sens de ce côté-ci est merveilleux, même si les limites de cette merveille crèvent les yeux – mes propres yeux, si vous voulez savoir. Tant que mes yeux restent intacts, je continuerai à jouir de cet état de choses, à condition que vous partiez immédiatement. »

CHN : Fichez-moi le camp, chers bienfaiteurs – c'est ainsi qu'il faut leur parler, sinon ils ne comprennent rien du tout. Sinon ils n'entendent que le mot « dialectique » qui ne me rend pas heureux, pour tout vous dire.

CHT : Et ce qui se cache derrière ce mot ou dans son for intérieur n'est pas mieux. Souvenez-vous des marxistes et des léninistes.

CHN : On pourrait leur dire merci pour leurs parades sur la place Rouge. La plupart des femmes étaient en maillot de bain. Leurs silhouettes faisaient rêver même ceux qui n'avaient rien à voir avec le communisme et l'avenir radieux.

CHT : Pour une raison très simple : l'avenir radieux était sous leurs yeux, en maillot de bain. La plupart des spectateurs mâles s'inscrivaient au parti communiste en croyant qu'ils pourraient avoir accès à ces femmes mythiques. Ils pensaient sérieusement que, devenus communistes, il leur serait permis de toucher tous ces corps, débarrassés de maillots.

CHN : D'ailleurs, ils pouvaient demander à ces femmes de garder leurs maillots ; pour faire durer le plaisir.

CHT : Un détail qui compte dans ce domaine : on peut s'armer d'un paire de ciseaux et de *snip* off des parties minuscules de ces maillots. Peu de ces sportives-là parlaient l'anglais,

mais personne ne parlait français. Cette langue était officiellement associée à l'aristocratie russe. Et pourtant, le dernier empereur russe communiquait avec l'impératrice par le truchement de la langue anglaise.

CHN : Beaucoup d'étrangers apprenaient le russe.

CHT : Je sais. Maïakovski disait : « J'apprendrais le russe rien que pour pouvoir parler couramment la langue maternelle de Lénine. » Il aurait dû parler de ces femmes en maillot de bain. « J'apprendrais le russe rien que pour pouvoir enlever ces maillots-là, après avoir utilisé un paire de ciseaux – à bon escient. »

CHN : Lénine et ces femmes en maillots de bain pourraient-ils être donnés en exemple ? Ma question devrait être entendue de la façon suivante : constituent-ils un bon exemple de l'opposition dialectique ?

CHT : Oui, si la synthèse a lieu ; dans un lit ou ailleurs. Sur un banc, dans un parc, à l'air libre.

CHN : L'air n'était pas libre en Union Soviétique.

CHT : Méprenez-vous. L'air était libre – même en prison. Je sais que l'anecdote qui suit n'est pas de meilleur goût, mais très peu de choses étaient de bon goût en Union Soviétique. Par conséquent, cette anecdote est un bon exemple de réalisme socialiste. Dans sa cellule, un prisonnier brandissait un poing en s'adressant à l'air : « Oh, air. Tu es libre. Tu peux même sortir de cette cellule, à condition qu'un soldat ouvre la porte. Tu peux quitter la prison et même le pays où je suis condamné à vivre et à mourir. » Et pendant quelque minutes le poing continuait à brasser l'air.

CHN : Dans ce but, il vaut mieux peut-être employer la paume de la main. Plus efficace, vous savez ; dans le domaine de l'air.

CHT : Les puissants de ce monde agissent autrement. Ils savent que les paumes des mains et les autres parties du corps peuvent faire des exercices. Même Hitler, Trotski et Mussolini passaient pour des gymnastes. Et même après leur mort, certains disaient : « Quel dommage que Trotski ne soit pas devenu gymnaste. Ses gestes étaient éloquents et beaux. Ses paroles, par contre, ne rimaient à rien. Révolution permanente, révolution permanente. »

CHN : Le mot « permanent ». Les femmes l'utilisaient en Union Soviétique. Mais je ne sais pas à quoi on l'appliquait ; aux cheveux, aux ongles. En tout cas, toutes ces femmes espéraient que quelque chose tiendrait sur leur corps.

CHT : Elles parlaient peut-être de leur peau, tout simplement. En Union Soviétique les conditions de vie étaient si épouvantables que souvent les femmes et aussi les hommes

perdaient leur peau, à tel point qu'on voyait leurs os, ou plutôt leurs ossements — ils étaient déjà morts, en quelque sorte.

CHN : En quelle sorte ? Je sais que dans le roman *Maître et Marguerite*, un personnage — je crois que c'est le Diable en personne — dit quelque chose comme ça : « L'esturgeon n'est jamais de la deuxième fraîcheur. Et cela concerne tous les autres produits alimentaires. Il n'y a que la première fraîcheur. Alimentaire, mon cher Watson. »

CHT : Oui, dans un certain sens, les humains sont tous des ossements et rien d'autre. Il est vrai qu'ils ouvrent la bouche et que leurs paroles quittent leur gosier pour tomber dans les oreilles des sourds. Oui, les êtres humains consistent en os, en gosiers et en oreilles complètement sourdes. C'est pour cela qu'il ne faut pas recourir aux gestes, qu'ils soient éloquents ou non. Que les os continuent à manifester leurs colères ou proférer leurs vérités de pacotille. Aucune importance !

CHN : Après la chute de L'Union Soviétique, les Russes ont commencé à avoir peur de l'OTAN. Les dirigeants soviétiques se disaient que l'armée/les armées de ce groupe hostile risquaient d'approcher des frontières russes et même de franchir ces frontières dans l'intention de détruire les restes de ce pays gigantesque et mal entretenu.

CHT : Je suis d'accord avec vous : la Russie a toujours ressemblé à une femme mal entretenue. Mais très belle, très belle.

CHN : Et riche, ornée des colliers de diamants — et d'autres pierres précieuses.

CHT : Et n'oublions pas le pétrole. Disons plutôt que l'Union Soviétique était une voiture remplie d'essence à ras bord. Et cette voiture fonçait, fonçait. Et même Gogol ne savait pas où cette voiture fonçait.

CHN : Et pourtant c'était clair : elle fonçait vers le communisme. Je connais une femme qui fonçait de la même façon vers le bonheur. Elle changeait d'hommes et d'espoirs liés à ces hommes. Elle a fini dans un asile psychiatrique

CHT : Si vous foncez, il vaut mieux savoir dans quelle direction vous foncez ; surtout s'il s'agit de votre vie sentimentale.

CHN : Communisme, capitalisme — peu importe ! Vous foncez et puis, à un moment donné, vous vous apercevez que vous foncez vers un mur, que vous risquez de passer à travers de ce mur. Alors, vous mettez votre main dans votre tirelire et vous en sortez son contenu. Ou votre contenu, si vous préférez : vous n'avez que de l'argent. Le reste se réduit à des ossements, comme nous l'avons signalé plus haut.

CHT : Les ossements et les gestes n'impressionnent plus personne. Les morts-vivants remplissent les écrans. Seuls les documents demeurent. Vous déchirez un bout de papier en

croyant que tout est oublié : toutes les signatures, toutes les bonnes et les mauvaises intentions. Et puis on se met à vider les poubelles et on retrouve tous ces bouts de papier, toutes ces signatures.

CHN : C'est pourquoi les autorités russes décident de prendre les papiers au sérieux. Jadis, juste après la chute du communisme, ils se contentaient de gestes, de paroles. C'est la place Rouge qui les a habitués aux gestes et paroles. Les gymnastes faisaient leurs simagrées – des roues, des pyramides de Khéops – tandis que les ministres et les premiers secrétaires faisaient des discours fumeux et tonitruants. Mais l'OTAN continuait à avancer vers les frontières russes, en menaçant la vie idyllique au sein de laquelle les Soviétiques attendaient patiemment leur communisme.

CHT : Donc, les Russes ont compris l'importance des papiers et des signatures. L'OTAN avance et les Russes s'écrient : « Comment ? Que se passe-t-il ? Vous aviez promis ! » Et les Occidentaux de répondre : « Quoi ? Qu'avons-nous promis ? Où sont les papiers et les signatures ? » Et une fois de plus, les Russes comprennent à quel point les papiers sont significatifs. Leurs dirigeants brandissaient les poings ou simplement les paumes de leurs mains qui indiquaient la route du communisme. Mais les signatures sont plus vitales que les paumes et les pommes. Même la pomme de Paris et celle d'Eve sont moins importantes qu'une signature laissée par un membre de l'OTAN.

CHN : Aujourd'hui, les Russes se promènent sur les tribunes ou dans les rues avec des papiers qui flottent dans l'air pour indiquer les lois, les transgressions et la route vers la prospérité mi-capitaliste, mi-idéaliste.

CHT : Cela me rappelle le geste de Chamberlain qui faisait voir le papier signé par Hitler. Après tout, n'importe quelle signature veut dire n'importe quoi. Elle ne veut rien dire, autrement dit.

CHN : Les animaux n'ont pas besoin de tout cela. Leurs contrats ne sont ni signés ni contestés. Et si l'on conteste quelque chose, on sort ses griffes.

CHT : La vie des animaux est autrement belle, autrement dit. Ils passent à travers la vie sans travers, sans rien du tout. Vous dormez sur une imprimante sans vouloir imprimer quoi que ce soit. Tout est déjà imprimé dans votre cerveau, dans vos pattes.

CHN : Tout est signé dans vos yeux, votre regard indescriptible.

CHT : Mais il y a une chose sur laquelle nous devrions nous pencher avant de nous séparer une fois encore. C'est le dessin de Goya intitulé *Contra el bien general*. Il y a une espèce de Diable – le Diable de notre espèce – qui est en train d'écrire quelque chose sur un bout de papier.

CHN : On ne sait pas exactement ce qu'il écrit, mais ses écrits sont censés nuire au bien général. Sans doute se rapportent-ils à la guerre car il n'y a rien de plus affreux, plus pénible pour le bien général que l'on représente d'habitude dans les habits d'un patriarche qui sauve l'humanité sans cesse, sans pouvoir la sauver.

CHT : Les croyants parlent de Dieu et les autres s'appuient sur ce qu'ils appellent « le bien général ».

CHN : Il serait bien de mettre un général à la tête de ce bien. Ou un maréchal, pourquoi pas ?

CHT : Pourquoi pas, pourquoi pas. Et puis on ne fait rien, rien du tout. Et rien ne bouge.

CHN : Mais il y a quelqu'un qui continue à travailler contre le bien public. C'est une créature obstinée. Nous avons beaucoup de Madones, beaucoup d'anges qui veulent du bien au bien public. Ils créent ce bien tant bien que mal. Pourquoi le mot « mal » se glisse-t-il dans cette analyse parfaitement optimiste ?

CHT : Parce qu'il y a quelqu'un – une créature obstinée – qui continue à écrire n'importe quoi sur une feuille de papier. Et ce n'importe quoi n'est pas n'importe quoi. Nous ressentons toujours les coups de cet instrument, de cette plume qui nous détruit à petit feu ; ou à grand feu.

CHN : Au feu, au feu. Pour une raison inconnue, il y a quelque temps on a décidé que le feu était bien – en tant qu'instrument principal de notre bonheur. Jean Cocteau voulait l'importer d'une maison en feu.

CHT : Brûle, brûle, brûle avait-on envie de lui dire. Brûle brillamment pour que ce feu ne s'éteigne jamais. On oublie toujours le corps ; on pense trop à l'esprit, comme si on voulait s'envoler et passer son temps parmi les étoiles. On reste sur terre et on brûle à petit ou à grand feu. Cela dépend.

CHN : On se demande de quoi. Cela dépend-il de notre capacité de brûler ? On prend une allumette, on obtient une flamme, et on l'approche de notre peau, qu'elle soit tendue sur notre poitrine ou sur notre ventre ou ailleurs.

CHT : Pourquoi serait-elle tendue ?

CHN : Parce que la Création commence par des squelettes sur lesquels on tend ensuite la peau – pour qu'ils soient jolis. La vue des squelettes dénudés est plutôt moche.

CHT : Parce qu'on se souvient des films d'horreur dont on a déjà parlé. Ils marchent sur vous, ces squelettes maudits. Nous serons des squelettes, tôt ou tard. Serons-nous maudits pour autant ? La mort maudit-elle tout le monde, tous les vivants ? tous les ex-vivants ?

CHN : On dit que la vie est une malédiction. Que dire alors de la mort ?

CHT : Qu'elle est une bénédiction, sans doute. Elle l'est, d'ailleurs, étant donné que la vie est une malédiction. Ce qui vous débarrasse des malédictions est béni, par la force des choses.

CHN : Hélas, les choses ne sont pas toujours fortes. Elles sont souvent faibles et s'écroulent d'elles-mêmes avant qu'on ne les utilise.

CHT : Les êtres humains se fâchent lorsqu'ils croient qu'on les utilise. « Je ne suis pas un objet », disent-ils. Les femmes sont particulièrement férues de cette formule.

CHN : Il y a des êtres humains qui aimeraient vivre en tant qu'animaux. Ou comme des objets. Et si on leur pose la question rituelle : « Avez-vous une âme ? », ils répondent : « Non, non. Surtout pas. On en a ras-le-bol. Les âmes et patate, et patate sont trop humaines, trop envahissantes. »

CHT : Il y a des gens qui aimeraient être envahis par une âme, l'âme universelle.

CHN : Supposons qu'ils le soient. Mais il ne faut pas oublier que les âmes ne savent ni marcher ni aller aux toilettes. La plupart du temps elles volent, voltigent, perdent leur temps.

CHT : Et les âmes généreuses ne font que grossir dans l'intention de satisfaire le monde entier.

CHN : Quand on voit un homme gros, on se dit souvent qu'il est très généreux. En fait, c'est un salaud ignoble et immonde qui se nourrit des biens que les autres obtiennent à la sueur de leur front.

CHT : Il est tellement gros que son front est toujours en sueur : ni son front ni le reste de son anatomie n'arrivent à supporter son poids.

CHN : Et nous ? Arrivons-nous à supporter le poids de nos paroles ?

CHT : Le poids des mots. Il reste au niveau d'une expression linguistique ou métaphorique, tant qu'il ne concerne que les mots, leur poids réel. Et leur poids réel se limite à l'air qui sort de votre bouche ou de la bouche d'Hitler. Mais ensuite vous vous rendez compte qu'il y a des chars autour de vous.

CHN : Vous vous posez des questions au sujet de leur origine, et vous comprenez que les chars sortent des mots. Et aussi des gestes, si étrange que cela paraisse.

CHT : Vous ne prenez pas au sérieux les gesticulations d'un politicien qui s'époumone à propos de ceci et de cela. Et puis les avions arrivent et les bombes vous tombent sur la tête. Vous essayez de protéger votre tête au moyen d'un parapluie, mais cela ne marche pas. Les bombes marchent ; vos pensées ne marchent plus. Et vous n'arrivez même pas à comprendre que vous n'avez plus toute votre tête à votre disposition.

CHN : Vous n'avez plus de tête du tout. À la réflexion vous comprenez que votre tête a dû quitter vos épaules.

CHT : Je ne crois pas que la réflexion y soit pour quelque chose. Elle vient à votre secours tout à la fin du processus. Et le processus consiste en ceci : vous tâtez l'endroit où votre tête paraît il y a encore quelques minutes. Vous caressez cet endroit dans l'espoir de retrouver votre tête grâce aux caresses que vous prodiguez à son ancien emplacement.

CHN : En effet, autrefois les prédicateurs chrétiens vous rebattaient les oreilles au sujet de la tendresse qui, d'après leurs propos, était en mesure de vaincre toutes les calamités, y compris la mort. Vous caressez votre cancer et il s'éloigne.

CHT : Je crois qu'il s'agit d'une grave erreur. Quel que soit l'objet de votre caresse, c'est l'effet contraire que vous produisez, en effleurant un tel ou tel morceau de votre corps. Le cancer se dit : « Je reste : ma victime est d'une gentillesse incroyable. Je ne trouverai rien de pareil, si je m'en vais et m'installe ailleurs. »

CHN : Revenons aux bombes que vous ne caressez pas. De toute façon, votre cancer vous a déjà appris cette vérité : ce n'est pas la peine de caresser les malheurs : ils s'abattent sur vous sans crier gare, et ils ne partent pas, même si vous les chassez.

CHT : Vous vous imaginez que vous arriverez à chasser un malheur d'un coup de balai. Mais le malheur s'incruste, et vous constatez que vous perdez vos forces. Vous vous épuisez en combattant les moulins à vent. Après tout, il n'y a que les moulins à vent dans le monde.

CHN : La gesticulation d'Hitler ressemblait à celle d'un tel moulin. Hélas, il y avait aussi ses paroles.

CHT : Vous pouviez essayer de combattre ces gesticulations à l'aide de votre lance, mais les paroles vous pénétraient et faisaient leur ravages.

CHN : Poutine est de la même veine. Il ne crie pas autant qu'Hitler, mais son patriotisme touche des cordes sensibles, de sorte que des accords résonnent dans les poitrines.

CHT : Les cordes vibrent et cette vibration pousse les hommes vers les armes. À leur tour, les armes – les chars, par exemple – les poussent, les emmènent vers la ligne derrière laquelle il y a des ennemis.

CHN : Ce ne sont pas des ennemis. Ce sont des frères, d'après certains.

CHT : Mais ces certains n'en sont pas vraiment certains, d'autant que Poutine continue à parler d'une histoire où tout était russe, tout était harmonieux, juste, vrai et plein d'esprit – le plus spirituel qui soit.

CHN : Et les cordes se mettent à vibrer encore plus fort. Les combattants se rendent compte qu'ils possèdent des missiles, que ce sont les missiles qui vibrent.

CHT : Cette vibration les lance dans les airs, et les enfants, les femmes, les vieillards et le reste de la population en subissent les conséquences. Et la créature abjecte continue à écrire son ouvrage dirigé contre le bien général. Dans cet ouvrage, il y a des morceaux de patriotisme, et contrairement à ce que pense d'habitude, la créature loue le bien général et dit beaucoup de bien du bien en général.

CHN : Je ne pense qu'à votre bien, naturellement. J'augmenterai vos pensions, je diminuerai vos soucis qui seront minimales.

CHT : Les gens dont on ne mesure pas le danger et les crimes parlent souvent du bien général. D'une manière générale, il faut se méfier de ceux qui vous veulent beaucoup de bien et en parlent sans arrêt. Ils n'ont pas assez de temps pour vous faire du bien. Tout le temps se passe sous le signe du bien, mais ce signe ne fait rien, rien de bien. Les sémiologues parlent sans arrêt des signes, et nos bienfaiteurs – Poutine, entre autres, Hitler et Poutine – manipulent ces signes et les jettent par-ci, par-là.

CHN : Vous vous promenez dans la rue et vous trébuchez sur un signe. D'après toutes les inscriptions, toutes les annonces et tous les discours, ce signe vous veut du bien. Il parle même du bien général, du bien-être de la nation, du peuple. Mais vous trébuchez, tombez ; vous vous cassez le nez et aussi deux, trois côtes.

CHT : Et ces signes se prélassent sur votre bureau. Ils se reposent, visiblement. Ils se couchent sur vos papiers, sur votre ordinateur. Ils vous empêchent de travailler car, avant de vous mettre au travail, vous devez aller dans la direction indiquée par les signes. Vous devez faire quelque chose pour la patrie.

CHN : Vous devez endosser l'uniforme et allez au front où vous compatriotes se battent déjà pour le bien général de votre patrie. Certains disent qu'ils se battent *contre* ce bien et tous les autres biens, mais les autres rétorquent qu'il faut se battre, sinon la bataille pour la patrie sera perdue.

CHT : Et Poutine parle de l'histoire où les Russes marchaient vers les frontières, dépassaient ces frontières et d'autres frontières, toutes les autres frontières. Ils dépassaient toutes les limites, franchissaient toutes les lignes rouges.

CHN : Et c'est pour cela que nous avons un empire digne de ce nom, dit Poutine. Et vous devez vous montrer dignes de cette dignité. De toute façon, on ne nous a pas laissé le choix. Nous devons tout franchir, sinon nos ennemis feront la même chose – dans le sens contraire. Ils franchiront les limites, traverseront notre poitrine, la poitrine de notre patrie.

CHT : On écoute ce charabia et on s'y habitue : rien n'est plus facile que s'habituer au charabia. Il est difficile de s'habituer aux formules mathématiques, à la théorie quantique.

Vous êtes étonné, la plupart du temps. Et vous n'arrivez pas à vous habituer à votre étonnement : il surgit à jet continu.

CHN : Par contre, le charabia vous berce, en quelque sorte. Vous vous endormez au son de cette berceuse. Patriote, patriote, patriotisme, isme.

CHT : Vous aimez les berceuses qui vous permettent de sauvegarder votre santé mentale des secousses quantiques, des liens qui se créent entre les entités parsemées tout autour de l'univers et parfois même au-delà de cet univers. Et au-delà d'autres univers.

CHN : C'est ce qu'on appelle la stabilité : la berceuse, le sommeil dogmatique et lyrique. Un jeune garçon porte un drapeau, chante un chant patriotique. Et cela aussi, c'est une berceuse, comme si les autorités vous disaient : « Dormez bien, et au réveil vous vous retrouverez dans les camps. Le travail dans les camps fait du bien. C'est ainsi qu'on définit le bien général. »

CHT : Mais derrière cette créature qui continue à écrire se tiennent quelques personnages qui ont l'air d'approuver ses agissements. C'est le signe du réalisme. Il y a toujours des gens qui applaudissent leurs destructeurs. Les destructeurs les blessent d'une manière ou d'une autre, en leur parlant ou en leur donnant des coups. Si les blessures physiques ne sont pas très profondes, les victimes chantent des hymnes à la gloire de leurs bourreaux.

CHN : C'est pour leur permettre de chanter ces louanges que les bourreaux ne touchent pas à leur gorge.

CHT : D'ailleurs, les bourreaux ne portent aucune atteinte aux jambes des chanteurs : ils veulent les voir marcher sur les places publiques – pour que tout le monde entende ces louanges.

CHN : C'est nécessaire : il y a des détracteurs qui mettent en doute les exploits et les talents des bourreaux. Ils disent que les autres, les louangeurs, ne comprennent rien à la vie. Ils n'aiment pas leur patrie, ils sont pétrifiés à la vue des armes. Ce sont des poltrons et des criminels qui méritent le Goulag, une de ses cellules.

CHT : Les louangeurs font attention à la manière dont leurs enfants sont élevés au sein des dictatures. Les Kalachnikovs participent à leur enfance au même titre que les pianos – au sein des familles correctes.

CHN : Il y a tant de choses qui se déroulent « au sein de ». On pense que les enfants sont capables d'oublier les Kalachnikovs de leur jeune âge pour se tourner vers les mathématiques. Ou vers la musique, pourquoi pas ?

CHT : Non, ils n'oublient pas ces fusils, ces armes, ces armements, parce qu'ils sont au sein de. On pourrait même dire que toutes ces armes se situent à présent dans leurs seins. Même s'il s'agit d'hommes.

CHN : D'ailleurs, en Russie les femmes prennent parti à ces exercices, à cet engouement pour l'armée, les armes et la protection farouche et non-fondée de leur patrie.

CHT : Quand il s'agit de la patrie, tout est de mise, tout est bien-fondé ; à l'exception de la poltronnerie. En Russie on forme des étoiles rouges, dès qu'il y a assez de personnes pour former une étoile. Un hélicoptère arrive et prend chaque étoile formée de cette façon pour la transporter ailleurs, dans une autre région du pays.

CHN : Pourquoi ? N'y aurait-il pas assez de jeunes ailleurs ? en dehors de la capitale ?

CHT : Il y en a des milliers et des millions. Mais les autorités veulent prouver à tous les détracteurs qui se réfugient parfois en province et même en Sibérie, que dans la capitale, dans le voisinage du Kremlin, il y a des patriotes à toute épreuve, jeunes et vieux.

CHN : Il est vrai que de temps à autre, les vieillards quittent leur lit et leur maison pour se rassembler dans un parc ou sur la place Rouge. Ils construisent une étoile de plus et disent : « Elle est rouge parce que nous sommes sur la place Rouge. Ce n'est pas la peine de nous peindre. »

CHT : Et on ne les peint pas. On ne les pend pas non plus. Après tout, ce sont des patriotes sur qui on peut toujours compter, malgré leur âge avancé, malgré leur débilité foncière.

CHN : Ce n'est pas pour rien que les Russes disent : « Nous n'abandonnons pas les nôtres. Et nous ne pendrons pas les vieux qui construisent des étoiles. Même s'ils ne les peignent pas. »

CHT : Il suffit qu'ils portent un mouchoir rouge dans une poche de leur veste. De manière visible, s'entend.

CHN : Et s'ils n'ont pas de mouchoir rouge, ils peuvent boire une bouteille supplémentaire de vodka pour que leur visage devienne rouge. Ils deviendront ainsi les rougeaux de Moscou. En souvenir du Rougeau de Lille qui, à une époque révolue, était premier ministre en France. Il était aussi le maire de Lille, d'où ce sobriquet. Il s'appelait Maurois, je crois.

CHT : Il y a beaucoup de parallèles de par le monde ; et pas assez de perpendiculaires. Vous étudiez l'histoire d'un pays. Et puis vous vous dites : « Mais cela me rappelle la Chine, l'histoire de la Chine. » Et puis vous constatez que l'histoire du monde est pleine de ces coïncidences qui n'en sont pas. Ou plutôt, c'est toujours la même chanson que vous n'aimeriez pas chanter.

CHN : Vous la chantez quand-même : vous n'avez pas le choix, comme dit Poutine. Il envoie encore des milliers de soldats au front – sans munition, sans préparation. Ils attaquent les ennemis qui ne sont pas ennemis et ils meurent au combat. Ils n'ont pas le choix, Poutine n'a pas le choix. Les Chinois n'avaient pas le choix non plus.

CHT : Nous pouvons nous tirer une balle dans la tête, mais nous nous disons que nous n'avons pas de balles. Nous n'avons pas de revolvers non plus. Nous n'avons donc pas le choix : nous sommes toujours en vie, malgré tous les obstacles, tous les problèmes qui poussent comme des champignons.

CHN : Même les champignons ne poussent pas aussi vite que nos problèmes. Les champignons attendent une pluie, patiemment, sans protester ni accuser le Tout-Puissant. La pluie tombe et ils poussent pour qu'on les ramasse, tôt ou tard.

CHT : Nos problèmes n'attendent rien du tout, même pas notre mauvaise humeur. Ils surviennent en plein milieu de notre bonne humeur pour nous gâcher la vie. Et nous demandons au Tout-Puissant si c'est cela le but de notre existence.

CHN : Je ne lui pose plus cette question. Je la pose plutôt au problème qui vient de nulle part – même pas du froid, même pas du chaud. Je le questionne au sujet de sa visite, et il me répond : « C'est ainsi, et cela ne peut être autrement, même si vous dites et répétez : 'Autrement dit, autrement fait, autrement vécu.' »

CHT : Et on n'a pas à attendre la guerre pour subir les désastres gravés dans notre mémoire par Goya dans son cycle *Les désastres de la guerre*. Prenons, par exemple, *No saben el camino*. Il y a beaucoup d'exemples comme ça, de toute façon.

CHN : Il n'y a que des exemples comme ça.

CHT : Surtout si l'on pense aux Russes. Et on ne peut s'en empêcher à cause de cette maudite guerre contre l'Ukraine. On pense bien plus souvent aux criminels qu'aux savants qui divisent les atomes. Ils divisent un atome, mais nos atomes sont sains et saufs. Par contre, les criminels sont capables de diviser nos atomes, même si, à la différence de Malbrough, nous n'allons pas en guerre. On voit un nombre impressionnant d'égarés. Ils avancent parce qu'ils pensent que leur patrie a besoin de leur héroïsme, de leur mort. Comme dit Poutine : « Vous mourrez de toute façon. Est-il mieux de mourir en buvant de la vodka, en vomissant, en maudissant la Création et les créatures de Dieu ? Non, il vaut mieux mourir au front, en bénissant le Chef de l'armée. »

CHN : Vous êtes blessé et votre blessure est mortelle. Vous le savez, et vous vous rendez compte que vous allez mourir séance tenante.

CHT : Mais avant que cette séance ne se tienne, vous devez coûte que coûte bénir le commandant en chef, Poutine en personne. Vous vous méfiez un peu de votre langue et même de vos lèvres. Seront-elles en mesure de se mouvoir autant que votre bénédiction l'exige ? Vous vous dites, en passant, que vous avez beaucoup de chance parce que le nom de Poutine n'est pas long. Et même si vous n'arrivez qu'à prononcer « bénit soit », vous saurez

que votre tâche est accomplie. Qui pourriez-vous bénir aujourd'hui, sinon Poutine ? Si vous êtes russe, s'entend. Il faut en tout cas amorcer l'articulation, la prononciation de son nom : de cette façon vous irez directement au paradis. Dites « Pou » et vous serez au paradis en un rien de temps.

CHN : Et si vous ajoutez « tine » ? Serez-vous au paradis des paradis ? au milieu des majuscules majestueuses ?

CHT : Nous parlons des parallèles qui émaillent l'histoire de l'humanité, l'histoire des échecs que l'on fête parfois. Il n'y a rien d'autre à fêter. Mais les parallèles sur terre, dans l'histoire d'aujourd'hui, sont beaucoup plus aléatoires, surtout en Russie, comme nous le disons depuis quelque temps. Prenons une région perdue, quelque part, en Sibérie, peut-être.

CHN : Tant de choses et de corps sont perdus en Sibérie.

CHT : J'aimerais parler des ponts qui assurent les liaisons entre deux endroits situés dans la même agglomération. En d'autres termes, nous parlons de deux parties de la même entité. Ces parties veulent communiquer pour la bonne raison qu'une de ces parties dépend de l'autre pour la fourniture des sandwiches, pour vous donner un exemple concret, privé de fioritures. Il ne s'agit ni de foie gras ni d'huîtres.

CHN : Quel est le moyen de communication dont ces parties pourraient se servir pour envoyer et recevoir des sandwiches ? Il serait ridicule d'envoyer ces morceaux de pain et de fromage par avion, d'autant qu'aucune piste d'atterrissage n'est prévue dans aucune de ces parties. Par conséquent, même si vous pouviez vous envoler, pour une raison ou pour une autre, vous ne pourriez pas atterrir. Même un atterrissage forcé est hors de question, étant donné l'état de la terre dans cette région.

CHT : Pour vous approvisionner, vous êtes obligé de marcher autour de cette agglomération. Le même problème surgit – même au cours de votre marche ~~tout~~ le long d'une rue ; si l'on peut appeler cette parcelle de la terre une rue. Vos pieds s'envolent – si l'on peut parler d'un vol, dans les circonstances – mais l'atterrissage n'est pas garanti, en aucune façon. Un de vos pieds s'envole, encombré d'un morceau de boue, et le même pied – l'autre ne bouge pas encore – suspend son vol au milieu de l'air. Où atterrir ? Vous savez que si vous posez votre pied quelque part – et il ne vous est pas permis de choisir le terrain de l'atterrissage – vous risquez de plonger jusqu'au centre de la terre ; pour mettre les choses au pire. Et si vous essayez de mettre les choses au mieux, vous plongez jusqu'à la première tombe que votre pied rencontrera tôt ou tard. Une tombe ou un squelette – c'est ce que votre pied doit rencontrer au cours de son voyage au centre de la terre.

CHN : Il y a des ponts sur lesquels, il est vrai, on ne peut pas compter. Dans une certaine mesure, vous pouvez compter sur ces ponts ; vous pouvez même les compter : il y en a plusieurs. Mais cette opération mathématique ne sert à rien: aucun de ces ponts ne garantit, comme je dis, une traversée confortable, hors de tous les dangers.

CHT : Quels sont ces dangers ? demandez-vous. Ne parlons pas de vos pieds : ce moyen de transport est trop précaire, trop mortel. Choisissons, par conséquent, un camion rempli de pain ou de briques. Il faut avoir quelques médailles pour se lancer dans une telle aventure ; quelques médailles gagnées au cours des jeux Olympiques. Vos pieds risquent de s'enfoncer et d'atteindre le centre de la terre. Que dire, alors, des roues qui appartiennent à un camion chargé de blocs dont on n'arrive pas à définir la provenance ? Les médaillés des jeux se lancent à l'assaut du pont ; à leurs risques et périls, à leurs morts et résurrections. Au bout de quelques secondes on se rend compte qu'il n'y a pas beaucoup de parallèles dans l'histoire du monde. (On n'osera pas tracer de parallèle entre cette route et autoroutes belges ou suisses.) C'est sans doute une des perpendiculaires dont j'ai parlé plus haut. (Toujours plus haut, toujours plus haut, comme dit Poutine.) Ou simplement une transversale.

CHN : Mais n'oublions pas qu'il y a des fosses. Des fosses d'aisances, par exemple.

CHT : Vous voulez dire que la Russie, cet immense pays ex-communiste est une fosse d'aisances, n'est qu'une fosse d'aisances où ses habitants passent leur temps ?

CHN : Non, mais leurs propagandistes parlent sans cesse des fossés qui les séparent des Occidentaux ; et aussi des Orientaux, des Japonais, entre autres.

CHT : D'après ses propagandistes – si je me souviens bien – ces fossés séparent la lumière russe des horreurs occidentales, des homosexuels et des êtres transversaux. Comment les appelle-t-on, *by the way* ? transgénitaux ? Je me rappelle que l'on parle d'organes génitaux et aussi de transes.

CHN : Il y a des gens qui entrent en transe en voyant un organe génital – dénudé.

CHT : Est-ce bien suffisant pour entrer en transe ?

CHN : Parfois, on ne montre qu'un bout de cet organe ; ou le bout d'un sein. Et l'on voit une quantité de gens étendus à vos pieds.

CHT : Mais sont-ils en transe ? J'en parle – je parle des transes – parce que les autres en parlent sans discontinuer. Moi-même, je connais à peine ce que cela veut dire. Un corps étendu à mes pieds ?

CHN : On peut succomber à l'attrait d'une transe à cause des capacités mentales de celui ou celle qui se tient à proximité de votre système nerveux.

CHT : Comment cela fonctionne-t-il ? Supposons que je cite Hegel. « De même que la substance de la matière est la pesanteur, de même la liberté est la substance de l'Esprit. » Je prononce cette vérité philosophique et je vois quelqu'un à mes pieds. Est-ce ainsi que cela se passe ?

CHN : Presque. Mais tout d'abord, on risque de vous poser quelques questions au sujet de cette affirmation dont la beauté est censée subjuguier pas mal de gens. Parmi ces gens, il y a, hélas, des tatillons qui doutent de tout, comme s'ils étaient les élèves de Descartes, et par conséquent qui ne vous croient pas sur parole. Vous prononcez quelques paroles, et ils ne vous croient pas. Et même s'ils ne l'avouent pas tout de suite en disant : « Je ne vous crois pas », vous sentez leur méfiance. Et leur médisance ne tarde pas à venir. C'est ce que vous ressentez dans la profondeur de votre âme.

CHT : Comment pourraient-ils mettre en doute cette vérité incontournable ?

CHN : Ils disent, entre autres : « La substance de l'Esprit est la pesanteur, elle aussi. Pourquoi ? Parce que c'est une substance, et toutes les substances appartiennent (corps et âme) à la pesanteur. Le mot même de 'substance' dénote la pesanteur. Je vois que vous êtes prêt à me contredire. Vous prononcez un mot et vous demandez à votre interlocuteur de le peser. Ce mot ne pèse presque rien dans l'air, qu'il s'agisse de paroles en l'air ou non. Mais ce mot entreprend un labeur souterrain dans l'esprit de celui qui vous écoute. Dans mon esprit, en l'occurrence. Ce mot me pèse car je n'arrive pas à comprendre à quoi il rime, et s'il rime vraiment à quelque chose ; ou à rien du tout. Du coup, mon esprit s'apparente à la pesanteur, lui aussi.

CHT : Un méli-mélo incroyable. C'est ce que les anglophiles disaient à propos de la philosophie de Derrida, si mes souvenirs sont bons. Il est vrai que l'on peut se demander pourquoi on rapproche la liberté de l'Esprit. On les marie, pour ainsi dire. Mais l'Esprit, même si l'on utilise une majuscule pour écrire ce mot, est lié au corps où il se trouve. L'Esprit est souvent associé à l'air, comme si Dieu ou les anges nous parlaient tout le temps, ce qui n'est pas du tout le cas. Les esprits que nous connaissons sont corporels, et ils agissent à l'intérieur des corps, sinon ils ne peuvent agir, privés de nourriture ou de substance.

CHN : Les sandwiches dont nous avons parlé tout à l'heure. Tout à l'heure, à peu près à la même heure, vous avez employé quelques mots étrangers. Un Russe que j'ai entendu à la télévision a dit : « Quand je parle russe – et je parle toujours russe, rien d'autre – je ne recours jamais à des mots étrangers. Nous avons assez de mots dans notre langue maternelle. Et si quelqu'un prononce quelques mots étrangers, je ne les comprends pas. Le problème est réglé. Cela se passe bien plus facilement avec les armes. Vous tirez quelques balles de votre

revolver et votre cible s'écroule sous vos yeux, un homme ou une femme. Ce n'est pas la peine de poser la question : 'M'avez-vous compris, oui ou non ?' Non, ce n'est pas la peine : on vous a compris. J'espère que tôt ou tard, les Ukrainiens nous comprendront. Complètement ! »

CHT : Qu'entendait-il par le mot « complètement » ?

CHN : Je n'en sais rien. Peut-être voulait-il anéantir toute la population de l'Ukraine. Et tous les Polonais. Et tous les Estoniens. Et ainsi de suite. Les Russes pensent que leurs bombes atomiques pourront tout au moins détruire « ainsi de suite ».

CHT : Ce serait fâcheux, si l'on tenait compte de la mentalité des dirigeants soviétiques, russes et tutti quanti. Ils veulent s'approprier des territoires qui, d'après eux, ont toujours appartenu à la Russie. Sans « ainsi de suite », ce serait impossible.

CHN : Il faut d'abord que les Russes réussissent à sauter par-dessus des fossés qui les séparent des Occidentaux. Les propagandistes en parlent ainsi : « Il y a un fossé qui nous sépare. Eux, ils font l'amour n'importe comment et avec n'importe qui. Nous, nous faisons l'amour selon les règles héritées de nos ancêtres. De nos jours, vous voyez quelque chose qui bouge et vous lui sautez dessus. Une fois le partenaire maîtrisé, vous le (ou la) mettez sur une table, sur n'importe quoi, sur tout ce qui traîne à portée de la main, et vous le ou la mettez sur cet objet ou substance.

CHT : Espérons que cette substance soit matérielle, pas aérienne. Dans les circonstances de ce genre, on ne se souvient pas, il est vrai, de Hegel et de sa dialectique. Mais on peut se souvenir de son maître et de son esclave.

CHN : Vous voulez sans doute dire que si un corps se trouve au-dessous de votre corps, vous êtes son maître.

CHT : C'est plus compliqué que cela. Parfois vous êtes au-dessous de tout, mais vous dirigez le monde ou sa partie essentielle.

CHN : Les propagandistes russes disent que les Occidentaux veulent les pousser vers le fond du fossé dont nous discutons depuis quelque temps. « Nous résistons de notre mieux, disent-ils, mais parfois nous sentons l'urine. Alors nous doublons nos efforts et mettons un million de cartouches dans nos fusils. »

CHT : Et eux, les propagandistes et ceux pour qui ils s'égosillent, font partie intégrante de la lumière. Ils irradient cette lumière si intensément qu'on les appelle des « éclaireurs ». Pas dans le sens où ce mot est employé d'habitude – dans tous les sens, y compris le sens traditionnel.

CHN : Vu le prix d'électricité auquel nous faisons face de nos jours, il faudrait faire appel aux Russes – de temps à autre. Vous invitez un Russe chez vous, vous l'installez au centre du salon, et il se met à illuminer vos dîners et même vos soirées dansantes. Mais pas en lançant une bombe atomique. Il y a des individus qui croient que les Russes veulent éclairer le monde entier – un nouveau siècle des lumières – grâce aux bombes de cette espèce. Et une fois de plus, ils disent : « Pourquoi faire ? Pourquoi empoisonner le territoire que nous voulons habiter par la suite ou plutôt tout de suite ? » Et ainsi de suite.

CHT : Ceux qui ne sont pas d'accord avec la doctrine de Poutine sont considérés comme des hérétiques. Vous savez que Poutine est très religieux. Non seulement il rend visite à toutes les églises devant lesquelles il passe au cours de ses voyages à travers le pays, mais il fréquente le Patriarche avec qui il discute de thèmes religieux jusqu'au matin. « Vous n'avez pas fermé l'œil », dit le Patriarche. « Et même quand je ferme les yeux, je vous écoute – pour mieux vous comprendre », répond Poutine.

CHN : J'imagine que le Patriarche insiste sur l'anéantissement des hérétiques qu'il ne faut même pas juger : leur faute saute aux yeux, et les yeux de l'Église ne trompent jamais ; ils captent absolument tout. Poutine insiste sur le fait que les hérétiques se sont déjà mis du côté du péché : « Ils combattent dans son armée », ajoute-t-il. « Et il faut combattre leur armée aussi impitoyablement que nous le faisons en Ukraine, parce qu'il s'agit des mêmes hérétiques. »

CHT : Les hérétiques sont toujours les mêmes. Il y a des moments où vous vous dites : « Ils sont sans doute un peu différents », mais aussitôt, vous vous rendez compte que vous vous êtes trompés. Ils sont du pareil au même – des ennemis de Dieu, des créatures abjectes.

CHN : « Ces hérétiques méritent-ils d'être seulement retranchés de l'Église ? » demande le Patriarche.

CHT : « Non, ils doivent être retranchés du monde par la mort la plus ignoble », répond Poutine. Et Poutine de continuer son sermon : « En effet, il est moins dangereux de corrompre les mœurs par l'argent qui est une chose naturelle, après tout. Mais vous corrompez les âmes en parlant de la guerre en termes inadmissibles ; vous corrompez les âmes. Si vous préférez la nourriture occidentale à la nourriture russe, à nos pirojkis, vous corrompez les âmes. Ces âmes corrompues, on a parfois envie de les jeter à la poubelle, mais il ne faut pas céder à cet instinct, à cet élan. Il faut brûler ces âmes. »

CHN : Je connais un groupe de jeunes qui organisent des funérailles de nourriture. Ils achètent quelques aliments américains, si tant est qu'il en reste dans nos magasins, et ils les enterrent.

CHT : Utilisent-ils des linceuls ?

CHN : Ils ne la mettent même pas dans des cercueils. « Ce n'est pas bien, dit Poutine. Il faut que je fasse plusieurs conférences en présence de ces jeunes qui sont sur la mauvaise voie. Et les mauvaises voies conduisent souvent aux hérésies. Par exemple, à tout ce qui est transe : transegendre ou transgenre. Je n'arrive même pas à retenir ces notions abjectes. »

CHT : Poutine insiste sur le fait que les aliments américains ainsi que les dollars et les hérétiques doivent être enterrés convenablement, pas n'importe comment.

CHN : Pourquoi ?

CHT : Parce que si vous ne bouchez pas tous les trous, ils risquent de réapparaître à la surface. Encore une hérésie, une hérésie de plus. Il faut fourrer les aliments américains dans leurs organes génitaux pour qu'ils ne puissent pas continuer leur pratiques ignobles, leurs trans, leurs gendre, leur mauvais genre. Il faut aussi les boucler une fois pour toutes pour empêcher leurs doctrines de se répandre de par le monde.

CHN : Il en va de même pour les disques des chanteurs en vogue – même lorsqu'il s'agit de chanteurs d'origine russe. Ils chantent parfois quelque chose de travers, ils se trompent de bombes, de directions ; ils utilisent des mélodies ukrainiennes, au lieu de les étouffer dans l'œuf.

CHT : Pour cela ils cherchent obstinément des chanteurs d'origine ukrainienne qui n'ont pas encore quitté le territoire russe. Ils leur demandent de chanter quelque chose en ukrainien, et ils les étouffent pendant l'exécution de la mélodie qu'ils ne supportent pas viscéralement. Tout cela est lamentable, inutile de le préciser. Or la charité exige de vouloir le bien du prochain et de le faire. Les Russes font tout pour ne pas rompre les relations avec leur Église, chaudement recommandée par leur président. « Je vous recommande ce vouloir – le bien du prochain ukrainien – et je vous recommande aussi ce pouvoir : la bombe. »

CHN : Quand on leur pose cette question inévitable dans un contexte religieux, les Russes répondent : « Oui, je le certifie, je le jure : je veux du bien à mon prochain, au prochain Ukrainien que je vois quelque part. Malheureusement, je ne vois cet Ukrainien que sur les écrans de nos téléviseurs. »

CHT : Et si on vous envoie au front ?

CHN : « Je le voudrai toujours, toute ma vie. Je lui voudrais du bien. Mais dès que je l'aperçois, je le tue car c'est mon devoir. D'ailleurs, c'est pour son bien. Si je ne le tuais pas, il mourrait de drogue ou de vodka. Il y n'a pas d'autre solution au problème de la vie et de la mort. En tout cas, c'est notre président qui le dit. Soit une balle de l'ennemi, soit cent bouteilles de vodka. »

CHT : Vous oubliez que du côté des autorités, il y a de la miséricorde à l'égard de la conversion des égarés. Si, aujourd'hui, vous êtes né Ukrainien et vous vivez en Russie, vous êtes considéré et traité comme un égaré. Mais notre miséricorde ne nous permet pas de vous condamner tout de suite. On ne vous tue pas tout de suite, séance tenante, mais après un premier et un second avertissement.

CHN : Si vous continuez à parler ukrainien après ces avertissements, ô combien généreux et humains, on vous supprime, tout simplement. Et si vous vous avisez à chanter un chant ukrainien avant de quitter ce monde, on vous coupe la tête en mille morceaux.

CHT : Nos discussions n'ont pas de sujet, ce qui ne veut pas dire qu'ils ressemblent à ce qu'on appelle un « méli-mélo ». Cela me rappelle un poème de Pasternak où il prononce les mêmes mots pour décrire une tempête de neige. D'ailleurs, il neigeait en Russie le Jour de la Victoire, le 9 mai. Il y avait une parade minable sur la place Rouge. Vous savez comment on appelle la Russie de nos jours ?

CHN : Un enfer sur terre. Maison du Diable.

CHT : On l'appelle « Le royaume des ratés. » Poutine est un des plus grands ratés de tous les temps ; rempli de ce que Nietzsche appelle « ressentiment ». Il est facile de répondre aux journalistes. On vous demande : « Que pensez-vous de X et de Y ? » Et vous répondez : « Connaissez-vous le mot 'ressentiment', un des mots-clés de ce qu'on appelle le vocabulaire de Nietzsche ? » En France, je suis tombé sur un médicament qui s'appelle « prostamol ». Je crois qu'il est censé anéantir un cancer de prostate qui décide de s'épanouir au beau milieu de votre corps. Et bien, à part ses qualités médicinales – je fais confiance à la publicité française – ce produit nous fournit une définition de Poutine dont se servaient jadis ses détracteurs et même ses tractors – ceux qui faisaient leur possible pour le hisser au sommet de l'échelle hiérarchique. Oui, ils agissaient comme des tractors ou plutôt des tractoristes qui, voyant un morceau de fer dans les champs, s'arrêtent pour le ramasser et pour le transporter chez eux, en espérant qu'ils pourront en faire quelque chose dans les toilettes.

CHN : Si tant est que ces tractoristes aient des toilettes : en Russie, la plupart des ruraux n'ont pas de toilettes.

CHT : C'est vrai : ils ont des trous quelque part – soit à l'intérieur de leur izba, soit à l'extérieur, dans les champs.

CHN : Quand on prononce le mot « champ » en parlant de la Russie, on dit souvent « camp ». Un camp de concentration ou un camp de pionniers, pour mettre les choses au mieux.

CHT : Les derniers n'existent plus, à ma connaissance.

CHN : Et les premiers ?

CHT : Depuis quelques années, la Russie est devenue un gigantesque camp de concentration.

CHN : Mais il y a encore quelques maisons où les propriétaires continuent à manger du caviar, à boire du champagne français.

CHT : Il n'empêche qu'elles se trouvent – ces maisons-là, ces femmes-là – dans ce camp de concentration. Comment pourrait-on échapper à la puanteur des cadavres ?

CHN : On attrape un rhume. On préfère un rhume aux cadavres qui rappellent toujours la mort et les abjections et les déjections de l'existence.

CHT : Je n'ai pas besoin des cadavres pour m'en souvenir. Poutine n'est pas encore un cadavre, que je sache, hélas.

CHN : Je crois que si. En ce cas, son royaume est celui des cadavres.

CHT : Le surhomme de Nietzsche est simplement un homme vivant ; au lieu d'être un prostamol. Poutine, autrement défini. En russe, « prosto » signifie « simplement » ; et « mol » est « une mite ». Voilà ce qu'est, Poutine. Ou Poumite.

CHN : Ou simplement un poux. Pas un mythe, pas un mythe.

CHT : Un mythe peut-être. Mais il n'est certainement pas mythique, légendaire, la légende des siècles.

CHN : Qu'est-il, d'après vous ? une mite ? ou quelqu'un, malgré tout ?

CHT : Le diable, sans doute. Le diable se matérialise d'une manière ou d'une autre ; parfois à son insu. Tous ces bavardages au sujet des forces bienfaitrices qui sèment la pagaille partout sont un peu fatigants, quelle que soit votre façon d'exprimer l'idée. Une force avec un penchant négatif ou positif, mais la réalité n'est pas d'accord avec ce penchant, sa direction. Elle vous comble de ces cadeaux, tandis que la force continue à marmonner : « Je veux faire du mal, je veux faire du mal. Ce n'est pas moi qui fais du bien à tout le monde. »

CHN : Quelle explication proposez-vous ? ou quelle définition ?

CHT : Nous dirigeons notre attention vers quelque chose ; ou quelqu'un, peu importe. Ce qui compte s'appelle « le choix de l'objet de notre attention ». Et cet objet a un contenu, sinon nous pourrions nous en passer, au lieu de concentrer notre réseau mental sur ce que nous regardons, l'objet en question.

CHN : Parfois nous nous concentrons sur la question et oublions l'objet.

CHT : Vladimir Vladimirovitch Poutine. Il n'est pas facile de l'oublier, étant donné qu'on le montre dans toutes les flashes d'information. Et les individus qui nous entourent veulent avoir des nouvelles et pas des fables liées à l'histoire.

CHN : Cela ne vous étonne pas, son attachement au passé ? Après tout, on reconnaît – la plupart de nous le font, à mon avis – que le passé était glorieux, tandis que le présent est minable et abject, lamentable.

CHT : On s'intéresse souvent à ce qui est minable. Poutine est une preuve éclatante de cette vérité qui nous fait honte ; ou devrait nous faire honte. Poutine n'est pas simplement une image, et pourtant on le compare à une mite. Il s'identifie lui-même à une mite, à son insu. Notre anti-anti-anti-héros n'est pas une sensation non plus. Il est vrai que l'on dit parfois : « J'ai cette sensation bizarre qui me rend visite de temps à autre. J'ai l'impression d'être en présence du Diable en personne. »

CHN : Mais il n'a pas de cornes, pas de queue. Par conséquent, Poutine n'est pas le Diable en personne.

CHT : Passons. Le contenu peut être défini comme notre désir de concentrer nos forces sur un objet ou un sujet – une mite, par exemple – plutôt que sur un autre. Une sorte de convoitise, de démangeaison.

CHN : Il y a tant de femmes et d'hommes qui concentrent leur volupté, leur désir de vivre sur Poutine que l'on commence à se demander si notre médecine est en mesure de comprendre de quoi il s'agit dans un tel cas. Une malédiction génitale, générale ou l'incompréhension totale du monde et de son attirance érotique.

CHT : Il y a des femmes qui se disent : « Tout le monde adore Poutine, mais moi, je ne sens rien de particulier en le regardant ; sauf le dégoût. Il va falloir changer de sexe. » Je sais que Poutine est contre ce genre de pratique, mais je le lui dirai, je lui lancerai à la figure : « Veux-tu que je t'aime, oui ou non ? » Certains hommes coupent leur pénis pour pouvoir dire : « Je sais que Poutine est contre les métamorphoses des genres, si c'est le nom qu'on donne à ce changement radical. Mais comme tout le monde est scandalisé par mon attitude vis-à-vis de notre président, je n'ai pas le choix, comme dit notre président. Si on me dit : 'Vous voyez, une fois de plus Poutine est à la télévision. Pourquoi n'enlevez-vous pas votre pantalon ? Pourquoi ne vous adonnez-vous pas à la masturbation ?' Dorénavant, j'ai une réponse exacte et tonitruante à leur donner : 'Je n'ai pas d'instrument pour me masturber et même pour admirer le président.' Et je montrerai l'absence de mon pénis. »

CHN : Il est vrai qu'il est quasi impossible de se masturber s'il n'y a pas de personnage principal dans cette pièce de théâtre. (J'aime le théâtre, vous savez.) Néanmoins vous pouvez vous frotter à proximité de ce membre disparu. Votre mémoire est certainement en mesure d'évoquer les images et les passages liés étroitement à l'image de notre président.

CHT : C'est possible, c'est même faisable. Mais au bout de quelque temps, vous aurez une sorte d'irritation, et seule la vaseline pourra vous sortir de l'embarras.

CHN : Il n'y a pas de pénurie de médicaments en Occident. Vous allez dans une pharmacie et vous voilà délivré de vos rougeurs. Pas de votre engouement pour notre président.

CHT : Rien ne pourra vous délivrer de cette sensation de bonheur. Même si vous achetez toutes les vaselines du monde, tous les moyens purgatifs, notre président restera au centre de votre extase.

CHN : Et même sur sa périphérie, même sur une autre planète.

CHT : D'autant que le président nous a promis de nous amener sur Mars. Il nous a dit : « Je sais que vous m'aimez. Je sais aussi que c'est un sentiment encombrant. Certains d'entre vous vont trop loin, à mon avis. Ils se coupent le pénis et autres organes génitaux. Ce n'est pas la peine. Rien ne peut vous débarrasser de moi, même la pendaison, d'autant que, d'après les spécialistes, pendant la pendaison, les organes génitaux grossissent d'une manière démesurée. D'ailleurs, au lieu de vous mettre en prison pour vous guérir de votre anti-Poutinisme, je ferais mieux de vous pendre. Je me mettrai, alors, en face de votre face, et vous me verrez, en pleine lumière. Et vos organes génitaux réagiront d'une manière appropriée. »

CHN : Ensuite, il faudra les gracier. En tout cas, il faudra les enlever, les libérer de leur corde pour jouir à votre tour de leur exaltation.

CHT : Ce n'est pas la peine. Poutine ne sent rien. Même pas dans ce domaine. Il lui suffit de savoir que tout le monde l'aime, le respecte et le craint.

CHN : Mais s'il fait enlever ces demicadavres, ils pourront aussi craindre son organe génital.

CHT : Ce n'est pas ce qu'il désire ardemment. Il faut craindre sa force spirituelle, sa connaissance de l'histoire, son sens géopolitique, son influence sur le monde. Il vous dira : « N'importe quel gymnaste peut prendre ma place dans le lit. Ce n'est pas dans les lits ou sur les couchettes que j'exerce mes pouvoirs. Il faut craindre ma force spirituelle, la foi chrétienne qui me soutient dans ma lutte contre les traditions anti-traditionnelles. »

CHN : À force de l'admirer, d'utiliser sa volupté au maximum en sa présence, vous risquez d'épuiser vos ressources qui ne sont pas inépuisables.

CHT : En sa présence elles le sont, d'après ses copains. On se demande si leur jugement est basé sur leurs propres ressources. Mais ils n'ont rien à prouver. Ils ont déjà tout prouvé, sinon ils n'auraient pas la richesse qui leur permettent d'acheter des yachts et des datchas un peu partout.

CHN : Il y a une histoire assez drôle qui concerne le palais que Poutine a décidé de construire au bord de la mer Noire en 2007. On se met au travail, mais le travail traîne, comme d'habitude. D'abord, Poutine décide d'y installer une salle de gymnastique pour sa dernière maîtresse. Puis il change de maîtresse et il fait installer une troisième piscine où sa nouvelle maîtresse pourrait s'adonner à fond à sa passion artistique. Il y a même une statue de Poséidon au centre de cette piscine, et cette statue nage de temps à autre. Bref, les travaux traînent et au bout de quelques temps, le moisi s'installe à l'insu du propriétaire. Il rend une visite à son futur château et voit la catastrophe que je viens de décrire, le moisi. Il dit au maître du chantier : « C'est quoi, ça ? » Et le maître se met à enlever le moisi.

CHT : Il y passe des jours et des nuits. Puis, arrive la nageuse, la naïade. Elle nage – je naïe, comme elle dit – et tout d'un coup, tout le monde entend un cri strident : « C'est quoi, ça ? » Et on recommence les travaux ; on continue à ramasser la moisissure.

CHN : Poutine lui-même est plein de moisissures. Avant d'aborder son corps d'une manière érotique, voluptueuse et scandaleuse, une femme dit à son patron : « Tu me permets de te caresser, avant de passer aux choses sérieuses ? » « Caresse-moi tant que tu veux, mais n'oublie pas l'essentiel », dit le dictateur. Et la femme se met à arracher la moisissure du ledit corps (du maudit corps). De temps à autre, il lui arrive d'arracher des morceaux de sa peau qui est moisie, elle aussi ; quant à son cerveau, la nageuse n'y pénètre pas, faute de moyens.

CHT : Passons. La fatigue me gagne de plus en plus. Ce n'est pas un sujet émoustillant.

CHN : Mais si, mais si. N'oubliez pas que Poutine se déshabille, de temps à autre ; devant les caméras, cela vane sans dire. Il y a des femmes et des hommes qui se disent : « Dommage, il ne me dit rien. Son corps ne m'excite pas, même quand il est nu. » Alors, Poutine se met près d'une rivière et commence à pêcher les poissons émoustillants. Qu'est-ce, d'après lui, un poisson émoustillant ? C'est un poisson qui tremble entre vos mains ou sur un hameçon. Un gros poisson. Un poisson libidineux, d'après Poutine. Les caméramen montrent ce poisson et la présentatrice pose cette question aux spectateurs : « Ressentez-vous quelque chose ? Avez-vous compris votre erreur ? Avez-vous compris à quel point votre froideur est criminelle ? Ou voulez-vous aller en prison tout de suite ? »

CHT : Je l'ai vu aussi sur un cheval, ce président créé de toutes pièces, de toute la moisissure que l'on peut imaginer.

CHN : On ne peut imaginer tant de moisissure – c'est grâce à cela que Poutine paraît si grand à tant de gens. Si grand, si puissant.

CHT : Cela me rappelle quelque chose. Le Sagittarius A. Cela vous dit quelque chose ?

CHN : Non, désolé.

CHT : Cela ne vous rappelle même pas Poutine ?

CHN : Il y a des gens qui disent : « Tout me rappelle Poutine, parce qu'il est partout. Tout lui appartient. »

CHT : Ce n'est pas tout à fait exact, *to put it mildly*. En Allemagne, en Belgique, il y a des passants qui se mettent à vous parler anglais. Ils prononcent simplement une ou deux phrases. Ils pensent que c'est bien suffisant pour prouver qu'ils parlent l'anglais à la perfection.

CHN : La Russie appartient à Poutine. Peu de Russes ont envie de contredire cette affirmation.

CHT : Faisons abstraction de ces Russes. À propos, pendant des années, les Russes ne voulaient pas admettre la validité intrinsèque de la peinture abstraite ; de Kandinsky, entre autres. En l'occurrence, nous avons besoin du réalisme socialiste, *I'm afraid*. J'ai oublié de préciser que les gens qui prononcent quelques syllabes anglaises ne se donnent jamais la peine de les traduire. Et vous, vous n'exigez pas la traduction, parce que vous n'avez pas envie que l'on pense : « Cet individu ignore la langue universelle. »

CHN : Vous parliez du Sagittarius A, si mes souvenirs sont bons. Cet objet super massif qui trône au centre de la Voie lactée, si je ne me trompe.

CHT : Situé à 26 500 années-lumière de nous, ce mastodonte est environ 4,3 millions de fois plus massif que notre Soleil, mais seulement 18 fois plus grand que lui.

CHN : Que voulez-vous dire par là ?

CHT : Sa taille apparente, depuis la surface terrestre, est finalement la même que celle qu'aurait un *donut* posé sur le sol de la Lune.

CHN : Vous voulez dire que Poutine n'est qu'un *donut* ?

CHT : Ou *doughnut*, si vous préférez.

CHN : Comment traduiriez-vous ce mot ? En le traduisant, n'oubliez pas que nous parlons de Poutine, même si nous savons pertinemment que ce n'est pas la peine d'en parler.

CHT : Même pas pour mettre les autres en garde ? Les êtres humains n'aiment pas ceux qui les mettent en garde. D'habitude, ils répondent : « Nous savons tout ça. Nous le savons depuis le jour de notre naissance. C'est la première chose que notre mère nous a dite, et nous nous en souvenons, parce que nous avons une bonne mémoire. »

CHN : Et si vous leur posez une question au sujet de cette mise en garde, ils répondent : « Notre mère nous a mis en garde contre les vieux messieurs qui savent tout. Ils vous disent qu'ils peuvent répondre à toutes vos questions, pendant qu'ils essaient d'enlever votre pantalon. Le monde est pervers, et notre mère nous a parlé abondamment de cette perversité. »

CHT : Poutine est une mite. On pense d'ordinaire qu'il est un mythe et on compose des hymnes et des légendes à son sujet. Pourquoi ne pas comparer Poutine à Hitler ?

HITLER ET POUTINE

CHT : Nous n'avons pas l'habitude de donner des titres à nos discussions, comme pour les laisser faire leur boulot. Et c'est leur boulot de trouver des sujets, de tracer des parallèles. Par exemple, je pourrais comparer Poutine à Henri IV, le roi de France assassiné en 1610. Poutine n'a pas encore été assassiné, si je ne me trompe ; et pour une fois j'aimerais me tromper. Il faut que je m'entraîne dans ce domaine pour pouvoir tuer Poutine en disant : « Poutine est toujours en vie. » Et puis quelqu'un dira : « Mais non, Comme d'habitude, vous vous trompez. On l'a assassiné il y a une semaine environ. » Alors, je dirai : « Quel dommage que je n'ai pas prononcé cette phrase il y a deux semaines, deux mois, deux décennies. On aurait dû l'assassiner il y a quarante ans. On n'aurait pas dû le laisser naître.

CHN : Je ne suis pas d'accord. Nous devons savoir jusqu'à où l'humanité peut aller, sinon nous risquons d'arriver à la conclusion suivante : « Dès que nous faisons quelques pas, nous allons au Diable ou de travers ; ou faisons n'importe quoi. Mais si nous voyons Poutine, nous nous disons : 'Il faut que nous nous dirigeons vers lui pour le tuer une fois pour toute.' »

CHT : C'est là le problème. Les criminels de cet acabit ont tendance de renaître. Hitler, par exemple. Il y a des livres et des émissions que l'on produit à la télévision où Hitler vit jusqu'à cent ans ; en Amérique Latine, cela va de soi. Les archi-criminels ne peuvent mourir.

CHN : Bien plus – ils ne savent pas mourir. On leur dit : « Vous êtes assez vieux. Il est temps que vous rejoigniez votre tombe. On vous l'a déjà préparée. » Et le criminel de répondre : « En pure perte. Je ne sais pas mourir. Je ne possède pas cette science dont nous apprenons les rudiments dans notre enfance. Eh bien, je ne l'ai pas appris. Je voulais l'apprendre. Pourquoi ? Parce que même à cette époque innocente, dans mon enfance, je comprenais que la vie était dure et que tôt ou tard je devrais me reposer éternellement. Eh bien, je suis fatigué – mon pressentiment ne m'a pas trompé. Mais le savoir me manque toujours. J'invite les assassins dans mon palais et ils viennent, par dizaines. Ils tirent sur moi, ils me crèvent le cœur avec leurs sabres. Rien n'y fait : je suis toujours en vie. »

CHT : Les théologiens disent que le Diable est nécessaire ; comme le mal, si vous voulez. Le raisonnement qui nous amène à cette conclusion est archi-simple et ce n'est pas la peine de revenir dessus. On nous dit qu'il y a beaucoup de criminels autour de nous qui nous volent nos biens et aussi notre santé, sans parler de notre vie. Mais cela n'est pas suffisant. Nous

avons besoin d'un mal profond, capable de bouleverser nos structures, nos infrastructures qui sont complètement pourries. On rafistole ces structures, mais cela ne fait qu'aggraver la situation. Il faut arracher les racines du mal.

CHN : Quant à Poutine, on lui a déjà arraché pas mal de cheveux.

CHT : Une fois de plus, je dois recourir à la phrase suivante : ce n'est pas suffisant. Même si on lui arrache tous les cheveux, cela ne nous débarrassera pas de ce mal absolu. Il y a un film anglais ou américain où la personnification du mal est chauve. Eh bien, sa calvitie (sans parler de son chauvinisme) ne l'empêche pas de commettre ses crimes. Bien au contraire ! Il dit, entre autres : « Heureusement que je n'ai pas de cheveux : ils se mêlent de tout, de sorte qu'il faudrait dire : 'Ne me mettez pas de cheveux dans les roues.' »

CHN : Il ne faut pas non plus mettre des cheveux dans les soupes.

CHT : Tous les deux jours, on passe une brosse dans les poils de son chat. Pourquoi ne pas appliquer la même procédure aux humains ?

CHN : Mais nous voulions tracer des parallèles entre Hitler et Poutine. Pour cela nous ferions mieux de nous éloigner des cheveux. Dans la bataille des cheveux, d'ailleurs, Hitler aurait été victorieux – sans aucun doute, si l'on prend en considération sa moustache.

CHT : Il y a des puristes qui prennent sa moustache trop au sérieux. Dès qu'ils en voient une, dans une rue ou dans un parc, ils sortent la paire de ciseaux qu'ils portent toujours dans leur sac « au cas où », comme ils disent, et coupent sans ménagement cet objet qui offense leur vue et leur code moral. Il faut préciser que, pendant ce rite, ils pensent aussi à Staline et au serviteur de Poutine qui s'appelle Peskov.

CHN : Je ne me rappelle pas si d'Artagnan portait une moustache ou non. Mais cela ne nous concerne pas pour le moment, étant donné le titre de notre discussion.

CHT : Au début de leur soi-disant carrière, les deux tyrans étaient admirés par les foules et aussi par certains de leurs confrères. Je pense notamment à Churchill. Au sujet de Poutine, on disait qu'il avait relevé les Russes à genoux.

CHN : Les Russes aiment passer leur temps à genoux, soit devant leur maître, soit devant Dieu qui est aussi leur maître. D'ailleurs, les Russes que Poutine – d'après les bruits qui courent – tentait de déloger de leur position préférée, de leur gémissement, lui disaient ceci : « Laissez-nous dormir. Si nous sommes debout, on nous fait travailler. Si nous sommes couchés, on nous met debout pour que nous puissions travailler. Mais si nous sommes à genoux, d'habitude on nous laisse tranquilles, en se disant : 'Sans doute se tiennent-ils ainsi pour vénérer notre présence. Ou il prie Dieu, ce qui est louable aussi.' »

CHT : Procédons point par point. Analysons d'abord le terme « identique ». Ce terme se divise en trois : on l'utilise pour désigner soit une identité numérique, soit une identité spécifique, soit une identité générique. En l'occurrence, nous voulons soumettre au feu de notre intelligence Hitler et Poutine qui, à vrai dire, ne méritent ni notre feu ni notre intelligence.

CHN : Ils méritent par contre le vœu suivant : disparaissent de notre horizon le plus vite possible. Ils peuvent le faire ; ils peuvent accéder à notre demande, étant donné qu'Hitler est déjà mort, et Poutine va mourir bientôt, soit d'une mort naturelle, soit d'une mort artificielle.

CHT : C'est loin d'être certain. Procédons intelligemment. Hitler correspond au chiffre un ; on peut dire la même chose au sujet de Poutine.

CHN : Mais ce thèse ne règle pas le problème des supporters – des applaudisseurs, comme je les appelle. En ce qui concerne Poutine, ils sont nombreux, et même Hitler est toujours admiré par un groupuscule des fous.

CHT : Connaissez-vous le chiffre exact des admirateurs de Poutine ? Il est vrai que l'on peut prendre le chiffre qui correspond au nombre des habitants de la Russie et en déduire un million – le nombre des habitants qui ont fui le pays à cause de la guerre et de la mobilisation.

CHN : Parmi ceux qui restent il y a des détracteurs de Poutine. J'en connais quelques-uns.

CHT : Combien exactement ? Soyez très précis dans ces matières.

CHN : Personne ne le sait. Les hommes sont furtifs. Ils pensent que tout est bien qui finit bien, et la guerre entre l'Ukraine et la Russie n'est pas encore terminée. Et personne ne sait comment elle se terminera. Et personne ne sait ce qu'on pourrait appeler « victoire » — dans les deux cas.

CHT : La victoire, ce serait la fin de la guerre. Quelle que soit cette fin. Certes, il y aura des individus qui diront : « Quelle que soit la fin. On le disait, on le redisait. Mais pour nous, la fin aurait dû être victorieuse, au lieu d'être quelle qu'elle soit. Quelconque, autrement dit. Nos trompettes auraient pu résonner autour du monde, au lieu de jouer pianissimo : « Quelle qu'elle soit, quelle qu'elle soit. » Ces individus n'appelleront pas la fin « victoire ».

CHN : Les autres non plus : ils diront exactement la même chose. Et nous ne savons toujours pas le nombre de ces individus.

CHT : Cela n'a pas d'importance, d'autant que nous ne sommes pas très forts dans le domaine des mathématiques. Sautons l'identité numérique, faute de données, comme aurait dit Bergson, et passons à une identité spécifique. Bien sûr, on pourrait s'attarder sur le fait que les choses ou les êtres qui ont les noms différents sont souvent la même chose, la même personne.

CHN : Hitler et Poutine ? et Staline, pour mettre tout le monde dans le même dépotoir ?

CHT : On dit que, pour devenir le Diable en personne, il faut vider son âme et aussi le contenu de son être, quel que soit ce contenu. Si vous ne faites pas de vide à l'intérieur de vous-même, et même dans votre for intérieur, le Diable ne peut pénétrer dans votre être pour prendre votre place.

CHN : Mais oui. Le Diable est paresseux et par conséquent, il n'est pas prêt à faire un grand nettoyage avant de s'installer quelque part. Il pourrait confier cette tâche à ses serviteurs, mais il y a des serviteurs qui refusent d'exécuter les sales boulots. Par exemple, d'enlever les cacas d'un chat.

CHT : Il ne s'agit pas de cela. Je parle de Poutine, puisqu'il est au centre de nos investigations. On dit qu'il était un bon exécutant et aussi un bon exécuteur des basses-œuvres et que grâce à cette capacité marginale, somme toute, il est devenu le tsar de toutes les Russies. Un bon exécutant qui se promène avec un gros morceau de vide dans son corps et surtout dans son âme, comme je le dis d'habitude. C'est une mauvaise habitude, je l'avoue, mais j'ajoute toujours « et son âme », lorsque je parle du corps de quelqu'un. Même si ce quelqu'un n'a pas d'âme.

CHN : Je crois que c'est le cas de Poutine.

CHT : Cela m'est égal. Ce qui compte en l'occurrence, c'est le vide que l'on rencontre en fouillant à l'intérieur de son être. Par ailleurs, je ne crois pas que Poutine a ce qu'on appelle un « for intérieur ».

CHN : Mais le Diable n'a pas besoin du vide pour s'installer quelque part. Il jette son dévolu sur un corps, fait un nettoyage à l'intérieur de ce corps à l'aide d'un simple balai, et le boulot est fini, si l'on peut appeler cela « boulot ».

CHT : Au besoin, il peut donner des coups de pieds ou de queue aux intestins qui traînent par-ci par-là. Le Diable se sent chez lui un peu partout, et il y a des théologiens qui prétendent même qu'il se sent chez lui à l'intérieur du Tout-Puissant.

CHN : Ce qui ne nuit pas à la puissance de Dieu, j'imagine. Après tout, le Diable est le fils de Dieu ; ou sa fille ; ou les deux.

CHT : Et son neveu, et sa nièce. Et même sa tante, pourquoi pas ? Résumons-nous. Hitler, Poutine, Staline et le Diable sont une même personne, malgré les noms qu'ils portent. Bien sûr, on pourrait dire « Hitler le Diable » ou « Poutine le Diable ».

CHN : On pourrait aussi leur coller une queue quelque part. Où pourrait-on coller la queue ?

CHT : On dit que la langue de Poutine s'identifie parfaitement à la queue du Diable. C'est pour cela qu'il dit n'importe quoi, et que les crimes sortent de sa bouche à la queue leu leu.

Peu importe. On dit que des individus appartenant à une même espèce sont spécifiquement identiques ; et cela nous permet de nous débarrasser du mot « spécifique » qui est plutôt gênant.

CHN : En Russie il y avait jadis un acteur superbe qui s'appelait Arcady Raïkine. Dans un de ses sketches il y avait le mot « *spetzifitcheskoe* ». Il le soulignait d'une manière admirable, si bien que tous les Russes plus ou moins intellectuels répétaient ce mot en imitant son intonation, sa manière de le rendre « spécifique ». Peut-on dire cela à propos de Poutine ? Est-il spetzifique » ?

CHT : Même pas ça. Une mite, pour mettre les choses au mieux ; ou au pire. Lorsqu'il s'agit de Poutine, on met toujours les choses au pire. Pas au *mir* qui signifie « paix » en russe. Ou le monde.

CHN : Beaucoup de Russes sont identiques à Poutine, sinon ils auraient quitté le pays il y a longtemps, peut-être même avant l'avènement de Poutine. On cherche à comprendre en quoi consiste la notion d'identité. Vous mettez deux hommes côte à côte et vous demandez à un passant s'ils sont identiques ou non. Le passant revient d'une partie de pêche à la ligne. Pendant des heures, il n'a vu que des poissons et des vers. Et un peu de terre. Il regarde les deux hommes et dit : « Ils sont identiques. Ce sont des êtres humains. Pour le moment ils sont silencieux, et par conséquent leur identité est presque incontestable. »

CHT : D'ailleurs, même s'ils osent ouvrir la bouche, une grande partie de ce qu'ils diront sera identique. Souvent on nous dit qu'un chien ressemble à son maître au point de se confondre avec lui. On voit un homme et on voit son chien. On regarde tantôt l'un, tantôt l'autre. Et on se dit que l'on ne voit aucune différence entre le chien et son maître.

CHN : Jusqu'au moment où la voix du chien retentit dans la salle où vous vous trouvez. D'autre part, les maîtres apprennent souvent la langue des chiens et aboient dans les rues pour que leur chien ne se perde pas dans la foule. Ne pourrait-on pas dire que leurs aboiements sont identiques, même si leurs tonalités sont légèrement différentes ? Le chien aboie en la-majeur ; l'homme aboie en mi-mineur.

CHT : Comme s'il s'apprêtait à diriger la *Quatrième Symphonie* de Brahms.

CHN : Revenons à la femme dont je voulais vous raconter l'histoire. On peut dire que tout le monde est identique à tout le monde, ce qui explique la stupidité foncière et incurable du monde. Mais il y a une femme qui ne ressemble en rien au président russe, de sorte que l'hypothèse selon laquelle le monde est identique à soi et à ses habitants ne tient pas vraiment la route.

CHT : J'attends cette histoire avec impatience, d'autant que ces dernières temps, quand je regarde des femmes dans la rue, je me dis que la plupart sont peut-être les maîtresses de Poutine. Il y a quelques décennies c'était le cas de Beria et des femmes qui marchaient dans les rues. Quelques minutes plus tard, ils devenaient identiques dans la datcha de Beria ; ou au Kremlin, dans son cabinet.

CHN : Je continue mon histoire ; ou plutôt je vais la commencer. Il s'agit donc d'une femme qui chantait des chansons soviétiques – sur les écrans des télévisions. Elle était adorable. Elle n'appartenait pas à ce clan des chanteuses qui semble vouloir lancer leur corps vers les écrans pour les casser, pour vous blesser, pour que votre sang coule à flot. Elles ont l'air de vous dire : « Ce sang se souviendra toujours de nos corps, de nos voix, de votre libido dirigée vers nos corps et nos âmes. »

CHT : Ne croyez-vous pas que leurs âmes sont mortes ? Dans le roman de Gogol, il y a beaucoup de danseurs qui serpentent l'espace pour vous rouler ou vous flatter. N'est-ce pas un portrait craché de ces danseuses, comme on disait autrefois ?

CHN : Elle était donc chanteuse, mais après quelques concerts, elle tombe malade. Une simple angine, pense-t-on. Mais c'était un cancer qui l'a poursuivi toute sa vie.

CHT : Les poursuites du cancer sont bien connues de tout le monde. On les décrit dans les romans et à la télévision où l'on nous parle de bataille à mort. C'est le cas de le dire, à mort.

CHN : La voix de cette chanteuse était frêle et les téléspectateurs l'adoraient pour sa modestie – oui, pour la modestie de sa voix qui faisait allusion à sa nature voilée.

CHT : La plupart du temps, les femmes jettent leurs voiles sur la scène. Souvenez-vous de la fameuse danse de Salomé.

CHN : Ma chanteuse portait atteinte à l'identité foncière des femmes. Elle continuait à chanter, malgré sa gorge, ses maux et ses cancers. Peu à peu elle, s'éteignait et son mari n'aimait pas les bougies qui en sont à leur dernière extrémité. Il est vrai qu'il la comparait souvent à une bougie. Il lui expliquait même que son amour avait beaucoup en commun avec des fêtes où les bougies règnent comme des représentantes de la lumière. Elle ne comprenait ni ses allusions ni ses comparaisons. Et il n'aimait pas les femmes qui ne le comprenaient pas. Un jour, il lui dit : « Je vais rendre visite à un de mes saunas préférés. » « Quand seras-tu de retour ? » demande-t-elle. « Jamais », répond-il. Il tient parole et elle demeure seule dans l'appartement où elle comptait être heureuse jusqu'à la fin de ses jours.

CHT : A-t-elle fini sa vie dans cet appartement ?

CHN : Oui, mais cela ne l'a pas rendue heureuse. Le cancer la poursuivait toujours, comme si l'un et l'autre étaient engagés dans une compétition où la question de vie et de mort se pose

tout naturellement. Le cancer n'a pas besoin de gagner : il est de toute façon immortel. Il ne doit même pas participer à des compétitions pour le prouver.

CHT : Mais nous, nous avons prouvé que la notion d'identité n'est pas indescriptible. Sont génériquement identiques les êtres qui appartiennent au même genre, comme Staline et Poutine.

CHN : Hitler et Poutine le prouvent une fois de plus.

CHT : Si l'on considère le cas de l'eau, elle est toujours la même, dirait-on. Les humains sont toujours les mêmes, étant donné la ressemblance de leurs organes génitaux, entre autres. Mais prenons le cas de l'eau qui sort de la même fontaine. Supposons qu'une partie de cette eau touche déjà le sol, tandis qu'une autre partie est en train de quitter un tuyau métallique. Leur ressemblance est bien plus frappante.

CHN : Penseriez-vous qu'Hitler et Poutine appartiennent à la même fontaine ?

CHT : Malgré sa vieillesse relative, Poutine, d'après ses nombreux admirateurs, sort de la fontaine de jouvence. Le Patriarche lui a même souhaité de régner jusqu'à la fin du siècle. Le troisième Reich était censé durer mille ans ; ou trois mille ans. On peut attribuer n'importe quel âge aux choses et aux êtres qui sont déjà morts. D'autre part, ni Staline ni Hitler ne sont morts, à en juger par les vivants qui ne cessent de les admirer.

CHN : Les morts-vivants ne ressemblent pas complètement à ceux que l'on voit au cinéma.

CHT : En regardant le tableau de Magritte « Ce n'est pas une pipe », il y a des gens qui disent : « Cette pipe appartient à Staline. » Et en regardant une gymnaste, on se dit : « Cette gymnaste sera dans le lit de Poutine », même si cette gymnaste est déjà morte.

CHN : Peut-on mettre un réservoir de sang près d'une installation qui s'appelle « fontaine » et appeler le résultat sortant du tuyau « L'Identité d'Hitler et de Poutine » ?

CHT : Nous avons une sorte de chaîne, et notre regard glisse d'un maillon à un autre. Et nous croyons qu'il s'agit du même maillon, puisque la chaîne est la même. Et son usage dépend de l'ensemble des maillons, s'appuie sur cet ensemble. Nous comprenons que sans ces maillons, la chaîne ne fonctionnera pas. On peut écarter, enlever un maillon – Poutine, par exemple – mais il y aura un autre Poutine : c'est ainsi que la Russie fonctionne.

CHN : Et quoi que nous fassions, ce sera toujours le cas.

CHT : Je n'en sais rien. Qui vivra, verra. C'est ainsi qu'on dit, je crois. D'autre part, je crois que l'on ne verra rien, même si l'on vit jusqu'à la fin du siècle, comme dit le Patriarche à Poutine. La ressemblance des maillons, l'identité que nous constatons en examinant Poutine et Hitler peuvent nous induire en erreur : nous substituons la notion d'identité à celle d'objets reliés.

CHN : Y aurait-il une ligne de démarcation entre ces deux dictateurs ?

CHT : Il y a un autre tournant qu'il ne faut surtout pas négliger. Je pense aux camps de concentration. Poutine court un risque. Je devrais dire plutôt : l'humanité court un risque, celui de continuer à admirer Poutine malgré tout. Il y aura toujours des individus qui mettront la notion de la patrie au-dessus de tout ; même au-dessus de millions de morts.

CHN : Vous croyez donc que les camps de concentration constituent un tournant qui nous permet de condamner Hitler sans appel ?

CHT : Il y a toujours des appels, hélas. Il y a des criminels qui prétendent que les camps de concentration n'existaient pas. Et s'ils existaient, ce n'étaient que des maisons de repos déguisées. Déguisées en camps de concentration ?

CHN : Il y a toujours des contestataires, et c'est grâce à eux que les révolutions sont possibles et faisables.

CHT : Je n'aime pas tellement les révolutions ; à part celles des planètes. Je n'aime pas les coups d'état non plus, surtout celui qui est advenu en octobre 1917. Bref, on ne peut contester l'existence des camps de concentration, si l'on ne veut pas se faire inscrire sur la liste des criminels abjects et impardonnables.

CHN : Le tournant majeur, les camps de concentration.

CHT : Poutine est un meurtrier que rien ni personne ne doit absoudre. Son intelligence est celle de la lune, comme nous le savons. Mais il est suffisamment intelligent – il s'agit d'un petit grain d'intelligence – pour ne pas commettre de faute irréparable. Il y a une meurtrière dans son architecture, dans l'architecture de ses crimes. Et cette meurtrière risque de permettre à certaines personnes de continuer à l'admirer même après sa mort.

CHN : Après sa mort dans un siècle ?

CHT : Ne rions pas de nos malheurs. La présence de ce criminel dans l'histoire est inimaginable, odieuse, impardonnable et abjecte. Un objet palpable de notre nullité négative.

CHN : Nous savons que le Diable n'a pas peur de ce qui est trop plein. Il donne des coups aux intestins et autres obstacles sur son chemin. Son coup de pied pourrait peut-être, avec un peu de chance, nous débarrasser de la statue de Poutine.

CHT : Il y a une théorie selon laquelle seul le Diable est capable de nous libérer d'un diable.

CHN : Alors, nous n'avons qu'à nous adonner aux pêchés de toutes sortes.

LETTRE À UN ANTI-PATRIOTE

Je ne suis pas sûr que je doive t'écrire cette lettre ; ou une autre lettre. Sûr, sir. D'habitude, autrefois, on écrivait des lettres aux rois, à condition que l'on fût prince,

naturellement. Par exemple, Ivan le Terrible écrivit une lettre au prince Kourbski et celui-ci répondit au tsar, ce qui était normal. Ce qui était anormal, par contre, s'exprimait par l'éloignement du prince de la cour du roi. Autrement dit, Kourbski avait quitté la Russie, comme s'il avait suivi ton exemple. C'est le contraire qui s'est produit, si l'on reste dans le domaine du temps. On renverse allégrement le temps et l'espace ; de nos jours. Rien d'étonnant que tout aille clopin-clopat de nos jours, tout ce qui bouge ou essaie de bouger. Bref, la Russie quitta Kourbski.

Pourquoi as-tu quitté notre pays, ta patrie ? Parce que tu pensais sans doute que les gens n'étaient pas libres de leurs mouvements, des mouvements de leurs jambes et aussi de leurs langues. Leurs langues pouvaient se mouvoir, mais dans les directions qui les enchantaient et les attiraient avec une force irrésistible. Je peux te répondre ainsi : nous ne sommes plus sous le règne de Staline. D'ailleurs, le règne de Staline n'était pas si répréhensible que cela. Criminel, assassin, criminel, dictateur. C'est ainsi qu'on parle d'habitude de Staline — de nos jours. Mais n'oublions pas qu'il a forcé les gens à se mettre debout, au lieu de traîner par terre à quatre pattes — ce qu'ils faisaient avec plaisir, il faut le reconnaître. Il les a levés et ils ont gagné la Grande Guerre patriotique ; la Seconde Guerre mondiale, comme disent les autres. Il y a beaucoup trop d'autres autours de nous — tu ne trouves pas ? Ce serait formidable, si nous pouvions être toujours entre nous, entre les nôtres. Continuons à parler de Staline que tu détestes. Il a gagné cette guerre dont je viens de parler, et industrialisé notre pays agricole. Ce n'est pas rien, crois-moi.

Mais on l'accuse, on l'accuse, on l'accuse — de tous les maux, comme d'habitude. Si tu as la colique, tu accuses Staline. C'est à cause de sa politique répressive que tu as la colique. C'est à cause de son Goulag que tu n'arrives pas à faire pipi, ce qui te fait passer un temps fou dans les toilettes. Staline n'y est pour rien, crois-moi. Consulte plutôt ton médecin qui te dira, j'en suis certain, que tu souffres d'un cancer de prostate. D'accord, Staline fit exécuter beaucoup de gens, personne ne sait exactement combien. Et comme les mathématiques ne sont pas mon fort, je ne le sais pas non plus. Deux millions, trois millions. Et on m'assure que ces assassinats font déjà partie de l'histoire. Mais c'est *notre* histoire, mon cher. Notre histoire, notre histoire, notre histoire. Il faut toujours mettre le mot « notre » (dans ce cas particulier) en italiques. Connais-tu la force des italiques ?

En outre, tu penses que la guerre contre l'Ukraine est malvenue. Tu n'ignores pas, j'espère, que si nous n'avions pas attaqué en premier lieu, nous aurions été attaqués — en premier lieu aussi. Pas en deuxième lieu, comme pensent nos ennemis. D'ailleurs, dans le cadre de l'histoire mondiale, rien ne se passe en deuxième lieu. C'est toujours au premier lieu

que nous avons affaire. Cela se passe ici et maintenant ; pas ailleurs, dans un nébuleux ailleurs. Comme dit notre président, Vladimir Vladimirovitch Poutine, nous ne commençons pas les guerres ; nous les terminons. Sans les avoir commencées. J'espère que tu noteras cette vérité dans ton cahier dont je me souviens toujours. Ah, les souvenirs, les souvenirs. Quel dommage que tu aies gâché la plupart d'entre eux. Ton départ, ton comportement inadmissible. Tu es né en Russie et pas en France ou en Angleterre. Tu as l'air de l'oublier. Tu veux l'oublier de toutes tes forces. Tu déplores ta naissance russe ou soviétique, car tu es né en Union Soviétique dont la gloire retentissait dans le monde entier. Nos ballets, nos joueurs d'échec, nos artistes multiples et variés. Je sais que c'est un cliché, mais c'est un cliché agréable. Et il est agréable de répéter ce cliché de temps en temps, surtout en présence de ceux qui ont une fâcheuse tendance à oublier notre patrie.

Et puis tu n'as rien contre la tendance qui règne en Occident. Il y a tant de règnes de par le monde, mais on ne parle que de Poutine, de son règne. On dit qu'il est le tsar, et ainsi de suite. Pensez plutôt à vos reines de la nuit, aux hommes qui se promènent en jupe, en jupons avec une couronne sur la tête ; ceux qui connaissent la vraie liberté. C'est dans une société de ce genre que tu passes tes jours et tes nuits, au lieu d'avoir une famille en Russie, au sein de ta patrie. Je me demande à quel gendre tu appartiens en ce moment. Es-tu toujours un homme ? Oui, tu aimes les hommes – cela je le sais depuis toujours. Mais cela ne t'oblige à devenir une femme ; comme si les hommes ne pouvaient aimer les hommes. Les hommes illustres, tels que Beethoven ou Bach. Rien ne t'empêche d'aimer la musique et la physique – Schrödinger, par exemple. Est-il vraiment nécessaire d'enlever tous ses vêtements et de pénétrer tout ce qu'on peut pénétrer ? Pourquoi ne pas pénétrer les énigmes de la nature ? Pourquoi ne pas s'enfoncer dans un océan de mystères ? Non, on a besoin d'un corps humain où l'on enfonce tout ce qu'on peut – même des crayons, figure-toi. J'ai lu cette information dans un de vos magazines. Vos magazines sont aussi malsains que vous-mêmes, vous, les occidentaux. Et tu appartiens, à présent, à cette race d'individus.

Une de nos amies communes, une de nos anciennes maîtresses qui, malgré sa présence à l'étranger, malgré sa vie au-delà des frontières russes, demeure russe jusqu'au bout des ongles, vient de m'envoyer une de tes lettres où tes habitudes récentes se manifestent d'une manière dégoûtante. Que fais-tu en Occident ? Ce que tous les autres font. Tu t'occupes d'objets, tu te chosifies, comme disent les philosophes. Tu achètes une chose et attends son vieillissement. Pourquoi ? Pour pouvoir acheter un autre modèle, pour moderniser ton intérieur. Pas ton *for* intérieur, inutile de le préciser. Ton *for extérieur*, mon cher. Cette fois, tu achètes un lave-vaisselle. En Union Soviétique, nous n'avions pas de lave-vaisselle et

parfois, au lieu de laver les assiettes et les verres dont la saleté provoquait des douleurs dans la tête et dans l'estomac, nous jetions ces objets par la fenêtre ; ces objets, ces immondices. Aujourd'hui, tu achètes un lave-vaisselle, comme tout le monde. D'accord, très bien. Mais pourquoi en parles-tu ? Dans ta lettre que notre ex-copine m'a envoyée pour se moquer de toi, tu parles de ta mésaventure survenue au cours de cet achat qui concerne, je l'ai dit plus haut, un lave-vaisselle très chic, comme tu le précises dans ta lettre. Et toi, es-tu chic, mon cher ami ? Analyses-tu les œuvres de Kant ? comme d'habitude ? Ou as-tu perdu ces habitudes pour les remplacer par des lave-vaisselle ? Lave, lave, lave ta vaisselle, si cela te chante.

Bon, tu attends la livraison de cette machine ultra-moderne. On te téléphone la veille pour te donner une fourchette : on te la livrera entre 12.30 et 14.30. Tu décris le processus par le menu, comme si c'était aussi important que l'impératif catégorique. Ta nouvelle maîtresse que je n'ai jamais vue te dit : « Entre 13.30... » en faisant une erreur magistrale et lourde de conséquences, d'après toi. Tu es un peu étonné, car dans ta mémoire, cette fourchette avait deux heures d'écart. Je ne sais pas m'exprimer dans ce domaine : je n'ai rien à voir avec le luxe domestique ; le luxe machinal, comme je l'appelle. Ta sonnette ne marche pas, ce qui est étonnant, étant donné que tu vis en Occident où tout marche à merveille. Même chez nous, dans notre pays sous-développé et écrasé par les sanctions comme tu le penses, les sonnettes marchent, et nous ouvrons la porte à nos amis et parfois même à nos ennemis, ce qu'il ne faudrait pas faire. Par exemple, si toi, tu sonnais à ma porte, je ne devrais pas l'ouvrir : on n'ouvre pas les portes aux traîtres. Et notre pays ne doit en aucun cas être envahi par les traîtres, par ceux qui ne croient pas en son avenir et aussi en son présent magnifique. En nos valeurs traditionnelles, entre autres. Chez vous, Blanche Neige est jouée par les hommes. Et de temps à autre, ces hommes se déshabillent sur scène pour montrer qu'ils sont des hommes, pour démontrer que Blanche Neige était un homme aussi. À quoi cela rime-t-il, je me demande ?

J'avoue que la guerre menée par les Russes contre les Ukrainiens est très désagréable, et pourtant j'insiste – et notre président fait exactement la même chose – que nous n'avions pas le choix. Nous étions attaqués de toute part et c'est toujours le cas : vous n'arrivez pas à vous calmer. Nous menons une guerre contre l'OTAN ; contre le monde entier, pour être précis. Mais après cette guerre, tout le monde se précipitera vers nos frontières dans l'espoir de pouvoir vivre dans notre pays où il y a tant d'espace, tant de place pour jouir de la vie. Par exemple, les Solovki. Tu sais, cette région se trouve en Sibérie, si je ne me trompe. Il y avait quelques camps de concentration dans cette région. Aujourd'hui, on peut y vivre une série de

grands bonheurs, grâce au climat et à l'éternelle présence de nos valeurs traditionnelles. Chez nous, les hommes portent des pantalons, et si les femmes portent des pantalons, elles aussi, cela ne veut pas dire que ce sont des hommes déguisés en femmes. Et vice versa. J'ai horreur des travestis, et je ne sais même pas exactement comment ils ou elles s'appellent. Et je n'ai aucune envie de le savoir. Il vaut mieux replonger dans les écrits de Kant et de Hegel.

Bon, tu attends toujours la livraison de cette machine ultra-ultra. Pourquoi ? pourquoi cette attente interminable ? Parce que tu as loupé la première livraison. Tu attends derrière la porte ou presque. Au fait, ta porte est ouverte parce que la sonnette ne marche pas. Tu espères pouvoir repérer le camion de livraison avant qu'il ne soit trop tard. Je sais qu'en Occident les gens sont impatients. Chez nous, on attend pendant des heures ; et parfois pendant des siècles. Et rien ne vient. Peu importe : nous parlons de ta livraison, de ta machine miraculeuse, de ta vaisselle propre, brillantissime.

Personne ne vient. En Union Soviétique on t'a habitué à ce fait : tu attends quelqu'un (ou une livraison) et personne ne vient. C'est un état normal des choses. Par contre, en Occident on considère cet état de choses comme quelque chose d'anormal – comme un scandale, proprement dit. Tu cries au scandale, mais personne ne t'entend. D'accord, d'accord : tu ne cries pas. Il n'empêche que personne ne vient ; à part ta nouvelle copine, peut-être. Si elle vient, tu lui décris la situation en pleurant. Bon, bon, laissons tomber ces détails. Bref, tu téléphones au magasin et on te dit que la livraison a eu lieu à 12.31. Et tu es sorti de ta maison à 13 heures pile. Pas de chance. Et tu en parles, tu parles de cette bagatelle qui n'a rien à voir avec les chefs-d'œuvre de Beethoven dans ta lettre à notre ancienne maîtresse commune. Quelle honte ! Et tu ne t'en rends pas compte, par-dessus le marché. Quel scandale ! Ça c'est un vrai scandale.

Oui, après notre victoire sur l'Ukraine, les occidentaux (et les orientaux aussi) se précipiteront chez nous pour vivre au milieu d'un territoire libre et traditionnel.

Et tu oublies Dieu. Tu sais que ton départ horrifant, abject, inqualifiable a porté atteinte à ta foi, à Dieu que nous vénérions tous les deux. *Notre* Dieu, tu m'entends ? Te signes-tu toujours en passant devant l'autel ? Devant quels autels passes-tu aujourd'hui ? Comment te signes-tu ? De quel côté ? de quelle manière ? de gauche à droite ? de droite à gauche ? J'imagine que tu ne vas plus à l'église : les lave-vaisselle comptent beaucoup plus pour toi dans ta vie occidentale. Tu es bon chic, bon genre, j'imagine. C'est pourquoi tu critiques tout ce qui se passe dans ton pays natal que tu as trahi à maintes reprises. Tu l'as trahi en le quittant. Tu l'as trahi en acceptant les mœurs occidentales, les Blanches Neiges jouées par les hommes en mini-jupes. Tu la trahis à chaque fois que tu portes une jupe, toi aussi. Je suis sûr

qu'à présent tu portes des jupes – de temps à autre. Et en disant cela, je ne pense pas aux coutumes écossaises, crois-moi. Je pense à toi, à ton âme perdue à tout jamais. Quelle perte ! Qui plus est, tu ne la cherches même pas.

Ton ex-ami

DEUXIÈME LETTRE À UN EX-AMI

Mon cher ex-ami,

J'imagine que tu es politiquement correct – dans le monde où tout est correct, même les métamorphoses des sexes et les guerres libératrices, d'après votre formule. Laissez vos formules pourrir dans le dépotoir le plus proche. Si tu ne le trouves pas sur Internet, je t'envverrai une autre lettre, pleine d'adresses de tous les dépotoirs du monde. Bon, tu es correct politiquement et domestiquement, à en juger par le nombre deslave-vaisselle qui te lavent une multitude de choses, y compris des aisselles. Oui, j'imagine que tu es politiquement correct, et je peux t'assurer que mon imagination n'est pas trop fertile. Elle est fertile dans la mesure où je veux analyser le monde et ses structures. Et ses bavures, figure-toi.

Dans ta lettre à notre ancienne maîtresse – c'est ta deuxième lettre à cette personne que j'ai sous les yeux en ce moment – tu parles de l'injustice et de la cruauté des Russes qui, d'après toi, d'après ta politique correcte, bombardent des villes innocentes. (C'est ton expression.) Permits-moi de te rappeler qu'il n'y a pas de villes innocentes. Leurs architectures peuvent être considérées comme innocentes, dans une certaine mesure, mais n'oublions pas que ces structures sont habitées. Partout et toujours grouillent des habitants dont les péchés sont aussi nombreux que les gouttes dans n'importe quel océan. Tu penses aussi, j'imagine – j'utilise toujours la même imagination bien mesurée – que la mort est un grand malheur. Il est vrai que notre président a déclaré une mobilisation partielle, il y a un an environ. Il est sans doute prêt à déclarer encore une mobilisation sans laquelle la guerre ne sera pas finie, contrairement à ce que l'on disait dans le film d'Alain Resnais que tu aimais autrefois. Eh bien, la mort n'est pas un grand malheur. Il y a beaucoup de choses qui passent avant elle – dans le domaine de l'importance. L'honneur est important, la patrie est importante, bien plus importante que la mort d'un individu, même si cet individu est toi-même. Toi-même est peut-être en cinquième position ; et encore. De quoi pourrait-on parler dans ces conditions, si l'on se respecte ? N'est-ce pas risible de mettre sa mort au-dessus de la mort de ses proches – de ses enfants, par exemple. N'importe quel père, n'importe quelle

mère donnerait sa vie pour sauver et sauvegarder celle de leur enfant. Et la patrie ? N'est-elle pas plus importante qu'un enfant, d'autant que cet enfant ne saurait vivre sans patrie ? Alors, de quoi parlons-nous ? On te mobilise, tu vas au front et tu meurs pour la patrie et pour l'avenir de l'humanité. Et cette mort s'appelle « une mort glorieuse ». Crois-tu que Jésus Christ craignait la mort ? J'ai entendu dire que notre président s'est mis à la recherche de tous ceux qui se réfugient à l'étranger au lieu de périr sur les champs de bataille. J'espère qu'on te trouvera et qu'on t'obligera à regagner tes pénates pour servir ton pays, son bonheur, sa place dans l'univers. Comme dit notre président : « À quoi bon vivre dans un monde où il n'y a pas de Russie ? La vie, à quoi sert-elle sans la Russie ? » Tu penses peut-être que l'on peut continuer à lire Kant – même si la Russie n'est plus là, même si tu ne peux plus te promener dans Moscou, dans Saint-Pétersbourg. Promène-toi à Paris, si tu veux, si, un jour, on ne t'emmène pas de force dans ta patrie que ton départ a blessé profondément. Ne comprends-tu pas que la patrie est un organisme vivant qui a un corps, une âme, une organisation psychique ? Pour toi, c'est quoi, la patrie ? Une tache sur une carte géographique ? Et ton cœur ? Serait-il une tache dans la partie gauche de ta poitrine ? Et toi, n'es-tu pas une tache méprisante, sans signification, à part celle qu'on désigne, en prononçant le mot « traître » ? Même pas une tache d'encre, mon cher ex-ami.

Et j'imagine ce que tu penses de la Russie actuellement ; de la Russie et de son passé. Tu penses sans doute que la Russie n'a pas de passé. Tout ce qui s'est passé en Russie depuis la nuit des temps est dû à la générosité des Occidentaux, de leurs talents, de leur argent. Tous nos tsars étaient d'origine allemande ou anglaise, que sais-je. Nous n'avons rien inventé, même pas la roue, même pas la bicyclette. Sans les génies occidentaux et orientaux nous serions à présent à quatre pattes. Que dis-je – à une patte parce que nous ne sommes même pas capables d'inventer deux pattes, sans parler de quatre pattes. Donc, quand nos ennemis disent que nous avançons à quatre pattes dans la boue environnante – toute la Russie n'est qu'une flaque de boue, d'après vous – ils mentent une fois de plus. Nous marchons à *une* patte, *un* point c'est tout. Mieux encore, nous ne sommes même pas capables d'inventer trois points. Par conséquent, au lieu de mettre trois points de suspension, nous en mettons deux. Et nous n'arrivons même pas à les pendre. Voici comment nous vivons, un peuple sous-développé ou plutôt sous-sous-sous-sous développé.

Je répète : tu as vendu ton âme au Diable, et je me demande ce que tu feras lors du Jugement dernier. Comment sauveras-tu ton âme ? Comment la purifieras-tu ? En la mettant dans ton lave-vaisselle ? Mais ton âme n'est pas une assiette, que je sache. Ce n'est pas non plus un verre à vin. Je ne sais même pas ce que représente ton âme. En tout cas, elle ne

ressemble pas à une âme humaine. D'après mon expérience, elle ne ressemble pas non plus à l'âme d'un chat, d'une chatte. Qu'est-ce alors ? Une motte de terre, une motte que l'on mettra sur ton cercueil ? Détrompe-toi : ton âme n'a rien en commun avec une couronne de fleurs. Une motte de terre, rien de plus. Ou une flaque de boue – au choix. J'imagine ce que tu m'écrirais, si tu te donnais la peine de m'écrire. Tu dirais sans doute que je suis semblable au roi Hérodiade parce que je me réjouis en regardant à la télé les cadavres des enfants tués par les bombes russes. Permits-moi de te répondre que nos bombes tombent avec une exactitude exemplaire. Ceux qui poussent sur les boutons savent que les Russes détruisent les édifices militaires, les infrastructures qui se préparent à la destruction totale de notre patrie. Tu me diras : « Non, non, détrompe-toi. Nous ne voulons détruire que Moscou, Pétersbourg et d'autres villes historiques et technologiques. Nous ne toucherons pas à la Sibérie parce que nous y puiserons des métaux précieux d'ici quelques années. »

Il y a toujours des dommages collatéraux. Qu'est-ce au juste que ces dommages ? On dit d'habitude : « Dommage, il y a encore quelques dommages collatéraux. » Et quand on essaie d'avoir des précisions, on vous répond : « À nouveau, un train est détruit. Des femmes, des enfants. Beaucoup de morts, vous savez. » Nous le savons, nous le savons. Et ce n'est peut-être pas la peine de détailler des pertes qui sont énormes, énormes, énormes. Vous prononcez trois fois ce mot, et vous demandez à ceux qui vous entourent de compter le nombre de victimes pendant que vous prononcez le mot « énorme ». Et quand vous manifestez votre désir de connaître le résultat final, on vous parle de millions, de milliards. Les chiffres sont différents, mais tout le monde a la même sensation : une tragédie sans nom se déroule sous nos yeux et même sous nos pieds. Que faire ? On peut dire tout de suite, ayant entendu ce cri de détresse : « Il faut tuer Poutine car il est à l'origine de cette tuerie. Si nous venons à bout de ce criminel, nous nous promènerons dans le jardin de Tuileries, au lieu de nous exposer continuellement aux bombes et aux gaz ; et aux dents des Russes qui ne sont comparables qu'aux dents des loups des steppes. »

On dit que Poutine est un bon exécutant. Et tout de suite on saute à la conclusion ; « Il exécute ou fait exécuter – ce qui revient au même – des êtres humains qui sont toujours en vie. » On vous répond : « Ce n'est pas la peine d'exécuter des cadavres. » Et on vous répond : « Ce n'est pas vrai. Dans les prisons soviétiques on ne se contentait pas d'une mort. On continuait à tirer sur les cadavres. Et si parmi les exécuteurs, par hasard, on détectait un homme pétri d'idées humanistes, on lui disait : « Tu te tais pour le moment. Une fois notre boulot terminé, on écouterait tes thèses en buvant de la bière ou du champagne. Mais tais-toi pendant l'exécution, sinon c'est toi que nous exécuterons avec beaucoup de plaisir. »

On compare Poutine à Staline. Il paraît que Staline comptait sur les allemands pour détruire le monde ou plutôt pour le subjuguier, pour le mettre sous la botte allemande. C'est pour cela qu'il ne voulait pas attaquer les allemands, malgré les nouvelles qui lui parvenaient de l'Angleterre, du Japon et d'autres pays du monde. Il ne voulait pas empêcher Hitler d'accomplir son devoir ; ou plutôt son propre devoir, le devoir de Staline. Et puis Hitler attaque l'Union Soviétique et Staline est pris au dépourvu. Il est pourvu d'une multitude d'armes, mais cela ne sert à rien, puisque ces armes ne sont pas prêtes à l'action. L'action se déroule – dans l'autre sens, dans le sens opposé : Hitler fonce sur Moscou.

Poutine était conscient de l'erreur de Staline. C'est pourquoi il a attaqué les Ukrainiens avant que les Ukrainiens ou l'OTAN ne l'attaquent. À présent tout le monde nous lance à la figure cette accusation : vous avez envahi l'Ukraine et par conséquent vous êtes de vils agresseurs. Pas du tout, comme je viens de le prouver. Naturellement, tu es du côté de nos détracteurs. Cela t'arrange pour plusieurs raisons. Tout d'abord, tes voisins risquent de débarquer chez toi, en disant : « Vous êtes un criminel, vous aussi, parce que vous êtes russe. Et vous ne pouvez pas nier votre appartenance à cette race ignoble : nous avons vu votre passeport. Et même si nous ne l'avions pas vu, en vous regardant nous serions arrivés à la conclusion : 'C'est un sale russe – on n'a qu'à le regarder. Et même si on ne le regarde pas, on le sait tout de même parce qu'il irradie le mal.' » Comment réussis-tu à vivre tranquillement à côté de tes voisins qui sont sans doute capables de t'égorger à n'importe quel instant, portés par la haine que l'on éprouve actuellement en Occident vis-à-vis de notre peuple ? Dès qu'on entend un mot de russe – dans les cafés ou simplement dans les rues – on se précipite vers la gorge qui émet ce mot criminel, abject et condamné à mort, pour condamner à mort le grand émetteur : la personne qui parle le russe. La personne qui est née sans doute au sein du peuple qui donna naissance à Tchaïkovski, Tolstoï, Pouchkine, et tutti quanti, comme on dit d'habitude. Non, cette fois il ne s'agit pas de tutti quanti. C'est un tout, un grand tout dont on discute : la culture russe. En Occident et même en Orient on fait tout pour passer ce tout, la culture russe, sous silence. Votre manœuvre est vouée à l'échec, chers messieurs.

Comme dit notre président, nous ne voulons rien envahir, rien ni personne. Le territoire, le monde entier, nous n'en avons cure. Mais nous voulons assainir le monde qui va à vau-l'eau. Nos ancêtres disaient : « Papa, maman. » Nous-mêmes, nous disions dans notre enfance : « Maman, j'aimerais manger du chocolat. » Nous ne disions pas : « Parent numéro un, j'aimerais bouffer tous les chocolats qui se trouvent dans la maison. » Nous étudions la table de multiplication. Nous apprenions à compter. Nous comptons les objets que nous

voyons devant nous ; ou derrière nous, si nous nous donnions la peine de nous retourner. Mais nous n'attribuons jamais de chiffres à nos parents, à nos tantes et à nos nièces. Nous pouvions dire à une nièce : « Tu es ma nièce adorée. Tu portes le numéro un dans mon cœur – juste après maman et papa. » Mais jamais, au grand jamais, nous n'utilisons les mathématiques dans l'autre sens, dans le sens que l'on impose à présent dans les écoles où les représentants du genre qui s'appellent « transgenre » règne sans partage. Poutine a attaqué l'Ukraine pour la nettoyer du nationalisme et de tous ces chiffres qui vont arriver en Ukraine – en masse, étant donné que ce pays perd la raison et veut plonger dans le cauchemar idéologique de L'Union européenne. Et dans le cauchemar tout court. Que ferez-vous à la longue sans notre gaz, sans notre uranium, sans nos diamants ? Vos femmes, que feront-elles sans nos diamants ? Ne comptez pas trop sur l'Afrique du Sud : elle n'a pas grand-chose à vous offrir.

Je peux comprendre ceux qui n'aiment pas Poutine parce que nous sommes tous différents, et il a sans doute des traits dans sa constitution physique et psychique qui ne plaisent pas à tout le monde. Poutine n'a pas été créé pour plaire à tout le monde ; ce n'est pas sa tâche primordiale. Il plaît à un nombre incalculable de femmes parmi lesquelles il y a des gymnastes de renom, des championnes olympiques. Crois-tu qu'une gymnaste, une championne prêterait attention à nos chétives constitutions physiques et psychiques ? Tu peux te brosser, mon cher ex-ami. Je te demande pardon pour mon style par trop direct, mais je ne suis pas sûr que tu comprends les nuances dont je suis capable. Nous ne sommes pas vus récemment et les années effacent non seulement la mémoire, mais aussi les nuances, les zigzags de nos réflexions, les hauts et les bas de nos humeurs. Je suis certain que tu ne saurais distinguer la hauteur de mon humeur, de son effondrement total. Peu importe – parlons de la situation dans laquelle nous sommes empêtrés actuellement.

Supposons que tu n'apprécies pas tout ce que Poutine fait en ce moment. Ou plutôt, disons que tu ne l'as jamais apprécié à cause de ses plaisanteries douteuses. Oui, il est capable de dire « cul », lorsqu'il parle aux institutrices. Mais n'oublie pas que la plupart de ces institutrices sont amoureuses de lui. Elles sont abonnées aux cours de gym, et la souplesse de leur corps répond parfaitement à la souplesse du corps de notre président. Disons-le franchement : nous lui envions sa culture physique, sa forme sportive, sa capacité de conquérir le cœur d'une gymnaste. Que ferions-nous devant cette gymnaste ? Nous lui montrerions notre façon de trébucher, de tomber ; notre incapacité à nous mettre debout, notre capacité à rester par terre pendant des heures et des heures, sans en être gêné ; sans être gêné par notre posture. Imagine la situation : tu es par terre et une gymnaste te regarde avec

un sourire béat. Tu t'estimeras heureux, si elle ne te parle pas. Et si elle a envie de parler, de te dire à quel point tu es ridicule ?

Je suis presque certain qu'elle te ferait voir un nombre important de ses exercices, de ces figures qui émaillent ses prestations au cours des jeux Olympiques et d'autres jeux d'une importance capitale. Par ailleurs, je suis certain aussi que tôt ou tard tu me parlerais de l'absence de nos athlètes dans les arènes internationales. Oui, les autorités occidentales que tu admires sans réserve les condamnent sans appel à cause de cette guerre patriotique que nous menons en Ukraine. Quelle injustice, mon Dieu ! Admettons qu'aux yeux de certains, notre guerre patriotique et nécessaire paraisse injuste ; même l'espace d'un instant, même à longueur de journée. Et alors ? Ces pauvres sportifs n'ont rien à voir avec cette guerre. Ils ne sont pas au front, que je sache. Ils sont dans leurs salles de gym, dans les stades, dans les piscines et ainsi de suite. Et il n'y a pas d'Ukrainiens dans ces salles, dans ces piscines – à ma connaissance. Et s'il y en a, c'est une lutte correcte et utile à laquelle ils sont confrontés. Supposons qu'une gymnaste russe fasse un grand écart. Ensuite nous voyons une gymnaste ukrainienne qui, elle aussi, fait un grand écart. Et son grand écart, le grand écart ukrainien, est plus grand que le grand écart russe. Tant mieux, comme disait Pierre de Coubertin. (Et Pierre le Grand.) Oserais-tu penser que Poutine et ses sbires feraient exécuter la sportive ukrainienne ? sur le champ ou pas sur le champ ? dans le stade ou ailleurs, dans le fameux immeuble de la Loubianka ? Tu te souviens peut-être du monument érigé au centre de cette place ? une statue de Dzerjinski ? On l'a déboulonnée après le putsch raté. Je parie que tu ne t'en souviens pas. De quoi te souviens-tu, je me demande ? De tes lave-vaisselle, de tes machines à laver ? de tes tapis, du clavier de ton ordinateur ? Détrompe-toi ! Loin de moi de faire une quelconque allusion à une possibilité, si ténue soit-elle, d'une correspondance entre toi et moi. Nous ne nous comprendrons plus jamais.

Ton ex-ami

TROISIÈME LETTRE À UN EX-AMI

Mon cher,

Oublions le mot « patriotisme » d'autant que nous ne savons pas exactement ce qu'il signifie. Serait-ce une description courte et éloquente de notre attachement à quelques bouleaux ou à un chêne ? ou aux images de notre enfance qui nous hantent pour une raison simple et ridicule ? En tout cas, cela nous fourvoie et il vaut mieux ne pas céder à la tentation d'être fourvoyé. En quelque sorte, il s'agit de la tentation de saint Antoine car il voulait être

tenté ; et c'est ce qui constitue son pêché, en partie imaginaire. En tout cas, je suis convaincu que notre amitié résistera à toutes les tentations, à tous les poutinismes qui ne valent ni le papier ni l'électricité qu'on utilise pour les rendre plus spacieux – et encore plus ridicules, j'en conviens.

Mais il y a tout de même quelque chose à quoi on peut s'accrocher dans ce monde dont le ridicule ne nous échappe pas. Aujourd'hui, sur l'écran de mon ordinateur j'ai vu un documentaire consacré à un académicien. Je ne sais pas exactement de quoi il s'occupait : les sciences exactes ne sont pas mon rayon, comme tu le sais. En tout cas, il a tout fait pour sauver l'humanité d'une contagion que nous craignons peut-être plus que l'arsenic chanté, entre autres, par Agatha Christie. Je fais allusion à la radioactivité, et c'est une allusion plutôt directe, à la différence d'autres allusions qui parsèment mes écrits et mes conversations avec mes semblables. (Sont-ils vraiment mes semblables ?) Figure-toi, il a consacré la fin de sa vie assez courte – une cinquantaine d'années – à la catastrophe pour laquelle Tchernobyl est connue dans le monde entier ; et peut-être même sur la lune, étant donné la voracité de cette contagion. Il y allait régulièrement, il n'a pas attendu une vingtaine d'années pour lui rendre visite. Une seule semaine le séparait de la catastrophe, ce qui n'était pas suffisant, tu l'imagines bien. Nous étions à l'abri, si je puis dire – que peut-on maintenir dans ce domaine ? – et naturellement, logiquement, il succomba à la maladie dont j'ignore le nom, mais que tout le monde connaît. Comme tu le sais, c'est une maladie incurable qui se développe petit à petit, grandit, grandit en douceur (comme si elle était douce, la canaille) et on suit son cours sur le visage des victimes ; et aussi tout le long de leur corps. C'était son cas, hélas. J'admire énormément cet homme pour sa retenue et son efficacité. Il a tout fait pour informer le monde de la tragédie, et il l'a fait, malgré tous les bâtons que ses roues ont reçues de la part des Soviétiques. Les Soviétiques de tous genres : Gorbatchev, les membres de son gouvernement, les collègues de l'académicien, les citoyens ordinaires qui n'aiment pas les traîtres. (C'est ainsi qu'ils appellent ceux qui disent la vérité, tout simplement.) D'ailleurs, bien avant la catastrophe il avait proposé de couvrir l'installation d'un capuchon qui aurait certainement diminué les effets de la catastrophe, de la tragédie, de tout ce que tu veux. (Dans le domaine des synonymes.) Mais aucun capuchon ne l'aurait protégé, lui, son corps, sa vie. Si l'on pouvait simplement mettre un manteau pour éviter ce genre de contagion ! N'importe quel genre de contagion. Il y en a tant de par le monde. On parle de Tchernobyl. Mais il y a aussi Ivanovka, Petrovka, Pavlovka, Sindereevka, et ainsi de suite. Et cette suite ne s'apparente ni aux suites anglaises, ni aux suites françaises de Bach. Pardonne-moi cette

légèreté inappropriée, de mauvais goût. La légèreté est pardonnable, vu sa source vénérable – Offenbach. Le mauvais goût – non.

Ce bonhomme suivait son bonhomme de chemin ; l'homme était bon, le chemin aussi. Il tombait de plus en plus malade, sans tomber dans la rue et pendant ses discours qui duraient parfois cinq heures. Tout le monde était fatigué, et la fatigue se ressentait d'autant plus, que tout le monde connaissait la vérité, plus ou moins. Cette vérité n'était pas bonne à dire : l'Union Soviétique était toujours affectée par ses tares, par les lois qui interdisaient la vérité pour ainsi dire. On tournait autour du pot en faisant de son mieux pour effacer le pot au vu des sectateurs. La femme de l'académicien connaissait la vérité, elle aussi : elle voyait son époux assez souvent, suffisamment pour comprendre qu'il n'allait pas tenir le coup. On lui interdisait de parler devant les auditoires étrangers qui risquaient d'apprendre les aspects négatifs de la vie soviétique où l'on ne serrait plus les vis. Mais elles avaient été si serrées par les prédécesseurs de Gorbatchev – on était en pleine perestroïka – qu'il n'était pas facile de les desserrer. Le dénouement rapprochait de nous à petits pas, comme pour rendre hommage à Petipa, ensuite à grands pas – plus d'hommages du tout – et l'homme a fini par se suicider dans sa chambre. Il s'est pendu.

Une triste histoire qui nous fait penser à la notion du patriotisme que Samuel Johnson reléguait dans la poubelle du monde. « Le patriotisme est le dernier refuge des salopards », disait-t-il. Le dernier refuge, l'avant-dernier refuge. Il est vrai que quand on entend les propagandistes russes ou même les membres du gouvernement, on a envie de partir au Pôle Nord. L'un d'eux a dit récemment : « Les Américains nous ordonnent de devenir homosexuels. » Ou quelque chose de ce genre. « Les Anglais ont organisé l'assassinat de Raspoutine et de Paul I^{er} ». Supposons que ce soit vrai, sauf que je ne comprends pas pourquoi le prince Youssoupoff s'est installé à Paris, au lieu de faire la noubà à Londres. Eh bien, il faut remercier les Anglais pour ce coup, au lieu de les blâmer, de les stigmatiser. Pauvre académicien ! Il accomplissait son devoir de savant, d'homme. Est-il sage d'accomplir son devoir d'homme dans la société où nous vivons ? Ou faut-il l'accomplir toujours et partout ? Il s'approchait de plus en plus du réacteur défunt qui continuait d'agoniser, malgré les travaux de sauvetage. Tout le monde était contre lui. Après tout il révélait des secrets d'État aux étrangers qui étaient tous des ennemis du peuple soviétique et russe. On est toujours entouré d'ennemis, mais l'académicien n'en tenait pas compte. On décorait ses ennemis, pas lui. S'il existait une anti-médaille, il l'aurait reçue sans doute. Après sa mort, on disait autour de sa tombe sur laquelle on avait mis l'inscription légendaire : « On aurait dû le décorer. Il l'a mérité, tout de même. Une anti-médaille quelconque. Pour son

franc-parler qui a nui à la patrie. Pour son busibodiness. Connaissez-vous ce mot ‘anglais’ ? Il désigne quelqu’un qui vous met continuellement des bâtons dans les roues. Même si vous n’avez pas de roues. Il la met entre vos jambes. Aimerez-vous vous promener avec un bâton entre les jambes ? Il paraît que ce n’est pas très commode : vous risquez de tomber à tous les coups. D’autre part, il est utile de tomber de temps à autre : un petit exercice, rien de plus. Vous passez trop de temps à l’académie, devant votre bureau. Il faut sortir, il faut se sortir tous les soucis de la tête. Oublier ce malheureux Tchernobyl. De toute façon, il est mort de sa belle mort. Et même si vous estimez que sa mort n’était pas très belle, laissons la tomber parce que nous vivrons mieux en son absence. On parlait beaucoup des pluies radioactives. Mais où sont ces pluies à présent ? C’est un jour de soleil que nous vivons. Allons à la plage pour nous distraire de toutes ces horreurs. Ou penseriez-vous que l’eau de nos piscines est radioactive, elle aussi ? Mais il y a des piscines qui ont des toits. Ces toits protègent des intempéries et des Tchernobyls. S’il y a encore un Tchernobyl quelque part – il ne doit pas nécessairement porter ce nom maudit – nous aurons un toit, deux toits, trois toits. Prenez l’exemple de notre président. Savez-vous combien il a de médecins ? Treize. Si un médecin se trompe, il en a un deuxième. Et si un troisième se trompe, il en a un quatrième. Ce n’est pas pour rien que nous avons étudié les mathématiques à l’école. »

Au sujet des mathématiques : je voulais te dire quelque chose, partager avec toi quelques souvenirs. Tu sais que j’ai toujours adoré les maths, et tu devines pourquoi, j’imagine. C’est une science qui s’éloigne des humains à la vitesse de la lumière, si l’on s’y concentre pendant quelque temps. Il ne s’agit pas du vide heideggérien qui présuppose un travail psychique. En tout cas, il se rapporte directement aux humains, à leurs problèmes, à leurs souffrances. Il n’y a que des problèmes, comme nous disions autrefois. J’imagine que nous disons la même chose aujourd’hui, malgré les années qui s’écoulent, malgré notre soi-disant maturité. Le vide que tu crées en toi, autour de toi, est un effort qui t’aide à revoir la vie, à recevoir la bénédiction d’une autre vie, d’une autre façon de vivre. (Ne confondons pas tout cela avec la mort, avec laquelle tout se confond, il est vrai.) C’est un autre genre de vide, et il ne faut surtout pas croire que ce vide concerne les sciences en général – pas du tout. Considérons la théorie de la relativité. Ton imagination décrit la situation que te propose Einstein. Tu es un observateur qui regarde un train d’où descend un passager. Et tu penses que ce passager a les mêmes sensations que toi. Ensuite, tu te mets à réfléchir. Tu te dis : « Au fond, je ne sais rien de ce passager. Supposons qu’il vienne d’effectuer un voyage à la vitesse de la lumière, à une vitesse qui n’est pas loin de cette vitesse proverbiale. Pour lui, le temps s’écoule différemment. Il est peut-être plus vieux qu’il n’y paraît ; ou beaucoup plus

jeune. En tout cas, pendant toute une période, le temps s'écoulait différemment pour lui. » Humain, trop humain, comme d'habitude. Tu aspiras à t'éloigner de l'humanité qui te tape sur les nerfs depuis ton enfance. (Elle n'était pas si heureuse que cela, malgré les chansons que nous connaissons.) Tu tournes ton regard – plein d'espoir – vers la mécanique quantique. Et une fois encore, tu constates qu'il n'est pas facile de jeter l'humanité à la poubelle. Ou simplement s'éloigner d'elle. Tu concentres ton regard sur les connexions non-locales. Et tout d'un coup tu penses au peuple congolais qui souffrait au vingtième siècle sous la domination des colonialistes, des capitalistes, comme disaient les Soviétiques. N'est-ce pas une connexion non-locale ? Qu'as-tu en commun avec le peuple congolais ? Tu n'es même jamais allé au Congo. Cela rime à quoi, ce contact indirect ? Et bien, la mécanique quantique y fait allusion ; une « allusion grasse », comme nous disions à Moscou. Humain, trop humain ; une fois de plus.

Que faire ? Tu sais, chez nous, cela va de plus en plus mal. Pour une fois, je ne pense pas à cette guerre qui est un mal absolu, d'après toi. Je pense à la vie quotidienne, à sa qualité déplorable. Imagine-toi, on met à présent de la colle dans nos produits alimentaires. Que veut dire cette nouvelle calamité ? Ta langue reste suspendue dans ta bouche, collée à ton palais. Tes intestins n'évacuent plus rien ; et ton estomac déclare la grève. Voilà à quoi cela mène, notre économie, notre nonchalance légendaire, notre insouciance non moins légendaire. Notre pays est une légende du siècle, comme disait Victor Hugo, si je ne me trompe. Et je désire m'éloigner une fois de plus de cette légende – pour passer dans le domaine de la mécanique quantique, si tu veux. *Non-local connections, my dear*. Oui, je sens les souffrances de mon peuple, de mon pays natal ; quelque part, dans une partie éloignée de mon corps – pendant que je bois de la bière, quelque part en Belgique. Et je dis que je suis tout à fait d'accord avec Niels Bohr et Schrödinger. Mais je ne suis pas d'accord avec Poutine, hélas. Et si je demeure (demort) dans notre pays sous sanction, dans notre pays guerrier et sanguinaire, je serai mis en prison, comme des tas d'autres gens que tu connais mieux que moi, étant donné que tu regardes les programmes qui sont interdits dans ton pays natal, mentalement malade. Le bonheur a toujours été interdit en Russie ; et on n'y peut rien, même si l'on y peut quelque chose.

Tu t'en souviens, chez nous on disait autrefois : « Chacun perd la raison à sa façon. » C'est d'ailleurs le seul moyen de savoir si quelqu'un qui paraît complètement anodin a ce qu'on appelle « une personnalité ». Et si cette personne ne perd pas la raison dans les circonstances que nous observons aujourd'hui depuis notre fauteuil, c'est qu'elle est folle, pour mettre les choses au mieux. C'est la conclusion que l'on peut tirer de son obstination.

Elle ne trouve peut-être pas que la situation soit normale ou presque ; elle la trouve peut-être anormale et horrible. Mais si, malgré toutes ces circonstances qui ne portent pas de nom, elle (cette personne) garde tous ses esprits, on peut, en toute logique, arriver à la conclusion suivante : elle est anormale. Elle est folle furieuse. Au lieu d'être furieuse, elle est folle.

La folie est une issue, peut-être. Un de mes amis me téléphone pour dire : « Tu sais, le président américain conseille à tout le monde de devenir homosexuel. » Le lendemain, le même ami me téléphone pour dire que c'est un ordre. Autrement dit, le président des États-Unis ordonne à tous les citoyens américains de devenir homosexuels. « Aux femmes aussi ? » C'est la question que je lui pose. « Oui, lesbiennes », répond-il. « Dommage que je ne sois pas une femme », lui dis-je. Et tout de suite je me rends compte à quel point je suis stupide : je suis une femme et un homme – au choix. D'accord, je n'ai pas encore fait ce choix crucial. Et il paraît que c'est crucial. Si vous êtes une femme et pas un homme, comme disent vos parents, vous subissez un autre sort de la part du destin. Votre sort est féminin et vous devenez gracieux, au lieu de rouler des mécaniques, jour et nuit. Vous ne roulez donc plus des mécaniques ; ou plutôt, vous les roulez différemment. Vous êtes une sylphide, à présent ; et vous feriez mieux d'aller voir le ballet au Bolchoï. Au moins qu'il ne soit dansé par des hommes, de nos jours. Je n'ai rien contre les hommes, comme tu le sais, mais il y a des limites.

Un autre ami voit des Ukrainiens partout ; surtout sous les fenêtres de sa datcha. Et d'habitude ils ne viennent pas seuls : ils portent des bombes. « Pourquoi ont-ils choisi ta datcha, au lieu de diriger leurs pas vers le Kremlin ? » « Parce qu'ils veulent tuer tous les Russes sans exception », répond-il. « Je crois que tu es à moitié allemand », lui dis-je. « Tu as raison, répond-il. Ils veulent tuer la moitié russe que je porte toujours en moi. Et pas seulement dans mon for intérieur. » « Laisse-les faire », lui dis-je. « Tu veux que je sois allemand à cent pour cent ? » « Pourquoi pas. » « Mais je veux être russe. Que ferais-je sans mon sang russe ? Serais-je capable de comprendre toutes les nuances des poèmes de Pouchkine ? ou simplement la moitié ? Et que dire de Tolstoï ? Serais-je condamné à comprendre la guerre, mais pas la paix ? ou vice versa ? » « Aujourd'hui, la guerre te suffira, peut-être. À tous les Russes, de manière générale. » « Mais je suis pour la paix, comme Tolstoï. Je suis pacifiste. » « Tant mieux pour toi. » Et puis, il s'est mis à casser des meubles dans son salon et aussi dans sa chambre. Il prétendait que les Ukrainiens se promenaient dans sa maison avec des bâtons. « Et aussi avec des roues. Ils roulent à l'intérieur de ma maison, tout autour de la maison. »

Un des moyens de ne pas devenir fou consiste à penser le contraire de ce que tu penses. C'est plutôt compliqué. En tout cas, il ne faut surtout pas dire ce que l'on pense. On dit le contraire parce que ses propres pensées mènent vers la folie. On imagine toutes sortes de choses qui font toutes sortes de choses. Et on finit par devenir une chose qui fait n'importe quoi. Un membre de notre gouvernement a dit que les Américains nous envient pour une raison évidente : nous avons Poutine. C'est lui qui nous a ; dans tous les sens du terme. Si on se dit : « Il ne m'aura pas », on marche dans la direction de la folie. Si on se dit : « Il m'aura », il répondra peut-être qu'il s'intéresse aux hommes qui, à l'intérieur de sa psyché et à l'extérieur de sa libido, sont à égalité avec les femmes. « Mais vous, cher Monsieur, vous ne m'intéressez pas du tout. » Voilà comment on peut échapper à la folie furieuse ; et aussi à la folie tout court.

Revenons aux mathématiques. De temps en temps, je les laisse et je me sens abandonné dans ce monde qui est trop humain, comme nous le savons, comme nous le disons. On se retourne, en croyant que le monde peut changer, peut devenir aussi froid (et aussi chaud, aussi brûlant) que les mathématiques. Prenons la conjecture de Fermat qui me poursuit depuis des années. C'est une des rares formules que je puisse encore comprendre dans la sphère des mathématiques. Tu réfléchis, tu as déjà trois chiffres au carré : 345. Pourquoi penser aux cubes ? Que pourrais-tu faire avec ces cubes ? Tu joues dans le vide, parmi les abstractions. Mais tu t'éloignes inexorablement des humains ; même si tu arrives à un résultat impressionnant et décroches un prix. Aucune émotion, à part le triomphe de l'inutile, de l'inclassable, de ce qui ne rime à rien. Pas à l'existence humaine, en tout cas. Tu te promènes dans les rues désertes, et l'architecture ne te regarde même pas. D'habitude, les bâtiments t'invitent à franchir leur seuil, à t'asseoir dans leurs intérieurs, en admirant leurs courbes, leurs éléments grâce auxquels tout se tient ensemble, l'univers entier. Mais les mathématiques ne t'invitent nulle part, à part leurs lignes de force et de faiblesse, à part leurs carrés, cubes et parenthèses. Et le monde se met entre parenthèse ; en tout cas le monde où un homme dit à une femme : « Je t'aime » ou « S'il te plaît, éloigne-toi de moi pour toujours. Je préfère les arbres qui ne me parlent pas, sauf si les murmures des feuilles sont des poèmes de Pouchkine. Dans le monde où le sang coule à flot – et même s'il ne coulait pas à flot, même si rien ne coulait – les mathématiques sont un monument en elles-mêmes. Elles n'ont pas besoin de monuments ; elles ne sont ni des généraux ni des héros.

Appelons cela l'histoire des tantes. Je connais une folle qui est devenue folle officiellement, puisqu'elle est à présent dans une maison de fous. Elle ne comprend toujours pas ce qui lui arrive ; et c'est pour cela qu'elle est une folle officielle, légale. Quand je lui

téléphonais, elle me racontait toujours des histoires qui concernaient, de loin ou de près, ses tantes. Elles auraient pu concerner ses oncles ou ses neveux, mais ces histoires n'avaient rien en commun avec les mathématiques ; sauf qu'il y avait tant de tantes et tant de neveux. C'étaient des histoires stupides et folles, dans une certaine mesure : tout ce que les fous font est fou, même si les mesures dont nous parlons en l'occurrence sont différentes. Une de ses tantes a même connu cet homme remarquable qui a tout fait pour assassiner Hitler. Mais, je l'ai dit plus haut, même les héros, malgré l'intervention respectable de Heidegger, n'ont rien à voir avec les mathématiques ; en tout cas, pas avec la conjecture de Fermat. Eh bien, ma tante fait exception à cette règle non-mathématique, si je puis dire. Elle est aussi belle que la conjecture de Fermat, ma tante et mon histoire. J'avais une tante du côté de mon père. Tu ne l'as jamais rencontrée, mais peu importe : il s'agit de mon amour, pas du tien. J'étais amoureux de ma tante ; et pourtant elle vivait à Odessa, loin de Moscou, par conséquent. Pourquoi « et pourtant » ? Parce que je ne pouvais pas la voir constamment ; même pas une fois par semaine. D'ailleurs, ce que je raconte est un peu stupide. Ce n'est pas stupide du tout, tout compte fait. C'est ma manière de le raconter qui n'est pas à la hauteur du récit. Comment raconter les histoires d'amour ? On les vit – et très souvent d'une manière stupide ; la plupart du temps. Ma tante, je la voyais deux fois par an, grosso modo. Et je rêvais de la voir sur une plage, ce qui n'était pas difficile : il suffisait d'aller à Odessa où il y a beaucoup de plages, comme tu l'imagines. On est allé à Odessa, et je l'ai vue sur une plage. Et la conjecture de Fermat n'est pas loin, dans ce cas ; elle est tout près. Je dirai même que cette vision était un équivalent de cette conjecture – sa traduction terrestre. Les mathématiques sont divines, et toutes ces conjectures, toutes ces théorèmes habitent au-delà des nuages ; et par conséquent, il est impossible de les situer sur le plan terrestre. Mais il y a des exceptions : ma tante sur la plage. Il y a Einstein sur la plage ; il y a aussi ma tante sur la plage.

Tout compte. Les héros ont leur place dans l'histoire et dans la vie qui s'écoule pour rien. Et même ce rien compte, en quelque sorte. On nous raconte tant d'histoires à la télévision, et on peut espérer que ces histoires ne feront pas partie de l'Histoire avec un H majuscule. La russophobie est à l'honneur – à la télévision russe. Le monde entier est contre nous. Quand on entend une telle chose, on a envie de répéter le geste qui était assez courant un peu partout, dans tous les milieux. Un homme déboutonnait sa chemise, regardait son adversaire droit dans les yeux et s'exclamait : « Tire, si tu veux, salopard ! » Et on tirait, on tirait, on tirait. Il est vrai qu'aujourd'hui on tire autrement ; et le résultat est différent.

Je raconte n'importe quoi parce que quoi, aujourd'hui, est affreux, tout simplement. On se demande comment on est arrivé à ce point sans retour. La guerre se terminera tôt ou tard,

mais la Russie est finie. La Russie éternelle restera peut-être, mais la Russie d'aujourd'hui, de demain et d'après-demain est en train de disparaître. Alors, je te parle des tantes et de la russophobie qui fait partie de ce n'importe quoi qui remplace la réalité quotidienne. Quelle russophobie ? Qu'entend-on par cette notion ? Les Américains nous ont aidés pendant la Deuxième guerre mondiale. Même Staline le reconnaissait. Maintenant une de nos speakerine dit que les Anglais ont ourdi un complot à la fin duquel – chaque complot se déroule et puis il a une fin ; et cela concerne le reste aussi – Raspoutine et Paul I^{er} furent tués. Il faut donc remercier les Anglais ; et les Américains aussi, pourquoi pas ? Au lieu de quoi on s'apprête à les affronter. J'aimerais voir ça ; ou plutôt je n'aimerais pas le voir. Les amusements de ce genre, c'est terminé ; mon âge ne le permet plus. Il faut s'amuser autrement, sinon on mourra sans avoir son trop-plein d'amusements, de divertissements de toutes sortes. (Il faut toujours ajouter « de toutes sortes », sinon on risque de ne pas avoir assez de ce que l'on désire par-dessus tout.)

Le peuple qui adore Staline et tolère la présence du corps embaumé de Lénine sur la place Rouge ne mérite peut-être pas un meilleur sort. Autrefois, à l'aube de l'histoire, ce peuple a perdu le tirage au sort. Rien d'étonnant que nous ayons le pire des sorts que l'on puisse avoir. Même les Congolais ont un meilleur sort, paraît-il ; après la mort de quelques leaders, de quelques rois. Et nous, nous sommes à l'arrière du peloton. Tantôt c'est un peloton d'exécution, tantôt un peloton tout court. On regarde par la fenêtre et on voit un peloton. Et on se demande à quoi il rime, ce peloton. C'est le sentiment que j'ai, lorsque je sors de chez moi. Je me dis que la plupart des gens que je croise approuvent l'avènement de cette guerre et même sa durée qui devient de plus en plus risible et pénible. Grâce à cette guerre, je comprends la notion de durée beaucoup mieux, mais j'aurais pu m'en passer, de cet ajout, de cette nuance superflue.

Parfois, les nuances nous pèsent. Nous voulons aller à l'essentiel, mais les nuances ralentissent notre marche vers l'avenir qui, depuis quelque temps, n'est plus radieux ; même pendant un spectacle de feux d'artifice. On les exhibe, on les admire ; on applaudit, de temps à autre. Mais l'avenir demeure sombre, comme si on ne pouvait plus l'éclairer. Autrefois, il suffisait de dire « l'avenir » pour que l'atmosphère s'irradie, s'allume et se mette à sourire. À présent tout est pesant, même les grains de poussière où, il y a encore un siècle, on voyait le monde. Aujourd'hui, on ouvre un grain de poussière et l'on constate qu'il n'y a rien à l'intérieur.

D'après Thomas More, la religion sert l'intérêt du prince (Poutine) en même temps que l'avancement de la vérité. Depuis la fin de notre communisme caduc, la religion est à l'ordre

du jour et surtout à l'ordre de la nuit. Les églises sont remplies à ras bord, et les gens se signent même en pleine rue – pour prouver à tout le monde qu'ils sont recommandables. Mais Poutine réussit à empoisonner même les rites religieux, et on ne peut plus aller à l'église sans penser au patriarche qui bénit chaque geste du président, sans parler de ses paroles. Chaque mot prononcé par Poutine est béni immédiatement. Ses paroles, on les voit voler dans l'air de Moscou, et chaque parole est accompagnée d'un crucifix. Une sorte de couronne.

Je l'ai entendu dire que la Russie est gouvernée directement par Dieu. Et ceux à qui j'ai raconté cette histoire – quelle histoire, comme on dit, en entendant des choses de ce genre – me demandent si un geste accompagnait cette déclaration, un geste quelconque. Je dis : « Je crois qu'il a levé son index, un de ses index. » « Dans quelle direction l'a-t-il levé ? » Si on lève un doigt, la direction que ce doigt indique doit se trouver, à mon avis qui ne vaut rien, vu l'immensité de la chose, plus près de Dieu. On lève un index, on signale une vérité de plus, mais si l'on ne le lève pas suffisamment, on risque d'avoir l'impression que cet index, son message se rapporte à soi-même. Cela ne veut pas dire : « Toi, qui lèves cet index dois faire attention au message que tu as l'air de transmettre au monde entier. Mais commence par toi-même. Es-tu sûr que ce message a déjà pénétré à l'intérieur de ton âme ? » C'est une possibilité, une solution de cet énigme. L'autre solution est beaucoup plus malade : elle suggère que celui qui parle et lève son doigt se prend pour Dieu, ni plus ni moins. De toute façon, on ne peut faire plus ; on ne peut sauter plus haut. En sautant de cette manière, on dépasse sa tête de loin – à tel point qu'on la voit à peine. On commence même à se demander s'il s'agit de sa propre tête. Et puis on se dit que cela n'a aucune importance, étant donné qu'on est Dieu qui n'a ni queue ni tête ni barbe. On ne sait rien à propos de son aspect extérieur, mais on a des bribes d'information qui nous parlent de son intérieur. C'est ainsi que parlait Nicolas de Cues, si je ne me trompe. En tout cas, Zarathoustra ne parlait pas comme ça. Comment parlait-il ? Comme Nietzsche.

Et Poutine parle comme Poutine. Il a dit récemment que les Russes étaient moins pragmatiques que les Occidentaux, et que ce fait parlait en leur faveur. « Si vous n'êtes pas pragmatique, écrivent les journalistes, vous vous occupez des aspects spirituels de la vie. Si vous remuez vos doigts, ils ne se dirigent pas vers les objets que vous voulez acheter pour embellir votre demeure. Non, non, et renon. Ils font de leur mieux pour vous indiquer la route avec le paradis au bout. Et le paradis, n'importe quel paradis, à dire vrai (même celui des islamistes, des terroristes) est imprégné d'idées et de sentiments spirituels. Il paraît qu'un journaliste, soucieux de son auditoire et de la compréhension de ses propres idées qu'il exprime très souvent au moyen de ses doigts, leva un Smartphone et le laissa tomber. Je ne

sais pas si tout le monde vit les mille morceaux proverbiaux. Ensuite il se précipita vers une icône pendue au milieu de la pièce et l'embrassa. Certains membres de l'auditoire étaient choqués par la ferveur de son baiser. Mais les autres disaient : « Il est inspiré par le *Cantique des cantiques*, pas par sa chambre et son lit nuptial. »

On parle de l'argent que les soldats russes reçoivent pour leurs assauts des positions ukrainiennes. Tantôt on prononce des chiffres fabuleux qui font penser à la conjecture de Fermat — aux mathématiques, en tout cas. Tantôt on se demande si nos speakers savent compter jusqu'à dix. Les informations que l'on entend à la télévision se contredisent à qui mieux mieux. Non, ce sont les journalistes qui se contredisent ; à qui mieux pire. Et on se demande si celui-ci est mieux ou pire que celui-là. La religion sert à l'avancement de la vérité, de sorte que la vérité avance, même pendant votre discours. Vous savez que votre interprétation compte beaucoup plus que les faits ; l'interprétation que vous recevez par la poste secrète. (Je me mets à la place des journalistes.) Le nouveau credo s'appelle « post-vérité ». Vous savez que ce que vous avancez, la vérité qui avance pendant votre discours ne doit pas dépasser les limites prescrites par la post-vérité. Vous avancez, vous avancez, et puis un signal rouge s'allume sur votre tableau. Un peu plus tard ce signal s'allonge et devient une ligne rouge — et puis *la* ligne rouge. Et vous vous arrêtez, on vous arrête.

L'histoire nous réserve des surprises, si nous essayons d'aller un peu plus loin qu'une page du livre offert par notre école, par un professeur quelconque ; par un professeur soviétique ou russe. Notre histoire nationale est jalonnée de symboles, et on se demande s'il y a quelque chose d'autre dans cette histoire. Et une fois de plus on est tenté de dire : quelle histoire ! Une fois de plus se répète trop souvent, mais c'est ainsi que cela se passe. On se dit : « Non, c'est impossible. Cette horreur ne se répétera jamais. C'est un hasard, rien d'autre. Et puis on constate que c'est autre chose ; ce n'est pas un hasard. C'est une règle qui ne tolère pas d'exception. Tu t'imagines une règle sans exception ? La Russie est un pays barbare, et c'est une règle. Pierre le Grand est une exception, peut-être. Et encore. Et encore est aussi une règle, une expression que l'on utilise quand on essaie de trouver quelque chose de positif dans ce qui se passe. On expose cette théorie positive, puis on l'anéantit, en prononçant les mots fatidiques : « Et encore ».

Pensons à la bataille de Borodino qui fut perdue par les Russes. Mais, comme disait mon père (tu t'imagines cette horreur) : « Les Russes n'ont jamais perdu une guerre. » Je pourrais sur le champ dresser une liste des défaites russes, mais, comme disait Fermat : « Il n'y a pas assez de place pour exposer mon théorème, pour développer ma conjecture. » Je n'osais pas contredire mon père, d'autant que je ne connaissais rien à ce sujet, à cette époque-

là ; il y a soixante ans. À l'école on ne parlait que de nos victoires ou plutôt de nos triomphes, et on avait l'impression qu'il n'y avait pas assez de place dans nos manuels pour ces triomphes, pour ces conquêtes sans nombres. Quels nombres faut-il inventer pour nos triomphes ? C'est la question que je me posais à l'école, à l'époque où j'étais amoureux des mathématiques.

La bataille de Borodino fut bel et bien perdue, mais les symboles et les monuments nous disent le contraire. Les pertes russes furent beaucoup plus élevées que les pertes françaises ; et pourtant les attaquants perdent d'habitude plus de soldats que ceux qui défendent quelque parcelle de terre. En l'occurrence, il s'agissait de Moscou qu'on abandonna à Napoléon pour sauvegarder l'armée. On aurait pu sauvegarder l'armée en reculant, en reculant, sans vouloir sauter. On recule, on recule, et un témoin de cette reculade, de cette roulade dit : « Quand allez-vous sauter ? » et vous répondez : « Jamais. » « Pourquoi reculez-vous, alors ? On ne recule que pour mieux sauter, sinon on reconnaît sa défaite. » « Non, nous reculons pour triompher de Napoléon. » « Comment ? » « En reculant. Et puis c'est lui qui reculera. Et ce sera une reculade définitive. »

On nous disait que cela avait été un manœuvre de génie. Reculer, reculer. Et puis les partisans se sont mis à harceler l'armée de Napoléon. Les français dînent et voient quelques paysans arriver en grand pompe pour voler quelques morceaux de viande. Les partisans chantent : « Nous sommes les Russes, et nous vous vaincrons, tôt ou tard. Allez, allez, reculez, reculez. Et nous vous battons à plat couture pendant votre retraite. » Et les Français répondent : « Nous ne pouvons prendre la retraite qu'à soixante-deux ans. En tout cas, ce sera le cas au XXI^e siècle. » Et les Russes de répondre : « Allez, allez. Nous sommes déjà au XX^e siècle. Le temps va beaucoup plus vite que vous ne croyez. Avez-vous entendu parler d'Einstein ? Ignorez que vous êtes ! »

On érige donc un monument en honneur des partisans. Au lieu d'une étoile, au sommet il y a un morceau de viande volé aux soldats français. Dans les années trente, les autorités soviétiques voulaient construire un palais dédié aux soviets ou à l'Union Soviétique. Au sommet de ce palais, on avait l'intention de mettre une statue de Lénine. On aurait dû y mettre un saucisson de Cracovie dont les Soviétiques raffolaient et qu'on ne trouvait pas dans les magasins. J'imagine des grimpeurs, des alpinistes escaladant le monument dans l'espoir d'avoir une particule de ce saucisson. Hélas, le projet ou plutôt sa réalisation n'a jamais vu le jour ; ou la nuit, tant qu'à faire. On voyait la nuit, on broyait du noir.

On entend souvent cette phrase : « Vous êtes loin, vous êtes au diable vauvert. Loin de la Russie, je veux dire. Comment pouvez-vous la juger depuis la France où vous vivez ? Que

voyez-vous autour de vous ? les châteaux de la Loire ? Et nos cabanes, nos huttes, nos flaques d'eau, nos ruisseaux qui n'ont rien à voir avec Schubert dont vous connaissez les œuvres par cœur ? » C'est vrai que je juge la Russie de l'extérieur – même au cours de mes promenades au centre de Moscou. Aujourd'hui, on éprouve une sorte d'allergie à l'égard de tout ce qui est Russe, même si l'on est russophile. Je crois que les vrais patriotes doivent détester la Russie d'aujourd'hui, la Russie – aujourd'hui. Mais ce n'est pas là le problème, mon problème. Je me demande simplement comment les gens peuvent survivre à l'intérieur de ce pays, dans l'atmosphère qui règne au front ; et cette guerre est partout, qu'on le veuille ou non. Je ne le veux pas, et pourtant j'en parle ; cela me préoccupe et me pèse. Je suis écrasé par le régime de Poutine, par ses pensées, ses attitudes, sa gueule. Et pourtant je ne suis pas encore en prison ; je ne suis pas stigmatisé en tant qu'ennemi juré du peuple russe.

Considérons la présidente de notre banque centrale. Elle ne risque pas d'être mobilisée, cela va de soi. Ceux qui courent ce risque, se coupent le bras pour éviter la mobilisation et la mort au front : ils préfèrent mourir dans leur propre lit, ce qui se comprend aisément. Cela ne requiert pas un grand effort intellectuel de votre part : vous le comprenez presque automatiquement. Vous regardez votre lit et vous vous dites : « Pourvu que je ne sois pas mobilisé. Mon lit est si confortable, si doux, si douillet. » Et puis vous entendez la sonnette de la porte, et d'après le son de cette sonnette, d'après son timbre, vous comprenez que ce n'est ni votre tante ni votre oncle : ce n'est pas eux qui se tiennent à un mètre de votre sonnette. Alors, vous vous coupez le bras gauche ; ou droit, si vous êtes gaucher. Les policiers vous questionnent à propos de votre bras qui gît à côté de vos jambes. Et vous répondez ainsi : « Je voulais toucher le corps de ma voisine. C'est une femme mariée et je serais envoyé au diable, si je lui propose quoi que ce soit dans le domaine du sexe. Je me suis souvenu du précepte des évangiles et vous voyez le résultat de ma foi chrétienne. »

Mais revenons à la présidente de la banque centrale. Le jour de la déclaration de cette guerre sans nom, elle a dit à ses collègues : « Notre devoir nous oblige à sauver nos concitoyens. » Et ils les sauvent, tant bien que mal. Ils les sauvent d'une catastrophe globale. Il y a des catastrophes locales liées au rouble, à sa stabilité et à l'inflation. Et pourtant nous tenons le coup. Encore un « pourtant » ; ou plutôt un « et pourtant ». Le navire chavire, mais ne sombre pas, comme on dit communément. Il chavire encore une fois, encore deux fois. Je ne sais pas qui tient le coup ; peut-être la population en général. Mais il n'y a pas assez de généraux pour que tout le monde tienne le coup. Moi, je le tiens, plus ou moins. On pourrait philosopher longuement au sujet de ces plus et ces moins. Disons « moins » pour en finir une

fois pour toutes. Et je ne risque pas d'être mobilisé. Par conséquent mes bras et mes yeux sont toujours intacts.

La présidente de la banque centrale est allée en Chine – avec Poutine et sa bande. Ils en sont revenus bredouilles, paraît-il. Qu'ils bredouillent jusqu'à la fin de leur vie. « Comment bredouillez-vous ? » Cette question devrait se faire populaire. « Comment allez-vous » est ridicule dans la conjoncture actuelle. Vous n'allez pas ; vous n'allez pas du tout. Vous trébuchez tout le temps, ce qui est encore plus désagréable que de tomber, carrément et simplement. Vous tombez et vous vous endormez, en regrettant un peu l'absence de votre lit si doux, si merveilleux. Le cas voisin : vous trébuchez, mais vous ne tombez pas. Dans une certaine mesure, vous êtes condamné à ce trébuchement. Si vous osez tomber, on vous prend par la nuque, on vous soulève – ce que Poutine a fait de la Russie, d'après certains observateurs – et on vous dit, on vous ordonne : « Allez-y, vous devez continuer. *The show must go on.* » Vous dites que vous ne comprenez pas l'anglais. Alors, on vous montre un knout. On le met sous vos yeux.

La présidente de notre banque est sans doute une vraie patriote, et je dois prodiguer des louanges à son égard. Je ne suis pas patriotique au point de chanter comme vous les louanges de toutes les conneries qui se déroulent, tel un tapis rouge, dans votre pays. D'ailleurs – et cela vient à propos, je crois – notre amie commune vient de m'envoyer encore une lettre, dernière lettre. C'est ainsi que nous communiquons, et je ne sais pas si c'est une communication caduque ou une communication tout court. Trop courte, à mon avis : à moi, tu enverrais des lettres bien plus longues. Je t'en donne un exemple – sans suite, hélas. Eh bien, si je ne me trompe, tu parles dans cette lettre de ta visite chez ton médecin. Tu dis toi-même que ce médecin est presque nul, et par conséquent que la belle marquise dont on parle d'habitude, lorsqu'on pense aux plaisirs occidentaux, n'est pas aussi belle que cela. On te fait une prise de sang, et tu n'as pas de nouvelle de ton médecin. Chez vous, une prise de sang ou plutôt son résultat – le verdict, d'après les Anglais qu'on n'aime pas dans la Russie officielle – se fait attendre. Une semaine, *my God*. Et on ne te téléphone toujours pas. Et puis tu téléphones toi-même car ta patience est à bout ; toi, tu es à bout aussi. On te dit que ton médecin est occupé. Ce n'est pas la peine d'ajouter qu'il a un patient. Il n'est tout de même pas en train de lire *Guerre et paix*, tant s'en faut. On te dit qu'il t'appellera plus tard. Ce plus tard vient et ton médecin ne te téléphone toujours pas. Tu prends le relais (quel relais ?) et l'appelle toi-même. Une fois de plus, on te dit qu'il est occupé. Tu réussis quelques heures plus tard. Ton médecin te dit : « J'aimerais vous parler au sujet de votre prise de sang. » Il ne veut pas te parler de la guerre en Ukraine. Mieux encore, il ne veut pas te dire que tu es un

sale Russe : tous les Russes sont sales, salauds et ainsi de suite. Il ne te dit rien de tout cela, mais au lieu de lui être reconnaissant, tu poses des questions au sujet de ta prise de sang. Et une fois de plus, il te dit qu'il est occupé. Tu lui dis : « Si c'est catastrophique, si je suis à l'article de la mort, dites-le s'il vous plaît. Trois mots suffiront. Ou dites simplement : 'L'article', et je vous comprendrai. Et je dirai : 'Je vous ai compris.' » Il te répond textuellement : « Non, vous n'êtes pas à l'article de la mort, mais j'aimerais vous parler. » Encore une fois, la même phrase. Quelques heures plus tard – vous avez des journées longues, pensons une fois de plus à Einstein – tu l'appelles de nouveau et il te dit : « J'ai un patient, et je n'ai pas le résultat de votre prise de sang sous les yeux. Attendez un peu : dans quelques secondes je l'aurai sous les yeux. » Tu remercies tout le monde, sans oublier un seul dieu grec, et deux minutes plus tard il te dit : « Le sucre, ça va, le fois, ça va aussi. Mais les globules blancs... » Tu l'interromps – pas très poli de ta part – pour lui dire qu'une telle erreur était déjà survenue. « Votre collègue m'a dit : 'Ne vous inquiétez pas. Pendant le transport on secoue souvent les éprouvettes. Et le nombre de globules change inévitablement.' » Tu penses que ce changement aurait pu être évité, mais tu ne dis rien ; par politesse, sans doute. Parfois, nous sommes tous polis ; noblesse oblige. Ce cabinet médical, sa présence dans ta vie auraient également pu être évités ; cela va sans dire. Tu ne le dis pas. Tu ne dis rien du tout. Par contre, ton médecin recommence son discours interrompu, comme aurait dit Debussy. Il te dit : « Non, ce n'est pas le transport. C'est votre sang. » Mais il n'ajoute pas : « Fatalement, mortellement malade. » Tu aurais dû le remercier pour cette délicatesse inattendue. Tu ne le fais pas. Il continue : « C'est urgent. Il faut que vous repreniez rendez-vous. Je vous attends – la semaine prochaine au plus tard. » Une fois de plus, tu ne fais rien. La vie est aussi répétitive que la musique répétitive ; ou minimaliste. Après tout, vous n'êtes pas si pragmatiques que ça, vous autres, Occidentaux. Ou bien on arrive à une autre conclusion, à une conclusion supplémentaire : « Votre pragmatisme n'est pas parfait. Par conséquent, vous n'êtes perfectionniste. » Et ce n'est pas la peine d'être pragmatique, si l'on n'est pas perfectionniste ; si l'on n'est pas parfait dans le domaine du pragmatisme.

Que faire de la présidente de la banque centrale ? Où la situer ? Faut-il la situer, la mettre dans une case ; ou dans une cage ? Il paraît qu'elle ne sera pas jugée par le tribunal international – comme les autres criminels russes dont les mains baignent dans le sang. Leurs corps, eux aussi, baignent dans le sang. On dit même qu'ils ne se sentent plus obligés de prendre un bain : le sang nettoie les cellules beaucoup mieux qu'un savon ou un gel de douche ; ou un nectar quelconque. Est-elle patriote ? Ou est-elle simplement bonne, comme

on dit au sein d'un peuple, quel qu'il soit ? On vous donne la possibilité de démontrer votre nature, son côté positif. Votre patron déclare la guerre à votre voisin commun. Comme disent les Russes : les Ukrainiens sont soit nos frères, soit nos ennemis. Elle a dit qu'il fallait sauver les concitoyens. « Con » est un élément très important, entre parenthèses. Ce ne sont pas des citoyens, purs et simple ; il s'agit d'un lien qui nous unit, d'un trait d'union, si tu veux. Je sais que tu ne veux rien dans ce domaine : la nature de la présidente de notre banque centrale non seulement t'échappe, mais elle ne t'intéresse pas du tout – comme le reste de la Russie, d'ailleurs.

D'accord, ça ne t'intéresse pas ; les autres, tu n'en n'as cure. Mais supposons que tu te trouves au milieu des gens qui sont nés dans le même espace. Ils voient le Kremlin depuis leur enfance ; ils se baignent dans la même atmosphère qui n'est pas toujours liée étroitement, trop étroitement, au sang humain. Dans les tableaux de Lucien Freud, on voit souvent un chien, des chiens. Tu comprendras sans doute mieux de quoi je parle : le lien entre les êtres vivants et même entre les vivants et les morts. Tu adores les animaux – jusqu'à nouvel ordre – et tu as un chat, ce qui prouve que ton adoration n'est pas trop abstraite. Alors, comprends-tu de quoi je parle ? ou cela te dépasse, puisque mon point de vue concerne un groupe de gens ; tout le peuple au sein duquel tu es né ?

Et puis tu décides de te promener. Tu vas au bord d'un fleuve, et tu vois quelques pêcheurs avec qui tu noues des relations presque inévitables. Il y a beaucoup de choses inévitables de par le monde. On écrit une page pour son journal et on constate qu'il y a des mots qui reviennent sans arrêt, comme s'ils étaient engagés pour ce texte, engagés et rémunérés. « Inévitable » est un de ces mots. Mais que peut-on mettre dans cette rubrique ? Quelques poncifs te viennent à l'esprit. Je ne suis pas sûr que tu penserais tout de suite à un groupe de gens qui se forme au bord d'une rivière. Ce sont des pêcheurs à la ligne. Tu es tellement habitué à l'expression « la ligne rouge » que ton étonnement ne connaît pas de bornes. Oui, tu vois toutes ces lignes, mais elles ne sont pas rouges, même si elles sont peintes en rouge. Tu te reposes du monde. Grâce au théorème de Fermat, on s'éloigne du monde ; grâce aux poissons que l'on pêche, on se repose, on respire au milieu du monde. Et tu noues des relations avec ces êtres humains, et cela explique peut-être la réaction de notre présidente de la banque centrale. Je ne suis pas sûr qu'elle aille à la pêche, mais sans doute a-t-elle vu un être humain qui se noyait sous ses yeux. Si elle sait nager, elle l'a sauvé. Si elle ne sait pas nager, elle s'est mise à crier et un sauveur est arrivé sur la scène de la noyade ; celle-ci n'a pas eu lieu. Ou une grand-mère est en train de créer une écharpe de toutes pièces. Et puis une de ces pièces tombent et la grand-mère s'efforce de la ramasser, de la ramener vers la surface

de son travail. Elle ne réussit pas. Tu trouves cette scène pathétique, et tu te mets à quatre pattes. Quelques secondes plus tard, la grand-mère sourit. Est-ce cela le lien humain ? Est-ce cela le tapis que nous tissons dans notre société ?

La présidente a senti quelque chose situé dans cette lignée de faits et de gestes. Elle s'est dit qu'elle devait tout faire pour ramasser les fils dénoués, les écharpes inachevées, les symphonies que la plupart des gens n'ont pas encore entendues. Elle devait voter pour la vie, au lieu de s'enfoncer avec les autres dans la mort. Et je comprends cet élan ; je ne le partage pas. Je n'aurais rien fait à sa place. Je ne veux aucunement participer à un crime de cette envergure. Je ne suis pas sûr que j'aie envie de participer à un crime d'une toute petite envergure. La participation n'est pas mon fort. On déroule devant moi un tapis, pas nécessairement rouge, et on me dit : « Au bout de ce tapis il y a des jeux Olympiques. Pierre de Coubertin a beaucoup parlé de la participation. Il insistait sur la participation. Il se mettait dans une flaque et disait : « Vous voyez, je participe. Ne voudriez-vous pas vous joindre à moi ? » Et tout le monde mettait les pieds dans cette flaque gigantesque. Moi, je me sauverais ; je ne sais pas comment. Aucune idée.

Mais il y a des individus qui, en voyant cette flaque, seraient tentés de l'élargir, de la conquérir, d'en faire un empire. Un poète polonais que j'aime beaucoup a dit un jour à la radio : « Les Russes seront toujours dans les griffes de l'idée qui signera leur arrêt de mort. Ils voudront toujours construire un empire. » J'imagine un groupe de Russes munis des seaux qui sont remplis d'eau ordinaire ; pas minérale, pas pétillante. Ils marchent vers la flaque la plus proche et se mettent à verser de l'eau dans cette flaque pour l'élargir. Ce manœuvre pourrait donner lieu à une inondation, à la longue. Des maisons et leurs habitants se trouveront sous l'eau, à coup sûr. C'est à cela que rime l'empire russe. Il y a de l'eau partout. On voit des pêcheurs à la ligne – Poutine au milieu des autres – et on déplore la mort des hommes et des femmes qui ne savent pas nager. Sans parler des enfants ; et pourtant on parle toujours des enfants.

Récemment, deux membres de notre parlement se sont posés la question : « Notre parlement est-il sain sur le plan érotique, sexuel et sur celui de la décence ? » Tout d'abord, on constate qu'on est curieux de savoir ce que signifie décence dans le cadre du gouvernement russe. (N'oublions pas que ce gouvernement ou parlement répond « présent » à toutes les suggestions de Poutine.) Il s'agit de suggestions. Les ordres signifient la pendaison. Dans la cour du parlement il y a un arbre où il y a toujours quelques corps. Ils se balancent quand le vent leur permet de le faire sans revenir à la vie. On dit : « C'est la plus belle œuvre mouvante de Poutine. » On pense tout d'abord à la pédophilie qui est, malheureusement, à

l'ordre du jour. On s'adresse au directeur d'une école primaire, et quelques jours plus tard un groupe d'enfants défile devant les membres males du parlement dont on scrute le visage et aussi le corps. Si le corps d'un membre (ou le membre d'un corps) se met à vibrer d'une manière indécente, on pend ce membre sur l'arbre. Et le chœur composé des mêmes enfants scande : « Arbre, membre, arbre, membre. » Mais les autres membres protestent, en disant que la vibration ne dépassait pas les limites de la décence. Alors, on enfonce deux bâtons dans le sol – à côté de chaque corps de chaque membre ; à côté de chaque membre, pour être précis. Si le corps ou le membre touche un des bâtons, on déterre ce bâton et on administre une punition exemplaire au corps et au membre. « Combien de coups ? » demande le directeur. Et il commence à compter les coups pour vérifier si le résultat est conforme aux prévisions, à la promesse. Les enfants dansent devant les membres du gouvernement, et les bâtons imitent cette danse dans l'air environnant.

Notre présidente, celle dont j'ai parlé tout à l'heure, ne participe pas à ces orgies de corps et de bâtons. Elle donne une interview car elle trouve que, pendant une guerre, surtout si la guerre en question a des dimensions de la guerre à laquelle nous assistons, il y a trop de danses. Il y a trop de balles, et par conséquent on n'a vraiment pas besoin de bals masqués et costumés. Elle donne une interview à la fin de laquelle on lui pose la question rituelle : « Vous vous trouvez en présence de Dieu. Que lui dites-vous ? » Et la présidente répond : « Ai-je bien compris ma prédestination ? » Une question audacieuse, il n'y rien à dire. Les ecclésiastiques font de leur mieux pour nous faire comprendre que nous ne comprenons rien au comportement de Dieu. « Oui, disent-ils, vous pouvez comprendre ce que nous nous efforçons de vous faire comprendre parce que nous ne sommes pas Dieu. Nous ne sommes pas, hélas, à sa hauteur, à la hauteur de son raisonnement. Nous ne saisissons que des tout petits bouts de son raisonnement d'où découle son comportement. Nous saisissons un petit bout qui nous dit : « Il ne faut pas. » Ensuite nous saisissons un autre bout qui nous dit un peu plus : « Il ne faut surtout pas. » Et nous essayons de deviner le reste. Ensuite nous entendons : « Saisissez-vous le reste ? » Il est difficile de répondre à cette question : il ne faut surtout pas paraître présomptueux aux yeux de Dieu. Il vaut mieux reconnaître notre ignorance intentionnelle et savante, comme disait Nicolas de Cues. Et nous la reconnaissons, sans demander aucune récompense. Eh bien, notre présidente va beaucoup plus loin. Son insolence innée ou acquise lui fait croire qu'elle est *capable* de comprendre sa prédestination. Elle n'est pas certaine qu'elle l'ait bien comprise, qu'elle l'ait déchiffrée *correctement*. Mais elle ne doute pas un instant de la présence de ce pouvoir qui lui permet de

déchiffrer les intentions de Dieu. Bien ou mal – peu importe. C’est sa capacité qui compte ; son pouvoir imaginaire.

C’est une malade, et la racine, l’origine de sa maladie se trouve dans son imagination. En quelque sorte, c’est une malade imaginaire. Elle imagine qu’elle peut connaître les desseins de Dieu. Et supposons que Dieu donne une réponse à sa question. Serait-elle en mesure de comprendre cette réponse ? D’après elle, d’après son imagination, la réponse est positive. Quelle présomption ! Et si Dieu lui montre le Léviathan ? Serait-elle en mesure de comprendre le Léviathan ?

L’insolence et la présomption de ces individus sont incroyables. Le journaliste est convaincu que Dieu sera disponible pour écouter la présidente de notre banque. Dieu est le président de la banque universelle, comme disent certains de nos prêtres – ils veulent conquérir le cœur des oligarques – mais je ne crois pas qu’Il brûle d’envie de rencontrer ses collègues. Après tout, Il n’a rien à apprendre de qui que ce soit, et les Russes sont mal vus partout, même au ciel. Un million de Russes sont partis après la déclaration de guerre, et quarante pour cent sont déjà de retour. Pourquoi ? Une des raisons est citée plus haut : on n’aime pas les Russes, et lorsqu’une conversation se met à rouler sur ce pays, ce peuple, les beaux causeurs baissent le pouce, de sorte qu’ils regardent à présent vers la terre, vers les tombes, vers l’anéantissement de la Russie.

Le nouveau ministre de la défense vient de dire ceci : « Il faut gagner la guerre sans exposer nos soldats aux dangers, à la mort. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour que ce vœu soit accompli, pour que le nombre des morts soit minime. » Une question se pose immédiatement : comment agiriez-vous face au canon d’un revolver ? ou devant un canon, tout simplement ? J’imagine que vous diriez : « Non, non, ne tirez pas. Je sais que j’ai parlé du sacrifice de ma vie, mais si je la sacrifie, le nombre des victimes russes sera bien plus élevé. C’est pourquoi je vous demande de ne pas tirer. » Alors, les soldats qui font partie de l’armée ukrainienne se remettent à tirer et tuent beaucoup de soldats d’origine russe. Ils tirent, ils tirent, et puis, au milieu de ce tirage, ils s’adressent de nouveau au ministre de la défense. « Croyez-vous que ce soit le moment de sacrifier votre vie ? » « Je n’en suis ni sûr ni certain, répond-il. Continuez encore un peu, et puis on verra. » Il verra, se dit-on, puisqu’il vivra, malgré toutes ses promesses, tous ses sacrifices imaginaires à propos desquels Molière aurait pu écrire une belle pièce de théâtre. Quelques jours plus tard, il ne reste plus personne ; du côté russe. Les Ukrainiens reviennent et reposent la même question au même ministre de la défense. Ils lui montrent le champ de bataille où il n’y a plus personne : les soldats ukrainiens

sont déjà à la maison, à l'abri de leurs murs. Le ministre regarde le champ et dit : « À présent, ce n'est plus la peine. » Et il va passer ses vacances à Doubaï.

CHT : Le temps s'écoule et rien ne l'arrête, ni la mort ni le manque d'inspiration.

CHN : Les Soviétiques passaient leur temps dans les queues pour avoir du saucisson, celui de Cracovie, par exemple.

CHT : Oui, c'est une habitude, une coutume dont on ne se défait pas tout de suite. Même une vingtaine d'années n'arrivent pas à guérir les gens de cette horreur. Ils se disent qu'il vaut mieux rester debout, de manière immobile, au lieu de courir, de faire du jogging. Ce qui est ridicule et peut mener à un infarctus, surtout si vous n'êtes pas entraîné.

CHN : Aujourd'hui, les Russes passent leur temps dans la queue qui leur permet de voir les chars et les missiles occidentaux abattus au cours des batailles de cette guerre à laquelle tout le monde pense sans arrêt.

CHT : On pense que cela risque de déboucher sur une guerre nucléaire ou atomique. Je ne sais même pas comment elle s'appelle, cette guerre, cet anéantissement. Appelons-la anéantissement, au lieu de nous casser la tête et ce qui reste de notre constitution.

CHN : Ces dernières années on prononce souvent le mot « constitution » que Poutine change sans arrêt pour satisfaire ses ambitions.

CHT : Seule la mort peut être à la hauteur de ces ambitions-là. S'il meurt et si ses opposants lui reprochent un tas de défaites et de conneries, il peut toujours répondre : « Je suis mort, vous savez. Ce n'est la peine de parler à un mort. En pure perte, mes amis. Mais si j'étais en vie, j'écraserais tous les russophobes, tous les détracteurs de mon régime. »

CHN : Les Russes doivent croire que les queues qui égayaient leur vie autrefois étaient nécessaires pour unifier la nation, pour solidifier les liens entre les membres de la société. Même si vous faites du jogging en compagnie de quelqu'un, de votre maîtresse par exemple, vous devez compter avec la vitesse que son corps est capable d'atteindre au cours de cet exercice. Vous ralentissez votre allure ou elle tombe.

CHT : C'est vous qui tomberez. Je suis souvent du côté des féministes, pour ne pas dire « toujours ».

CHN : En tous cas, il est beaucoup plus facile de mener une conversation au sein d'une queue. On peut parler de saucissons, entre autres.

CHT : Ou de Kant ; entre autres. Ils font la queue pour voir les appareils allemands et américains abattus et souvent pliés en deux par les Russes – pour que l'exposition soit encore plus spectaculaire.

CHN : Pliés en deux ou en quatre. Tout dépend de la quantité du colère qui mûrit et s'exprime au sein de la société, du peuple russe. Tant de choses se déroulent « au sein », comme on dit. Quel hommage supplémentaire aux femmes !

CHT : Et les Russes donnent des coups de pieds à ces appareils déchus, mutilés. Et ceux qui continuent à faire la queue interminable, brandissent leurs poings en direction de cet amas de métal. Il est facile de triompher de cet amas, d'autant qu'aucun soldat ne le défend.

CHN : Ils crient des imprécations, parfois en anglais – pour que cet amas les comprenne et soit blessé à mort.

CHT : Pour qu'il se décompose en mille morceaux.

CHN : Non, non, non : ces mille morceaux plus ou moins anonymes ne les intéressent pas. Il faut que ce soit une machine visible, facile à identifier. Il faut qu'ils puissent dire : « Je crache à ta figure, Léopard maudit. Reçois ce que tu mérites amplement. »

CHT : Il ne faut pas oublier que cet amas ne peut sortir un mouchoir de sa poche pour s'essuyer la figure. C'est injuste. Il est facile de triompher d'un ennemi qui ne saurait se défendre, faute de moyens. À propos, le même ministre de la défense a dit : « On peut se tromper, mais on ne doit pas mentir. » Nous continuons à parler de la Russie et de cette guerre parce que le niveau de stupidité et de cruauté que les Russes y démontrent mérite notre attention. Et nous ne sommes pas seuls.

CHN : Nous pouvons discourir à ce sujet parce que nous sommes à l'abri des balles qui s'apprêtent – à l'intérieur de la Russie – à éliminer les beaux parleurs dont les marottes, les obsessions profitent de la stupidité incroyable, innée et incurable de Poutine. Un cancer du cerveau.

CHT : Je me demande comment ils vivent à *l'intérieur* de la Russie. Il n'est toujours pas interdit d'en sortir. Vous en sortez et vous recevez quelques pierres sur le front : on n'aime plus les Russes à l'étranger, malgré la présence toujours productive de Tolstoï et de Tchaïkovski. Et puis il y a des problèmes liés au statut, au passeport ; et j'imagine que l'atmosphère générale – le mépris des Russes qui continuent à voter pour Poutine, d'une manière ou d'une autre – influe sur la réception des documents et des autorisations : elles n'autorisent plus rien. Vous avez beau vous dire que tout est dans la tête, mais de temps à autre une partie de ce tout que vous mettez automatiquement dans votre tête se trouve sur un comptoir quelconque ; ou entre les mains d'un serviteur de la loi.

CHN : Amusant, la remarque du ministre de la défense. On peut se tromper. Vous vous trompez, vous perdez une bataille, deux batailles, et puis vous dites en haussant les épaules : « Je me suis trompé. » Il ne faut surtout pas dire : « Nous avons dominé l'adversaire dans tous les compartiments de cette opération militaire. » Si vous le dites, quelqu'un donne un signal et plusieurs revolvers se mettent à tirer sur votre corps. Et votre cœur reçoit au moins quatre balles car il s'agit d'experts qui s'entraînent au tir tous les jours.

CHT : Au tir et aussi dans la réalité, surtout dans la réalité. J'imagine que dorénavant, dans le sillage de cette remarque du ministre, les tirs seront une musique de prédilection à toutes les frontières de la Russie. On ne demandera plus à son interlocuteur : « Qu'est-ce que c'est ? Avez-vous entendu ce bruit plutôt sec ? » Tout le monde entendra ce bruit que les amateurs de champagne qualifieront de « brut ».

CHN : Et en Occident on dit, en entendant le même bruit (à peu près, à peu près) : « La saison de chasse vient de commencer. » Ou : « La saison de chasse continue de plus belle. »

CHT : En Russie on pourrait dire la même chose, sauf que ce serait sinistre, très, très déplaisant. Mais j'imagine que les hédonistes russes – ils existent toujours, j'en suis certain – se disent : « La saison de chasse continue de plus belle. » Et ils pensent aux perdrix, aux lièvres.

CHN : Nous revenons toujours sur nos pas, comme si nos pas ne pouvaient exister sans ces retours incessants. Je reviens à la présidente de la banque centrale. « Ai-je bien compris ma prédestination ? » L'ai-je bien déchiffrée ?

CHT : On emploie surtout ce verbe – déchiffrer – dans le domaine de la musique. Il n'est pas facile de déchiffrer les œuvres de Schoenberg. Mais il est impossible de déchiffrer sa prédestination, quoi qu'on dise au sujet des gens qui prétendent connaître tous les avenir.

CHN : Surtout ceux qui n'existent pas et ne seront, par conséquent, jamais à l'ordre du jour.

CHT : La plupart d'entre nous n'ont pas su prédire la guerre qui sévit actuellement en Europe et ailleurs. Et pourtant, lorsqu'on nous raconte le passé où cette guerre se tramait, on se dit : « C'est évident. Cela n'aurait pas pu être autrement. » Goya, lui aussi, a prédit cette guerre dans le cycle dont nous avons déjà parlé. *Les désastres de la guerre*. Rien que les titres, en espagnol ou dans la traduction française. *Si resucitará*. Ressuscitera-t-elle ? La réponse est non, comme on dit. Cela va de soi.

CHN : C'est pour ça qu'on nous dit très souvent : « Ne répondez pas, s'il vous plaît. Je ne vous ai posé aucune question, aussi insignifiante soit-elle. »

CHT : Les individus qui continuent à vivre en Russie doivent se poser cette question à propos de leur pays, sans parler de leur âme blessée à mort par n'importe quel missile, n'importe

quel drone. On dit aux Russes que les bombardements subis par les Ukrainiens sont d'une précision effroyable ; c'est le mot juste. Les bombes tombent sur une usine sans toucher les corps humains qui se promènent dans les parcs environnants, en buvant de la bière. On parle souvent des enfants, et on a raison : c'est notre façon de nous survivre. Supposons qu'un enfant joue à proximité d'une usine d'armement. Il ne sait rien du bombardement à venir. Il est pareil à ces gamins qui jouent dans les tableaux de Balthus. Il donne des coups de pieds à un ballon qui roule, suit sa trajectoire.

CHN : Et cette trajectoire ne correspond pas toujours à l'impact offert par le pied du joueur. Après tout, il n'est pas encore un champion, le membre d'une équipe qui gagne des tournois à l'intérieur de l'Europe ; et même à l'extérieur. Dans son for extérieur, j'allais dire. Je pensais aux championnats du monde qui se passent parfois à l'autre bout du monde. Et si les fans protestent en disant que les stades se trouvent au diable vauvert, on leur répond ~~ainsi~~ : « Oubliez le diable : il n'a rien à voir dans l'histoire. Il ne joue même pas au foot, selon notre enquête. Oui, notre pays se trouve au bout du monde, nous en convenons. Mais c'est toujours le même monde, le nôtre. Vous savez ce que les Russes disent à leurs détracteurs ? Si on leur dit : « Votre Poutine est affreux » ils répondent : « Oui, mais c'est notre Poutine. » « Il est con, votre président. » « Oui, répondent les Russes. Mais c'est notre président, notre connerie. Comme on dit dans notre pays : 'Notre propre chemise est plus près de notre corps.' Poutine est notre chemise. Elle est sale, trouée ; lui aussi. Et pourtant tout cela nous appartient. C'est à nous. D'ailleurs, on chante quelque chose de semblable dans une opérette d'Offenbach. 'L'avenir est à nous, Paris est à nous.' »

CHT : Votre conscience lutte contre la guerre qui se déroule dans le pays de votre voisin. Les bombes ne tombent peut-être ni dans votre jardin ni sur la tête de votre enfant unique. Et pourtant cela vous touche, tout cela. Votre conscience vous dit que le pays de votre voisin est près de chez vous de tous les points de vue ; surtout du point de vue de l'histoire. Et les vues de l'histoire, ses points comptent énormément dans notre vie. Nous ne sommes pas nés hier. Par conséquent il y avait un avant-hier dans notre histoire personnelle ; et aussi dans l'histoire du monde qui est notre monde. Et l'Ukraine faisait partie de ce monde dont elle fait toujours partie. On tourne autour du pot, mais c'est notre pot, et il faut le reconnaître au plus vite ; sinon on tournera autour d'un pot inconnu, plein de mauvaises surprises.

CHN : Il est, par conséquent, très important de tourner autour du même pot. Cela prend du temps. Quoi ? demandez-vous ? Les métamorphoses. Nous sommes habitués au même pot, aux mêmes rondeurs. Et tout d'un coup, de but en blanc, notre destin nous propose un autre pot. Nous sommes perdus à tel point que nous n'arrivons même pas à tourner, à proprement

parler. Nous sommes assis devant le nouveau pot ; nous sommes assis par terre. Nous savons, toutefois, que pour être heureux il faut faire quelque chose ; tourner, par exemple. Nous nous souvenons des derviches, comme d'habitude. Nous commençons à tourner sans délaissier notre position : nous sommes toujours assis devant le pot. Au bout de quelque temps nous faisons un trou dans la terre, à l'endroit où nous sommes assis. À la longue nous nous affaissons, nous tombons littéralement dans ce trou. Et quelqu'un nous dit (nous entendons une voix) : « Vous êtes où ? Vous êtes tombés dans un trou ou quoi ? » C'est un épisode qui peut durer longtemps. Et notre vie est pleine d'épisodes comme ça.

CHT : Votre conscience sait – ses connaissances sont beaucoup plus étendues que les vôtres – que le garçon dont nous avons parlé tout à l'heure continue à poursuivre son ballon qui n'obéit pas toujours à son pied. Ou plutôt il obéit à son pied qui n'obéit pas aux commandes données par le cerveau du garçon. Ce cerveau n'a rien en commun avec le cerveau de Pelé et, par conséquent, le ballon fait tout ce qui lui passe par la tête ; ou tout ce qui lui passe par le ballon, si vous voulez.

CHN : Et la bombe est déjà prête à tomber sur l'usine. La bombe est humaine, trop humaine – beaucoup plus humaine que les Russes qui la larguent. Mais elle n'ose pas désobéir et dévier de la direction imposée par une manivelle quelconque ; ou par un bouton. Le ballon roule, le garçon court ; et la bombe tombe. On ne parle même pas de dommages collatéraux. Les Russes disent que tout se passe selon le plan. Et le garçon gît sur le sol ; peut-être à côté de son ballon. Un Russe se fourvoie du côté de ce garçon, de sa tombe provisoire. Il voit le garçon, son ballon, et il met le ballon à côté du garçon, en disant : « La bonté des Russes ne connaît pas de bornes. » Et il faut une photo sur laquelle on voit le garçon, le ballon et un morceau de ruines.

CHT : Les Russes bombardent Odessa et d'autres villes ukrainiennes dont la beauté est incontestable. Mais les Russes contestent cette beauté. Ils disent : « Elles n'ont rien de très beau, toutes ces villes : Marioupol et cetera. Nous bâtirons d'autres villes à la place de ces ruines, et ces villes seront mille fois plus belles. Nous commencerons par construire des piscines : la santé et le bien-être des citoyens passent avant tout. »

CHN : Et leur conscience est en paix ? Comment se comporte la conscience des Russes ? Dort-elle d'un sommeil de plomb, du sommeil des bienheureux, du sommeil des saints ? Dort-elle sur ses deux oreilles ?

CHT : Leur conscience est bien plus pure qu'eux-mêmes. Et pourtant c'est *leur* conscience. Répétant les paroles d'un maréchal allemand, Poutine dit ceci : « La Russie est dirigée directement par Dieu, sinon elle ne pourrait exister, pas une seconde. » Ce n'est pas vrai,

comme nous le savons tous ; surtout après l'avènement de cette guerre. Mais la conscience des Russes, n'importe quelle conscience, appartient à Dieu. Les consciences échappent parfois à cette direction divine. Malgré tout, un beau matin une conscience se réveille, pas toujours en entendant un réveille-matin.

CHN : Et c'est à ce moment-là que le jeu commence, j'imagine ; le jeu de la conscience et de l'inconscience.

CHT : La volonté de désobéir au jugement arrêté et déterminé de sa conscience est équivalent à la volonté de transgresser la loi de Dieu.

CHN : Et les Russes respectent Dieu, à en juger par le nombre des signes qu'ils exécutent un peu partout. Les croix aériennes les suivent, lorsqu'ils traversent les rues, lorsqu'ils vont au marché.

CHT : « Pour rien au monde je ne transgresserai la loi de Dieu », dit chaque Russe qui se respecte ; et qui respecte Dieu, cela va de soi. Et puis on le convoque à la police et on lui dit qu'il transgresse sans arrêt les lois de son pays. « Quelles lois ? » demande-t-il.

CHN : On lui récite une liste des lois qu'on a votées hier. « Mais je dormais hier », répond-il. « Pourquoi ? » « Parce que la veille j'avais bu trop de vodka. » Alors, on le laisse partir.

CHT : Et la mobilisation ? Est-ce que cela (la vodka) marche pendant la procédure qui précède votre départ pour l'armée ?

CHN : Cela marche partiellement. On lui dit : « Voici votre billet. Vous allez au front. Vous vous battrez pour notre partie. » Et il répond : « Désolé, mais j'ai bu trop de vodka hier soir. Je risque de rater ma cible ou, pire encore, tuer un de nos propres soldats. »

CHT : Alors, on apporte un lit et on lui permet de dormir tant qu'il veut. Il dort, se réveille, mais il n'est toujours pas en forme. On lui apporte un verre de vodka : c'est le seul moyen sûr de le remettre sur pied. Il boit le verre et s'endort de nouveau.

CHN : Il paraît qu'en Russie on vend des cartes où l'on indique des poubelles dont le contenu est intéressant pour les habitants du pays. On peut y trouver des morceaux de viande pourrie, des feuilles des choux, et parfois le chou dont je parle vient de Bruxelles.

CHT : Je ne suis pas sûr que ce genre de nourriture fortifie la conscience. Vous vous souvenez ? On parlait de la conscience humaine, de ses lois, de sa pureté foncière qui provient de Dieu Lui-même qui dirige, d'après Poutine, la Russie, son histoire, son sort. Grâce à Dieu, la Russie tire toujours la courtépaille.

CHN : J'imagine cette procédure d'une manière trop réaliste. D'abord, je ne sais pas si la courte paille signifie toujours le bonheur sans borne. Je ne comprends rien à ces jeux, à ces tirages au sort. Et les sorts sont différents, toujours différents.

CHT : Pas toujours : la mort est toujours la même. Mais la route qui y mène est personnelle.

CHN : Supposons que je tire la courte paille. Elle est si courte que je n'arrive pas à la garder précieusement. Elle me glisse entre les doigts et je me mets à quatre pattes pour pouvoir la trouver dans l'herbe ou ailleurs. Et puis je vois une poubelle. Je sors la carte des poubelles de ma poche, je la consulte et je constate que la poubelle au voisinage de laquelle je me trouve est une bonne poubelle : il y a une carotte ou deux dans cette poubelle. Par conséquent cela vaut la peine d'y fouiller.

CHT : Ce que vous faites, j'imagine ; et vous oubliez la courte paille. Vous oubliez jusqu'à son existence.

CHN : Mais non, pas du tout. La courte paille est égale à cette poubelle : c'est cela l'équation de ma vie. En tout cas, c'est ainsi que les Russes raisonnent dans les conditions où ils se trouvent aujourd'hui.

CHT : Ils transgressent les lois de leur conscience formée par Dieu qui dirige leur pays directement, sans passer par des anges – d'après Poutine. Comment se fait-il qu'ils fassent fi de leur conscience, malgré sa force évidente : leur conscience est fortifiée par le contenu des poubelles sur lesquelles ils tombent, grâce à la carte dont nous venons de parler.

CHN : Parlons plutôt de cette guerre qui est aussi une poubelle.

CHT : Une poubelle où l'on trouve des soldats ou plutôt leurs cadavres. Mais il y aussi leurs mères, leurs sœurs qui ont déjà vidé toutes les poubelles indiquées sur leur carte. Que faire ? Goya nous fournit une réponse : *Lo peor es pedir*. Le pire est de mendier. Une traduction littérale et psychologique.

CHN : Si vous dites aux Russes : « Vous êtes acculés au pire. Les poubelles étant vides, vous êtes obligés de tendre votre main pour qu'on y mette un morceau de nourriture. Et ne vous attendez pas à ce que le morceau en question appartienne à un saucisson de Cracovie »,

CHT : Avec fierté, les Russes rejettent l'accusation de Goya. Ils disent : « Nous autres, nous ne nous abaisserons pas à ce geste qui avilie la race humaine. Regardez plutôt du côté des Ukrainiens. Ils mendient sans arrêt. Il est vrai que le résultat obtenu n'a rien à voir avec le saucisson de Cracovie. Ce sont des missiles, des avions, des bombes et ainsi de suite. Parfois cela traîne un peu. Les Américains votent, revotent. C'est révoltant, disent les admirateurs des Ukrainiens.

CHN : Mais revenons aux horreurs de la guerre. « Revenons » n'est pas le mot juste : nous y sommes toujours. Je crois qu'il ne s'agit pas de colle, si tenace soit elle. On a pris un marteau, quelques clous. On nous a cloués à cette guerre, à ces morts qui ne ressusciteront jamais. À quoi bon la résurrection du Christ, se demandent certains. Je ne suis pas d'accord avec eux.

CHT : Une résurrection sert toujours à quelque chose ; surtout La Résurrection.

CHN : Il y a des individus qui l'utilisent à mauvais escient. Les poubelles sont vides ; tout le monde le sait, et ce n'est pas la peine d'enfoncer le clou. Poutine dit – et il le redit plusieurs fois par jour – que les Russes sont peu pragmatiques parce que toutes leurs forces sont dirigées vers Dieu, vers la spiritualité. Ils prient avant de sortir de chez eux. Ils prient Dieu dans l'espoir que même les poubelles qui sont vides se rempliront à leur approche. Ils s'approchent et les poubelles se remplissent.

CHT : Et parmi ce qu'on appelle le « remplissage » il y a, miracle, quelques morceaux de saucisson de Cracovie.

CHN : Il se peut, pourtant, que les poubelles ne se remplissent pas : ils restent vides, malgré les prières et la présence des crucifix. Les Russes ne se content pas de l'utilisation locale, domestique de leurs crucifix. Ils les prennent avec eux, et si les poubelles sur lesquelles ils fondent leurs espoirs sont vides, ils recourent aux crucifix.

CHT : Ils les mettent dans les poubelles ?

CHN : Mais non, voyons ! Ce ne sont tout de même pas des mécréants. Il est vrai que, de temps à autre, il leur arrive à faire une entorse au règlement de Dieu. Ou à la vérité. Le deuxième cas se rapporte surtout aux commentateurs, aux journalistes, aux propagandistes qui disent n'importe quoi au sujet de la guerre. Et les autres bafouent le règlement de Dieu en prenant les armes, au lieu de tendre l'autre joue.

CHT : Ils ne doivent pas tendre l'autre joue : ce sont eux qui ont attaqué les Ukrainiens. Heureusement que les Ukrainiens n'ont pas tendu l'autre joue – eux non plus.

CHN : Si personne ne tend les joues, on tourne autour du pot. Ce qui arrive actuellement. Le front ne bouge presque pas. Il n'y a pas de métamorphoses au front, comme disait un écrivain dont j'ai oublié le nom.

CHT : Revenons aux poubelles. D'ailleurs, c'est ce que les Russes font d'habitude. Ils fouillent dans les poubelles, constatent qu'il n'y a plus rien – et précisons que le saucisson de Cracovie n'y a jamais été – et s'éloignent en haussant les épaules.

CHN : Et puis ils y reviennent pour vérifier qu'ils n'ont pas fait une erreur de dépistage. Comment appeler ce phénomène ?

CHT : Cela me rappelle une histoire qui concerne un grand génie russe – Piotr Ilitch Tchaïkovski. Il termine sa dernière symphonie et dit à son frère : « Modeste, écoute-moi. Je n'arrive pas à trouver un nom à cette symphonie, un titre. Je veux qu'elle porte un nom, tu vois. » Et Modeste de répondre : « La Pathétique. » Tout cela est pathétique. Je pense aux poubelles.

CHN : La vie est peut-être une symphonie pathétique.

CHT : Une bagatelle, plutôt. *Clamores en vano. Lamento* pour rien.

CHN : Je me demande si nous ne sommes pas injustes vis-à-vis des Russes parmi lesquels, comme on dit d'habitude, il y a des gens qui n'adorent pas Poutine. Ils sont du côté des Ukrainiens. De la justice, en général.

CHT : Les justes sont toujours du côté de la justice, de l'équilibre du mal et du bien. Les justes veillent à ce que cet équilibre soit respecté. Le mal ne peut ne pas exister – c'est une vérité de La Palisse.

CHN : La Palisse a toujours dit : « Le mal est l'ombre sans laquelle le bien n'aurait pas de volume, de corps, de structure, d'infrastructure. Bref – de la facture propre à tous les poètes. »

CHT : Ce que la plupart des gens recherchent se limite à un mot qui n'a rien d'exceptionnel : la stabilité. Ils veulent savoir ce qui aura lieu demain. Mieux encore – cela parle de leur modestie mentale et psychique, comme nous disons – ils ne demandent pas une description plus ou moins complète de la journée qui les attend. Il faut que tout soit sûr et certain – leur bien-être, leurs biens. Il faut que tout soit sain et sauf. Supposons que leur vie se définisse d'une manière simpliste, anatomique : c'est un corps. Il leur faut que le lendemain et le reste de leur vie soit un corps sain.

CHN : Et dans un corps sain, l'esprit est sain, lui aussi. Je ne sais pas si les Russes sont seuls à le dire, à le maintenir. Mais cela me paraît logique. On prend la température du corps et puis on dit : « La température de votre corps est normale. Il en va de même pour votre esprit. »

CHT : Et si vous dites à votre médecin : « Excusez-moi, docteur, mais mon esprit se sent très mal. Il est fiévreux, et je vous demanderai de prendre sa température, la température de mon esprit. »

CHN : Et le patient entend la réponse suivante : « Mon cher patient, ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. Pour cela, il faudrait vous déshabiller anatomiquement. Et que feriez-vous sans votre peau ? »

CHT : Le patient pourrait avancer toute sorte d'arguments pour contredire l'avis de son médecin. Il pourrait dire, par exemple, que la médecine moderne a des rayons lasers à sa disposition. Et beaucoup d'autres rayons.

CHN : Le médecin dira, selon toute vraisemblance : « Ne vous méprenez pas à ce sujet. Pour ce genre de diagnostic, il faut utiliser un thermomètre ordinaire. Et ce thermomètre, je le mettrai soit dans la bouche de votre esprit, soit dans son derrière, passez-moi l'expression. Mais votre esprit n'a ni derrière ni bouche. Je sais qu'il vous parle de temps à autre, mais il utilise pour ça une autre ouverture où le thermomètre serait perdu, pour recourir à une expression courante. »

CHT : Nous parlions plutôt de la conscience. Supposons que toutes les consciences humaines soient réglées par le Tout-Puissant lui-même. Hélas, il y a des individus qui n'écoutent pas la voix de leur conscience. Laissons ces Russes-là rôder à la recherche d'une poubelle remplie ne serait-ce qu'à un tiers. Et les autres, les autres ?

CHN : Ils recherchent la stabilité, eux aussi.

CHT : Aujourd'hui, leur stabilité se borne à l'image de Poutine et de sa bouche qui profère des paroles dont on rit la plupart du temps, dans la plupart des pays.

CHN : Je sais. Si, en Angleterre, on entend plusieurs personnes éclater de rire, on dit : « Ah, Poutine doit de nouveau parler à ses sujets, à ses esclaves. » Et puis on se met à émettre des hypothèses. « Je parie que, cette, fois il parlait de l'impuissance des chars allemands et des missiles américains que les forces protectrices, comme les Russes les appellent, craquent littéralement, comme si toutes ces machines sophistiquées n'étaient que des noix, rien d'autre. »

CHT : Cette exposition des chars abattus par les Russes. Quelle mesquinerie ! Quelle preuve de faiblesse et de bassesse ; d'autant qu'ils ont ajouté quelques touches destructrices à ces carcasses. Ceux qui ne sont pas au courant des nuances de la vie russe doivent savoir qu'au lieu de Matisse ou Klee, les Russes exposent des machines que, malgré toutes leurs déficiences et mensonges, ils ont réussi à détruire partiellement.

CHN : Pourquoi partiellement,

CHT : Pour pouvoir exposer quelque chose à la place de Klee que la ville de Berne ne leur enverra jamais.

CHN : Une fois de plus, je dirais que c'est pathétique.

CHT : Comme la symphonie de Tchaïkovski. Pas comme la sonate de Beethoven.

CHN : Je ne sais pas de quelle manière une atmosphère psychologique, psychique ou cosmique se manifeste dans le monde humain. On parle du sixième sens, mais d'après les descriptions qu'on en donne, on se dit que ce n'est pas suffisant. Il faudrait une douzaine de sens supplémentaires. Pour sentir l'approche de la guerre actuelle, le sixième sens convenait sans doute.

CHT : Tout le monde peut en parler ; en tout cas ceux qui connaissent un peu le monde situé en dehors de ce monde, aux abords de ce monde. Il ne fallait pas s'enfoncer dans le royaume des énigmes, des mystères de Paris, de Moscou et du monde en général pour comprendre que la guerre était au seuil de l'actualité. Et la fin de la guerre ? Et puis il y a l'amour et une multitude d'autres sujets. Ce qui me paraît admirable dans cette sphère, c'est par exemple un homme et une femme qui passent des heures et des heures par terre sans avoir assez de force ou d'envie de s'installer dans un lit. Ou au moins de prendre un café dans un salon où il y a des fauteuils confortables. Je pense évidemment à des fauteuils du dix-huitième siècle, mais ils ne sont pas très confortables, étant donné l'absence de ressorts.

CHN : Il vaut mieux jouir de l'authenticité et de ce qu'on appelle « autrefois »/le passé. Même si l'on fait abstraction des guerres et de la parcimonie artistique de notre époque, il y a tout de même quelque chose dans l'air qui nous empêche de jouir de la vie au maximum. Même au minimum, dirais-je. Nous ne sommes pas à l'intérieur de l'espace que l'on peut mesurer sérieusement. Par conséquent ni maximum ni minimum n'ont de sens.

CHT : On est tenté de dire que rien n'a un sens à notre époque. Pourtant on peut parler de l'étroitesse de notre esprit et de notre espace en général. Cela a un sens. Je dirais même que cela a beaucoup de sens, vu la faiblesse de vue de nos concitoyens, de tous les citoyens du monde. (Dans le sens strict du mot – rien à voir avec l'universalité des vues.) Si l'on prend le mot « sens » dans le sens « signification », cela a beaucoup de sens.

CHN : Parler de l'étroitesse de nos vies et de nos vues ? Et nous consacrons des discussions sans fin à cette étroitesse. N'est-ce pas contradictoire ? Ne vaudrait-il pas mieux dire simplement « étroitesse de notre époque » pour que tout soit clair ?

CHT : Il y a des gens qui croient que notre science et nos connaissances s'élargissent de plus en plus. Il faut donc leur expliquer notre point de vue qui ne peut s'imposer automatiquement, grâce à sa largesse.

CHN : Ce n'est pas la peine, à mon avis. Notre époque ne mérite pas qu'on en discute. Poutine, on en parle trop, au lieu de le passer sous silence. Il ne faudrait même pas le passer. Qu'il reste où il est. Et le silence s'abattra sur lui ou descendra sur lui sans bruit. Pas de bruit pour rien.

CHT : Il serait ridicule de faire silence autour de lui d'une manière fracassante. Qu'a-t-on mis au-dessus d'Israël pour protéger ses habitants contre les bombes et d'autres nuisances meurtrières ? Une coupole, une chapka ? Il faut mettre la même chose sur Poutine pour qu'on n'entende plus.

CHN : Une chapka ? Il l'enlèverait pour saluer sa nouvelle copine.

CHT : Vous pensez qu'il les salue, ses nouvelles ou anciennes copines ? Il leur tend un bijou et les pousse vers le lit le plus proche. Il paraît que dans son nouveau château, il n'y a que des lits en or. Assez ! Mettons un chapeau de fourrure sur son personnage pour qu'on ne l'entende plus.

CHN : Pour qu'on n'entende plus parler de lui. Mais pour cela, il faudrait beaucoup de chapkas, vu le nombre de ses propagandistes.

CHT : Des mouchoirs de poche – c'est tout ce qu'il nous faut. Et une centaine de cordes pour pendre tous ces crétins. Après tout, c'est notre devoir de leur fournir la corde – selon Lénine. Laissons tomber tout cela.

CHN : Je crois que notre discussion n'était pas vaine, qu'elle menait quelque part.

CHT : Toute ma vie je me suis efforcé de prouver que n'importe quoi, n'importe quel élément mène quelque part car n'importe quel mouvement fait exactement la même chose. La paix établira son règne dans ce futur où rien ne mènera nulle part.

CHN : Est-ce cela veut dire qu'il n'aura aucun nulle part ni aucun futur ?

CHT : Non, j'estime que le futur pourrait prendre la place du rien, de temps en temps. Il ne doit pas être obsessionnel, pour ne pas retomber dans l'erreur où se trouve actuellement notre futur. Tout le monde ne pense qu'à l'avenir, au lendemain. Il y a même des individus qui, avant d'aller se coucher, vérifient si toutes les briques sont bien accrochées aux murs, aux toits – tout le long de l'itinéraire qu'ils comptent emprunter le lendemain. Ils sortent de chez eux, parfois en chemise de nuit, en pyjama, pour effectuer ce dernier contrôle qui, d'après leur croyance, leur permettra de dormir sur les deux oreilles.

CHN : Supposons qu'on leur coupe une oreille avant qu'ils ne se couchent. Comment définir leur sommeil, dans ce cas ?

CHT : D'habitude, j'apprécie les boutades linguistiques, mais cette fois, nous n'avons pas le temps pour ce genre de bêtises. Nous avons d'autres chats à fouetter.

CHN : Fouettons un autre chat. C'est qui, ce chat, cette fois ?

CHT : Le diable en personne. Je crois que nous avons déjà effleuré le sujet, le personnage.

CHN : On ne fait que cela au cours de la vie. Vous ne croyez tout de même pas qu'on effleure le Tout-Puissant. Ce serait indécent, voyons. Et Nicolas de Cues n'est pas le seul à le croire.

CHT : D'après les croyances médiévales, le diable peut apparaître, si vous prononcez son nom trois fois de suite. Cette suite peut être interrompue. Vous pouvez dire : « Va au diable ! » dans la matinée.

CHN : À qui ? à votre femme ?

CHT : Ne soyons pas grossiers ou cruels, ce qui revient parfois au même ; ou la plupart du temps. Peu importe. Vous pouvez même dire « diable », au lieu de prononcer une fois de plus le mot « merde ».

CHN : Il ne faut surtout pas confondre le diable avec une quantité négligeable de merde. On n'imagine jamais un morceau gigantesque de merde. Cela ne servirait à rien. Après tout, c'est une sorte de symbole.

CHT : Cette fois, nous avons affaire à un morceau plutôt tangible de ce qu'on appelle le diable. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un morceau, proprement parler, ni d'un monceau. C'est un personnage identifiable, aisément identifiable. Je pense à Poutine, naturellement.

CHN : Nous avons trouvé une excuse. Nos bavardages à propos de ce tyran ignoble n'avaient aucune raison d'être à part le diable, naturellement. Nous voulions convoquer le diable à notre assemblée.

CHT : C'est notre bal de vampires : Staline, Lénine, Ivan le Terrible, Poutine. Pourquoi aurions-nous besoin d'un Poutine tangible, en chair et en os ?

CHN : Pour pouvoir couper sa chair en mille morceaux. Pour pouvoir casser ses os, les pulvériser.

CHT : J'imagine une scène. Une femme ouvre notre porte et entre sans être invitée. Il est vrai que, d'une façon générale, toutes les femmes sont toujours invitées dans cet espace que nous présidons. Mais il y a des femmes repoussantes, ne l'oublions pas.

CHN : Je suis un féministe de longue date. Et je suis certain que les femmes repoussantes n'existent pas dans notre univers qui n'a pas de frontières, comme dit Poutine à propos de la Russie.

CHT : D'accord, d'accord. Une femme entre et dit : « J'ai mal dormi la nuit dernière. » « Ne vous inquiétez pas, Madame. Voici de la poudre qui redonnera à vos joues leur teint enviable, apprécié par toute la population de la terre, y compris les femmes. Ces femmes, vos adversaires d'autrefois, s'effaceront d'un commun accord devant votre beauté. »

CHN : Poudre, Poutine, poudre, Poutine. C'est logique et harmonieux. Même un poète ne dirait pas : « Pfoûi » en entendant cette combinaison.

CHT : Il écrirait même un poème, quelque chose dans ce genre, *something along these lines* : Cette poudre, ce bien / Poutine me soutient / Tout le monde dit : « Tiens, tiens ! » Plaisanterie à part, je trouve qu'il y a un grain de vérité dans ce que l'on raconte à propos de Poutine. Pendant des années on disait : « Bravo » en l'écoutant pontifier à propos de ceci et de cela. Aujourd'hui, on voit ce qu'on voit.

CHN : Je me demande si l'on peut parler de cette façon d'une beauté indiscutable. On voit un superbe château et on dit : « On voit ce qu'on voit. » Nous répondons ainsi à quelqu'un qui nous pose une question au sujet de ce qui se présente à nos yeux.

CHT : Non. En voyant un exemple de beauté indescriptible nous nous comportons autrement. Ou bien nous ne disons rien du tout. Nous poussons une exclamation, deux exclamations, mais aucun mot ne franchit nos lèvres. Et Poutine dans cette histoire ? Quand nous voyons ce *minus habens*, nous avons envie de partir sur le champ. Et si nos interlocuteurs insistent, nous disons : « On voit ce qu'on voit. »

CHN : C'est vrai : on n'a pas envie de parler de cet habens, de ce minus.

CHT : Mais on a toujours envie de parler du diable, d'une manière ou d'une autre. *Fiero monstruo*. Le fier monstre. Un monstre qui dévore un enfant. Poutine parle de démographie, du devoir d'engendrer, de donner des millions et des millions d'enfants à la mère patrie. Mais au lieu de les allaiter, cette mère les dévore. Et Poutine dit à ces enfants : « Votre mère a faim. Il faut qu'elle puisse manger, sinon elle mourra. Et que feriez-vous sans votre patrie, sans la Sainte Russie ? Vous serez abandonnés et les loups vous mangeront. Croyez-moi, il vaut mieux d'être mangé par sa mère que par un loup. D'ailleurs, vous pouvez faire quelque chose pour votre mère, quelque chose de supplémentaire. Dans ce domaine, il n'y a rien de supplémentaire. Tout est dû à votre mère. Supposons que votre mère ait déjà mangé vos jambes. Elle s'attaque à présent à votre ventre. Diriez-vous à votre mère : « Maman, je t'en supplie ! Laisse-moi mon ventre : sans lui je ne pourrai ni digérer la nourriture ni la stocker. »

CHN : « Tu ne dois pas stocker la nourriture », répond la mère. « Va aux toilettes et n'en parlons plus. » Et puis la mère s'attaque à la bouche de l'enfant, à sa langue. Cette mère adore la langue par-dessus ; même le ventre, le foie ne lui fait pas autant plaisir.

CHT : Alors, l'enfant dit : « Épargne ma langue. Si tu dévores ma langue, je ne pourrai pas chanter tes louanges. Je ne pourrai chanter l'hymne de notre patrie qui parle sans arrêt de tes vertus. »

CHN : Notre mère, notre mère / Ah, patrie, oh, patrie / Tes combats sont nos combats / Hurrah, hurrah, hurrah, hurrah ! / Tu nourris, tu nourris / Peu importe si elles rient / Elles et ils, nos ennemis / Fa, sol, la, si, do, re, mi.

CHT : Effectivement, les dirigeants russes disent : « Ne vous désolerez pas si vous oubliez les paroles de notre hymne. Vous chantez les notes, leur nom. Même notre président ne connaît pas ces maudites paroles. De toute façon, quoi que vous chantiez, ce sera à la gloire de notre patrie et de notre président. Il n'y a rien d'autre au monde.

CHN : Ce n'est pas le moment d'être aussi optimiste. Nous n'avons pas encore conquis toute l'Ukraine, toute l'Europe. « Nous avons frappé, là, là / Toute l'Europe, nous voilà ! / Et le monde entier attend / Notre cher, très cher Satan ! »

CHT : Et l'argent, l'argent. Satan, argent. Cela rime, mais pas en anglais. Les gens, de par le monde, parlent surtout anglais de nos jours. Il faut évoquer le passé à jamais révolu pour que tout le monde se mette à parler français — ou presque tout le monde.

CHN : Aujourd'hui, et on parle toujours d'aujourd'hui, on habitue les enfants à ce phénomène dès le début. L'argent devient une monnaie d'échange partout, dans toutes les familles. Et si vous offrez à votre enfant un livre, il le repousse avec horreur, en disant : « C'est de la monnaie de singe. »

CHT : Il y a un grain de vérité dans ce que vous dites, hélas. Il y a des parents qui n'ont pas peur de mettre de l'argent sur une table dans la chambre où leur enfant s'adonne à ses jeux ; à la poupée, au jeu de construction ou à d'autres amusements susceptibles de rimer avec son âge, comme on dit. Rimer avec son âge. Mais cela ne veut pas dire, hélas, qu'on habitue son enfant aux rimes, à la poésie.

CHN : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Il y a des familles où l'on offre aux enfants des livres pleins d'images. C'est ainsi que l'on attire les enfants vers un domaine où la poésie règne sans partage. Mais j'insiste sur ce point : souvent l'enfant repousse les livres, en disant : « Il me faut quelque chose de plus excitant. » Au début, cet enfant ne pense pas toujours à l'argent, d'autant que cette connaissance, l'amplitude de cette connaissance ne vient pas tout de suite. Si vous n'avez que deux ans, même un paquet de dollars ne vous dit rien, sauf si les parents, mus par un but éducatif, mettent au milieu de ce paquet une plaquette de chocolat.

CHT : Et puis, un peu plus tard, cet enfant apprend ce que signifie ce paquet de dollars. On l'emmène dans un magasin, et on lui montre tout ce que l'on peut acheter grâce à ce paquet.

CHN : Cet enfant risque de s'évanouir en contemplant toutes ces richesses, toute cette splendeur. C'est pourquoi je recommande une chaise pliante qu'il faudrait toujours prendre avec soi ; surtout au début de ce genre d'exercices.

CHT : Et puis on met simplement un petit paquet d'argent sur la table dont j'ai parlé au début de cette discussion. On tend un livre à son enfant, en lui disant : « Tu auras ce paquet si tu lis ce livre d'un bout à l'autre, en entier. » Tout en lisant le livre, l'enfant lorgne le paquet du coin de l'œil. C'est pourquoi, la plupart du temps, il n'arrive pas à raconter le contenu de ce livre, si les parents lui posent des questions à ce sujet. Et ils doivent le faire, sinon cet exercice ne sert strictement à rien.

CHN : L'enfant lorgne cet argent du coin de l'œil, et puis il laisse tomber le livre et se précipite vers l'argent dans l'intention de s'en emparer. Son père ou sa mère l'oblige à résister à cet élan en allant parfois jusqu'à la gifle.

CHT : Je ne crois pas que ce soit nécessaire. En tout cas, il faut le ramener vers l'endroit où il lisait le livre.

CHN : De temps en temps, les enfants détruisent, ne serait-ce que partiellement, cet endroit ; leur lit, par exemple, ou un fauteuil.

CHT : D'accord – on les ramène vers les débris de cet endroit dans l'espoir que le livre soit toujours intact.

CHN : Hélas, les enfants déchirent très souvent les livres. Mais ils ne déchirent jamais les billets de banque. Certains parents, agacés par la convoitise de leur progéniture, déchirent eux-mêmes ces billets pour que les enfants, de guerre lasse, reprennent leur lecture.

CHT : Les enfants savent que si le numéro des billets est intact, ils peuvent aller à la banque et obtenir un nouveau billet dont la valeur sera exactement la même. Les livres sont délicats et énigmatiques. Il faut faire des efforts pour les comprendre, pour baigner dans leurs syllogismes, dans leurs allitérations. Ni les enfants ni leurs parents n'aiment faire des efforts. C'est pourquoi la plupart d'entre eux – je parle des parents, et aussi des enfants – préfèrent la musique. C'est une occupation sérieuse qui n'amène pas tout le monde vers l'argent ; pas automatiquement, en tout cas.

CHN : Poutine pense que la pêche est plus importante qu'une sonate de Beethoven. Vous montrez aux électeurs un poisson que vous tenez dans la main droite ou gauche, et les gens se précipitent vers les urnes pour voter. On admire votre force et vos affinités avec le peuple. Les sonates de Beethoven sont longues ; même la sonate la plus courte est plus longue et complexe qu'un poisson accroché à votre crochet.

CHT : Les parents ne pensent pas toujours de cette façon. Ils ont tous vu la séquence au cours de laquelle Poutine dénude le ventre d'un garçon de six ou sept ans pour l'embrasser sur le ventre. La plupart des parents ne veulent pas que Poutine ou qui que ce soit – à part eux-mêmes – donne des baisers au ventre de leur fils. D'ailleurs, personne – à part Poutine – ne manifeste ce désir. Personne ne leur a jamais dit : « Je vous remercie pour votre invitation, mais je viendrai chez vous à une seule condition : permettez-moi d'embrasser votre fils sur le ventre. » Dans une telle situation, le père de l'enfant pourrait dire à celui qui ose émettre cette demande : « Je vous accorde ce baiser, mais vous jurez sur la Bible que vos lèvres ne descendront pas d'un centimètre. Je leur interdis de toucher les organes génitaux de mon fils. Certes, ils n'ont pas encore atteint leur maturité, mais c'est d'autant plus dangereux. Le

mouvement amorcé par vos lèvres vers un endroit qui est sacré ne supporte, pas de profanation. »

CHN : Je pense que les parents avisés ne donneront jamais à personne la permission d'embrasser leur fils sur le ventre, sauf si le solliciteur ou plutôt le quémendeur offre une somme d'argent aux parents en question. Cette somme doit récompenser les victimes pour la honte, l'outrage aux bonnes mœurs, l'atteinte à la chasteté et beaucoup d'autres infractions qu'il ne faut surtout pas perdre de vue. Il peut y avoir des enfants qui jouissent de ce geste.

CHT : Mais pas Poutine, pas Poutine.

CHN : Il offre, pourtant, aux parents une possibilité qu'il serait imprudent d'ignorer. Les parents peuvent ou plutôt doivent dire à leur fils : « Mon petit, tu ne connais pas encore le mot 'dégoûtant' ; *disgusting*, en anglais. Ce soir, tu apprendras ce mot d'une façon tangible – en deux langues. Il serait stupide de rater cette occasion. Il faut que tu rassembles tes forces et fortifie ton âme. Notre président t'embrassera sur le ventre. »

CHT : Et si le garçon se met à sauter de joie ? S'il déclare qu'il est fou de joie et très fier ? « Je tendrai mon ventre vers la bouche du président avec un plaisir indicible que je n'éprouverai plus jamais, d'autant que vous me parlez longuement de la durée infinitésimale de la vie. J'en suis certain, à moins que notre président ne consente de m'embrasser encore une fois, laissant ses lèvres se diriger doucement et voluptueusement vers mes organes génitaux. »

CHN : Vous savez que la pédophilie est très à la mode en Russie, en ce moment.

CHT : S'agirait-il d'une mode ou simplement de quelques pervers ?

CHN : C'est une vraie mode. Tous ces mâles imitent le président. Ils commencent par le ventre, par ce baiser mythique. Et puis leurs lèvres descendent de plus en plus bas. Ils ne vont pas aussi loin que les pieds, mais vous comprenez de quoi je parle. Et si on leur reproche leur comportement, ils disent : « Nous imitons notre président. C'est ainsi que nous le soutenons. Nous approuvons totalement la guerre qu'il mène en Ukraine. »

CHT : Pourquoi ne vont-ils pas au front ? Ce genre de soutien est bien plus efficace.

CHN : Peut-être. Mais ils préfèrent le ventre et le reste des petits garçons, sans pour autant descendre aussi bas que les pieds. Et quand la police vient chez eux pour les emmener de force au front, ils disent : « Notre front est ici. » Et ils montrent un groupe de petits garçons dont le ventre est exposé aux baisers des partisans de Poutine.

CHT : Et les petits garçons supportent cela ? Et leurs parents ? Que pourriez-vous dire de leurs parents ?

CHN : L'argent, toujours l'argent. Et si les parents disent : « Attendez ! Nos garçons et nos filles suivent des cours de la chasteté à l'école. Et pendant ces cours on leur interdit tout commerce avec des hommes mûrs et pervers. » « Venez avec nous ! Vous faites allusion à la perversité de notre président ! » C'est assommant.

CHT : Il y a des mères qui essaient d'habituer leur fils à la musique, dans l'espoir de les détourner de l'idée même de l'argent. Parfois, on tombe sur des idéalistes de cette espèce. Mais les garçons n'écoutent pas *La sonate au clair de lune*. Dès que leur mère entame les premières mesures de la sonate, les garçons dénudent leur ventre et regardent du côté de la porte. Visiblement ils attendent Poutine. Et comme il ne vient pas tout de suite, ils vont vers la porte pour l'ouvrir, pour souhaiter la bienvenue au président qui tarde à faire son apparition. Telle est la force de la propagande, de la télévision qui montre Poutine sans arrêt, quoi qu'il fasse. Et parfois il embrasse les petits garçons sur le ventre. En tout cas, tous les petits garçons le croient ferme.

CHN : L'image de la Russie actuelle. Toutes les portes sont ouvertes et l'on voit des petits garçons dont le ventre est dénudé, comme pour souhaiter la bienvenue au président. Il dit de temps à autre : « Si mes sujets veulent que je leur rende visite, je dois être accueilli par les ventres dénudés. »

CHT : La quantité de ce genre des ventres est telle que les autorités font tout pour calmer le jeu. Ils disent aux vieillards et aux vieilles femmes que ce n'est pas la peine d'exhiber *leur* ventre : le président est très occupé en ce moment. Mais il y a des pacifistes qui encouragent cet exhibitionnisme parce que, d'après eux, ces ventres détournent l'attention de Poutine du front où les soldats se battent pour rien, pour les idées dont la portée les dépasse complètement. Ces patriotes sont prêts à tout pour sauver l'image de leur patrie. « Tant pis pour le ventre de mon fils se disent-ils. De toute façon, Poutine n'a pas mordu le garçon qu'il a embrassé sur le ventre. »

CHN : S'il l'avait mordu, on aurait montré les traces de cette morsure à la télévision. N'oublions pas que chaque geste de notre président est sacré. Chaque morsure de notre président est sacrée, d'après notre patriarche. Il donnerait n'importe quoi pour que notre président le morde. Et il dénude son ventre à chaque fois qu'il attend une visite. *Great expectations*. Notre Patriarche se berce d'illusions : son ventre n'a aucune valeur aux yeux de notre président. Et ce ne sont pas ses dimensions qui pourraient attirer son attention, l'attention de notre président. Il est vrai que notre patriarche dévore quantité de pâtisseries. Son ventre grossit à vue d'œil. En pure perte. Poutine préfère les ventres jeunes et beaux. Un peu ronds, mais pas trop. »

CHT : Pas trop, pas trop.

CHN : Juste un petit peu.

CHT : « Nous avons en main le pouvoir de punir tous les désobéissants, et c'est à quoi nous ne manquerons pas, après vous avoir donné du temps pour voir si vous satisferez à l'obéissance qu'on attend de vous. » Les autorités Russes citent souvent saint Paul. La taille de Poutine n'a pas l'air de plaire à tout le monde. Alors, Poutine dit à tout le monde : « Vous pensez que je suis trop petit ? Pour vous, je suis trop petit ? Avouez-le, mais avant d'avouer quoi que ce soit, n'oubliez pas que je ne suis pas seul. Saint Paul est à mes côtés. Vous le mettez sur mes épaules, et vous aurez ma vraie taille, ma vraie grandeur. » Et puis il cite les évangélistes, et chaque citation enrichit cette grandeur, sans parler de cette taille minuscule. Et ceux qui se permettent des remarques désobligeantes, quoique voilées, entendent ceci : « Vous avez oublié saint Jean. Vous avez oublié saint Mathieu. Vous avez oublié *La Passion selon saint Mathieu* de Bach. »

CHN : Ce n'est pas le sort de tous ceux qui veulent vivre sur cette planète, avec ces plantes. Il y a ceux qui se cachent toujours et partout. Avec saint Jean sur leurs épaules ; et saint Paul, et beaucoup d'autres saints. Mais ni la sainteté ni la grandeur ne les intéressent. Pourquoi ? Parce qu'un trou leur suffit. Le fameux dernier tableau de Duchamp en sert une illustration.

CHT : J'en ai déjà parlé en votre présence, mille-et-une fois. Nous devons comprendre qu'il y a une porte. Que vous soyez Poutine ou quelqu'un d'autre, vous voyez une porte devant vous. Et tout d'abord, vous vous posez la question suivante : « Faut-il franchir cette porte qui est une sorte de Rubicon ? » Chaque fois que vous franchissez une porte, vous avez affaire au Rubicon, et cela rend votre vie intéressante, importante, grande. On fait un pas et on s'arrête, en regardant sous les pieds. On cherche le Rubicon dans tous les sens du temps. Puis le terme s'éclipse ; les sens restent, comme d'habitude. Un des sens vous dit « amour ». Vous embrassez ce sens, en croyant que vous avez trouvé le bonheur.

CHN : Et puis vous tombez sur un groupe de jeunes qui attendent l'avènement de Poutine, le ventre dénudé.

CHT : Nous n'allons pas au fond des choses, et ce fond n'est rien d'autre qu'un ventre dénudé. Vous vous demandez de quoi il s'agit, en voyant un tel ventre. Et puis on vous met au courant de l'histoire. On vous raconte les théories de Poutine fondées sur quelques bouquins envoyés par un collaborateur qui ne comprend rien ni à la vie, ni à son histoire, ni même à sa propre collaboration. On lui dit : « Poutine veut remplacer ses troupes ou anéantir

l'Occident et rejoindre l'Orient. Les enfants savent qu'il vaut mieux rester au Nord, pour que leur ventre soit à l'abri des rayons meurtriers du soleil. Et l'Orient ? Est-ce qu'un ventre dénudé peut séjourner en Orient sans attraper un virus mortel et très déplaisant ? Vous passez des mois et des mois à l'hôpital. Parfois, vous arrivez à dénuder votre ventre, parfois vous avez toutes sortes de problèmes pendant ce processus, ce dénudement. Vous demandez à une infirmière : « Mon ventre, est-il suffisamment dénudé ? Poutine comprendra-t-il que je l'attends de toutes mes forces ? » Et l'infirmière de répondre : « Hier, par mégarde, vous vous êtes dénudé la poitrine. Et vous avez attrapé une pneumonie. »

CHN : On a déjà téléphoné à notre président pour lui signaler qu'il ne pourra vous rendre visite d'ici la fin du mois ; « à moins que vous ne vouliez l'embrasser sur la poitrine, Camarade Président. Aimez-vous les plats chauds ? » Et le président répond : « Je n'aime pas les poitrines : elles sont trop coriaces. Elles ne comprennent pas mon amour. » « Personne n'est à même de comprendre votre amour, parce que, pour le comprendre, il faut connaître saint Paul et tous les évangiles – par cœur. »

CHT : « Il est plus facile qu'apprendre les sonates de Beethoven », répond Poutine. « D'ailleurs Bach et sa musique sont déjà sur mes épaules. Pourquoi ne pas y ajouter Beethoven ? J'aime *Für Elise*. Mettez-là sur mes épaules. Plus bas, plus bas. » Cela me rappelle quelque chose, ce plus bas, plus bas. Un célèbre savant anglais, Boyle, cherchait l'endroit où logeaient les démons. Je ne sais pas si Dieu ne le touchait pas dans la même mesure, au même endroit, mais il questionnait les mineurs anglais au sujet de la géographie ou topographique démoniaque.

CHN : Les démons logent tout près de notre cœur, et aussi dans le cœur lui-même : tous les théologiens le savent.

CHT : Mais n'oubliez pas que le diable apparut à Luther qui lança un encrier en sa direction. Le diable répondit quelque chose de bizarre. « Je comprends votre allusion, votre souhait. Vous voulez que j'écrive un livre où j'exposerais avec franchise mes expériences, mes aventures. » Et bien, le diable n'a jamais écrit ce bouquin.

CHN : Les démons que cherchait Boyle n'étaient pas très contents. Les mineurs creusaient la terre et les démons se plaignaient du bruit qu'ils (les mineurs) occasionnaient. Ensuite, un peu plus tard, les mineurs se sont mis à blesser les démons avec leurs instruments. Tantôt ils le faisaient exprès, tantôt par mégarde. Et Boyle continuait à les harceler de questions à propos de la distance qui séparait leurs nids de la surface de la terre.

CHT : Boyle leur parlait ainsi : « Puis-je continuer à me promener dans le parc sans avoir peur pour la sécurité de mes jambes ? Supposons qu'un de ces diabolins me prive de mes orteils. Comment pourrais-je jouir de la vie sans mes orteils ? »

CHN : Pourquoi comptait-il tellement sur le concours de ses orteils pour une jouissance que Dieu nous a donnée à tous ?

CHT : Ses enfants avaient l'habitude de jouer avec ses orteils. Au réveil, ils se précipitaient vers les orteils de leur papa pour lui demander de les bouger. Ensuite, ils les chatouillaient en écoutant le rire et les cris de papa. Le même rituel accompagnait leur installation dans le lit. Sans le rire de papa, ils n'arrivaient pas à s'endormir.

CHN : Il paraît que Poutine a recours à un stratagème semblable. À dire vrai, il n'est pas tout à fait semblable, mais il s'agit toujours du rire et du ventre.

CHT : Boyle n'était pas attiré pas le ventre de ses enfants.

CHN : Je sais, je sais. Mais Poutine joue ce jeu, lorsque ses lèvres se trouvent dans la région où règne les organes génitaux, si chers à ses démolisseurs. Ceux-ci continuent à prétendre que la seule chose qui passionne le président russe se situe à la hauteur des organes génitaux des jeunes garçons. En fait, il s'agit de leur ventre, mais il est vrai que, de temps à autre, Poutine raconte à ces enfants l'histoire de Boyle et des nids des démons.

CHT : Je saisis son astuce. Il dit aux parents qui s'inquiètent de temps à autre : « Soyez tranquilles, J'apprends la physique à vos enfants. Je leur parle de Boyle. » Et il continue son récit. Il s'attarde sur les nids des démons qui, d'après son récit, son identiques aux organes génitaux.

CHN : Ses doigts et sa bouche s'apprêtent à tenir le rôle d'un démon ; ou de deux démons. « Aujourd'hui, les démons ont une conférence très importante, explique Poutine. Récemment je suis allé en Chine. La population de ce pays est imposante. Et cette population bouge en tous sens : ils vaquent à leurs travaux. » Et les doigts de Poutine montrent aux enfants comment les Chinois vaquent à leurs travaux dans leurs champs, dans leurs usines.

CHT : Et si une mère s'étonne de l'efficacité des doigts de Poutine, il répond : « Rien d'étonnant. Je m'entraîne tous les jours. Et puis n'oubliez pas le progrès technique dont les Chinois font la démonstration tous les ans, de plus en plus. » Et puis Poutine fait un bond en avant, et personne ne peut nier la véracité historique de ce geste. La mère et le père font un bond en arrière, et c'est ainsi que la journée progresse vers sa fin. Et il ne faut pas oublier que la journée commence très tôt : Poutine respecte le calendrier chinois, le décalage horaire.

CHN : Et pourtant la journée ne se termine pas à l'heure chinoise. Dans son rituel, Poutine reproduit soigneusement l'horaire européen – à la fin de ses travaux. Il appelle cela : « Le chinois et le Russe sont les frères pour toujours. » Cela lui donne le droit à un baiser en plus.

CHT : « Nous avons en main le pouvoir de punir tous les désobéissants. » Cette phrase de saint Paul nous parle des méthodes qu'on employait autrefois. Mais pourquoi désobéissent-ils, ces hérétiques-là ? Pourquoi ce verbe « désobéir » ? Il n'est pas très encourageant. Il vous rappelle que le régime au milieu duquel vous vaisez à vos affaires donnent des ordres, au lieu de vous demander poliment : « S'il vous plaît, faites deux pas à droite et trois pas à gauche. » Non, vous entendez des ordres du genre : « Sautez plus haut que votre tête. Vous voyez où est votre tête ? Votre saut n'est même pas à la hauteur de vos aisselles. » Quand on se promène dans sa ville natale, on voit souvent des gens qui sautent derrière leurs fenêtres ou même juste devant vous. Et si vous leur dites : « Ce sentier n'est pas fait pour des sauteurs », on vous répond : « Nous exécutons des ordres. » Il y a d'autres personnes qui font deux pas en avant, deux pas en arrière, deux pas à droite et ainsi de suite. Y a-t-il une différence entre ces deux cas ?

CHN : On se promène dans les rues, dans un parc ; on voit des gens qui sautent comme des imbéciles. On se dit : « Ce sont des serviteurs, des esclaves qui exécutent des ordres. Ils n'ont ni pensées ni désirs. On leur dit : 'Sautez ! C'est un ordre !' et ils sautent. » D'ailleurs, ce n'est même pas la peine de dire : « C'est un ordre. » Ils savent que c'en est un. Ils ne connaissent rien d'autre, de toute façon.

CHT : C'est plus compliqué que cela. Kant parle de la conformité complète à la loi morale. Ceux qui agissent en conformité à la loi morale sautent parfois : ce n'est pas facile de se trouver dans la sphère de la loi morale. Il ne suffit pas de marcher, de tergiverser, de boire de la bière dans un parc, dans le même parc. Il est vrai que l'on peut dire, en regardant un homme ou une femme qui marche en tous sens et pense en tous sens : « C'est un anarchiste. Tout est bon pour lui. » On peut aussi tourner en rond : c'est aussi une variété d'anarchisme. Pourquoi pas ? Vous faites une entaille dans un rond quelconque, et vous voilà libre de toute entrave.

CHN : Et l'impérative catégorique de Kant ? n'est-ce pas trop catégorique ? Le mot catégorique est par trop catégorique, et je ne crois pas qu'un vrai anarchiste l'utilise à volonté.

CHT : Il est catégorique dans l'affirmation de son anarchisme. Et c'est peut-être une faute : il faut être libre de son attachement aux idées anarchistes.

CHN : Donc, Poutine peut essayer de se faire passer pour un anarchiste. « Je suis anarchique par rapport à l'anarchisme. Et vous n'avez pas le droit d'ignorer cet aspect de l'anarchisme. Je vote pour Kropotkine. »

CHT : La conformité complète de la volonté à la loi morale est la *sainteté*. Les valeurs traditionnelles dont les Russes prônent les vertus un peu partout – à la télévision, sur la place Rouge – s'apparentent à ce genre de sainteté, à leur avis. Ils pensent que s'ils s'écartent de l'homosexualité d'une manière ostentatoire, ils seront saints en un rien de temps.

CHN : Mais l'écartement risque de prendre beaucoup de temps. Un homme dit à un homme : « Ne me quitte pas, ne me quitte pas. Connais-tu cette chanson de Jacques Brel ? » « Oui, mais la sainteté est plus importante que Brel et ses chansons. Toute ma vie j'ai aspiré à la sainteté. »

CHT : Et il ajoute, sans doute : « saint Augustin m'inspire beaucoup plus que mère Térésa. »

CHN : Je ne sais pas ce qu'il ajoute : je ne suis pas son biographe. Si, je sais un certain nombre de ses ajouts. En voilà un : « Essaie de comprendre ! Notre vie est assez courte. Tout le monde en convient, et pourtant tout le monde est au courant des progrès de la médecine. On ose parler d'éternité, figure-toi ; d'une éternité qui se rapporte à la vie humaine. Laissons ces balivernes à ceux qui les fabriquent. La vie est courte, mais l'au-delà, ou plutôt la vie éternelle est spacieuse, immense, sans fin. Et c'est pour cette vie-là que je m'astreins au grand nettoyage de ma vie présente et courte. »

CHT : C'est comme s'il chassait son ami d'un coup de balai. Notez que c'est un moyen efficace et presque universel. On assène un coup de balai à son ami ou à n'importe quel visiteur assommant et puis, sur sa lancée, on enlève une couche de poussière – du piano, par exemple.

CHN : Pour que la sonorité des sonates de Beethoven n'en souffre pas. J'imagine que l'ami malheureux s'attarde sur quelques épisodes de l'amour à jamais révolu pour retenir son amant. J'imagine qu'il fait beaucoup plus : il se déshabille devant l'ex-amant. Il ne se contente pas de son ventre, sa nudité chantée par les poutinistes. Il exhibe aussi ses jambes, ses clavicules.

CHT : C'est surtout l'éducation des enfants, pierre angulaire de tout le système, qui sollicite des soins particuliers. On s'appuie sur des exemples vénérables : un manuscrit aztèque, entre autres. Dans ce manuscrit, on rencontre un garçon de sept ans qui apprend de son père l'usage du filet de pêche. On voit une fillette du même âge affermir sa dextérité au fuseau. Les Russes apprennent à leurs enfants à se servir des armes. Dans quelles conditions ces cours se

déroulent-ils ? Le troisième dessin nous les montre. On voit un enfant ; on voit une tache sombre sur une joue de cette enfant. Cette tache représente une larme.

CHN : Armes, larmes, armes, larmes. Tout est harmonieux et logique.

CHT : Je ne suis pas sûr que ce soit harmonieux. Des enfants de quatorze ans s'occupent de l'armement des soldats russes. Ils passent un temps fou – et c'est fou, c'est harmonieux, de ce point de vue – devant des machines qui fournissent des drones. Ces drones s'envolent vers l'Ukraine et détruisent des infrastructures, des structures et simplement des vies humaines. Les enfants travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

CHN : Vingt-quatre heures ? Dix-huit tout au plus, j'imagine.

CHT : D'accord, dix-huit heures par jour. On leur donne à manger, paraît-il. Je n'ai pas eu le temps de vérifier cette information.

CHN : Nous devrions aller sur place pour manger ce qu'ils mangent. Mais pas de machines, pas de drones.

CHT : Les enfants aztèques commençaient à travailler à six ans, d'après ce manuscrit. La guerre était loin de leur imagination. Ils ne disaient pas : « J'imagine que la guerre... »

CHN : C'est moi qui le dis à leur place.

CHT : À propos, à partir de l'âge de huit ans, les enfants aztèques désobéissants étaient menacés d'épines d'agave.

CHN : Et les enfants russes ?

CHT : De coups de bâtons, comme d'habitude ; j'imagine. S'ils travaillent mal, on les chasse, et leurs parents paient des millions de roubles à l'état. Et les parents se vengent sur les enfants désobéissants chassés de l'école à coups de bâtons et de pieds. Ils les privent de la nourriture, mais ils ne les privent pas de bâtons, de pieds et d'autres instruments de torture. « Cela te rappellera l'école », disent-ils. « Mais je n'ai pas besoin de rappels. Je m'en souviens très bien. Tout mon corps s'en souvient. » « J'ai l'impression, disent les pères, que tu as des trous de mémoire. Et c'est mon devoir de boucher ces trous-là. »

CHN : Les autorités bouchent des trous, eux aussi. En apprenant les coutumes aztèques, ils se sont dit que leurs enfants pouvaient commencer à travailler pour le sauvetage de la patrie à l'âge de cinq ans. « Nous ne sommes pas inférieurs aux aztèques, proclames-t-ils. Nous sommes mille coudées au-dessus. »

CHT : Le contexte me préoccupe. J'aimerais parler de la vie intérieure en Russie qui ne dépend pas directement des saucissons et des produits que l'on trouve ou ne trouve pas dans les magasins. C'était un problème majeur en Union Soviétique. Les queues, les queues, les amours qui se nouaient et se niaient dans les rues, pendant ce spectacle. Je crois que Bossuet

n'aurait pas prêté attention à ce phénomène. Il est trop petit, trop insignifiant, même si vous perdez votre temps, même si votre journée se déroule dans une queue qui, d'après vos sensations, ne roule pas. Oui, vous commencez à recourir aux comparaisons et aux mots dont la prédestination se borne au problème du temps passé dans la queue.

CHN : Vous vous dites que la queue devrait bouger plus vite. Vous vous mettez sur une bicyclette imaginaire et vous roulez, roulez, en dépassant tout le monde et même les vendeuses qui écarquillent les yeux en regardant votre course insensée. Vous gagnez la course parce que personne ne se déplace de cette façon. Vous gagnez quoi ? C'est la question. Cette question, on se la posait souvent en Union Soviétique. Vous gagnez à la loterie, vous mettez dans vos poches beaucoup d'argent : une poche ne suffit pas. Vous vous promenez dans les rues, les poches bondées. Et puis l'argent se met à quitter vos poches à cause de vos mouvements. Et personne ne le ramasse, personne. Ce n'est pas la peine. Il n'y a rien à acheter.

CHT : Aujourd'hui, on enseigne une image du monde où les dollars perdent leur valeur, leur sens. Une vieille femme tient un billet de banque, un dollar, qu'elle métamorphose en boule. Elle jette cette boule qui atterrit sous ses pieds et marche sur elle. C'est une marche sur place durant laquelle le dollar quitte ce monde pour devenir un assortiment de débris inutiles. Même le numéro de ce billet est déchiré irrémédiablement. Mais j'aimerais parler de Bossuet, de sa vision du monde.

CHN : Ressemble-t-elle à un dollar expirant dans la boue ?

CHT : Pas tout à fait. Il parle du désir que les hommes éprouvent dans leur quête du savoir.

CHN : Mais on peut vouloir soumettre un billet de banque à l'expérience que vous venez de décrire. On peut plier un rouble, un euro, un dollar américain ; en deux, en trois, en quatre, tout cela pour savoir si un de ces billets tiendra le coup, survivra à cette opération.

CHT : Cela n'en vaut pas la peine. Le savoir dont Bossuet nous parle concerne des matières plus élevées. Il s'agit même de « quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art ». Qu'arrive-t-il à ceux qui projettent leur regard loin d'eux-mêmes pour découvrir un secret caché dans les plis et les replis d'un coin de l'univers ? Il leur restera inconnu de toute façon, étant donné son éloignement ?

CHN : Ils veulent sans doute savoir comment conduire leurs affaires d'une manière plus habile, quoique inconnue d'un humain ordinaire.

CHT : Certainement. Mais ce à quoi Bossuet tient par-dessus tout a un lien intime avec ce qui nous entoure, avec le monde environnant, pour ainsi dire à portée de la main. Nous n'y portons pas la main, c'est là le problème majeur.

CHN : Et le problème mineur consiste en ceci : nous n'y portons même pas nos pieds. Autrement dit, nous ne marchons pas vers ce monde qui nous entoure. Ce n'est pas la peine de marcher dans sa direction. Vous portez les mains, vous étendez une jambe, et vous touchez ce monde que vous ne remarquez même pas.

CHT : Nous parcourons le ciel et négligeons ce qui se présente à quelques mètres de notre corps. N'est-ce pas absurde ? Eh bien, ce n'est pas si absurde que cela. Les habitants de l'Union Soviétique dirigeaient leurs regards vers les choses inaccessibles situées au-delà des frontières. Aujourd'hui, ils font de leur mieux pour ne pas entrer en contact avec le monde où ils marchent, mangent et vivent, malgré leurs aspirations, malgré le dégoût qu'ils éprouvent constamment. Ils suivent Bossuet en faisant le contraire de ce qu'il conseille – un anti-suivi, en quelque sorte. Ils consomment leur vie, en ignorant toujours ce qui les touche.

CHN : Ce qui touche à présent les Russes s'exprime par la bouche d'une propagandiste qui dit textuellement ceci : « Vous voulez connaître la vérité ? à quoi bon ? Vous voulez absolument, coûte que coûte connaître la vérité parce que vous ne voulez pas vivre au milieu des mensonges. Je vous dis que vous n'est pas obligés de vivre *au milieu* des mensonges. Faites quelques pas en avant ou en arrière. Ou à droite, à gauche. Vous n'êtes donc plus au milieu des mensonges, au milieu des italiques. Rien ne vous gêne plus ? Si, si. Vous entendez le mot « navire » et puis le verbe « couler ». Et vous en concluez qu'un navire russe, un navire très important, grandiose, sans lequel la flotte russe ne vaut plus rien, est coulé par une dizaine de drones Ukrainiens.

CHT : Et alors ? Cela arrive tous les jours. Les soldats russes meurent plus vite que les mouches, et ils sont plus nombreux que les mouches. C'est l'été et il y a des mouches autour de vous, surtout s'il y a de la nourriture dans votre cuisine, des morceaux de viande que vous laissez traîner sur les tables et ailleurs. Les mouches s'assemblent et elles se ressemblent. Et vous vous dites : « D'après les nouvelles qui ne sont plus mensongères, nos soldats sont pareils à ces mouches. Il vaut mieux ne pas toucher à ces mouches, sinon on dira : 'Nos soldats meurent comme des mouches.' »

CHN : Mais nos mouches ne meurent pas. Elles continuent à voltiger dans l'espace de notre cuisine. Nous n'y touchons pas. Les mouches sont sacrées dans notre pays, comme les vaches en Inde. Oui, elles sont en tous points semblables aux vaches indiennes. De cette façon, nous épargnerons nos soldats. Les comparaisons sont souvent très efficaces.

CHT : On dit aussi ceci : « Vous voulez connaître la vérité, toute la vérité. Vous voulez savoir si le rouble chute, s'il chutera trois fois plus d'ici trois mois ? La banque centrale retient sa chute dans la mesure du possible et de l'impossible. Vous avez entendu la

présidente de la banque. Elle demande à Dieu si elle a compris correctement sa prédestination. Voilà comment elle procède. Elle prend de grosses coupures et elle y colle une queue pour pouvoir tenir cette queue au moment de la chute. Souvent, on voit un tas de roubles dans l'air. Ils sont prêts à tomber, ils sont au milieu de leur chute. Mais la présidente de la banque centrale les retient par la queue. Cette procédure est douloureuse – pour les roubles et aussi pour la présidente. Elle sait que, tôt ou tard, tout s'écroulera ; elle aussi. Elle chutera avec les roubles. Et les observateurs diront et écriront : « On voyait la présidente de la banque au milieu des roubles dont la chute ressemblait à une pluie diluvienne, roublienne. »

CHN : Vous ne voulez pas être au courant de cette vérité ? Ne regardez plus par la fenêtre, tirez les rideaux ! La Norvège vient de fermer ses frontières aux ressortissants russes. Vous pouvez dire adieu aux fiords. Non, vous n'écoutez pas la vérité, et par conséquent vous achetez un billet et votre train se dirige vers la frontière norvégienne. Vous montrez votre passeport à un gardien quelconque qui vous dit : « No, no, no, no, no. » Votre anglais ne vous permet pas de vous délecter des pièces de Shakespeare, mais vous comprenez ce no qui ressemble, tant soit peu, à niet. En tout cas, il ne ressemble ni à *yes* ni à *da*.

CHT : Vous dites en russe : « D'accord, d'accord. Je comprends votre point de vue. Mais laissez-moi au moins dire adieu aux fiords. C'est la moindre des choses, comme on dit, et la moindre des choses, on l'autorise partout. Pour la moindre des choses on n'a besoin ni de visa ni d'autorisation spéciale ; spatiale, en quelque sorte. Et puis on vous dit, un interprète vous le dit : 'D'accord. Voici une feuille où vous pouvez écrire quelques mots en russe. De toute façon, vous ne connaissez pas d'autres langues. Vous ne connaissez pas les langues civilisées. Vous écrivez quelques mots, et nous les transmettrons aux fiords. Promis juré. Les fiords comprennent toutes les langues. Noblesse oblige.' »

CHN : Et puis la propagandiste aborde le sujet des frontières en disant que les territoires qui sont théoriquement russes ne le sont pas pratiquement. Autrement dit, les Ukrainiens qui y vivent ne veulent pas de la présence russe que l'on associe communément à la saleté et à la cruauté. Un soldat entre dans une izba ukrainienne, sort un mégot de sa bouche, le laisse tomber sur un tapis qui se met à brûler tout doucement et casse la figure à celui ou celle qui vient à sa rencontre.

CHT : La mort n'a rien d'anormale. C'est dans notre nature de ne pas exister plus longtemps. La mort est la mesure, en quelque sorte. Et on ne dépasse pas la mesure, sinon l'impolitesse et la grossièreté gagneront inévitablement notre être. Dans notre mort nous ne nous heurtons à rien d'étranger, comme dit Feuerbach. Et si on se heurte à quelque chose, on dit à cette chose : « Je ne suis pas censé heurter quoi que ce soit. Si je te heurte, tu n'es pas étrangère à

ma vie qui est arrivée à son terme. Je ne suis pas prêt à contester ce terme, et je sais que je n'y serai jamais prêt. C'est pourquoi je t'accepte et je te tends les bras. Il est dans ma nature de n'exister pas plus longtemps que je n'existe. Je suis ce que j'étais à mon origine. Ma fin appartient à mon être autant que ma naissance, mon enfance. »

CHN : Bon, il y a des pertes, des pertes humaines et mécaniques. Une centaine de mécanismes sont détruits. Et alors ? Vous êtes hors de vous, de joie ? La joie vous transporte dans une autre dimension ? Dans quelle dimension êtes-vous actuellement ? Vous êtes au septième ciel – tout le monde est au courant du fait indiscutable. Et la dimension ? Quel est le nombre qu'elle porte ? N'oubliez pas une chose sûre et certaine : les victimes ne reviendront pas. Ils seront sans doute ressuscités, mais vous ne les verrez pas. Vous ne pourrez pas les toucher, les embrasser sur le ventre. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, qu'ils dénuderaient le ventre pour que vous puissiez l'embrasser. Les morts peuvent se passer de vos hommages. Les morts ordinaires, je veux dire. »

CHT : Les morts extraordinaires aussi, si vous me permettez cette remarque.

CHN : Et la propagandiste continue ainsi : « Et vous avez certainement entendu parler du fait qu'on arrête des généraux. Vous voulez en savoir plus ? On les arrête parce qu'ils ont volé une centaine de roubles. Vous voulez connaître toute la vérité ? Vous voulez savoir combien de dollars ils ont pris dans les caisses de l'État ? Cette vérité vous soulagera ? D'accord, ils ont volé des millions et des milliards. L'armée est en piteux état à cause de ces vols. Oui, je le certifie et le confirme : notre armée n'est pas en état de combattre notre ennemi. Elle n'a ni munitions ni nourriture. Elle n'a ni canons ni missiles. Elle n'a rien du tout, si vous voulez savoir. Vous voulez le savoir ? vraiment ? Courrez aux toilettes ; j'attendrai votre retour. »

CHT : Un jour vous marcherez vers les toilettes et n'en reviendrez pas ; à cause de cette vérité écrasante. Vous mettrez fin à vos jours, d'une manière ou une autre.

CHN : Voici une nouvelle ballade des pendus : « Je voulais connaître la vérité / Au lieu de prendre simplement un thé. / Le sang est répandu partout / C'est fou tout simplement, c'est fou. / C'est simple, il n'y a rien à dire / On sort de chez soi, on tire / Et on se pend, c'est plus facile / Et c'est la fin des une et mille. »

CHT : Les propagandistes, aussi bien que les contre-propagandistes – encore un exemple de ce qu'on appelle « la dialectique hégélienne » – parlent non seulement de lignes rouges, mais aussi d'armes nucléaires. Les Occidentaux disent : « Poutine n'est pas fou. Il ne touchera jamais au bouton rouge. »

CHN : Ils ne savent pas que Poutine a pris en considération cette remarque. Dorénavant, ce bouton est vert. Et c'est plus logique : la couleur rouge arrête les élans, surtout si vous possédez un moyen de transport ; une voiture, par exemple. La couleur verte, le bouton vert, par contre, vous invite à le toucher, disant : « N'ayez pas peur. Je suis écologique. Vous n'avez rien contre les feuillages et autres représentants de ce qui est pur et simple. Touchez-moi et l'air pur envahira vos poumons. » Il s'agit toujours d'une invasion dans ce domaine, dans le domaine de ce bouton.

CHT : Oui, mais il y a un autre bouton qui est beaucoup plus puissant : le Tout-Puissant. Si vous prononcez le mot « Dieu » (et c'est beaucoup plus qu'un mot), le monde tréssaille.

CHN : Mais les mots comptent énormément dans ce domaine, dans le royaume de Dieu. Par exemple, on dit que c'est un nom secret. Les Hébreux le disent, et ils ont raison. De ce point de vue, le mot « Dieu » ne signifie pas grand-chose. « *God* » non plus.

CHT : Néanmoins on l'utilise trop souvent – le mot, et Dieu en tant que notion. Les Russes brandissent ce mot comme si c'était une épée. On dit aux membres du gouvernement (le Patriarche le dit, en tout cas) : Dieu vous offre une très longue vie. Et quand Poutine dit que la Russie n'a pas de frontières, le Patriarche fait « oui » de la tête et aussi du reste de son corps.

CHN : Tout son corps fait « oui ». En présence de Poutine, ses bras et ses jambes disent « oui » sans arrêt. Et pourtant il faut qu'ils s'arrêtent, quand la conversation se met à rouler sur l'Ukraine. Parfois ce n'est pas facile de passer d'un mode de représentation à un autre. « Da » et « niet » se succèdent facilement. On bouge la langue – un mouvement infinitésimal, à dire vrai – et niet devient da et vice versa. Il n'en va pas de même avec les jambes. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les jambes du Patriarche soient si légères que cela. La langue, oui : elle est presque sans substance et son poids ne l'affecte pas du tout. Mais les jambes bougent à peine. Il est vrai qu'elles arrivent encore à franchir la distance entre le lit du Patriarche et les icônes, d'autant qu'il a déjà mis une dizaine d'icônes dans son lit en prévision de la paralysie à venir.

CHT : Les propagandistes Russes sont des spinozistes. Ils parlent rarement des pertes humaines qui sont inévitables pendant une guerre, quoique disent les patriotes à toute épreuve. Mais ceux qui admettent ces pertes qui sont vertigineuses, entre parenthèses, précisent que l'esprit humain n'est pas détruit avec le corps. Il en subsiste quelque chose qui est éternel.

CHN : Ce qui est éternel, dans leur cas, dans le cas des Russes, se nomme « le patriotisme » où l'on trouve une dose effrayante de nationalisme.

CHT : C'est commun à beaucoup de peuples, sauf qu'on exclut le nationalisme de la liste des ingrédients du patriotisme. Nous ne sommes pas d'accord là-dessus. Je pense, d'ailleurs, que nous avons beaucoup de choses, d'ingrédients en commun. Dieu qu'on appelle au secours sans crier gare, sans prendre des précautions. On n'est pas censé prononcer son nom à tout bout de champ ; d'autant qu'on ne connaît pas ce nom.

CHN : On connaît beaucoup de noms, d'après Proust. Mais combien de ces noms sont véritables ? sur lesquels on peut compter ?

CHT : On peut sans doute compter sur la remarque de Spinoza qui nous assure que quelque chose est éternel. Où, comment ? Tout le monde et toutes les choses périssent autour de nous. Et nous, nous sommes censés croire que nous sommes éternels, ne serait-ce qu'en partie. Cette partie est infinitésimale ; elle est plus petite que la petite graine où, contrairement à ce que les poètes écrivent, on ne trouve pas l'univers, loin de là.

CHN : Notre éternel se limite peut-être à notre regret de ne pas être éternels. Ce à quoi fait allusion la présidente de la banque centrale.

CHT : Elle parlait de sa prédestination, Elle voulait sauver tout ce qui se trouvait par mégarde, par la nature des choses, par malchance en Russie au moment où la guerre a été déclarée. Elle voulait sauver ces concitoyens des conséquences de cette guerre. Mais comment peut-on sauver quoi que ce soit de ces conséquences ? Plusieurs générations à venir souffriront de ces conséquences, du mépris de notre monde. Et c'est à de tels moments qu'on invoque Dieu, si je ne me trompe. La nuit dernière, Dieu est venu me voir. Il m'a dit : « Tu as raison. Il faut attaquer les Russes. »

CHN : Et Poutine répond : « La nuit dernière Dieu m'a dit : « Il faut attaquer l'OTAN. » Tout le monde attaque et Dieu hausse les épaules. « Est-ce cela ma création ? » se demande-t-Il.

CHT : Et puis un autre dieu vient et dit : « C'est en vain que vous avez écouté le dieu précédent. Il n'est pas enregistré dans nos structures. C'est une erreur que vous payerez cher, à mon avis. Et mon avis compte dans notre infrastructure. » Ce dieu enlève les figurines et commence à rassembler son armée. Et puis quelqu'un dit : « Vous savez, quelque chose m'a mis en garde. Dieu, ce dieu ne s'écrit pas avec une majuscule. » On s'approche de ce dieu, on constate qu'il est une figurine de terre cuite et on le jette par la fenêtre. On constate à ce moment-là que la recherche du vrai Dieu est une affaire de siècles, pour ne pas dire de millénaires.

CHN : Et la présidente de la banque centrale ? Où pourrait-elle trouver sa prédestination ? Dans les mêmes champs, dans les Champs Élysées où notre destin se déroule, roule sur lui-même ?

CHT : Oui, il y a des figurines, et parmi ses figurines il y a la présidente de la banque. D'abord, elle cherche cette figurine en faisant fi de sa prédestination. On ne peut tout trouver en même temps, d'autant que la figurine en question est souvent loin de sa prédestination. Elle l'a ratée, purement et simplement. Elle se dirige constamment dans la mauvaise direction, elle fait tout de travers. La prédestination est là ; elle ne bouge pas. Si la prédestination bougeait, elle rendrait les recherches ardues et inutiles, mais elle ne bouge pas. La présidente semble l'apercevoir au sommet d'une montagne. Nous nous surestimons. Nous croyons que notre prédestination, aussi bien que notre destinée, se situent tout près des nuages. Nous grimpons, tombons ; nous nous épuisons en recherches vaines et ridicules de notre prédestination. Elle est tout près, à portée de la main. Cela veut dire : « Ne sortez pas de chez vous. Voici le piano, voici l'ordinateur qui vous aidera à écrire votre roman. C'est ainsi que la destinée se déroule. »

CHN : Et s'il faut aller quelque part pour accomplir sa prédestination, on sort, on voit un cheval, on monte sur ce cheval, même si on n'est jamais monté sur un cheval, et on s'envole sur le dos de Pégase. L'esprit est peut-être éternel. En tout cas une partie de cet esprit communique avec les étoiles et celles-ci n'ont pas envie de mourir tout de suite. Vous déménagez sur une étoile et suivez le cours des choses. L'essentiel est de suivre le cours des choses, et il est de plus en plus difficile de le faire sur terre, étant donné les guerres et les autres crimes qui ne sont pas gênés par leur apparence.

CHT : Leur essence est mauvaise. Autrefois ils se donnaient la peine de s'habiller correctement pour cacher leur ignominie. Aujourd'hui ils se déshabillent devant vous, et vous voyez leurs intestins, leurs excréments.

CHN : Poutine ne se gêne pas : il pense que rien ni personne ne peut lui nuire. Il est au-dessus de tout. Il a peur, et il fait tout pour se protéger. Mais dans les tréfonds de son âme, il est persuadé que si quelqu'un se précipite sur lui en brandissant un couteau, la lame ne le touchera pas. Elle tombera à côté ainsi que toutes les balles tirées sur lui. Parfois Poutine se déshabille, montre son corps nu et dit : « Tirez ! Vous verrez que je suis invulnérable. Dieu me protège. Ne voyez-vous pas sa main qui pare vos coups, vos attaques ? Récemment, on a laissé tomber une bombe atomique sur ma tête.

CHT : La prédestination de la présidente est liée à une étoile qu'elle ne connaît même pas, qu'elle ne voit pas. Au lieu de chercher cette étoile, elle rôde autour des rosiers, parmi les individus qu'elle veut sauver car ils sont ses compatriotes. Ces derniers inclinent leur corps, comme s'ils étaient en train de tomber. La présidente redresse leurs corps, leur donne un verre d'eau, un saucisson de Cracovie, et son étoile continue à s'éloigner de sa vie qui devient de

plus en plus ratée. Le ratage de sa vie augmente à vue d'œil, mais la présidente ne le voit pas. Elle ne regarde que les corps qui s'inclinent, comme s'ils dansaient *La belle au bois dormant*, la belle en train de s'endormir. Elle dit à tous ses concitoyens : « Si vous pouvez résister à votre somnolence, faites-le. Sinon, dormez, dormez. De toute façon, je vous réveillerai en temps voulu, et vous serez riches et heureux. »

CHN : « Et Poutine ? Sera-t-il à la tête du pays au moment de notre réveil ? »

CHT : Oui, mais il vous veut du bien. Sinon il ne m'aurait pas nommée à la tête de cette banque.

CHN : « Alors, laissez-nous dormir d'un sommeil de plomb. Donnez-nous des tonnes et des tonnes de plomb. Combien de tonnes faut-il utiliser pour se réveiller sans Poutine ? »

CHT : Mais nous n'attribuons à l'esprit humain aucune durée qui puisse se définir par le temps. Et d'après le Patriarche, l'esprit de Poutine est éternel. Comme vous voyez, le Patriarche rejoint l'armée de spinozistes. Mais, à vrai dire, la prédestination telle quelle m'occupe plus que l'éternité de Poutine. Nous savons que les Russes vénèrent surtout les tsars cruels qui sont capables de vous mettre des petits papiers sur les doigts pour les brûler ensuite. Les petits capuchons collent à votre peau, et de toute façon vous n'osez ni crier ni les enlever, par crainte d'une punition encore plus horrible.

CHN : Nous avons déjà parlé des étoiles, des promenades que l'on pourrait effectuer autour des étoiles, dans leur milieu. Pourquoi pas à la recherche de sa prédestination ? La destinée contre laquelle on trébuche sur terre nous pousse vers la tyrannie, la cruauté envers nos semblables qui nous paraissent ridicules, pour ne pas dire insensés. Comment ne pas désirer leur anéantissement, pur et compliqué ? Des capuchons sur les doigts, par exemple. Ou bien la bienfaisance. Et ce dernier terme nous rappelle la présidente de la banque. Sauver les concitoyens des bêtes apocalyptiques et des crimes de Poutine.

CHT : La Russie est damnée pour quelques décennies, pour mettre les choses au mieux. Nous nous éloignons de la terre, et c'est une bonne chose, comme le disent la plupart des gens. Les étoiles appartiennent à l'essence tout simplement parce qu'elles représentent l'esprit ; elles sont son imaginaire. Son son, si vous voulez. La sonorité des étoiles, il faut l'entendre pour accorder son être en fonction de cette sonorité, de ces accords, de sa tonalité. La mélodie des étoiles surplombe toutes les autres mélodies ;

CHN : Et si on disait à la présidente de la banque : « Votre prédestination est une mélodie. » Pensez-vous qu'elle comprendrait de quoi on lui parle ?

CHT : Non. Elle penserait sans doute aux roubles, aux dollars. Si on lui montrait une partition de Bach, elle ouvrirait sa caisse. C'est ainsi que ces gens fonctionnent, ceux qui supportent

Poutine, travaillent pour lui, maintiennent son régime à un point d'où il peut continuer à nous détruire.

CHN : Et Poutine ne comprend rien à la philosophie, contrairement à ce que pensent ses sbires, ses admirateurs, les bataillons qui portent son nom. Si on lui dit : « Cette idée qui exprime l'essence du corps sous un aspect d'éternité », il se met à poser des questions au sujet des médicaments. « Vous parlez du traitement qui me garantira la vie éternelle ici-bas ? » On lui parle de Spinoza, mais obstinément il revient à la médecine, aux herbes que l'on trouve dans l'Altaï, que seuls les aborigènes connaissent. Et ils gardent leur secret pour le Kremlin que l'idée de l'éternité soutient dans toutes ses initiatives.

CHT : Mais laissons Poutine en paix ; laissons-le crever à son rythme et son tempo. Nous avons le même problème parce que ni vous ni moi ne refuserons une éternité tangible qui se base sur le témoignage des sens et pas sur une formule philosophique, quelle que soit son ingéniosité et sa beauté. Je me réveille, je regarde le soleil qui se réveille aussi, comme s'il y avait un réveille-matin propre à toute créature, mais peut-être interdit aux morts, et je me dis : « Je suis immortel. Cela ne peut pas être autrement. » Mes yeux sont ouverts, et il n'est pas en mon pouvoir de choisir de voir et de ne pas voir. Et je vois que ma tasse de café – je l'affectionne particulièrement – vieillit de plus en plus sous l'influence du café que j'y verse. Il en va de même de ma commode qui, elle aussi, jouit et profite partiellement de mon affection. D'habitude, je ne m'adonne pas à ce genre d'inspection – pour ne pas découvrir mon vieillissement en plein jour. Même en pleine nuit, c'est désagréable. Vous vous réveillez en pleine nuit pour aller aux toilettes. Vous allumez la lumière qui vous aide à vous orienter dans votre chambre et vous vous dites, en jetant un regard sur votre corps à moitié nu (vous ne portez pas de chemise) : « Mon Dieu, mon Dieu. » Et votre remarque n'a besoin d'aucun commentaire. Il est clair que vous êtes vieux, et qu'il ne vous reste pas grand-chose dans le domaine du temps.

CHN : Alors, une fois de plus, vous vous plongez dans la sphère qui s'appelle « Les études qui nous renseignent au sujet du temps, de sa durée et de sa fin ». Tout de suite, sans préambule, influencé sans doute par l'état de votre corps, vous vous dites : « Le temps a une fin, quoique les religions puissent nous dire à ce sujet épineux. » Et puis vous rendez justice au reste de l'humanité au sein de laquelle il y a des jeunes, des enfants dont la fin ne paraît pas si proche que la vôtre. Nous disons un temps long, un temps court.

CHT : Et selon saint Augustin, nous le disons lorsqu'une conversation roule sur le temps. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui. En regardant ma peau défraîchie, je peux pousser un cri déchirant. Et pourtant cette peau apparaît à mes sens maintenant, m'annonçant ma fin

plutôt proche. Mais je peux me dire aussi : « Je meurs, je meurs. » Et c'est le présent qui se manifeste dans l'espace de mon esprit. Parfois, on a l'impression que cela va arriver tout de suite : la mort, les cris de notre femme et de nos enfants. Le corbillard arrivera plus tard, mais dans notre cerveau, tout se déroule simultanément, tous ces éléments, tous ces stades. Dans notre représentation, nous sommes déjà dans ce corbillard. Nous sommes déjà dans un cercueil, au cimetière. Les vers sont déjà en train de déguster notre corps.

CHN : Et quelqu'un dit : « Bonne dégustation ! » On se pose des questions sur l'identité de celui ou celle qui parle. Notre ange gardien ? Il n'est pas cruel à ce point. En outre, il est plein de tact et sait se comporter convenablement dans les situations les plus délicates.

CHT : Comment pourrait être long ou court ce qui n'est pas ? La question que saint Augustin pose à juste titre. Donc, on se dit (pour se rassurer) que le temps existe dans le présent. Par conséquent nous sommes immortels. Un cancéreux peut discourir à volonté au sujet de l'année qui vient. Et pourtant, en ce qui le concerne, cette année ne viendra jamais, comme si elle n'existait pas dans les caves de l'éternité. Mais vous continuez votre discours, malgré toutes les objections que vous entendez autour de vous ou dans votre for intérieur. Vous dites : « Ce n'est pas vrai. Je connais les caves de l'éternité, et je peux vous assurer qu'elles sont inépuisables. Elles sont aussi longues que la route qui nous mène vers les étoiles. De plus, ce temps ou plutôt cette éternité est étoilée. Pour commencer à vous en rendre compte, prenez le métro parisien et descendez à la station 'Etoile'. »

CHN : Tous vos sens sont au courant de cette étoile. Et puis vous vous dites que la même rame de métro vous emmènera vers les étoiles, vers l'étoile que vous choisirez à loisir, en prenant votre temps à la maison.

MESSAGE AU PEUPLES DU MONDE

Je suis une journaliste, et les journalistes comptent dans la vie de tous les jours. C'est de ce fait que nous tenons notre nom : journaliste. Et nous y tenons, à ce nom, pour une raison très simple : on peut parler de l'éternité parce qu'on aspire à une longue vie fructueuse. Mais cette vie éternelle se compose de jours et de nuits ; et les journalistes s'occupent précisément des toutes les minutes qui s'écoulent ou passent pendant que les habitants de notre planète vaquent à leurs affaires. Les journalistes parlent de ces affaires et de ce que nous partageons tous : les grandes questions auxquelles nous cherchons à trouver des réponses. Ces réponses sont rarement définitives, mais ce n'est pas là le problème. La vie continue et se déroule d'une manière imprévisible ; et c'est ce qui nous intéresse au premier chef : l'imprévisibilité de la vie.

Je m'adresse à tous les peuples de la terre parce que ce n'est pas la peine de travailler pour un groupe de gens, quelle que soit l'immensité de ce groupe. Même si les membres de ce groupe se comptent par millions, pareils aux grains de sable que l'on trouve sur une plage, au bord de la mer, ce groupe est moins important que l'humanité toute entière. Et c'est à l'humanité toute entière que je m'adresse car les problèmes que je m'appête à envisager concernent tout le monde, pas seulement les Chinois, les Russes et les Américains. Ils concernent aussi les Africains que l'on oublie souvent, trop souvent ; et c'est injuste, permettez-moi de le dire à haute voix. Injuste, injuste, injuste ; et vous savez de quoi je parle. Et j'en parle en connaissance de cause, croyez-moi.

L'un des thèmes qui résonne dans les cœurs des hommes et des femmes auxquels on se heurte sur la surface de notre globe est défini d'habitude par le mot « patriotisme ». Les gens ont une fâcheuse tendance à oublier ce mot ; ou à le disqualifier, si vous voyez ce que je veux dire, exprimer – ce que je veux vous faire comprendre, ce qui n'est pas facile. Et je m'en rends parfaitement compte.

« Contemple le troupeau qui passe devant toi en broutant », nous dit Nietzsche. De temps à autre, je regarde par la fenêtre, au lieu de contempler l'écran de mon ordinateur qui, fidèlement, me met au courant de mes propres textes. Que me montre cette fenêtre ? Elle a l'air de citer le texte de Nietzsche ; et on se demande pourquoi. Elle n'est pas en train de passer un examen, cette fenêtre. Certes, en me tournant vers elle, en fixant mon regard sur ce qui se déroule derrière elle, je lui pose une question, en quelque sorte. Elle répond à ma question, à la question que je n'ai pas posée. Telle est la générosité de ma fenêtre. Elle est bavarde, ma fenêtre ; trop bavarde, peut-être. Parfois il vaut mieux ne pas connaître la vérité pour vivre tranquillement, à l'abri des mauvaises passions. Et si vous regardez par la fenêtre, une mauvaise passion vous frappe l'œil. Vous voyez un troupeau qui se dirige quelque part. Peu importe où il se dirige. Ce qui attire mon attention dans cette situation est le fait que le troupeau en question n'a pas d'idéaux, de valeurs. Il gobe tout ce qu'on lui propose ; et il en fait trop : il fait plus que cela. Il gobe même ce qu'on ne lui propose pas.

Lui propose-t-on des valeurs ? Non. Sur les écrans que le troupeau contemple à la maison ou ailleurs il y a un défilé d'images. Vous voyez des hommes et des femmes, et vous ne savez même pas si, à l'origine, tous ces hommes étaient des hommes et pas des femmes. Il vaut mieux éviter toute confusion dans ce domaine nuancé et complexe au maximum. Donc vous ne savez pas si, à l'origine, cet homme, le héros du film, était un homme et pas une femme. Il ne se déshabille pas tout le temps : décence et censure obligent. Mais de temps à autre vous voyez son pénis, et par conséquent vous savez qu'en ce moment – on parlera plus

tard des moments et du temps en général – vous êtes en présence d'un homme. Ce n'est pas le moment de vous réjouir – quelle que soit votre orientation, comme on dit aujourd'hui.

Notre évolution court beaucoup de dangers. Il se peut que dans notre enfance nous entendions une phrase qui nous met sur nos gardes : « Vous ressemblez à une fille » ; et pourtant vous êtes un jeune garçon. Certains se réjouissent de cette remarque, en se disant : « L'idéal platonicien consiste à assembler dans son être les côtés féminins et masculins, ce qui donne l'androgynie ; il trône à l'origine des espèces humaines. Nous avons perdu cette duplicité qui nous nourrit, malgré notre négligence, ce qui résulte de temps à autre en une remarque que nous venons d'entendre. Tant mieux, tant mieux. Et si, quelques jours plus tard, quelqu'un nous dit : « Mais non, mais non, vous êtes un garçon tout craché », nous pouvons nous plonger dans une aventure qui nous mènera loin, à l'opposé du spectre humain ; si nous avons assez de patience et d'esprit aventurier. Par parenthèse, je n'aime pas cette expression « tout craché » qui dénote une certaine vulgarité de la part des parleurs. Ils ne sont pas beaux, ces parleurs. Passons, passons.

Vous commencez votre aventure féminine qui vous permettra – au bout d'un long chemin – de connaître tous les tenants et aboutissants de ce qu'on appelle « un être humain » et même le terme « cosmos ». Vous ne mangez pas ce que mangent les garçons – votre frère, par exemple. Les autres ont l'impression que vous dansez *Le lac des cygnes*, mais pas le rôle du prince. Vous marchez de telle façon que les garçons, ceux qui vous croisent dans la rue, prêtent attention à votre silhouette, à vos jambes et aussi à votre allure générale. Vous ne leur dites pas que vous n'avez pas d'attachements sexuels ou pédophiles, que vous n'en avez éprouvé aucun depuis votre enfance. Vous êtes simplement une femme en train de naître. Mais si ces garçons vous caressent les épaules, vous ne dites pas « non » : cela peut vous aider au cours du processus que vous faites subir à votre corps et, comme j'ajoute d'habitude, à votre psyché également. Et à ceux qui vous reprochent votre négligence des valeurs traditionnelles que les autorités russes prônent avec une verve à nulle autre pareille, vous dites que vos traditions ont leurs racines dans les dialogues de Platon et qu'il n'y a rien de plus traditionnel dans le monde, sauf les anciens Chinois et les Hindous.

Inévitablement, on vous parle aussi du patriotisme. Vous dites que vous avez toujours deux bras. Par conséquent, vous êtes capable de voter pour ou contre quelqu'un. Par ailleurs, le vote féminin existe depuis très longtemps. La constitution russe est réécrite régulièrement, selon les envies et les années « de notre président ». C'est ainsi que vous répondez aux questions épineuses. Et les valeurs traditionnelles ? (Une question traditionnelle.) Vous confirmez votre orientation, votre sexe actuel, ce qui est bien plus qu'une simple orientation.

C'est pour cela qu'elle s'appelle « orientation ». Sa capacité fondamentale consiste à *s'orienter*, comme le mot l'indique savamment et véridiquement. On vous demande si vous pouvez faire l'amour avec une femme. Vous demandez si cette règle est notée dans la constitution. « Dans la nouvelle constitution – oui », vous répond-on. Vous demandez de vous montrer cette nouvelle constitution, et patati et patata. En tout cas, ce rituel n'a pas grand-chose à voir avec le patriotisme. N'importe quel transg. – appelons-les comme ça pour ne pas gâcher inutilement les feuilles de papier – peut se révéler patriote à tout crin ; à condition que vous ne lui posiez pas trop de questions indiscretes. Vous lui demandez carrément : « Êtes-vous patriote ? » et il vous répondra « oui », j'en suis certain. Mais si vous lui demandez : « Voulez-vous joindre les rangs de notre armée ? », il se peut qu'il dise « Laissez-moi réfléchir. » Vous lui demandez combien de minutes il lui faut pour donner une réponse à cette question *difficile* : personne ne le conteste. Si c'est à vous qu'on pose la question, vous demandez dix minutes. Puis vous dites que vous devez consulter votre avocat. En guise de réponse, on vous montre la constitution où on vous fait comprendre que vous n'avez pas droit de consulter votre avocat, s'il agit de votre participation à la guerre dans les rangs de l'armée russe ou rouge.

Donc, vous ne consultez pas votre avocat. On vous explique clairement et simplement que les seuls lieux où la réponse à cette question se trouve sont votre conscience et votre patriotisme. On vous demande si vous connaissez ce mot. Vous répondez : « Oui », et vous êtes tout à fait sincère, lorsque vous donnez cette réponse affirmative. On vous demande de joindre ce mot à un autre mot que vous connaissez également : « conscience ». On peut utiliser ce mot de manières différentes : il a plusieurs significations. Et vous insistez sur ce fait : vous voulez gagner du temps, ce qui peut vous permettre d'échapper à la mobilisation. (Elle a l'air pendue au-dessus de votre tête.) Et au moment où cette menace tombera, vous serez dans l'armée et la balle de votre ennemi se logera sans doute dans votre corps. Mais vous avez encore un peu de temps – en tout cas, vous le croyez. Et vous dites à vos tortionnaires : « S'il vous plaît, pourriez-vous me dire dans quel endroit de mon corps la balle se logera ? » On vous répond que vous serez peut-être tué par un missile ou un boulet de canon. Par conséquent personne, à part Dieu, ne saurait vous dire dans quelle partie de votre corps cet objet meurtrier logera. « D'ailleurs, vous serez peut-être tué sur le champ, dans les champs, dans les prairies – quelque part, de toute façon. Ne vous inquiétez pas ! Vous serez tué, on vous le garantit. »

Revenons au patriotisme qui est le thème principal de mon intervention. La patrie est en danger – vous connaissez tous cette phrase. Il est vrai que certains soi-disant patriotes

feignent de l'oublier. Pourquoi ? Parce qu'ils sont en train de perdre la mémoire, selon leurs récits mensongers. Comment ? pourquoi ? On leur pose des questions, et on obtient les réponses suivantes : « C'est tout à fait normal. Avec l'âge on devient peut-être plus sage, mais on perd la mémoire ; c'est inévitable. D'accord, je ne suis pas si vieux que ça. Mais je prends des somnifères qui tuent la mémoire : tout le monde est au courant de cette vérité de La Palice. Je sais que les somnifères sont nocifs. Ils vous font mourir à petit feu. Pour être franc, je préférerais mourir à grand feu, comme Jules César. Savez-vous ce qu'il a répondu à la question : « De quelle mort voudriez-vous mourir ? » Bien sûr, tout le monde dit « oui », et nous aussi : nous connaissons la réponse de Jules César par cœur. Et nous répondons à celui qui est déjà mobilisé et par conséquent se trouve au seuil de la mort : « Jules César a répondu : 'J'aimerais mourir de la main de Brutus, mon fils adoptif ; de la mort inattendue. Personne ne s'attend à mourir de la main de son fils ou sa fille. » Par la même occasion, les représentants de l'État demandent au mobilisé s'il connaît la différence entre un fils et une fille. Il répond naïvement : « Non, il n'y a pas de différence. La fille est le fils et vice versa. » Alors, les représentants de l'État lui disent : « Tant mieux pour vous. Vous n'aurez pas à attendre une balle dans la tête ou ailleurs. » Un représentant sort un revolver de sa poche et tue le mécréant.

Nous mobilisons pas mal de gens et de jeunes. Et nous savons pertinemment que certains d'entre eux ne portent pas notre président dans leur cœur. Au lieu de leur poser cette question cruciale directement, nous leur posons comme d'habitude une question linguistique : « Connaissez-vous l'expression 'se serrer les coudes' ? » Admettons qu'ils disent : « Oui. » Alors, nous posons la deuxième question qui constitue une suite de la première : « Quel usage fait-on d'ordinaire de cette expression plutôt ordinaire ? » La plupart du temps, ils ne savent pas de quoi nous leur parlons. Alors, nous disons ceci : « On fait usage de cette expression surtout quand il s'agit d'une situation difficile à laquelle votre patrie se voit confrontée d'une manière ou d'une autre. Comprenez-vous de quoi nous vous entretenons ? » Figurez-vous qu'il y a des individus qui réagissent positivement et nous dévoilent des faits pertinents. Ils se rapportent directement à la question posée, à la question en question. « Il s'agit surtout des présidents et des premiers ministres. Ils font des bêtises, mais les citoyens se sentent obligés – c'est leur devoir, pour ainsi dire – de se serrer les coudes derrière la tête de leur gouvernement ou derrière lui, ce qui revient au même. »

Le problème revient sur le tapis, et le mobilisé s'apprête à parer aux questions qu'on lui pose, qu'on est sur le point de lui poser. Tout le monde est sur le point – sur les pointes,

pourrait-on dire pendant une représentation du *Lac des cygnes*. « Donc, le mot ‘patrie’ ne vous est pas inconnu. »

« Je connais ce mot, cela va sans dire. »

« Que vous dit ce mot ? »

« Il me dit que je vis dans un endroit qui s’appelle ‘la patrie’. »

« Quelles sont vos obligations, vis-à-vis de ce mot ? »

« Je n’ai pas d’obligations vis-à-vis des mots. Par contre, ce qu’ils signifient résonne dans mon être. »

« De quelle façon ? Cette résonance, se traduit-elle par une action ? »

« Voici la traduction en question. Je chante : ‘Ma patrie est ici. Vive ma patrie. Elle est magnifique, aussi magnifique qu’un lac suisse.’ »

« Pourquoi pas le lac Baïkal ? C’est cela votre patriotisme ? C’est à cela qu’il rime ? »

On peut continuer indéfiniment cette conversation stupide et inutile. Je ne suis pas sûr que ce mobilisé comprenne un jour de quoi il s’agit ; quelle est la substance de cette matière. Et la substance s’exprime grâce à cette expression : « Serrez les coudes. » La situation où tout le monde vit actuellement n’est pas folichonne – c’est le moins qu’on puisse dire. On pourrait en dire beaucoup plus, mais arrêtons-nous ici. Le temps est précieux, et il faut aller au fond des choses. Et où est le fond des choses ? Le président et ce qu’il fait. Ou le premier ministre – peu importe. Vous le choisissez ou il se choisit lui-même. Il est là, c’est ce qui compte. Et quoi qu’il fasse, il le fait en tant que votre président, celui que vous avez choisi ; bon gré, mal gré. Et logiquement il rime avec le mot « patrie », même si, du point de vue de la poésie, cette rime ne tient pas la route. Elle ne tient pas la route, elle culbute. D’accord, d’accord – ne nous attardons pas à cet incident ou accident. Discutons de la patrie car cette discussion n’est pas encore terminée, quoi que vous puissiez penser à ce sujet. Patrie. Vous vous souvenez de ce mot et même de quelques adjectifs qui l’accompagnent de temps à autre. Par exemple « magnifique », « splendide », « unique », et cetera. D’ailleurs, votre patrie est unique : vous n’en avez pas d’autres. Même si vous achetez une dizaine de maisons à l’étranger, votre patrie demeure votre patrie. Vous ne réussirez jamais à vous en défaire, malgré tous vos efforts.

Et je connais des individus qui s’efforcent de s’en débarrasser, coûte que coûte. Pourquoi ? Parce qu’ils ont mauvaise conscience ? Est-ce le mal qui vous ronge ? le seul ? En tout cas, c’est le mal principal, et il continue à vous ronger, malgré tous les efforts que vous faites pour oublier ce fait, ce mal, ce mot. Ce mal vous dit textuellement : « Qu’avez-vous fait pour votre patrie ? » Vous avez plusieurs réponses à cette question. Jour et nuit vous vous

préparez à ce questionnement. Et vous répondez du tac au tac : « Et ma patrie ? Qu'a-t-elle fait pour moi ? » Vous êtes né dans ce pays, dans votre patrie. N'est-ce pas bien suffisant ? Évidemment, vous êtes prêt à vous défendre à n'en plus finir. Et vous défendez votre thèse ainsi : « Je n'ai rien demandé ni à ma patrie ni à ma mère. Se sont-elles enquis de mes pensées liées à ce domaine ? à mes désirs les plus intimes, les plus profonds ? Non, non, non. Je ne voulais pas naître, si vous voulez savoir. Et si vous me dites : 'Il est trop tard pour en discuter', je vous dirai que vous avez raison. Mais la question n'est pas là. »

Il est vrai que la question n'est pas là, et heureusement votre interlocuteur, le mobilisé, le comprend sans que vous ayez besoin de lui expliquer tout cela par le menu. Il n'a rien compris. Faites-lui donc un dessin, comme on dit.

C'est une tradition à laquelle nous devons – et c'est notre devoir moral – faire hommage à chaque fois que cette possibilité se présente. Voici une de ces possibilités. Vous allez prendre part à la guerre patriotique, et vous devez remercier le Tout-Puissant de vous avoir offert cette chance inouïe. Il y a des citoyens qui, à cause de leur âge, sont privés de cette chance. Il y a aussi d'autres facteurs : une infirmité, par exemple. Si vous n'avez qu'une jambe, vous pouvez rendre service à votre patrie ; beaucoup de services, pour être précis. Vous pouvez sauter sur votre jambe jusqu'à la ligne du front et de donner un coup de pied à un représentant de notre ennemi. Vous tomberez ensuite, mais vous avez tout ce qu'il faut pour rendre votre chute sinon agréable, au moins indolore.

Et si vous n'avez plus de jambes du tout, vous pouvez toujours avoir recours à vos bras. Comment ? Vous pouvez vous serrer les coudes avec vos compatriotes pour soutenir votre président ; quoi qu'il fasse, je le répète. Admettons que, de votre point de vue, votre président a fait une erreur, si infinitésimale soit-elle. Une erreur, une erreur. Et vous n'en faites pas, vous ? Faut-il vous rappeler les dictons que tout le monde connaît par cœur ? L'erreur est humaine. Je dirai plus : l'erreur est aussi animale. Même les arbres font des erreurs, mais ce n'est pas le moment d'en parler : nous avons assez d'erreurs humaines sur le dos. Nous tombons sous le poids de ces erreurs. Et notre président marche et fait de longs trajets à pied. Lors de son intronisation, par exemple. Vous l'avez vu à la télévision, j'imagine et j'espère. Notre président, Vladimir Poutine, marche le long des couloirs, le long des salles qui ne se terminent jamais – tout comme les frontières russes. Vous aussi, vous arrivez toujours à marcher. C'est pour cela que vous devez aller au front. Vous êtes obligé au moins – si vous n'avez plus que deux bras à votre disposition – de vous serrer les coudes pour assister notre président et tsar dans sa lutte contre l'Occident dégénéré. Même si vous n'avez qu'un seul coude, vous devez le serrer. Comment ? Cherchez un groupe de coudes, mettez votre coude à

côté des autres coudes, à côté des coudes de la même espèce, et commencez à le serrer, à les serrer. Serrez tout ce que vous pouvez serrer ; serrez tout ce qui est à votre disposition. Et votre patrie mettra à votre disposition tout ce qui est nécessaire pour que ce serrage soit réussi.

À présent vous savez de quel accompagnement vous avez besoin pour que le mot « patrie » acquière toute sa splendeur, pour que toutes les couleurs des arcs-en-ciel participent à nos triomphes. Serrez les coudes, serrez les grenades, serrez les drones. Serrez à droite, serrez à gauche et boum ! Voici le schéma sacré. Ce n'est pas si simple que cela. Vous vous souvenez du mot « patrie » et même du verbe « serrer ». Mais votre façon d'associer ce mot à la réalité me paraît bizarre, pour ne pas dire criminelle. Vous faites marcher votre mémoire, mais le mot « patrie » en disparaît, comme par magie. Pourquoi ? Parce que ce mot ne vous arrange pas. J'espère que vous ne vous dites pas : « J'ai déjà donné », sinon vous vous retrouverez en prison : en un rien de temps, permettez-moi d'ajouter. Non, vous vous dites simplement : « Le front n'est pas pour moi », et vous continuez à vivre, comme si de rien n'était. Rien, vivre ? Et tout ce qui se passe autour de vous ? Cela ne vous regarde donc pas, ce tout ? Ce n'est pas la peine de mettre le mot en italiques : il parle de soi. Il est assez éloquent, ce tout ; même si les drones ne tombent pas sur votre toit, ne pénètrent pas dans votre vestibule et votre salon.

Notre président parle de démographie. Cela veut dire ceci : vous devez devenir enceinte aussi souvent que vous pouvez le faire. Et vous pourrez le faire pendant une trentaine d'année, au bas mot. Et ce mot se situe très haut – je vous assure. Vous devenez donc enceinte, mais comment et pourquoi ? Vous savez pourquoi vous portez en votre corps et âme un autre corps, une autre âme qui sont destinés à la patrie. Et la patrie est actuellement en danger et en guerre. Pour tout vous dire, elle est toujours en guerre parce que la russophobie bat son plein, et on ne sait toujours pas quand ce plein sera plein à craquer. Il se peut qu'il ne craque jamais, mais ce problème ne nous touche pas pour le moment. Et c'est ce moment qui nous préoccupe : il est au centre de nos préoccupations.

Donc, il faut concevoir un enfant. Les artistes modernes parlent de l'art conceptuel. D'accord – c'est cela notre art conceptuel. Comment concevoir un enfant ? Comment pourriez-vous arriver à ce but sacré et sacré ? Il me faut un mari, me direz-vous. Et si vous êtes moche à crever ? (Pardonnez-moi l'expression.) Vos jambes n'attirent personne, même pas les membres de votre famille, sans parler des étrangers. Alors, que fait-on ? N'oubliez pas que c'est une affaire d'État. Vous ne montrez pas vos jambes : vous portez toujours des pantalons qui ne font aucune allusion à la laideur foncière de vos jambes. Ils ne collent pas à

vos jambes, ces pantalons que je vous conseille à porter. Et si votre manœuvre de séduction ne marche toujours pas, cachez tout ce que vous pouvez cacher. Et n'oubliez pas que les hommes sont portés sur l'argent ; les femmes aussi, d'ailleurs. Mais pour le moment, pour un petit moment qui ne durera pas, nous nous occupons des hommes : vous ne pourrez jamais concevoir un enfant en compagnie d'une femme – quel que soit l'amour que vous portez dans vos seins.

Que peut-on dire de cet homme auquel je fais allusion ? Il n'est pas amoureux de vous, mais il voit plusieurs enveloppes qui ornent votre table de chevet. Et il est au courant de ce qui se trouve dans ces enveloppes. Et s'il est bouché à l'émeri, vous pouvez entrouvrir une de ces enveloppes, et l'affaire est réglée. Vous vous mettez au lit, sans vous perdre au milieu d'une série de discussions. Et l'enfant ne se posera jamais de questions au sujet de son père. Vous lui montrerez une icône, en disant : « Tu as été conçu et exécuté à l'image de Dieu. C'est lui qui est ton Père. » Revenons à la guerre dont nous ne nous sommes jamais séparés. Que Dieu nous en préserve !

Vous ne voulez pas qu'on vous tue, qu'on vous prive de votre vie. Mais c'est quoi, votre vie ? c'est quoi exactement ? Quelque chose de précieux, d'irremplaçable ? comme le diamant dont Agatha Christie parle dans un de ses romans ? Non, c'est un autre écrivain anglais qui en parle, mais je ne me souviens pas de son nom. Moi aussi, j'ai des trous de mémoire, si ce n'est que mes trous de mémoire sont inoffensifs. Oublier le nom d'un écrivain anglais. Ce n'est pas un crime, que je sache. Il y a d'autres écrivains anglais et américains. Il y a d'autres écrivains tout court. Même Tolstoï parlait de diamants – j'en suis certain. Tout le monde parle de diamants et de rubis, surtout aujourd'hui, surtout en Russie. Et vous ? Vous faites tout pour avoir une somme susceptible de vous permettre d'en acheter deux ou trois ; ou dix. Rubis, diamants. Vous courez à droite et à gauche. Vous courez en tous sens pour gagner une fortune. « Assurer pendant un court espace de temps l'existence d'individus éphémères et torturés. » Ces paroles appartiennent à Schopenhauer.

On vous torture ? Non, on vous mobilise, et cette mesure ou ce rite existe depuis des temps immémoriaux. Personne ne peut se souvenir du début des guerres, et c'est peut-être une pierre, une simple pierre qui est à l'origine des guerres, de toutes les guerres. Un homme prend une pierre pour la lancer en direction de quelqu'un qui lui empêche de bâtir une hutte quelque part ; à l'orée des bois, par exemple. L'exemple est bien choisi car le paysage inclut des arbres, l'air frais et un certain espace. Dans les villes d'aujourd'hui il n'y a pas beaucoup d'espace vital ; c'est pourquoi les appartements à Moscou sont inabordables, inaccessibles, à cause du nombre de dollars qu'ils coûtent. (Inutile de vous rappeler qu'on n'accepte pas les

roubles dans l'immobilier moscovite.) Il y a des Kalachnikovs et d'autres armes de nos jours, ce qui n'exclut pas une participation active des pierres pendant les manifestations populaires. Les manifestants s'arment de pierres et la police bat en retraite – c'est ainsi que se déroulent les manifestations en Occident. Chez nous, il n'y a pas de manifestations : tous les manifestants virtuels sont déjà dans des prisons qui ne sont pas virtuelles du tout, inutile de le préciser.

Donc, on ne vous torture pas, contrairement à ce qu'affirme Schopenhauer. Il dit aussi que vous êtes éphémères, ce qui est absolument vrai, juste et réaliste. Mais vous devenez quelque chose, mieux encore – quelqu'un, si vous prenez part à la guerre qui défend l'honneur de votre pays. Vous défendez l'honneur d'une femme qu'on insulte et offense en votre présence. Cette femme outragée vous paraît fragile, pour ne pas dire pathétique ; et ce qui lui arrive ne tolère pas d'indifférence de votre part. Par conséquent, vous défendez cette femme et son offenseur prend la fuite. Et s'il ne le fait pas, vous le battez à mort. C'est ce que vous êtes censé faire dans le cas qui nous préoccupe aujourd'hui. On offense votre patrie en votre présence : vous voyez ce qui se passe à la télévision où l'on vous donne les détails des coups que les ennemis délivrent à votre patrie. Grâce à mon analyse, vous connaissez maintenant cet endroit, mais êtes-vous prêt à sacrifier votre vie sur l'autel de votre patrie outragée ? Je vous pose et repose cette question. Et la seule réponse que je sois en mesure d'accepter est physique, si je puis dire. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Vous ne vous en tirerez pas en disant ou plutôt en prononçant le mot « oui ». Oui quoi, si je peux me permettre ? Dans ces circonstances, le seul oui correct qui correspond à ce que Flaubert appelait « le mot juste » est votre mobilisation, votre départ pour le front. Et je ne m'adresse pas exclusivement au peuple russe. Tous les individus de bonne volonté doivent prendre les armes pour défendre la cause de la paix, de l'harmonie censée ériger son château sur les ruines du monde actuel où la perversité et la couardise règnent sans partage ; où vos parents portent des numéros, au lieu de s'appeler « papa » et « maman ». Vous dites : « Numéro un, j'aimerais manger du chocolat. » Et votre père vous apporte du chocolat. Vous dites : « Non, numéro un. Je n'aime pas ce chocolat-ci. Et tu le sais parfaitement bien. Apporte-moi du vrai chocolat, sinon tu auras une fessée. »

CHT : Nous voilà de nouveau ensemble, et nous nous demandons même si nous avons été séparés, ne serait-ce qu'un instant.

CHN : Un instant peut-être. Mais l'instant joue-t-il un rôle dans la vie que nous menons ? Le temps, le temps entier, sans faille, sans interruption peut être comparé à un instant qui s'écoule paisiblement dans notre espace, à proximité de notre vraie vie. C'est Dostoïevski qui s'amusait avec ces définitions : la vraie vie, la vie vitale, la vie mortelle.

CHT : Il n'était pas seul à s'amuser avec cette dernière notion. Ma vie mortelle. Sur le front cela arrive parfois, une sorte de crise qui ôte la capacité de voir les vrais chiffres, le nombre de gens que vous attaquez. Ils ripostent, et vous vous plaignez à votre commandant, en disant que vous ne comprenez plus rien. « Je sais que je suis en train de combattre un ennemi mortel qui s'apprête à anéantir notre pays, notre patrie, la patrie où je suis né et à laquelle je dois tout, absolument tout. Même le chocolat que je mangeais dans mon enfance. Et le ballon auquel je donnais des coups de pied. Et je marquais des buts : je m'en souviens, comme si c'était hier. »

CHN : Non, ce n'était pas hier. Hier on vous a proposé de marquer un but dans un studio de télévision. Vous avez essayé. Il faut reconnaître que vous avez rassemblé tous vos efforts pour marquer ce but. Mais cela n'a pas marché : toute l'équipe est témoin de ce coup raté, pitoyable. Plusieurs femmes ont pleuré. Leurs mouchoirs sont toujours mouillés ; leurs yeux sont humides.

CHT : Pourquoi ai-je voulu marquer ce but ? pourquoi faire ? Que voulais-je prouver ?

CHN : Vous vouliez sans doute imiter l'armée russe, les propagandistes russes. Leurs ballons volent un peu partout, cassent des fenêtres, des vases. Ils ne prouvent rien du tout.

CHT : Et les vases cassés ? n'est-ce pas une preuve ?

CHN : Une preuve de quoi ? Du monde qui se casse en petit morceaux ? Les morceaux sont grands, je vous l'accorde. Mais que peut-on faire avec ces morceaux ?

CHT : On peut les recasser, les caser quelque part. Heureusement pour nous, il y a encore un « quelque part » sur terre. Nous ne sommes pas obligés de chercher toujours une place dans une autre galaxie ; pour nous caser, pour caser nos meubles.

CHN : Quels meubles ? Quels ballons ? Je vous vois lever le pied, et ce pied a l'impression de donner un coup à un ballon. Pourquoi faire ? Vous avez posé cette question. Vous jouez contre qui ? contre vous-même ? Les enfants s'amusent de cette façon. Ou les joueurs d'échec. Ils jouent contre eux-mêmes, en tournant, en retournant l'échiquier ; ou le stade. Comme on chante dans une vieille chanson soviétique : « La, la, la, la, la, la, la. La terre tourne de plus en plus vite. »

CHT : « Je me demande si la terre tourne ou non. Rien ne va plus, comme on dit au casino. Va, tourne, vatourne, va, tourne. Nous croyons que les armées se heurtent sur un champ de

bataille. « Si nous pressons un doigt sur notre œil, nous percevons immédiatement que tous les objets deviennent doubles, et que la moitié d'entre eux sont déplacés de leur position courante et naturelle. » Quelle est notre position courante et naturelle ? Être assis dans un fauteuil. Nous sommes irrémédiablement solitaires. Mais Hume pensait que nous avions besoin de compagnie car nous sommes sociaux. Quelqu'un dit : « Ne restez pas assis, tout seul, dans l'obscurité. Allumons toutes les bougies pour voir plus clair, pour comprendre ce qui se passe dans le monde. Et même si nous n'arrivons à rien comprendre, au moins nous avons essayé, et c'est ce qui compte. » Et nous commençons à compter ; et nous nous disons, « Cela compte, et cela compte aussi. » Nous rassemblons tout un monde autour de nous, et si nous ne voyons qu'une personne, notre femme peut-être, nous suivons le conseil de Hume. Nous pressons un doigt sur notre œil.

CHN : Dès que je me sens abandonné, je presse un doigt sur mon œil, et le monde se met à commettre des crimes car rien d'autre ne peut se dérouler dans le monde. On déroule le fil du temps, et l'on voit toujours la même chose. On nous dit qu'il s'agit d'une répétition, que le vrai spectacle commencera dans quelques instants. Et le vrai spectacle commence, mais c'est toujours la même chose. Ce n'est pas la peine de vivre pour le constater. On peut le constater depuis son bureau.

CHT : En effet – on prend une feuille de papier et on écrit : « Le spectacle va commencer et je sais que je le connais par cœur. » Mais on reste quand-même. Pourquoi reste-t-on ?

CHN : Parce qu'on n'a pas envie de bouger. Les jambes ne nous écoutent plus, c'est évident. Il en va de même pour nos pensées.

CHT : Nos pensées nous disent : « Il faut que vous nous écoutiez. » Hélas, elles n'écoutent même pas leurs propres préceptes.

CHN : Et les Russes parlent toujours de valeurs traditionnelles. Mais ils reconnaissent les différences entre les animaux et les humains. Ils disent que les animaux vivent en vrac. Les lions ne savent même pas avec qui ils ou elles couchent. Tout cela revient au même : pénis, vagins.

CHT : Oui, ils sont tous ensemble, et les enfants n'ont même pas envie de changer de sexe parce qu'il y en a partout. Ils ont un sexe sur le dos, un autre sur le ventre.

CHN : N'auraient-ils pas un troisième sexe leur permettant de connaître toutes les énigmes de l'univers ?

CHT : D'après vous, ce sexe serait là pour sonder les histoires qui pourraient nous renseigner sur toutes les faces cachées de toutes les lunes.

CHN : Il y en a combien, de par l'univers ?

CHT : Un nombre incalculable de lunes voltigent au-dessus de nous et aussi à nos pieds, sous nos pieds. Nos perceptions n'ont pas plus d'existence continue que d'existences indépendantes. Cela voudrait dire que si je ne mettais pas mon index dans mon œil droit, rien n'existerait, à part un promeneur solitaire.

CHN : J'imagine que ce promeneur crie de temps en temps : « Oh, je suis seul, seul. Pourquoi ? Mon bras est prêt à accueillir un compagnon de voyage. Je le plie de façon à lui permettre de s'appuyer sur mon amitié, mon amour et ma connaissance de la géographie. Nous irons dans des pays lointains pour y trouver un diamant dont les dimensions dépasseront de loin, de très loin celles de son pays.

CHT : Comment se protéger contre les bombes ? Vaut-il mieux se promener tout seul dans l'espoir que les bombes ne gaspillent pas leur énergie pour une personne ? Cela n'en vaut pas la peine. Leur énergie coûte très cher. Quand on chiffre les pertes, on dit à ses compagnons de combat : « Qu'a-t-on fait aujourd'hui ? On a dépensé des millions, voir des milliards de dollars pour une poignée d'hommes. Quel gaspillage criminel !

CHN : Mais comment faire ? Faudrait-il coller des annonces sur les arbres dans les parcs publics ? Ressemblez-vous ! D'après les Anglais, vos groups (*united*) résisteront plus brillamment aux assauts des ennemis qui, en voyant votre rassemblement, se souviendront immédiatement du mot anglais et se diront : « Attendons un peu. Tôt ou tard ils se diviseront en deux, en trois, en quatre. Les êtres humains ne sont pas en mesure de se tenir ensemble sans avoir envie de se séparer au plus vite. Ils utilisent les expressions du genre : « Laissez-moi tranquille. Vous perturbez l'écoulement paisible de mon raisonnement. »

CHT : Mais les humains sont sociaux, et de temps en temps ils se souviennent de ce fait gênant. Non, cela ne les gêne pas toujours. Parfois, ils font clinker des verres pour ne pas se sentir seuls, abandonnés pour toujours. Ils se disent l'un à l'autre : « Si tu veux m'abandonner, je t'y autorise, mais ne le fais pas pour toujours. Abandonne-moi pour quelques heures, le temps de te changer, de te mettre quelques nouvelles idées dans la tête. Nos discussions deviennent de plus en plus barbantes, il faut le reconnaître. Soyons sérieux et honnêtes pour une fois. Reconnaissons donc la barbarité ou le barbarisme, si tu veux, de nos discussions. D'ailleurs, je crois que nos discussions s'inscrivent plutôt dans la rubrique de la barbarité, même si cette rubrique n'existe pas. Après tout, nous sommes capables d'inventer une rubrique ou deux.

CHN : Deux êtres se tiennent ensemble, et on a l'impression que rien ne peut les séparer, même pas une pierre lancée adroitement par une tierce personne. Cette personne prend son temps, vise le couple et lance la pierre en étant sûr que son projectile atteindra sa cible. Mais

quel est cette cible ? La cible est l'amour des deux personnes. Ils se tiennent debout devant celui qui veut détruire leur amour sans lequel – ils ont cette impression – ils ne peuvent pas vivre.

CHT : Il lance la pierre et rate sa cible : il n'est pas habitué à lancer des pierres en direction d'individus qui s'aiment. Cela ne signifie pas qu'il est habitué à séparer ceux qui ne s'aiment pas, d'autant que ce n'est pas nécessaire : ils sont déjà séparés. Mais, pour une raison inconnue, dans ce cas particulier, il ne rate jamais sa cible. Nous réussissons quelque chose qui ne peut pas nous profiter, pas du tout. Au contraire, cela peut nous nuire, ce que l'on constate si l'on se donne la peine d'étudier le problème de plus près.

CHN : On s'approche du couple que l'on vise dans tous les sens du terme. Cette approche, il faut la considérer aussi dans tous les sens du terme. C'est une approche à la fois physique, mécanique, psychologique, psychopathique, et cetera. On s'en approche et on voit qu'il y a un interstice entre deux membres de ce couple. Par conséquent, il ne s'agit même pas d'un couple. Ce sont deux personnes dont les corps ne sont pas éloignés l'un de l'autre. Veulent-ils entreprendre cette manœuvre ?

CHT : Pourquoi pas ? L'éloignement est un des thèmes majeurs de nos discussions. N'oublions pas que toutes les propriétés de l'esprit n'existent que grâce à la liberté.

CHN : On tend la main pour prendre quelque chose, que ce soit mangeable ou immangeable. On a déjà assez parlé de ces mains qui attrapent quelque chose, de ces jambes dont les écarts s'amplifient ou se serrent pour démontrer l'union des êtres vivants ; l'union sans laquelle tout le monde perd toutes les guerres, tous les conflits et même la vie, le point central de notre existence.

CHT : Alors, continuons de lancer cette pierre, si ce jeu est plus intéressant.

CHN : Nous lançons une pierre et ratons notre cible.

CHT : Le problème se pose autrement – en tout cas à l'intérieur des frontières russes. Il y a deux hommes qui se tiennent ensemble. Y a-t-il un interstice entre leurs corps ou non ? C'est vital à présent. S'il n'y a pas d'interstice, vous êtes convoqués à la police tous les deux. Et vous êtes censés expliquer la proximité dangereuse, voire illicite de vos corps.

CHN : Vous pouvez simplement dire que vous êtes des gymnastes et que vos exercices requièrent cette proximité qui n'a rien d'illicite, après tout.

CHT : Vous pouvez ajouter que vous vous préparez à la prochaine parade sur la place Rouge. Vous vous entraînez en vue de cette parade. Il se peut que l'on vous pose la question : « Et pourquoi avez-vous un homme à côté de vous ? N'y aurait-il pas de partenaires féminines dans votre milieu, autour de vous, dans les salles de votre club ? »

CHN : En effet, il y a des femmes dans notre salle de gymnastique, mais cet exercice est conçu pour les hommes ; les femmes se tiennent à l'écart des corps masculins.

CHT : C'est quoi, cette perversité ? vous demande-t-on. Qui est à l'origine de ce projet ? Connaissez-vous le nom de ce créateur de génie ?

CHN : Il s'agit d'une femme. Il paraît qu'en Russie d'aujourd'hui, deux hommes peuvent se toucher pendant leurs exercices physiques, à condition d'être dirigés par une femme. Et pour que tout aille bien pour tout le monde, on demande à ces hommes de coucher avec cette femme pour prouver que leur orientation est sans faille et au-dessus de tout soupçon.

CHT : Mais les soupçons se glissent par-ci, par-là : c'est inévitable, tout compte fait. On pose des questions à la femme, à l'organisatrice de cet exercice. On lui demande si les hommes ont vraiment pénétré dans les tréfonds de son être. Ou sont-ils restés à la surface de son corps ? C'est ainsi que la question se pose. Et on n'est pas gêné de la poser de cette façon plutôt indiscreète.

CHN : « Vous voulez savoir s'ils faisaient semblant ou non ? » s'enquiert la femme. « Non, je vous assure qu'ils ne faisaient pas semblant. J'ai bien senti leur instrument érotique et sensuel – et sexuel, si vous voulez. » Mais les inspecteurs ou les policiers ne croient personne sur parole. Il faut prouver ce que vous avancez. Comment réaliser ce souhait ?

CHT : Il n'y a qu'un moyen : il faut attendre la naissance d'un enfant. Ce stratagème comporte un danger – comme tous les stratagèmes, d'ailleurs. Entre-temps, la femme peut rencontrer un autre homme qui lui fera porter le fruit de son amour physique, ou de son amour tout court où les éléments physique, spirituel et psychique s'entrecroisent pour procurer l'extase la plus intense aux participants à ce rite. Il y a mille-et-une astuces qui permettent aux hommes (et aux femmes) d'échapper à la punition qui les attend à la sortie de leur orgie pendant laquelle ils s'adonnent aux passions illicites.

CHN : Quant aux femmes, elles ont des hommes à leur disposition. Il est vrai que leur nombre diminue au fur et à mesure que la guerre progresse ou plutôt régresse : il n'y a pas de progrès pendant que les guerres se déroulent sur nos champs. Et le progrès technique, technologique ne compte pas, étant donné le nombre des victimes humaines qui annule tous les progrès, tous les triomphes qui pâlisent à côté de la mort, anéantis par la mort.

CHT : Nous parlions de la liberté, je crois. Au sein de cette liberté, il y a des échanges. On peut échanger n'importe quoi contre n'importe quoi ou qui. Les hommes veulent goûter leur bonheur partout, et les autres hommes font partie de ce partout. Et les valeurs traditionnelles ne sont qu'une toile de fond qui rend les événements encore plus sculpturaux, encore plus volumineux.

CHN : La présidente de la banque centrale voulait sauver ses concitoyens – le jour où la déclaration de la guerre en Ukraine s’est fait entendre à la radio et à la télévision. Les sauver de quoi ? Puisqu’il s’agit d’une banque, il est facile de conclure que la présidente parlait de leurs finances : elle ne pensait pas à leur vie.

CHT : Supposons que nous voyions et entendions un homme qui gémit. Supposons que nous l’entendions, mais ne le voyions pas. Et nous avons pris la décision suivante : « Agir dans le sillage de la présidente de la banque centrale. C’est-à-dire – sauver nos concitoyens. Très bien. Un homme gémit, et nous savons pertinemment qu’il s’agit d’un homme : nous avons l’oreille absolue et savons par conséquent distinguer la voix d’un homme de celle d’une femme. Nous pouvons même dire dans quelle tonalité cette voix exprime sa plainte.

CHN : Nous nous mettons donc à la recherche du possesseur de cette voix et de cette plainte indissolublement liée à cette voix. Après de longues recherches, nous trouvons cet homme et nous lui posons une question susceptible d’élucider le mystère de la plainte que la voix de l’homme transmet au monde entier. (En tout cas, tel est son désir.)

CHT : Nous demandons à cet homme s’il se plaint de la mobilisation qui menace sa vie, son bonheur et d’autres ingrédients de ce qu’on appelle « la vie humaine ». Il dit que non : son père est le membre de la Douma, et par conséquent, il ne sera jamais mobilisé. Son père fera tout pour que son fils soit plutôt envoyé dans une université américaine.

CHN : Nous continuons nos recherches de la vérité de la plainte. Nous demandons à l’homme s’il manque d’argent. C’est une question stupide, vu la position occupée par son père.

CHT : Nous posons une troisième question à l’homme en question. « S’agit-il d’une relation amoureuse dont le déroulement vous paraît injuste ? » Et l’homme répond : « Oui. » Nous lui demandons de nous éclairer quant aux détails de cette liaison malheureuse. Nous lui demandons carrément : « Pourquoi êtes-vous malheureux à ce point ? »

CHN : « Parce que j’aime un homme et que c’est interdit par la loi de Poutine. »

CHT : J’imagine que cet homme est très beau. « Excessivement beau », répond le malheureux.

CHN : Alors, montrez-le à Poutine et il sera sans doute convaincu. Il approuvera votre choix à titre d’exception.

CHT : Mais il a déjà fait une exception pour un membre de la Douma. De toute façon, vous pouvez lui citer un vers de Lucrèce : « L’initiative d’un mouvement qui brise les lois du destin. » Vous allez vers l’homme que vous aimez, vous effectuez un mouvement éloquent en déboutonnant sa chemise et le reste de son attirail, et vous dites à Poutine : « Vous êtes notre destin, le destin de la Russie qui ne pourra jamais vivre sans vous. Même après votre mort,

votre corps sera notre guide. On le couchera à côté de Lénine. Votre duo nous guidera à travers les intempéries de l'histoire. »

CHN : Et Poutine de répondre : « Mais vous venez de briser les lois du destin que je manœuvre. Je manœuvre les cordages et le gouvernail du destin. Vous venez de marcher dessus pour embrasser votre amant sur la bouche et ailleurs. Je passe sous silence les autres endroits que les enfants qui dénudent déjà leur ventre ne doivent pas connaître. »

CHT : Bref, nous faisons tout pour que les deux hommes qui s'aiment soient ensemble, se rassemblent. C'est ainsi que nous sauvons nos concitoyens. Un homme se dirige vers un homme, une femme cherche un contact charnel avec une femme. Le gouvernement russe intervient et l'on voit quelques bâtons qui se mettent au travers des voies qui mènent les hommes vers leurs semblables, et ainsi de suite.

CHN : Nous faisons appel aux gymnastes que les membres de la Douma aiment particulièrement. Autrefois, on aimait les joueurs d'échec ; à présent, on préfère le genre non-intellectuel avec lequel il y a moins de problèmes, selon Poutine. Les gymnastes remplissent cette case – des non-intellectuels par excellence. On leur propose le théorème de Fermat, mais au lieu de le déchiffrer, ils construisent des châteaux aériens. Ils sautent, font la roue, le grand écart. Les corps se tortillent, se démènent, comme si on les chatouillait partout, sans laisser un morceau de peau sans attention, sans attouchement.

CHT : Le monde actuel est horrible. Si le temps n'existait pas, le « maintenant » n'existerait pas, d'après Aristote. Le « maintenant » arrange les autorités russes, puisqu'ils arrivent à soutenir l'effort de guerre, et la guerre est le moteur de leur civilisation. Sans guerre, ils ne savent pas quoi faire. Les membres de la Douma et les autres sont assis autour d'une table, et on leur dit que les conditions de vie de leurs concitoyens sont pitoyables. « Ils y sont habitués », répondent les membres de la Douma. « Par contre, la guerre les amuse. S'ils vont à la guerre, ils reçoivent une voiture. »

CHN : Mais leurs toits sont troués. Il y a des fuites partout. Il est vrai que ce n'est pas très grave. On installe un bol au-dessous d'une fuite, au-dessous d'un trou, et le bol ramasse de l'eau. Et les membres de la famille en question boivent cette eau, au lieu de boire de la vodka. C'est ainsi que le gouvernement russe guérit la population de sa dépendance vis-à-vis des bouteilles de vodka.

CHT : Et puis ils périssent au front et leurs femmes reçoivent des voitures. Si elles n'aiment pas les fuites qui les poursuivent dans leurs demeures, elles peuvent s'installer dans les voitures et rouler, rouler aussi loin que possible. Elles trouvent des endroits où il n'y a pas de fuites et déroulent un tapis, une nappe. Voilà une des maisons où elles habiteront dorénavant.

CHN : Il y a des fuites naturelles : la pluie, autrement dit. Elles fabriqueront des parapluies – il y a aussi du feuillage pour cela – et elles diront en souriant, en riant : « La récolte sera très bonne. Merci, la pluie. » Tôt ou tard, ces femmes se diront : « Nos maris ont péri au front. Nous avons des voitures, mais elles ne remplacent pourtant pas la vie sexuelle. Comment voulez-vous vous satisfaire votre libido dans une voiture ? Elles ont une boîte de vitesse, mais elle sert à quoi, cette boîte ? Vous pouvez changer de vitesse et rouler plus vite ou plus lentement. Cela n'a pas de sens si vous n'avez pas un partenaire ou une partenaire. Et ces partenaires doivent être plongés jusqu'au cou dans le domaine du sexe. » Poutine récompense la femme d'un soldat tué au front en lui offrant une voiture russe.

CHT : Sa femme ou un membre, des membres de sa famille. Nous savons que les voitures russes ne valent rien. Par conséquent, Poutine ne donne rien à la famille du défunt. Ou plutôt, il lui offre un rien – et ce rien constitue quelque chose, comme disent les politologues du Kremlin.

CHN : Il paraît que les voitures ont déjà été remplacées par des frigos ou par une simple boîte de conserve. Mais ces boîtes – admettons qu'il y ait des boîtes quelque part – ne valent rien non plus. Sans les mouvements provoqués et inspirés par le sexe.

CHT : En effet – sans les tribulations imposées par le sexe, les vitesses n'ont aucun sens. Vous prenez votre voiture et roulez dans la direction de la mer Noire où vous comptez vous reposer après des jours et des jours remplis de boulot à ras le bol. Vous changez de vitesse, vous roulez de plus en plus vite. Si au bout de votre voyage le sexe n'est pas au rendez-vous, vos efforts se soldent par un échec total.

CHN : Et comme il n'y a pas d'hommes autour de vous – nous parlons toujours de ces femmes-là – vous vous rabattez sur les femmes, ce qui n'est pas moins déplaisant ; c'est le moins qu'on puisse dire. Hélas, le gouvernement n'est pas loin. Les membres de la Douma apparaissent tout d'un coup, comme si on les avait invités à une partouze et disent : « Les Ukrainiens envoient des drones et des missiles sur notre Crimée adorée et adorable. Votre devoir vous appelle une fois de plus : vous devez faire de votre mieux pour attraper ces drones, ces missiles, ces bombes.

CHT : « Et notre défense aérienne ou anti-aérienne ? demandent les femmes. Elle est hors service ou quoi ? »

CHN : Nous comptons sur votre aide. Nous nous disions : « Soit nous transportons encore vers la Crimée une centaine de défenseurs mécaniques, soit nous faisons valoir la valeur protectrice de nos femmes qui, libérées de la tyrannie de leurs maris, feront leur possible pour

attraper tous les engins de guerre envoyés par nos ennemis. Ils veulent tester le courage et l'adresse de nos femmes. Nous relevons le défi. »

CHT : Nous leur faisons comprendre que pour nos femmes, la patrie passe avant tout. En Occident, dans les pays inamicaux, les femmes s'adonnent en l'absence de leurs maris aux plaisirs du sexe avec leurs semblables, avec d'autres femmes. Chez nous, cette coutume est impensable. On la considère comme un rituel méprisable qu'il faut bannir de la société sous peine de mort.

CHN : Et s'il y a des femmes qui succombent à la tentation – elle n'a rien à voir avec la tentation de saint Antoine – nous laissons les missiles et les drones s'abattre sur elles. Et puis nous disons aux journalistes : « Que voulez-vous ! Nos forces protectrices étaient engagées ailleurs. Elles protégeaient les citoyens dont l'orientation sexuelle est au-dessus de tout soupçon. Les autres n'ont qu'à se débrouiller par leurs propres moyens. Et elles (ces femmes) sont privées de ces moyens car leur esprit et leur corps sont ailleurs. Et nous savons où ils sont. »

CHN : Nous avons tout dit. Oui ou non ?

CHT : Je ne sais pas ce que veut dire : tout dire.

CHN : Si l'on choisit de vivre, on dit toujours quelque chose. Ou bien on annonce au monde entier sa grève du silence. Comment cela s'appelle ? Je connais le film de Bergman qui porte le même titre, mais il n'y a pas de grèves dans ce film.

CHT : Il n'y a pas de grèves. Il n'y a pas d'autres grèves non plus. Les grèves de la Loire, par exemple, n'y sont pas présentes.

CHN : Vous êtes soit présent, soit absent. Je me rappelle qu'à l'école il fallait dire « présent », si on l'était. Mais il y avait aussi des absents. Alors, quelqu'un disait à votre place : « Absent. » Et vous n'entendiez rien, vous ne ressentiez rien. Vous étiez absent, tout simplement.

CHT : Il n'est pas si simple que ça d'être absent. On vous dit : « Vous auriez pu mettre des bâtons dans les roues à ce crime, mais vous étiez à la maison. Vous étiez absent. Vous ne figuriez pas parmi ceux qui étaient présents sur le champ de bataille. »

CHN : C'est vrai, je n'y étais pas. Et alors ?

CHT : Encore un « et alors ».

CHN : Alors, il ne se passe rien. Il n'y a ni guerre ni paix.

CHT : Il y a une icône quelque part. Encore un « quelque part ». Mais elle n'est pas dans un bombardier, Dieu soit loué.

CHN : Cette fois, on pourrait répéter cette formule, ce dicton, cette incantation ~~deux fois~~. Dieu soit loué.

CHT : Qu'on le loue ou non. Quelle importance ? Il est loué de toute façon.

CHN : Par qui ? par Lui-même ?

CHT : Par les anges, les archanges. Que sais-je ?

CHN : Il fait noir. Je ne sais pas s'il se fait tard ou si cette couleur ne signifie rien d'autre qu'une couleur ; la couleur noire, en l'occurrence.

CHT : Et c'est quoi, cette occurrence ?

CHN : Je n'en sais rien, comme d'habitude.

CHT : Il est un peu banal de dire : « Je n'en sais rien. » Après Socrate, cette formule n'a plus de sens.

CHN : Et la formule : « Monsieur je sais tout ? »

CHT : Elle a des sens qui ne me concernent pas, ne me regardent pas.

CHN : Qu'est-ce qui nous regarde ? les étoiles ? comme d'habitude ?

CHT : Elles ont cette mauvaise habitude. Et rien ne pourra les en défaire, à l'exception d'une guerre atomique.

CHN : Ou d'une cécité. Je préfère cette version, la dernière version.

CHT : Est-ce la dernière version ?

CHN : On ne peut même pas l'espérer.

CHT : Cela adviendra tout seul ; peut-être.

CHN : Est-ce cela, le vrai espoir, la vraie espérance ?

CHT : Peut-être, sans doute. Peut-être.